ÉTUDES

DE

LA VIE MONDAINE

LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE

SECONDE PARTIE.

30 juillet.

Le calcul des probabilités n'est jamais plus vain que lorsqu'il s'exerce au sujet des pensées et des sentimens d'une femme. Ne me souciant pas de me trouver de si tôt en présence de M[lle] Marguerite après la scène pénible qui avait eu lieu entre nous (1), j'avais passé deux jours sans me montrer au château : j'espérais à peine que ce court intervalle eût suffi pour calmer les ressentimens que j'avais soulevés dans ce cœur hautain. Cependant avant-hier matin, vers sept heures, comme je travaillais près de la fenêtre ouverte de ma tourelle, je m'entendis appeler tout à coup sur le ton d'un enjouement amical par la personne même dont je croyais m'être fait une ennemie.

— Monsieur Odiot, êtes-vous là?

Je me présentai à ma fenêtre, et j'aperçus dans une barque qui stationnait près du pont M[lle] Marguerite, retroussant d'une main le

(1) Voyez la livraison du 1[er] mai.

bord de son grand chapeau de paille brune et levant les yeux vers ma tour obscure.

— Me voici, mademoiselle, dis-je avec empressement.

— Venez-vous vous promener?

Après les justes alarmes dont j'avais été tourmenté pendant deux jours, tant de condescendance me fit craindre, suivant la formule, d'être le jouet d'un rêve insensé.

— Pardon, mademoiselle;... comment dites-vous?

— Venez-vous faire une petite promenade avec Alain, Mervyn et moi?

— Certainement, mademoiselle.

— Eh bien, prenez votre album.

Je me hâtai de descendre, et j'accourus sur le bord de la rivière.
— Ah! ah! me dit la jeune fille en riant, vous êtes de bonne humeur ce matin, à ce qu'il paraît?

Je murmurai gauchement quelques paroles confuses, dont le but était de faire entendre que j'étais toujours de bonne humeur, ce dont M[lle] Marguerite parut mal convaincue; puis je sautai dans le canot, et je m'assis à côté d'elle.

— Nagez, Alain, dit-elle aussitôt, et le vieil Alain, qui se pique d'être un maître canotier, se mit à battre méthodiquement des rames, ce qui lui donnait la mine d'un oiseau pesant qui fait de vains efforts pour s'envoler. — Il faut bien, reprit alors M[lle] Marguerite, que je vienne vous arracher de votre donjon, puisque vous boudez obstinément depuis deux jours.

— Mademoiselle, je vous assure que la discrétion seule,... le respect,... la crainte...

— Oh! mon Dieu! le respect,... la crainte... Vous boudiez, voilà. Nous valons mieux que vous, positivement. Ma mère qui prétend, je ne sais pas trop pourquoi, que nous devons vous traiter avec une considération très distinguée, m'a priée de m'immoler sur l'autel de votre orgueil, et en fille obéissante je m'immole.

Je lui exprimai vivement et bonnement ma franche reconnaissance.

— Pour ne pas faire les choses à demi, reprit-elle, j'ai résolu de vous donner une fête à votre goût : ainsi voilà une belle matinée d'été, des bois et des clairières avec tous les effets de lumière désirables, des oiseaux qui chantent sous la feuillée, une barque mystérieuse qui glisse sur l'onde... Vous qui aimez ces sortes d'histoire, vous devez être content?

— Je suis ravi, mademoiselle.

— Ah! ce n'est pas malheureux.

Je me trouvais en effet pour le moment assez satisfait de mon

sort. Les deux rives entre lesquelles nous glissions étaient jonchées de foin nouvellement coupé qui parfumait l'air. Je voyais fuir autour de nous les sombres avenues du parc que le soleil du matin parsemait de traînées éclatantes; des millions d'insectes s'enivraient de rosée dans le calice des fleurs, en bourdonnant joyeusement. Vis-à-vis de moi, le bon Alain me souriait à chaque coup de rame d'un air de complaisance et de protection; plus près, M[lle] Marguerite, vêtue de blanc contre sa coutume, belle, fraîche et pure comme une pervenche, secouait d'une main les perles humides que l'heure matinale suspendait à la dentelle de son chapeau, et présentait l'autre comme un appât au fidèle Mervyn, qui nous suivait à la nage. Véritablement il n'aurait pas fallu me prier bien fort pour me faire aller au bout du monde dans cette petite barque blanche.

Comme nous sortions des limites du parc, en passant sous une des arches qui percent le mur d'enceinte : — Vous ne me demandez pas où je vous mène, monsieur? me dit la jeune créole.

— Non, non, mademoiselle, cela m'est parfaitement égal.

— Je vous mène dans le pays des fées.

— Je m'en doutais.

— M[lle] Hélouin, plus compétente que moi en matière poétique, a dû vous dire que les bouquets de bois qui couvrent ce pays à vingt lieues à la ronde sont les restes de la vieille forêt de Brocélyande, où chassaient les ancêtres de votre amie M[lle] de Porhoët, les souverains de Gaël, et où le grand-père de Mervyn, que voici, fut enchanté, tout enchanteur qu'il était, par une demoiselle du nom de Viviane. Or nous serons bientôt en plein centre de cette forêt. Et si ce n'est pas assez pour vous monter l'imagination, sachez que ces bois gardent encore mille traces de la mystérieuse religion des Celtes; ils en sont pavés. Vous avez donc le droit de vous figurer sous chacun de ces ombrages un druide en robe blanche, et de voir reluire une faucille d'or dans chaque rayon de soleil. Le culte de ces vieillards insupportables a même laissé près d'ici dans un site solitaire, romantique, pittoresque, *et cætera,* un monument devant lequel les personnes disposées à l'extase ont coutume de se pâmer : j'ai pensé que vous auriez du plaisir à le dessiner, et, comme le lieu n'est pas facile à découvrir, j'ai résolu de vous servir de guide, ne vous demandant en retour que de m'épargner les explosions d'un enthousiasme auquel je ne saurais m'associer.

— Soit, mademoiselle, je me contiendrai.

— Je vous en prie!

— C'est entendu. Et comment appelez-vous ce monument?

— Moi, je l'appelle un tas de grosses pierres; les antiquaires l'appellent, les uns simplement un dolmen, les autres, plus prétentieux,

un *cromlech*; les gens du pays le nomment, sans expliquer pourquoi, la *migourdit* (1).

Cependant nous descendions doucement le cours de l'eau, entre deux bandes de prairies humides; des bœufs de petite taille, à la robe noire pour la plupart, aux longues cornes acérées, se levaient çà et là au bruit des rames, et nous regardaient passer d'un œil farouche. Le vallon, où serpentait la rivière qui allait s'élargissant, était fermé des deux côtés par une chaîne de collines, les unes couvertes de bruyères et d'ajoncs desséchés, les autres de taillis verdoyans. De temps à autre, un ravin transversal ouvrait entre deux coteaux une perspective sinueuse, au fond de laquelle on voyait s'arrondir le sommet bleu d'une montagne éloignée. Mlle Marguerite, malgré son incompétence, ne laissait pas de signaler successivement à mon attention tous les charmes de ce paysage sévère et doux, ne manquant pas toutefois d'accompagner chacune de ses remarques d'une réserve ironique.

Depuis un moment, un bruit sourd et continu semblait annoncer le voisinage d'une chute d'eau, quand la vallée se resserra tout à coup et prit l'aspect d'une gorge retirée et sauvage. A gauche se dressait une haute muraille de roches plaquées de mousse; des chênes et des sapins, entremêlés de lierre et de broussailles pendantes, s'étageaient dans les crevasses jusqu'au faîte de la falaise, jetant une ombre mystérieuse sur l'eau plus profonde qui baignait le pied des rochers. Devant nous, à quelques centaines de pas, l'onde bouillonnait, écumait, puis disparaissait soudain, la ligne brisée de la rivière se dessinant à travers une fumée blanchâtre sur un fond lointain de confuse verdure. A notre droite, la rive opposée à la falaise ne présentait plus qu'une faible marge de prairie en pente, sur laquelle les collines chargées de bois marquaient une frange de velours sombre.

— Accoste! dit la jeune créole. — Pendant qu'Alain amarrait la barque aux branches d'un saule : — Eh bien! monsieur, reprit-elle, en sautant légèrement sur l'herbe, vous ne vous trouvez pas mal? vous n'êtes pas renversé, pétrifié, foudroyé? On dit pourtant que c'est très joli, cet endroit-ci. Moi, je l'aime parce qu'il y fait toujours frais... Mais suivez-moi dans ces bois, — si vous l'osez, — et je vais vous montrer ces fameuses pierres.

Mlle Marguerite, vive, alerte et gaie comme je ne l'avais jamais vue, franchit la prairie en deux bonds, et prit un sentier qui s'enfonçait dans la futaie en gravissant les coteaux. Alain et moi nous la suivîmes à la file indienne. Après quelques minutes d'une marche

(1) Dans le bois de Cadoudal (Morbihan.)

rapide, notre conductrice s'arrêta, parut se consulter un moment et s'orienter, puis séparant délibérément deux branches entrelacées, elle quitta le chemin tracé et se lança en plein taillis. Le voyage devint alors moins agréable. Il était très difficile de se frayer passage à travers les jeunes chênes déjà vigoureux dont se composait ce taillis, et qui entre-croisaient, comme les palissades de Robinson, leurs troncs obliques et leurs rameaux touffus. Alain et moi du moins, nous avancions à grand'peine, courbés en deux, nous heurtant la tête à chaque pas, et faisant tomber sur nous, à chacun de nos lourds mouvemens, une pluie de rosée; mais Mlle Marguerite, avec l'adresse supérieure et la souplesse féline de son sexe, se glissait sans aucun effort apparent à travers les interstices de ce labyrinthe, riant de nos souffrances, et laissant négligemment se détendre derrière elle les branches flexibles qui venaient nous fouetter les yeux.

Nous arrivâmes enfin dans une clairière très étroite qui paraît couronner le sommet de cette colline : là j'aperçus, non sans émotion, la sombre et monstrueuse table de pierre soutenue par cinq ou six blocs énormes, qui sont à demi engagés dans le sol, et y forment une caverne vraiment pleine d'une horreur sacrée. Au premier aspect, il y a dans cet intact monument des temps presque fabuleux et des religions primitives une puissance de vérité, une sorte de présence réelle qui saisit l'âme et donne le frisson. Quelques rayons de soleil, pénétrant la feuillée, filtraient à travers les assises disjointes, jouaient sur la dalle sinistre, et prêtaient une grâce d'idylle à cet autel barbare. Mlle Marguerite elle-même parut pensive et recueillie. Pour moi, après avoir pénétré dans la caverne et examiné le dolmen sous toutes ses faces, je me mis en devoir de le dessiner.

Il y avait dix minutes environ que je m'absorbais dans ce travail, sans me préoccuper de ce qui pouvait se passer autour de moi, quand Mlle Marguerite me dit tout à coup : — Voulez-vous une Velléda pour animer le tableau? — Je levai les yeux. Elle avait enroulé autour de son front un épais feuillage de chêne, et se tenait debout à la tête du dolmen, légèrement appuyée contre un faisceau de jeunes arbres : sous le demi-jour de la ramée, sa robe blanche prenait l'éclat du marbre, et ses prunelles étincelaient d'un feu étrange dans l'ombre projetée par le relief de sa couronne. Elle était belle, et je crois qu'elle le savait. Je la regardais sans trouver rien à lui dire, quand elle reprit : — Si je vous gêne, je vais m'ôter. — Non, je vous en prie. — Eh bien, dépêchez-vous : mettez aussi Mervyn; il sera le druide, et moi la druidesse. — J'eus le bonheur de reproduire assez fidèlement, grâce au vague d'une ébauche, la poétique vision dont j'étais favorisé. Elle vint avec une apparence d'empres-

sement examiner mon dessin. — Ce n'est pas mal, dit-elle. — Puis elle jeta sa couronne en riant, et ajouta : — Convenez que je suis bonne. — J'en conviens : j'aurais même avoué en outre, si elle l'eût désiré, qu'elle ne manquait pas d'un grain de coquetterie; mais elle ne serait pas femme sans cela, et la perfection est haïssable : il fallait aux déesses elles-mêmes pour être aimées quelque chose de plus que leur immortelle beauté.

Nous regagnâmes, à travers l'inextricable taillis, le sentier tracé dans le bois, et nous redescendîmes vers la rivière. — Avant de repartir, me dit la jeune fille, je veux vous montrer la cataracte, d'autant plus que je compte me donner à mon tour un petit divertissement. Venez, Mervyn! Venez, mon bon chien! Que tu es beau, va! — Nous nous trouvâmes bientôt sur la berge en face des récifs qui barraient le lit de la rivière. L'eau se précipitait d'une hauteur de quelques pieds au fond d'un large bassin profondément encaissé et de forme circulaire, que paraissait borner de toutes parts un amphithéâtre de verdure parsemé de roches humides. Cependant quelques ravines invisibles recevaient le trop-plein du petit lac, et ces ruisseaux allaient se réunir de nouveau un peu plus loin dans un lit commun.

— Ce n'est pas précisément le Niagara, me dit Mlle Marguerite en élevant un peu la voix pour dominer le bruit de la chute; mais j'ai entendu dire à des connaisseurs, à des artistes, que c'était néanmoins assez gentil. Avez-vous admiré? Bien! Maintenant j'espère que vous accorderez à Mervyn ce qui peut vous rester d'enthousiasme. Ici, Mervyn!

Le terre-neuve vint se poster à côté de sa maîtresse, et la regarda en tressaillant d'impatience. La jeune fille alors, ayant lesté son mouchoir de quelques cailloux, le lança dans le courant un peu au-dessus de la chute. Au même moment, Mervyn tombait comme un bloc dans le bassin inférieur, et s'éloignait rapidement du bord; le mouchoir cependant suivit le cours de l'eau, arriva aux récifs, dansa un instant dans un remous, puis, passant tout à coup comme une flèche par-dessus la roche arrondie, il vint tourbillonner dans un flot d'écume sous les yeux du chien, qui le saisit d'une dent prompte et sûre. Après quoi Mervyn regagna fièrement la rive, où Mlle Marguerite battait des mains.

Cet exercice charmant fut renouvelé plusieurs fois avec le même succès. On en était à la sixième reprise, quand il arriva, soit que le chien fût parti trop tard, soit que le mouchoir eût été lancé trop tôt, que le pauvre Mervyn manqua la passe. Le mouchoir, entraîné par le remous des cascades, fut porté dans des broussailles épineuses qui se montraient un peu plus loin au-dessus de l'eau. Mer-

vyn alla l'y chercher; mais nous fûmes très surpris de le voir tout à coup se débattre convulsivement, lâcher sa proie, et lever la tête vers nous en poussant des cris lamentables. — Eh! mon Dieu, qu'est-ce qu'il a donc? s'écria Mlle Marguerite.

— Mais on croirait qu'il s'est empêtré dans ces broussailles. Au reste il va se dégager, n'en doutez pas.

Bientôt cependant il fallut en douter, et même en désespérer. Le lacis de lianes dans lequel le malheureux terre-neuve se trouvait pris comme au piége émergeait directement au-dessous d'un évasement du barrage qui versait sans relâche sur la tête de Mervyn une masse d'eau bouillonnante. La pauvre bête, à demi suffoquée, cessa de faire le moindre effort pour rompre ses liens, et ses aboiemens plaintifs prirent l'accent étranglé du râle. En ce moment, Mlle Marguerite saisit mon bras, et dit presque à mon oreille d'une voix basse : — Il est perdu... Venez, monsieur.... Allons-nous-en. — Je la regardai. La douleur, l'angoisse, la contrainte bouleversaient ses traits pâles, et creusaient au-dessous de ses yeux un cercle livide.

— Il n'y a aucun moyen, lui dis-je, de faire descendre ici la barque; mais, si vous voulez me permettre, je sais un peu nager, et je m'en vais aller tendre la patte à ce monsieur.

— Non, non, n'essayez pas... Il y a très loin jusque-là... Et puis j'ai toujours entendu dire que la rivière était profonde et dangereuse sous la chute.

— Soyez tranquille, mademoiselle; je suis très prudent. En même temps je jetai ma jaquette sur l'herbe et j'entrai dans le petit lac, en prenant la précaution de me tenir à une certaine distance de la chute. L'eau était très profonde en effet, car je ne trouvai pied qu'au moment où j'approchai de l'agonisant Mervyn. Je ne sais s'il y a eu là autrefois quelque îlot qui se sera écroulé et affaissé peu à peu, ou si quelque crue de la rivière aura entraîné et déposé dans cette passe des fragmens arrachés de la berge; ce qu'il y a de certain, c'est qu'un épais enchevêtrement de broussailles et de racines se cache sous ces eaux perfides, et y prospère. Je posai les pieds sur une des souches d'où paraissent surgir les buissons, et je parvins à délivrer Mervyn, qui, aussitôt maître de ses mouvemens, retrouva tous ses moyens, et s'en servit sans retard pour nager vers la rive, m'abandonnant de tout son cœur. Ce trait n'était point très conforme à la réputation chevaleresque qu'on a faite à son espèce; mais le bon Mervyn a beaucoup vécu parmi les hommes, et je suppose qu'il y est devenu un peu philosophe. — Quand je voulus prendre mon élan pour le suivre, je reconnus avec ennui que j'étais arrêté à mon tour dans les filets de la naïade jalouse et malfaisante qui règne apparemment en ces parages. Une de mes jambes était enlacée dans

des nœuds de liane que j'essayai vainement de rompre. On n'est point à l'aise dans une eau profonde, et sur un fond visqueux, pour déployer toute sa force; j'étais d'ailleurs à demi aveuglé par le rejaillissement continuel de l'onde écumante. Bref, je sentais que ma situation devenait équivoque. Je jetai les yeux sur la rive : Mlle Marguerite, suspendue au bras d'Alain, était penchée sur le gouffre et attachait sur moi un regard d'anxiété mortelle. Je me dis qu'il ne tenait peut-être qu'à moi en ce moment d'être pleuré par ces beaux yeux, et de donner à une existence misérable une fin digne d'envie. Puis je secouai ces molles pensées : un violent effort me dégagea, je nouai autour de mon cou le petit mouchoir qui était en lambeaux, et je regagnai paisiblement le rivage.

Comme j'abordais, Mlle Marguerite me tendit sa main, qui tremblait un peu. Cela me sembla doux. — Quelle folie! dit-elle. Quelle folie! Vous pouviez mourir là! et pour un chien! — C'était le vôtre, lui répondis-je à demi-voix, comme elle m'avait parlé. Ce mot parut la contrarier; elle retira brusquement sa main, et, se retournant vers Mervyn, qui se séchait au soleil en bâillant, elle se mit à le battre : « Oh! le sot! le gros sot! dit-elle. Qu'il est bête! »

Cependant je ruisselais sur l'herbe comme un arrosoir, et ne savais trop que faire de ma personne, quand la jeune fille, revenant à moi, reprit avec bonté : « Monsieur Maxime, prenez la barque et allez-vous-en bien vite. Vous vous réchaufferez un peu en ramant. Moi je m'en retournerai avec Alain par les bois. Le chemin est plus court. » Cet arrangement me paraissant le plus convenable à tous égards, je n'y fis aucune objection. Je pris congé, j'eus pour la seconde fois le plaisir de toucher la main de la maîtresse de Mervyn, et je me jetai dans la barque.

Rentré chez moi, je fus surpris, en m'occupant de ma toilette, de retrouver autour de mon cou le petit mouchoir déchiré, que j'avais tout à fait oublié de rendre à Mlle Marguerite. Elle le croyait certainement perdu, et je me décidai sans scrupule à me l'approprier, comme prix de mon humide tournoi.

J'allai le soir au château; Mlle Laroque m'accueillit avec cet air d'indolence dédaigneuse, de distraction sombre et d'amer ennui qui la caractérise habituellement, et qui formait alors un singulier contraste avec la gracieuse bonhomie et la vivacité enjouée de ma compagne du matin. Pendant le dîner, auquel assistait M. de Bévallan, elle parla de notre excursion, comme pour en ôter tout mystère; elle lança, chemin faisant, quelques brèves railleries à l'adresse des amans de la nature, puis elle termina en racontant la mésaventure de Mervyn; mais elle supprima de ce dernier épisode toute la partie qui me concernait. Si cette réserve avait pour but, comme je le crois,

de donner le ton à ma propre discrétion, la jeune demoiselle prenait une peine fort inutile. Quoi qu'il en soit, M. de Bévallan, à l'audition de ce récit, nous assourdit de ses cris de désespoir. — Comment! Mlle Marguerite avait souffert ces longues anxiétés, le brave Mervyn avait couru ces périls, et lui, Bévallan, ne s'était point trouvé là! Fatalité! il ne s'en consolerait jamais; il ne lui restait plus qu'à se pendre, comme Crillon! — Eh bien! s'il n'y avait que moi pour le dépendre, me dit le soir le vieil Alain en me reconduisant, j'y mettrais le temps!

La journée d'hier ne commença pas pour moi aussi gaiement que celle de la veille. Je reçus dès le matin une lettre de Madrid, qui me chargeait d'annoncer à Mlle de Porhoët la perte définitive de son procès. L'agent d'affaires m'apprenait en outre que la famille contre laquelle on plaidait paraît ne pas devoir profiter de son triomphe, car elle se trouve maintenant en lutte avec la couronne, qui s'est éveillée au bruit de ces millions, et qui soutient que la succession en litige lui appartient par droit d'aubaine. — Après de longues réflexions, il m'a semblé qu'il serait charitable de cacher à ma vieille amie la ruine absolue de ses espérances. J'ai donc le dessein de m'assurer la complicité de son agent en Espagne : il prétextera de nouveaux délais; de mon côté, je poursuivrai mes fouilles dans les archives, et je ferai enfin mon possible pour que la pauvre femme continue, jusqu'à son dernier jour, de nourrir ses chères illusions. Si légitime que soit le caractère de cette tromperie, j'éprouvai toutefois le besoin de la faire sanctionner par quelque conscience délicate. Je me rendis au château dans l'après-midi, et je fis ma confession à Mme Laroque : elle approuva mon plan, et me loua même plus que l'occasion ne paraissait le demander. Ce ne fut pas sans grande surprise que je l'entendis terminer notre entretien par ces mots : — C'est le moment de vous dire, monsieur, que je vous suis profondément reconnaissante de vos soins, et que je prends chaque jour plus de goût pour votre compagnie, plus d'estime pour votre personne. Je voudrais, monsieur, — je vous en demande pardon, car vous ne pouvez guère partager ce vœu, — je voudrais que nous ne fussions jamais séparés... Je prie humblement le ciel de faire tous les miracles qui seraient nécessaires pour cela,... car il faudrait des miracles, je ne me le dissimule pas. — Je ne pus saisir le sens précis de ce langage, pas plus que je ne m'expliquai l'émotion soudaine qui brilla dans les yeux de cette excellente femme. — Je remerciai, comme il convenait, et je m'en allai à travers champs promener ma tristesse.

Un hasard, — peu singulier, pour être franc, — me conduisit, au bout d'une heure de marche, dans le vallon retiré, sur les bords du

bassin qui avait été le théâtre de mes récentes prouesses. Ce cirque de feuillage et de rochers qui enveloppe le petit lac réalise l'idéal même de la solitude. On est vraiment là au bout du monde, dans un pays vierge, en Chine, où l'on veut. Je m'étendis sur la bruyère, et je refis en imagination toute ma promenade de la veille, qui est de celles qu'on ne fait pas deux fois dans le cours de la plus longue vie. Déjà je sentais qu'une pareille bonne fortune, si jamais elle m'était offerte une seconde fois, n'aurait plus à beaucoup près le même charme d'imprévu, de sérénité, et, pour trancher le mot, d'innocence. Il fallait bien me le dire, ce frais roman de jeunesse, qui parfumait ma pensée, ne pouvait avoir qu'un chapitre, qu'une page même, et je l'avais lue. Oui, cette heure, cette heure d'amour, pour l'appeler par son nom, avait été souverainement douce, parce qu'elle n'avait pas été préméditée, parce que je n'avais songé à lui donner son nom qu'après l'avoir épuisée, parce que j'avais eu l'ivresse sans la faute! Maintenant ma conscience était éveillée : je me voyais sur la pente d'un amour impossible, ridicule, — pis que cela, — coupable! Il était temps de veiller sur moi, pauvre déshérité que je suis!

Je m'adressais ces conseils dans ce lieu solitaire, — et il n'eût pas été grandement nécessaire de venir là pour me les adresser, — quand un murmure de voix me tira soudain de ma distraction. Je me levai, et je vis s'avancer vers moi une société de quatre ou cinq personnes qui venaient de débarquer. C'était d'abord Mlle Marguerite s'appuyant sur le bras de M. de Bévallan, puis Mlle Hélouin et Mme Aubry, que suivaient Alain et Mervyn. Le bruit de leur approche avait été couvert par le grondement des cascades; ils n'étaient plus qu'à deux pas, je n'avais plus le temps de faire retraite, et il fallut me résigner au désagrément d'être surpris dans mon attitude de beau ténébreux. Ma présence en ce lieu ne parut toutefois éveiller aucune attention particulière; seulement je crus voir passer un nuage de mécontentement sur le front de Mlle Marguerite, et elle me rendit mon salut avec une raideur marquée.

M. de Bévallan, planté sur les bords du bassin, fatigua quelque temps les échos des clameurs banales de son admiration : — Délicieux! pittoresque! Quel ragoût!... La plume de George Sand,... le pinceau de Salvator Rosa! — le tout accompagné de gestes énergiques, qui semblaient tour à tour ravir à ces deux grands artistes les instrumens de leur génie. Enfin il se calma, et se fit montrer la passe dangereuse où Mervyn avait failli périr. Mlle Marguerite raconta de nouveau l'aventure, observant d'ailleurs la même discrétion au sujet de la part que j'avais prise au dénoûment. Elle insista même avec une sorte de cruauté, relativement à moi, sur les talens,

la vaillance et la présence d'esprit que son chien avait déployés, suivant elle, dans cette circonstance héroïque. Elle supposait apparemment que sa bienveillance passagère et le service que j'avais eu le bonheur de lui rendre avaient dû faire monter à mon cerveau quelques fumées de présomption qu'il était urgent de rabattre. Cependant, Mlle Hélouin et Mme Aubry ayant manifesté un vif désir de voir se renouveler sous leurs yeux les exploits tant vantés de Mervyn, la jeune fille appela le terre-neuve, et lança, comme la veille, son mouchoir dans le courant de la rivière; mais à ce signal le brave Mervyn, au lieu de se précipiter dans le lac, prit sa course le long de la rive, allant et venant d'un air affairé, aboyant avec fureur, agitant la queue, donnant enfin mille preuves d'un intérêt puissant, mais en même temps d'une excellente mémoire. Décidément la raison domine le cœur chez cet animal. Ce fut en vain que Mlle Marguerite, courroucée et confuse, employa tour à tour les caresses et les menaces pour vaincre l'obstination de son favori : rien ne put persuader à l'intelligente bête de confier de nouveau sa précieuse personne à ces ondes redoutables. Après des annonces si pompeuses, la prudence opiniâtre de l'intrépide Mervyn avait réellement quelque chose de plaisant; plus que tout autre, j'avais, je pense, le droit d'en rire, et je ne m'en fis pas faute. Au surplus, l'hilarité fut bientôt générale, et Mlle Marguerite finit elle-même par y prendre part, quoique faiblement.

— Avec tout cela, dit-elle, voilà encore un mouchoir perdu!

Le mouchoir, entraîné par le mouvement constant du remous, était allé s'échouer naturellement dans les branches du buisson fatal, à une assez courte distance de la rive opposée.

— Fiez-vous à moi, mademoiselle, s'écria M. de Bévallan. Dans dix minutes, vous aurez votre mouchoir, ou je ne serai plus!

Il me parut que Mlle Marguerite, sur cette déclaration magnanime, me lançait à la dérobée un regard expressif, comme pour me dire : Vous voyez que le dévouement n'est point si rare autour de moi! Puis elle répondit à M. de Bévallan : — Pour Dieu! ne faites point de folie! l'eau est très profonde... Il y a un vrai danger...

— Ceci m'est absolument égal, reprit M. de Bévallan. Dites-moi, Alain, vous devez avoir un couteau?

— Un couteau? répéta Mlle Marguerite avec l'accent de la surprise.

— Oui. Laissez-moi faire, laissez-moi faire!

— Mais que prétendez-vous faire d'un couteau?

— Je prétends couper une gaule, dit M. de Bévallan.

La jeune fille le regarda fixement. — Je croyais, murmura-t-elle, que vous alliez vous mettre à la nage?

— Oh! à la nage! dit M. de Bévallan; permettez, mademoiselle... D'abord je ne suis pas en costume de natation,... ensuite je vous avouerai que je ne sais pas nager.

— Si vous ne savez pas nager, répliqua la jeune fille d'un ton sec, il importe assez peu que vous soyez ou non en costume de natation!

— C'est parfaitement juste, dit M. de Bévallan avec une amusante tranquillité; mais vous ne tenez pas particulièrement à ce que je me noie, n'est-ce pas? Vous voulez votre mouchoir, voilà le but. Du moment que j'y arriverai, vous serez satisfaite, n'est-il pas vrai?

— Eh bien! allez, dit la jeune fille en s'asseyant avec résignation; allez couper votre gaule, monsieur.

M. de Bévallan, qu'il n'est pas très facile de décontenancer, disparut alors dans un fourré voisin, où nous entendîmes pendant un moment craquer des branchages; puis il revint armé d'un long jet de noisetier qu'il se mit à dépouiller de ses feuilles.

— Est-ce que vous comptez atteindre l'autre rive avec ce bâton, par hasard? dit M[lle] Marguerite, dont la gaieté commençait manifestement à s'éveiller.

— Laissez-moi faire, laissez-moi donc faire, mon Dieu! reprit l'imperturbable gentilhomme.

On le laissa faire. Il acheva de préparer sa gaule, après quoi il se dirigea vers la barque. Nous comprîmes alors que son dessein était de traverser la rivière en bateau au-dessus de la chute, et, une fois sur l'autre bord, de harponner le mouchoir, qui n'en était pas très éloigné. A cette découverte, il n'y eut dans l'assistance qu'un cri d'indignation, les dames en général aimant fort, comme on sait, les entreprises dangereuses — pour les autres.

— Voilà une belle invention vraiment! Fi! fi! monsieur de Bévallan!

— Ta! ta! ta! mesdames. C'est comme l'œuf de Christophe Colomb. Il fallait encore s'en aviser.

Cependant, contre toute attente, cette expédition d'apparence si pacifique ne devait se terminer ni sans émotions ni même sans périls. M. de Bévallan en effet, au lieu de gagner l'autre rive directement en face de la petite anse où la barque était amarrée, eut l'idée malencontreuse d'aller descendre sur quelque point plus voisin de la cataracte. Il poussa donc le canot au milieu du courant, puis le laissa dériver pendant un moment; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'aux approches de la chute la rivière, comme attirée par le gouffre et prise de vertige, précipitait son cours avec une inquiétante rapidité. Nous eûmes la révélation du danger en le voyant

soudain mettre le canot en travers, et commencer à battre des rames avec une fiévreuse énergie. Il lutta contre le courant pendant quelques secondes avec un succès très incertain. Cependant il se rapprochait peu à peu de la berge opposée, bien que la dérive continuât à l'entraîner avec une impétuosité effrayante vers les cataractes, dont les menaçantes rumeurs devaient alors lui emplir les oreilles. Il n'en était plus qu'à quelques pieds, lorsqu'un effort suprême le porta assez près du rivage pour que son salut du moins fût assuré. Il prit alors un élan vigoureux, et sauta sur le talus de la rive, en repoussant du pied malgré lui la barque abandonnée, qui fut culbutée aussitôt par-dessus les récifs, et vint nager dans le bassin, la quille en l'air.

Tant que le péril avait duré, nous n'avions eu, en face de cette scène, d'autre impression que celle d'une vive inquiétude; mais nos esprits, à peine rassurés, devaient être vivement saisis par le contraste qu'offrait le dénoûment de l'aventure avec l'aplomb et l'assurance ordinaires de celui qui en était le héros. Le rire est d'ailleurs aussi facile que naturel après des alarmes heureusement apaisées. Aussi n'y eut-il personne parmi nous qui ne s'abandonnât à une franche gaieté, aussitôt que nous vîmes M. de Bévallan hors de la barque. Il faut dire qu'à ce moment même son infortune se complétait par un détail vraiment affligeant. La berge sur laquelle il s'était élancé présentait une pente escarpée et humide : il n'y eut pas plus tôt posé le pied qu'il glissa et retomba en arrière; quelques branches solides se trouvaient heureusement à sa portée, et il s'y cramponna des deux mains avec frénésie, pendant que ses jambes s'agitaient comme deux rames furieuses dans l'eau, d'ailleurs peu profonde, qui baignait la rive. Toute ombre de danger ayant alors disparu, le spectacle de ce combat était purement ridicule, et je suppose que cette cruelle pensée ajoutait aux efforts de M. de Bévallan une maladroite précipitation qui en retardait le succès. Il réussit cependant à se soulever et à reprendre pied sur le talus; puis subitement nous le vîmes glisser de nouveau en déchirant les broussailles sur son passage, après quoi il recommença dans l'eau, avec un désespoir évident, sa pantomime désordonnée. C'était véritablement à n'y pas tenir. Jamais, je crois, Mlle Marguerite n'avait été à pareille fête. Elle avait absolument perdu tout souci de sa dignité, et comme une nymphe ivre de raisin, elle remplissait le bocage des éclats de sa joie presque convulsive. Elle frappait dans ses mains à travers ses rires, criant d'une voix entrecoupée : — Bravo! bravo! monsieur de Bévallan! très joli! délicieux! pittoresque! Salvator Rosa!

M. de Bévallan cependant avait fini par se hisser sur la terre

ferme : se tournant alors vers les dames, il leur adressa un discours que le fracas de la chute ne permettait point d'entendre distinctement; mais à ses gestes animés, aux mouvemens descriptifs de ses bras et à l'air gauchement souriant de son visage, nous pouvions comprendre qu'il nous donnait une explication apologétique de son désastre.

— Oui, monsieur, oui, reprit Mlle Marguerite, continuant de rire avec l'implacable barbarie d'une femme, c'est un beau succès! un très beau succès! Soyez heureux.

Quand elle eut repris un peu de sérieux, elle m'interrogea sur les moyens de recouvrer la barque chavirée, qui par parenthèse est la meilleure de notre flottille. Je promis de revenir le lendemain avec des ouvriers et de présider au sauvetage; puis nous nous acheminâmes gaiement à travers les prairies, dans la direction du château, tandis que M. de Bévallan, n'étant pas en costume de natation, devait renoncer à nous rejoindre, et s'enfonçait d'un air mélancolique derrière les rochers qui bordent l'autre rive.

20 août.

Enfin cette âme extraordinaire m'a livré le secret de ses orages. Je voudrais qu'elle l'eût gardé à jamais!

Dans les jours qui suivirent les dernières scènes que j'ai racontées, Mlle Marguerite, comme honteuse des mouvemens de jeunesse et de franchise auxquels elle s'était abandonnée un instant, avait laissé retomber plus épais sur son front son voile de fierté triste, de défiance et de dédain. Au milieu des bruyans plaisirs, des fêtes, des danses qui se succédaient au château, elle passait comme une ombre, indifférente, glacée, quelquefois irritée. Son ironie s'attaquait avec une amertume inconcevable tantôt aux plus pures jouissances de l'esprit, à celles que donnent la contemplation et l'étude, tantôt même aux sentimens les plus nobles et les plus inviolables. Si l'on citait devant elle quelque trait de courage ou de vertu, elle le retournait aussitôt pour y chercher la face de l'égoïsme : si l'on avait le malheur d'allumer en sa présence le plus faible grain d'encens sur l'autel de l'art, elle l'éteignait d'un revers de main. Son rire bref, saccadé, redoutable, pareil sur ses lèvres à la moquerie d'un ange tombé, s'acharnait à flétrir, partout où elle en voyait trace, les plus généreuses facultés de l'âme humaine, l'enthousiasme et la passion. Cet étrange esprit de dénigrement prenait, je le remarquais, vis-à-vis de moi un caractère de persécution spéciale et de véritable hostilité. Je ne comprenais pas, et je ne comprends pas encore très bien, comment j'avais pu mériter ces attentions particulières, car s'il est vrai que je porte en mon cœur la ferme religion des choses

idéales et éternelles, et que la mort seule l'en puisse arracher (eh! grand Dieu! que me resterait-il, si je n'avais cela!), je ne suis nullement enclin aux extases publiques, et mes admirations, comme mes amours, n'importuneront jamais personne. Mais j'avais beau observer avec plus de scrupule que jamais l'espèce de pudeur qui sied aux sentimens vrais, je n'y gagnais rien : j'étais suspect de poésie. On me prêtait des chimères romanesques pour avoir le plaisir de les combattre, on me mettait dans les mains je ne sais quelle harpe ridicule pour se donner le divertissement d'en briser les cordes.

Bien que cette guerre déclarée à tout ce qui s'élève au-dessus des intérêts positifs et des sèches réalités de la vie ne fût pas un trait nouveau du caractère de Mlle Marguerite, il s'était brusquement exagéré et envenimé au point de blesser les cœurs qui sont le plus attachés à cette jeune fille. Un jour Mlle de Porhoët, fatiguée de cette raillerie incessante, lui dit devant moi : — Ma mignonne, il y a en vous depuis quelque temps un diable que vous ferez bien d'exorciser le plus tôt possible; autrement vous finiriez par former le saint trèfle avec Mme Aubry et Mme de Saint-Cast, je veux bien vous en avertir. Pour mon compte, je ne me pique pas d'être ni d'avoir été jamais une personne très romanesque, mais j'aime à penser qu'il y a encore dans le monde quelques âmes capables de sentimens généreux : je crois au désintéressement, quand ce ne serait qu'au mien; je crois même à l'héroïsme, car j'ai connu des héros. De plus j'ai du plaisir à entendre chanter les petits oiseaux sous ma charmille, et à bâtir ma cathédrale dans les nuages qui passent. Tout cela peut être fort ridicule, ma charmante; mais j'oserai vous rappeler que ces illusions sont les trésors du pauvre, que monsieur et moi nous n'en avons point d'autres, et que nous avons la singularité de ne pas nous en plaindre.

Un autre jour, comme je venais de subir avec mon impassibilité ordinaire les sarcasmes à peine déguisés de Mlle Marguerite, sa mère me prit à part : — Monsieur Maxime, me dit-elle, ma fille vous tourmente un peu; je vous prie de l'excuser. Vous devez remarquer que son caractère s'est altéré depuis quelque temps.

— Mademoiselle votre fille paraît être plus préoccupée que de coutume.

— Mon Dieu! ce n'est pas sans raison; elle est sur le point de prendre une résolution très grave, et c'est un moment où l'humeur des jeunes personnes est livrée aux brises folles.

Je m'inclinai sans répondre.

— Vous êtes maintenant, reprit Mme Laroque, un ami de la famille; à ce titre, je vous serai obligée de me dire ce que vous pensez de M. de Bévallan?

— M. de Bévallan, madame, a, je crois, une très belle fortune, — un peu inférieure à la vôtre, — mais très belle néanmoins, cent cinquante mille francs de rentes environ.

— Oui; mais comment jugez-vous sa personne, son caractère?

— Madame, M. de Bévallan est ce qu'on nomme un très beau cavalier. Il ne manque pas d'esprit; il passe pour un galant homme.

— Mais croyez-vous qu'il rende ma fille heureuse?

— Je ne crois pas qu'il la rende malheureuse. Ce n'est pas une âme méchante.

— Que voulez-vous que je fasse? mon Dieu! il ne me plaît pas absolument,... mais il est le seul qui ne déplaise pas absolument à Marguerite,... et puis il y a si peu d'hommes qui aient cent mille francs de rente! Vous comprenez que ma fille, dans sa position, n'a pas manqué de prétendans... Depuis deux ou trois ans, nous en sommes littéralement assiégés... Eh bien! il faut en finir... Moi, je suis malade,... je puis m'en aller d'un jour à l'autre... Ma fille resterait sans protection... Puisque voilà un mariage où toutes les convenances se rencontrent, et que le monde approuvera certainement, je serais coupable de ne pas m'y prêter. On m'accuse déjà de souffler à ma fille des idées romanesques;... la vérité est que je ne lui souffle rien. Elle a une tête parfaitement à elle. Enfin qu'est-ce que vous me conseillez?

— Voulez-vous me permettre de vous demander quelle est l'opinion de M[lle] de Porhoët? C'est une personne pleine de jugement et d'expérience, et qui de plus vous est entièrement dévouée?

— Eh! si j'en croyais M[lle] de Porhoët, j'enverrais M. de Bévallan très loin... Mais elle en parle bien à son aise, M[lle] de Porhoët... Quand il sera parti, ce n'est pas elle qui épousera ma fille!

— Mon Dieu, madame, au point de vue de la fortune, M. de Bévallan est certainement un parti rare, il ne faut pas vous le dissimuler, — et si vous tenez rigoureusement à cent mille livres de rente?...

— Mais je ne tiens pas plus à cent mille livres de rente qu'à cent sous, mon cher monsieur... Seulement il ne s'agit pas de moi, il s'agit de ma fille... Eh bien! je ne peux pas la donner à un maçon, n'est-ce pas? Moi, j'aurais assez aimé à être la femme d'un maçon; mais ce qui aurait fait mon bonheur ne ferait peut-être pas celui de ma fille. Je dois en la mariant consulter les idées généralement reçues, non les miennes.

— Eh bien! madame, si ce mariage vous convient, et s'il convient pareillement à mademoiselle votre fille...

— Mais non,... il ne me convient pas,... et il ne convient pas davantage à ma fille... C'est un mariage,... mon Dieu! c'est un mariage de convenance, voilà tout!

— Dois-je comprendre qu'il est tout à fait arrêté?

— Non, puisque je vous demande conseil. S'il l'était, ma fille serait plus tranquille... Ce sont ses hésitations qui la bouleversent, et puis...

Mme Laroque se plongea dans l'ombre du petit dôme qui surmonte son fauteuil, et ajouta : — Avez-vous quelque idée de ce qui se passe dans cette malheureuse tête?

— Aucune, madame.

Son regard étincelant se fixa sur moi pendant un moment. Elle poussa un soupir profond, et me dit d'un ton doux et triste : — Allez, monsieur,... je ne vous retiens plus.

La confidence dont je venais d'être honoré m'avait causé peu de surprise. Depuis quelque temps, il était visible que Mlle Marguerite consacrait à M. de Bévallan tout ce qu'elle pouvait garder encore de sympathie pour l'humanité. Ces témoignages toutefois portaient plutôt la marque d'une préférence amicale que celle d'une tendresse passionnée. Il faut dire au reste que cette préférence s'explique. M. de Bévallan, que je n'ai jamais aimé, et dont j'ai, malgré moi, dans ces pages, présenté la caricature plutôt que le portrait, réunit le plus grand nombre des qualités et des défauts qui enlèvent habituellement le suffrage des femmes. La modestie lui manque absolument; mais c'est à merveille, car les femmes ne l'aiment pas. Il a cette assurance spirituelle, railleuse et tranquille, que rien n'intimide, qui intimide facilement, et qui garantit partout à celui qui en est doué une sorte de domination et une apparence de supériorité. Sa taille élevée, ses grands traits, son adresse aux exercices physiques, sa renommée de coureur et de chasseur, lui prêtent une autorité virile qui impose au sexe timide. Il a enfin dans les yeux un esprit d'audace, d'entreprise et de conquête que ses mœurs ne démentent point, qui trouble les femmes et remue dans leurs âmes de secrètes ardeurs. Il est juste d'ajouter que de tels avantages n'ont en général tout leur prix que sur les cœurs vulgaires: mais le cœur de Mlle Marguerite, que j'avais été tenté d'abord, comme il arrive toujours, d'élever au niveau de sa beauté, semblait faire étalage, depuis quelque temps, de sentimens d'un ordre très médiocre, et je la croyais très capable de subir, sans résistance comme sans enthousiasme, avec la froideur passive d'une imagination inerte, le charme de ce vainqueur banal et le joug subséquent d'un mariage convenable.

De tout cela il fallait bien prendre mon parti, et je le prenais plus facilement que je ne l'aurais cru possible un mois plus tôt, car j'avais employé tout mon courage à combattre les premières tentations d'un amour que le bon sens et l'honneur réprouvaient également,

et celle même qui, sans le savoir, m'imposait ce combat, sans le savoir aussi m'y avait aidé puissamment. Si elle n'avait pu me cacher sa beauté, elle m'avait dévoilé son âme, et la mienne s'était à demi refermée. Faible malheur sans doute pour la jeune millionnaire, mais bonheur véritable pour moi!

Cependant je fis un voyage à Paris, où m'appelaient les intérêts de Mme Laroque et les miens. Je revins il y a deux jours, et comme j'arrivais au château, on me dit que le vieux M. Laroque me demandait avec insistance depuis le matin. Je me rendis à la hâte dans son appartement. Dès qu'il m'aperçut, un pâle sourire effleura ses joues flétries; il arrêta sur moi un regard où je crus lire une expression de joie maligne et de secret triomphe, puis il me dit de sa voix sourde et caverneuse :

— Monsieur! monsieur de Saint-Cast est mort!

Cette nouvelle, que le singulier vieillard avait tenu à m'apprendre lui-même, était exacte. Dans la nuit précédente, le pauvre général de Saint-Cast avait été frappé d'une attaque d'apoplexie, et une heure plus tard il était enlevé à l'existence opulente et délicieuse qu'il devait à Mme de Saint-Cast. Aussitôt l'événement connu au château, Mme Aubry s'était fait transporter dare dare chez son amie, et ces deux compagnonnes, nous dit le docteur Desmarets, avaient tout le jour échangé sur la mort, sur la rapidité de ses coups, sur l'impossibilité de les prévoir ou de s'en garantir, sur l'inutilité des regrets, qui ne ressuscitent personne, sur le temps qui console, une litanie d'idées originales et piquantes. Après quoi, s'étant mises à table, elles avaient repris des forces tout doucement. — Allons! mangez, madame; il faut se soutenir, Dieu le veut, disait Mme Aubry. Au dessert, Mme de Saint-Cast avait fait monter une bouteille d'un petit vin d'Espagne que le pauvre général adorait, en considération de quoi elle priait Mme Aubry d'y goûter. Mme Aubry refusant obstinément d'y goûter seule, Mme de Saint-Cast s'était laissé persuader que Dieu voulait encore qu'elle prît un verre de vin d'Espagne avec une croûte. On n'avait point porté la santé du général.

Hier matin, Mme Laroque et sa fille, strictement vêtues de deuil, montèrent en voiture : je pris place près d'elles. Nous étions rendus vers dix heures dans la petite ville voisine. Pendant que j'assistais aux funérailles du général, ces dames se joignaient à Mme Aubry pour former autour de la veuve le cercle de circonstance. La triste cérémonie achevée, je regagnai la maison mortuaire, et je fus introduit, avec quelques familiers, dans le salon célèbre, dont le mobilier coûte quinze mille francs. Au milieu d'un demi-jour funèbre, je distinguai, sur un canapé de douze cents francs, l'ombre inconsolable de Mme de Saint-Cast, enveloppée de longs crêpes, dont nous

ne tardâmes pas à connaître le prix. A ses côtés se tenait Mme Aubry, présentant l'image du plus grand affaissement physique et moral. Une demi-douzaine de parentes et d'amies complétaient ce groupe douloureux. Pendant que nous nous rangions en haie à l'autre extrémité du salon, il y eut un bruit de froissemens de pieds et quelques craquemens de parquet; puis un morne silence régna de nouveau dans le mausolée. De temps à autre seulement il s'élevait du canapé un soupir lamentable, que Mme Aubry répétait aussitôt comme un écho fidèle.

Enfin parut un jeune homme, qui s'était un peu attardé dans la rue pour prendre le temps d'achever un cigare qu'il avait allumé en sortant du cimetière. Comme il se glissait discrètement dans nos rangs, Mme de Saint-Cast l'aperçut.

— C'est vous, Arthur? dit-elle d'une voix pareille à un souffle.

— Oui, ma tante, dit le jeune homme, s'avançant en vedette sur le front de notre ligne.

— Eh bien! reprit la veuve du même ton plaintif et traînant, c'est fini?

— Oui, ma tante, répondit d'un accent bref et délibéré le jeune Arthur, qui paraissait un garçon assez satisfait de lui-même.

Il y eut une pause, après laquelle Mme de Saint-Cast tira du fond de son âme expirante cette nouvelle série de questions : — Était-ce bien?

— Très bien, ma tante, très bien.

— Beaucoup de monde?

— Toute la ville, ma tante, toute la ville.

— La troupe?

— Oui, ma tante; toute la garnison, avec la musique.

Mme de Saint-Cast fit entendre un gémissement, et elle ajouta :

— Les pompiers?

— Les pompiers aussi, ma tante, très certainement.

J'ignore ce que ce dernier détail pouvait avoir de particulièrement déchirant pour le cœur de Mme de Saint-Cast; mais elle n'y résista point : une pâmoison subite, accompagnée d'un vagissement enfantin, appela autour d'elle toutes les ressources de la sensibilité féminine, et nous fournit l'occasion de nous esquiver. Je n'eus garde, pour moi, de n'en pas profiter. Il m'était insupportable de voir cette ridicule mégère exécuter ses hypocrites momeries sur la tombe de l'homme faible, mais bon et loyal, dont elle avait empoisonné la vie et très vraisemblablement hâté la fin.

Quelques instans plus tard, Mme Laroque me fit proposer de l'accompagner à la métairie de Langoat, qui est située cinq ou six lieues plus loin dans la direction de la côte. Elle comptait y aller dîner

avec sa fille : la fermière, qui a été la nourrice de Mlle Marguerite, est malade en ce moment, et ces dames projetaient depuis quelque temps de lui donner ce témoignage d'intérêt. Nous partîmes à deux heures de l'après-midi. C'était une des plus chaudes journées de cette chaude saison. Les deux portières ouvertes laissaient entrer dans la voiture les effluves épais et brûlans qu'un ciel torride versait à flots sur les landes desséchées.

La conversation souffrit de la langueur de nos esprits. Mme Laroque, qui se prétendait en paradis et qui s'était enfin débarrassée de ses fourrures, restait plongée dans une douce extase. Mlle Marguerite jouait de l'éventail avec une gravité espagnole. Pendant que nous gravissions lentement les côtes interminables de ce pays, nous voyions fourmiller sur les roches calcinées des légions de petits lézards cuirassés d'argent, et nous entendions le petillement continu des ajoncs qui ouvraient leurs gaînes mûres au soleil.

Au milieu d'une de ces laborieuses ascensions, une voix cria soudain du bord de la route : — Arrêtez, s'il vous plaît! — En même temps une grande fille aux jambes nues, tenant une quenouille à la main et portant le costume antique et la coiffe ducale des paysannes de cette contrée, franchit rapidement le fossé : elle culbuta en passant quelques moutons effarés, dont elle paraissait être la bergère, vint se camper avec une sorte de grâce debout sur le marchepied, et nous présenta dans le cadre de la portière sa figure brune, délibérée et souriante. — Excusez, mesdames, dit-elle de ce ton bref et mélodieux qui caractérise l'accent des gens du pays; me feriez-vous bien le plaisir de me lire cela? — Elle tirait de son corsage une lettre pliée à l'ancienne mode.

— Lisez, monsieur, me dit Mme Laroque en riant, et lisez tout haut, s'il y a lieu.

Je pris la lettre, qui était une lettre d'amour. Elle était adressée très minutieusement à Mlle Christine Oyadec, du bourg de ***, commune de ***, à la ferme de ***. L'écriture était d'une main fort inculte, mais qui paraissait sincère. La date annonçait que Mlle Christine avait reçu cette missive deux ou trois semaines auparavant : apparemment la pauvre fille, ne sachant pas lire et ne voulant point livrer son secret à la malignité de son entourage, avait attendu que quelque étranger de passage, à la fois bienveillant et lettré, vînt lui donner la clé de ce mystère qui lui brûlait le sein depuis quinze jours. Son œil bleu et largement ouvert se fixait sur moi avec un air de contention inexprimable, pendant que je déchiffrais péniblement les lignes obliques de la lettre, qui était conçue en ces termes : « Mademoiselle, c'est pour vous dire que depuis le jour où nous nous sommes parlé sur la lande après vêpres, mes intentions n'ont

pas changé, et que je suis en peine des vôtres; mon cœur, mademoiselle, est tout à vous, comme je désire que le vôtre soit tout à moi, et si ça est, vous pouvez bien être sûre et certaine qu'il n'y a pas âme vivante plus heureuse sur la terre ni au ciel que votre ami, — qui ne signe pas; mais vous savez bien qui, mademoiselle. »

— Est-ce que vous savez qui, mademoiselle Christine? dis-je en lui rendant la lettre.

— Ça se pourrait bien, dit-elle en nous montrant ses dents blanches et en secouant gravement sa jeune tête illuminée de bonheur. Merci, mesdames et monsieur. — Elle sauta à bas du marchepied, et disparut bientôt dans le taillis en poussant vers le ciel les notes joyeuses et sonores de quelque chanson bretonne.

Mme Laroque avait suivi avec un ravissement manifeste tous les détails de cette scène pastorale, qui caressait délicieusement sa chimère; elle souriait, elle rêvait devant cette heureuse fille aux pieds nus, elle était charmée. Cependant, lorsque Mlle Oyadec fut hors de vue, une idée bizarre s'offrit soudain à la pensée de Mme Laroque : c'était qu'après tout elle n'eût pas trop mal fait de donner une pièce de cinq francs à la bergère, en outre de son admiration.

— Alain! cria-t-elle, rappelez-la!

— Pourquoi donc, ma mère? dit vivement Mlle Marguerite, qui jusque-là n'avait paru accorder aucune attention à cet incident.

— Mais, mon enfant, peut-être cette fille ne comprend-elle pas parfaitement tout le plaisir que j'aurais, — et qu'elle devrait avoir elle-même, — à courir pieds nus dans la poussière : je crois convenable, à tout hasard, de lui laisser un petit souvenir.

— De l'argent! reprit Mlle Marguerite; oh! ma mère, ne faites pas cela! Ne mettez pas d'argent dans le bonheur de cette enfant!

L'expression de ce sentiment raffiné, que la pauvre Christine, par parenthèse, n'aurait peut-être pas apprécié infiniment, ne laissa pas de m'étonner dans la bouche de Mlle Marguerite, qui ne se pique pas en général de cette quintessence. Je crus même qu'elle plaisantait, bien que son visage n'indiquât aucune disposition à l'enjouement. Quoi qu'il en soit, ce caprice, plaisant ou non, fut pris très au sérieux par sa mère, et il fut décidé d'enthousiasme qu'on laisserait à cette idylle son innocence et ses pieds nus.

A la suite de ce beau trait, Mme Laroque, évidemment fort contente d'elle-même, retomba dans son extase souriante, et Mlle Marguerite reprit son jeu d'éventail avec un redoublement de gravité. Une heure après, nous arrivions au terme de notre voyage. Comme la plupart des fermes de ce pays, où les hauteurs et les plateaux sont couverts de landes arides, la ferme de Langoat est assise dans le creux d'un vallon que traverse un cours d'eau. La fermière, qui se trou-

vait mieux, s'occupa sans retard des préparatifs du dîner, dont nous avions eu soin d'apporter les principaux élémens. Il fut servi sur la pelouse naturelle d'une prairie, à l'ombre d'un énorme châtaignier. Mme Laroque, installée dans une attitude extrêmement incommode sur un des coussins de la voiture, n'en paraissait pas moins radieuse. Notre réunion, disait-elle, lui rappelait ces groupes de moissonneurs qu'on voit en été se presser sous l'abri des haies, et dont elle n'avait jamais pu contempler sans envie les rustiques banquets. Pour moi, j'aurais trouvé peut-être en d'autres temps une douceur singulière dans l'étroite et facile intimité que ce repas sur l'herbe, comme toutes les scènes de ce genre, ne manquait pas d'établir entre les convives; mais j'éloignais avec un pénible sentiment de contrainte un charme trop sujet au repentir, et le pain de cette fugitive fraternité me semblait amer.

Comme nous finissions de dîner : — Êtes-vous quelquefois monté là-haut? me dit Mme Laroque en désignant le sommet d'une colline très élevée qui dominait la prairie.

— Non, madame.

— Oh! mais, c'est un tort. On a de là un très bel horizon. Il faut voir cela. Pendant qu'on attellera, Marguerite va vous y conduire; n'est-ce pas, Marguerite?

— Moi, ma mère? Je n'y suis allée qu'une fois, et il y a longtemps... Au reste, je trouverai bien. Venez, monsieur, et préparez-vous à une rude escalade.

Nous nous mîmes aussitôt, Mlle Marguerite et moi, à gravir un sentier très raide qui serpentait sur le flanc de la montagne, en perçant çà et là un bouquet de bois. La jeune fille s'arrêtait de temps à autre dans son ascension légère et rapide, pour regarder si je la suivais, et, un peu haletante de sa course, elle me souriait sans parler. Arrivé sur la lande nue qui formait le plateau, j'aperçus à quelque distance une église de village dont le petit clocher dessinait sur le ciel ses vives arêtes. — C'est là, me dit ma jeune conductrice en accélérant le pas. — Derrière l'église était un cimetière enclos de murs. Elle en ouvrit la porte, et se dirigea péniblement, à travers les hautes herbes et les ronces traînantes qui encombraient le champ de repos, vers une espèce de perron en forme d'hémicycle qui en occupe l'extrémité. Deux ou trois degrés disjoints par le temps et ornés assez singulièrement de sphères massives conduisent sur une étroite plate-forme élevée au niveau du mur; une croix en granit se dresse au centre de l'hémicycle.

Mlle Marguerite n'eut pas plus tôt atteint la plate-forme, et jeté un regard dans l'espace qui s'ouvrait alors devant elle, que je la vis placer obliquement sa main au-dessus de ses yeux, comme si

elle éprouvait un subit éblouissement. Je me hâtai de la rejoindre. — Ce beau jour, approchant de sa fin, éclairait de ses dernières splendeurs une scène vaste, bizarre et sublime, que je n'oublierai jamais. En face de nous, et à une immense profondeur au-dessous du plateau, s'étendait à perte de vue une sorte de marécage parsemé de plaques lumineuses, et qui offrait l'aspect d'une terre à peine abandonnée par le reflux d'un déluge. Cette large baie s'avançait jusque sous nos pieds au sein des montagnes échancrées. Sur les bancs de sable et de vase qui séparaient les lagunes intermittentes, une végétation confuse de roseaux et d'herbes marines se teignait de mille nuances, également sombres et pourtant distinctes, qui contrastaient avec la surface éclatante des eaux. A chacun de ses pas rapides vers l'horizon, le soleil illuminait ou plongeait dans l'ombre quelques-uns des innombrables lacs qui marquetaient le golfe à demi desséché : il semblait puiser dans son écrin céleste les plus précieuses matières, l'argent, l'or, le rubis, le diamant, pour les faire étinceler tour à tour sur chaque point de cette plaine magnifique. Quand l'astre toucha le terme de sa carrière, une bande vaporeuse et ondée qui bordait au loin la limite extrême des marécages s'empourpra soudain d'une lueur d'incendie, et garda un moment la transparence irradiée d'un nuage que sillonne la foudre. J'étais tout entier à la contemplation de ce tableau vraiment empreint de la grandeur divine, et que traversait, comme un rayon de plus, le souvenir de César, quand une voix basse et comme oppressée murmura près de moi : — Mon Dieu ! que c'est beau !

J'étais loin d'attendre de ma jeune compagne cette effusion sympathique. Je me retournai vers elle avec l'empressement d'une surprise qui ne diminua point quand l'altération de ses traits et le léger tremblement de ses lèvres m'eurent attesté la sincérité profonde de son admiration.

— Vous avouez que c'est beau? lui dis-je.

Elle secoua la tête; mais au même instant deux larmes se détachaient lentement de ses grands yeux : elle les sentit couler sur ses joues, fit un geste de dépit; puis, se jetant tout à coup sur la croix de granit, dont la base lui servait de piédestal, elle l'embrassa de ses deux mains, appuya fortement sa tête contre la pierre, et je l'entendis sangloter convulsivement.

Je ne crus devoir troubler par aucune parole le cours de cette émotion soudaine, et je m'éloignai de quelques pas avec respect. Après un moment, la voyant relever le front et replacer d'une main distraite ses cheveux dénoués, je me rapprochai.

— Que je suis honteuse ! murmura-t-elle.

— Soyez heureuse plutôt, et renoncez, croyez-moi, à dessécher

en vous la source de ces larmes; elle est sacrée. D'ailleurs vous n'y parviendrez jamais.

— Il le faut! s'écria la jeune fille avec une sorte de violence. Au reste, c'est fait! Cet accès n'a été qu'une surprise... Tout ce qui est beau et tout ce qui est aimable,... je veux le haïr, — je le hais!

— Et pourquoi? grand Dieu!

Elle me regarda en face, et ajouta avec un geste de fierté et de douleur indicibles : — Parce que je suis belle, et que je ne puis être aimée!

Alors, comme un torrent longtemps contenu qui rompt enfin ses digues, elle continua avec un entraînement extraordinaire : — C'est vrai pourtant! — Et elle posait la main sur sa poitrine palpitante. — Dieu avait mis dans ce cœur tous les trésors que je raille, que je blasphème à chaque heure du jour! Mais quand il m'a infligé la richesse, ah! il m'a retiré d'une main ce qu'il me prodiguait de l'autre! A quoi bon ma beauté, à quoi bon le dévouement, la tendresse, l'enthousiasme, dont je me sens consumée! Ah! ce n'est pas à ces charmes que s'adressent les hommages dont tant de lâches m'importunent! Je le devine, — je le sais, — je le sais trop! Et si jamais quelque âme désintéressée, généreuse, héroïque, m'aimait pour ce que je suis, non pour ce que je vaux,... je ne le saurais pas,... je ne le croirais pas! La défiance toujours! voilà ma peine, — mon supplice. Aussi cela est résolu,... je n'aimerai jamais! Jamais je ne risquerai de répandre dans un cœur vil, indigne, vénal, la pure passion qui brûle mon cœur. Mon âme mourra vierge dans mon sein!... Eh bien! j'y suis résignée; mais tout ce qui est beau, tout ce qui fait rêver, tout ce qui me parle des cieux défendus, tout ce qui agite en moi ces flammes inutiles, — je l'écarte, je le hais, je n'en veux pas! — Elle s'arrêta, tremblante d'émotion; puis, d'une voix plus basse : — Monsieur, reprit-elle, je n'ai pas cherché ce moment,... je n'ai pas calculé mes paroles,... je ne vous avais pas destiné toute cette confiance; mais enfin j'ai parlé, vous savez tout;... et si jamais j'ai pu blesser votre sensibilité, maintenant je crois que vous me pardonnez.

Elle me tendit sa main. Quand ma lèvre se posa sur cette main tiède et encore humide de larmes, il me sembla qu'une langueur mortelle descendait dans mes veines. Pour Marguerite, elle détourna la tête, attacha un moment son regard sur l'horizon assombri, puis, descendant lentement les degrés : — Partons, dit-elle.

Un chemin plus long, mais plus facile que la rampe escarpée de la montagne, nous ramena dans la cour de la ferme, sans qu'un seul mot eût été prononcé entre nous. Hélas! qu'aurais-je dit? Plus qu'un autre j'étais suspect. Je sentais que chaque parole échappée

de mon cœur trop rempli n'eût fait qu'élargir encore la distance qui me sépare de cette âme ombrageuse et adorable!

La nuit déjà tombée dérobait aux yeux les traces de notre émotion commune. Nous partîmes. Mme Laroque, après nous avoir encore exprimé le contentement qu'elle emportait de cette journée, se mit à y rêver. Mlle Marguerite, invisible et immobile dans l'ombre épaisse de la voiture, paraissait endormie comme sa mère; mais quand un détour de la route laissait tomber sur elle un rayon de pâle clarté, ses yeux ouverts et fixes témoignaient qu'elle veillait silencieusement en tête à tête avec son inconsolable pensée. Pour moi, je puis à peine dire que je pensais : une étrange sensation, mêlée d'une joie profonde et d'une profonde amertume, m'avait envahi tout entier, et je m'y abandonnais comme on s'abandonne quelquefois à un songe dont on a conscience et dont on n'a pas la force de secouer le charme.

Nous arrivâmes vers minuit. Je descendis de voiture à l'entrée de l'avenue pour gagner mon logis par le plus court chemin à travers le parc. Comme je m'engageais dans une allée obscure, un faible bruit de pas et de voix rapprochés frappa mon oreille, et je distinguai vaguement deux ombres dans les ténèbres. L'heure était assez avancée pour justifier la précaution que je pris de demeurer caché dans l'épaisseur du massif, et d'observer ces rôdeurs nocturnes. Ils passèrent lentement devant moi : je reconnus Mlle Hélouin appuyée sur le bras de M. de Bévallan. Au même instant, le roulement de la voiture leur donna l'alarme, et après un serrement de main ils se séparèrent à la hâte, Mlle Hélouin s'esquivant dans la direction du château, et l'autre du côté des bois.

Rentré chez moi, et encore préoccupé de cette rencontre, je me demandai avec colère si je laisserais M. de Bévallan poursuivre librement ses amours en partie double, et chercher en même temps dans la même maison une fiancée et une maîtresse. Assurément je suis trop de mon âge et de mon temps pour ressentir contre certaines faiblesses la haine vigoureuse d'un puritain, et je n'ai pas l'hypocrisie de l'affecter; mais je pense que la moralité la plus libre et la plus relâchée sous ce rapport admet encore quelques degrés de dignité, d'élévation et de délicatesse. On marche plus ou moins droit dans ces chemins de traverse. Avant tout, l'excuse de l'amour, c'est d'aimer, et la profusion banale des tendresses de M. de Bévallan en exclut toute apparence d'entraînement et de passion. De telles amours ne sont plus même des fautes; elles n'en ont pas la valeur morale : ce ne sont que des calculs et des gageures de maquignon hébété. Les divers incidens de cette soirée, se rapprochant dans mon esprit, achevaient de me prouver à quel point extrême cet homme était indigne de la main et du cœur qu'il osait convoiter. Cette

union serait monstrueuse. Et cependant je compris vite que je ne pouvais user, pour en rompre le dessein, des armes que le hasard venait de me livrer. La meilleure fin ne saurait justifier des moyens bas, et il n'est pas de délation honorable. Ce mariage s'accomplira donc! Le ciel laissera tomber une des plus nobles créatures qu'il ait formées entre les bras de ce froid libertin! Il souffrira cette profanation! — Hélas! il en souffre tant d'autres!

Puis je cherchai à concevoir par quel égarement de fausse raison cette jeune fille avait choisi cet homme entre tous. Je crus le deviner. M. de Bévallan est fort riche : il doit apporter ici une fortune à peu près égale à celle qu'il y trouve, cela paraît être une sorte de garantie; il pourrait se passer de ce surcroît de richesse : on le présume plus désintéressé parce qu'il est moins besoigneux. Triste argument! méprise énorme que de mesurer sur le degré de la fortune le degré de vénalité des caractères! les trois quarts du temps, l'avidité s'enfle avec l'opulence, — et les plus mendians ne sont pas les plus pauvres!

N'y avait-il cependant aucune apparence que Mlle Marguerite pût d'elle-même ouvrir les yeux sur l'indignité de son choix, et trouver dans quelque inspiration secrète de son propre cœur le conseil qu'il m'était défendu de lui suggérer? Ne pouvait-il s'élever tout à coup dans ce cœur un sentiment nouveau, inattendu, qui vînt souffler sur les vaines résolutions de la raison et les mettre à néant? Ce sentiment même n'était-il pas né déjà, et n'en avais-je pas recueilli des témoignages irrécusables? Tant de caprices bizarres, d'hésitations, de combats et de larmes dont j'avais été depuis quelque temps l'objet ou le témoin, dénonçaient sans doute une raison chancelante et peu maîtresse d'elle-même. Je n'étais pas enfin assez neuf dans la vie pour ignorer qu'une scène comme celle dont le hasard m'avait rendu dans cette soirée même le confident et presque le complice, — si peu préméditée qu'elle puisse être, — n'éclate point dans une atmosphère d'indifférence. De telles émotions, de tels ébranlemens supposent deux âmes déjà troublées par un orage commun, ou qui vont l'être.

Mais s'il était vrai, si elle m'aimait, comme il était trop certain que je l'aimais, je pouvais dire de cet amour ce qu'elle disait de sa beauté : « A quoi bon! » car je ne pouvais espérer qu'il eût jamais assez de force pour triompher de la défiance éternelle qui est le travers et la vertu de cette noble fille, défiance dont mon caractère, j'ose le dire, repousse l'outrage, mais que ma situation, plus que celle de tout autre, est faite pour inspirer. Entre ces terribles ombrages et la réserve plus grande qu'ils me commandent, quel miracle pourrait combler l'abîme?

Et enfin, ce miracle même intervenant, daignât-elle m'offrir cette

main pour laquelle je donnerais ma vie, mais que je ne demanderai jamais, notre union serait-elle heureuse? Ne devrais-je pas craindre tôt ou tard dans cette imagination inquiète quelque sourd réveil d'une défiance mal étouffée? Pourrais-je me défendre moi-même de toute arrière-pensée pénible au sein d'une richesse empruntée? Pourrais-je jouir sans malaise d'un amour entaché d'un bienfait? Notre rôle de protection vis-à-vis des femmes nous est si formellement imposé par tous les sentimens d'honneur, qu'il ne peut être interverti un seul instant, même en toute probité, sans qu'il se répande sur nous je ne sais quelle ombre douteuse et suspecte. A la vérité, la richesse n'est pas un tel avantage qu'il ne puisse trouver en ce monde aucune espèce de compensation, et je suppose qu'un homme qui apporte à sa femme, en échange de quelques sacs d'or, un nom qu'il a illustré, un mérite éminent, une grande situation, un avenir, ne doit pas être écrasé de gratitude; mais, moi, j'ai les mains vides, je n'ai pas plus d'avenir que de présent; de tous les avantages que le monde apprécie, je n'en ai qu'un seul : mon titre, et je serais très résolu à ne le point porter, afin qu'on ne pût dire qu'il est le prix du marché. Bref, je recevrais tout et ne donnerais rien : un roi peut épouser une bergère, cela est généreux et charmant, et on l'en félicite à bon droit; mais un berger qui se laisserait épouser par une reine, cela n'aurait pas tout à fait aussi bonne figure.

J'ai passé la nuit à rouler toutes ces choses dans mon pauvre cerveau, et à chercher une conclusion que je cherche encore. Peut-être devrais-je sans retard quitter cette maison et ce pays. La sagesse le voudrait. Tout ceci ne peut bien finir. Que de mortels chagrins on s'épargnerait souvent par une seule minute de courage et de décision! Je devrais du moins être accablé de tristesse, jamais je n'en eus si belle occasion. Eh bien! je ne puis!... Au fond de mon esprit bouleversé et torturé, il y a une pensée qui domine tout, et qui me remplit d'une allégresse surhumaine. Mon âme est légère comme un oiseau du ciel. Je revois sans cesse, je verrai toujours ce petit cimetière, cette mer lointaine, cet immense horizon, et sur ce radieux sommet cet ange de beauté baigné de pleurs divins! Je sens encore sa main sous ma lèvre; je sens ses larmes dans mes yeux, dans mon cœur! Je l'aime! Eh bien! demain, s'il le faut, je prendrai une résolution... Jusque-là, pour Dieu! qu'on me laisse en repos. Depuis longtemps, je n'abuse pas du bonheur... Cet amour, j'en mourrai peut-être : je veux en vivre en paix tout un jour!

26 août.

Ce jour, ce jour unique que j'implorais, ne m'a pas été donné.

Ma courte faiblesse n'a pas attendu longtemps l'expiation, qui sera longue. Comment l'avais-je oublié? Dans l'ordre moral, comme dans l'autre, il y a des lois que nous ne transgressons jamais impunément, et dont les effets certains forment en ce monde l'intervention permanente de ce qu'on nomme la Providence. Un homme faible et grand, écrivant d'une main presque folle l'évangile d'un sage, disait de ces passions mêmes qui firent sa misère, son opprobre et son génie : « Toutes sont bonnes, quand on en reste le maître; toutes sont mauvaises, quand on s'en laisse assujettir. Ce qui nous est défendu par la nature, c'est d'étendre nos attachemens plus loin que nos forces; ce qui nous est défendu par la raison, c'est de vouloir ce que nous ne pouvons obtenir; ce qui nous est défendu par la conscience n'est pas d'être tentés, mais de nous laisser vaincre aux tentations. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas de passions; il dépend de nous de régner sur elles. Tous les sentimens que nous dominons sont légitimes; tous ceux qui nous dominent sont criminels... N'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point; que ta condition borne tes désirs; que tes devoirs aillent avant tes passions; étends la loi de la nécessité aux choses morales; apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne! » Oui, telle est la loi : je la connaissais; je l'ai violée; je suis puni. Rien de plus juste.

J'avais à peine posé le pied sur le nuage de ce fol amour, que j'en étais précipité violemment, et j'ai à peine recouvré, après cinq jours, le courage nécessaire pour retracer les circonstances presque ridicules de ma chute. Mme Laroque et sa fille étaient parties dès le matin pour aller faire une visite nouvelle à Mme de Saint-Cast et ramener ensuite Mme Aubry. Je trouvai Mlle Hélouin seule au château. Je lui apportais un trimestre de sa pension, car, bien que mes fonctions me laissent en général tout à fait étranger à la tenue et à la discipline intérieures de la maison, ces dames ont désiré, par égard sans doute pour Mlle Caroline comme pour moi, que ses appointemens et les miens fussent payés exceptionnellement de ma main. La jeune demoiselle se tenait dans le petit boudoir qui est contigu au salon. Elle me reçut avec une douceur pensive qui me toucha. J'éprouvais moi-même en ce moment cette plénitude de cœur qui dispose à la confiance et à la bonté. Je résolus, en vrai don Quichotte, de tendre une main secourable à cette pauvre isolée. — Mademoiselle, lui dis-je tout à coup, vous m'avez retiré votre amitié, mais la mienne vous est restée tout entière; me permettez-vous de vous en donner une preuve?

— Elle me regarda, et murmura un oui timide.

— Eh bien! ma pauvre enfant, vous vous perdez.

Elle se leva brusquement. — Vous m'avez vue cette nuit dans le parc! s'écria-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Mon Dieu! — Elle fit un pas vers moi. — Monsieur Maxime, je vous jure que je suis une honnête fille!

— Je le crois, mademoiselle; mais je dois vous dire que dans ce petit roman, très innocent sans doute de votre part, mais qui l'est peut-être moins de l'autre, vous aventurez très gravement votre réputation et votre repos. Je vous supplie d'y réfléchir, et je vous supplie en même temps d'être bien assurée que personne autre que vous n'entendra jamais un mot de ma bouche sur ce sujet.

J'allais me retirer : elle s'affaissa sur ses genoux près d'un canapé, et éclata en sanglots, le front appuyé sur ma main, qu'elle avait saisie. J'avais vu couler, il y avait peu de temps, des larmes plus belles et plus dignes; cependant j'étais ému. — Voyons, ma chère demoiselle, lui dis-je... Il n'est pas trop tard, n'est-ce pas? — Elle secoua la tête avec force. — Eh bien! ma chère enfant, prenez courage. Nous vous sauverons, allez. Que puis-je faire pour vous, voyons? Y a-t-il entre les mains de cet homme quelque gage, quelque lettre que je puisse lui redemander de votre part? Disposez de moi comme d'un frère.

Elle quitta ma main avec colère. — Ah! que vous êtes dur! dit-elle. Vous parlez de me sauver,... c'est vous qui me perdez! Après avoir feint de m'aimer, vous m'avez repoussée,... vous m'avez humiliée, désespérée... Vous êtes la cause unique de ce qui arrive!

— Mademoiselle, vous n'êtes pas juste : je n'ai jamais feint de vous aimer; j'ai eu pour vous une affection très sincère, que j'ai encore. J'avoue que votre beauté, votre esprit, vos talens, vous donnent parfaitement le droit d'attendre de ceux qui vivent près de vous quelque chose de plus qu'une fraternelle amitié; mais ma situation dans le monde, les devoirs de famille qui me sont imposés, ne me permettaient pas de dépasser cette mesure vis-à-vis de vous sans manquer à toute probité. Je vous dis franchement que je vous trouve charmante, et je vous assure qu'en tenant mes sentimens pour vous dans la limite que la loyauté me commandait, je n'ai pas été sans mérite. Je ne vois rien là de fort humiliant pour vous : ce qui pourrait à plus juste titre vous humilier, mademoiselle, ce serait de vous voir aimée très résolûment par un homme très résolu à ne pas vous épouser.

Elle me jeta un mauvais regard. — Qu'en savez-vous? dit-elle. Tous les hommes ne sont pas des coureurs de fortune!

— Ah! est-ce que vous seriez une méchante petite personne, mademoiselle Hélouin? lui dis-je avec beaucoup de calme. Cela étant, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Monsieur Maxime! s'écria-t-elle en se précipitant tout à coup pour m'arrêter. Pardonnez-moi! ayez pitié de moi! Hélas! comprenez-moi, je suis si malheureuse! Figurez-vous donc ce que peut être la pensée d'une pauvre créature comme moi, à qui on a eu la cruauté de donner un cœur, une âme, une intelligence,... et qui ne peut user de tout cela que pour souffrir... et pour haïr! Quelle est ma vie? quel est mon avenir? Ma vie, c'est le sentiment de ma pauvreté, exalté sans cesse par tous les raffinemens du luxe qui m'entoure! Mon avenir, ce sera de regretter, de pleurer un jour amèrement cette vie même, cette vie d'esclave, tout odieuse qu'elle est!... Vous parlez de ma jeunesse, de mon esprit, de mes talens... Ah! je voudrais n'avoir jamais eu d'autre talent que de casser des pierres sur les routes! Je serais plus heureuse!... Mes talens, j'aurai passé le meilleur temps de ma vie à en parer une autre femme, pour qu'elle soit plus belle, plus adorée et plus insolente encore!... Et quand le plus pur de mon sang aura passé dans les veines de cette poupée, elle s'en ira au bras d'un heureux époux prendre sa part des plus belles fêtes de la vie, tandis que moi, seule, vieille, abandonnée, j'irai mourir dans quelque coin avec une pension de femme de chambre... Qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour mériter cette destinée-là, voyons? Pourquoi moi plutôt que ces femmes? Est-ce que je ne les vaux pas? Si je suis mauvaise, c'est que le malheur m'a ulcérée, c'est que l'injustice m'a noirci l'âme... J'étais née comme elles, — plus qu'elles peut-être, — pour être bonne, aimante, charitable... Eh! mon Dieu, les bienfaits coûtent peu quand on est riche, et la bienveillance est facile aux heureux! Si j'étais à leur place, et elles à la mienne, elles me haïraient, — comme je les hais! — On n'aime pas ses maîtres!... Ah! cela est horrible, ce que je vous dis, n'est-ce pas? Je le sais bien, et c'est ce qui m'achève... Je sens mon abjection, j'en rougis,... et je la garde! Hélas! vous allez me mépriser maintenant plus que jamais, monsieur,... vous que j'aurais tant aimé si vous l'aviez souffert! vous qui pouviez me rendre tout ce que j'ai perdu, l'espérance, la paix, la bonté, l'estime de moi-même!.. Ah! il y a eu un moment où je me suis cru sauvée,... où j'ai eu pour la première fois une pensée de bonheur, d'avenir, de fierté... Malheureuse!... — Elle s'était emparée de mes deux mains; elle y plongea sa tête, au milieu de ses longues boucles flottantes, et pleura follement.

— Ma chère enfant, lui dis-je, je comprends mieux que personne les ennuis, les amertumes de votre condition; mais permettez-moi de vous dire que vous y ajoutez beaucoup en nourrissant dans votre cœur les tristes sentimens que vous venez de m'exprimer. Tout ceci est fort laid, je ne vous le cache pas, et vous finiriez par mériter toute la rigueur de votre destinée; mais, voyons, votre imagination

vous exagère singulièrement cette rigueur. Quant à présent, vous êtes traitée ici, quoi que vous en disiez, sur le pied d'une amie, et dans l'avenir je ne vois rien qui empêche que vous ne sortiez de cette maison, vous aussi, au bras d'un heureux époux. Pour moi, je vous serai toute ma vie reconnaissant de votre affection; mais, je veux vous le dire encore une fois pour en finir à jamais avec ce sujet, j'ai des devoirs auxquels j'appartiens, et je ne veux ni ne puis me marier.

Elle me regarda tout à coup. — Même avec Marguerite? dit-elle.

— Je ne vois pas ce que le nom de Mlle Marguerite vient faire ici.

Elle repoussa d'une main ses cheveux, qui inondaient son visage, et tendant l'autre vers moi par un geste de menace : — Vous l'aimez! dit-elle d'une voix sourde, ou plutôt vous aimez sa dot; mais vous ne l'aurez pas!

— Mademoiselle Hélouin!

— Ah! reprit-elle, vous êtes passablement enfant si vous avez cru abuser une femme qui avait la folie de vous aimer! Je lis clairement dans vos manœuvres, allez! D'ailleurs je sais qui vous êtes... Je n'étais pas loin quand Mlle de Porhoët a transmis à Mme Laroque votre politique confidence...

— Comment! vous écoutez aux portes, mademoiselle?

— Je me soucie peu de vos outrages... D'ailleurs je me vengerai, et bientôt... Ah! vous êtes assurément fort habile, monsieur de Champcey! et je vous fais mon compliment... Vous avez joué à merveille le petit rôle de désintéressement et de réserve que votre ami Laubépin n'a pas manqué de vous recommander en vous envoyant ici... Il savait à qui vous aviez affaire... Il connaissait assez la ridicule manie de cette fille! Vous croyez déjà tenir votre proie, n'est-ce pas? De beaux millions, dont la source est plus ou moins pure, dit-on, mais qui seraient fort propres toutefois à recrépir un marquisat et à redorer un écusson... Eh bien! vous pouvez dès ce moment y renoncer,... car je vous jure que vous ne garderez pas votre masque un jour de plus, et voici la main qui vous l'arrachera!

— Mademoiselle Hélouin, il est grandement temps de mettre fin à cette scène, car nous touchons au mélodrame. Vous m'avez fait beau jeu pour vous prévenir sur le terrain de la délation et de la calomnie; mais vous pouvez y descendre en pleine sécurité, car je vous donne ma parole que je ne vous y suivrai pas. Là-dessus, je suis votre serviteur.

Je quittai cette infortunée avec un profond sentiment de dégoût, mais aussi de pitié. Quoique j'eusse toujours soupçonné que l'organisation la mieux douée dût être, en proportion même de ses dons, irritée et faussée dans la situation équivoque et mortifiante qu'occupe ici Mlle Hélouin, mon imagination n'avait pu plonger jusqu'au

fond de l'abîme plein de fiel qui venait de s'ouvrir sous mes yeux. Certes, — quand on y songe, — on ne peut guère concevoir un genre d'existence qui soumette une âme humaine à de plus venimeuses tentations, qui soit plus capable de développer et d'aiguiser dans le cœur les convoitises de l'envie, de soulever à chaque instant les révoltes de l'orgueil, d'exaspérer toutes les vanités et toutes les jalousies naturelles de la femme. Il n'y a pas à douter que le plus grand nombre des malheureuses filles que leur dénûment et leurs talens ont vouées à cet emploi, si honorable en soi, n'échappent par la modération de leurs sentimens, ou, avec l'aide de Dieu, par la fermeté de leurs principes, aux agitations déplorables dont Mlle Hélouin n'avait pas su se garantir; mais l'épreuve est redoutable. Quant à moi, la pensée m'était venue quelquefois que ma sœur pouvait être destinée par nos malheurs à entrer dans quelque riche famille en qualité d'institutrice : je fis serment alors, quelque avenir qui nous fût réservé, de partager plutôt avec Hélène dans la plus pauvre mansarde le pain le plus amer du travail que de la laisser jamais s'asseoir au festin empoisonné de cette opulente et haineuse servilité.

Cependant, si j'avais la ferme détermination de laisser le champ libre à Mlle Hélouin, et de n'entrer, à aucun prix, de ma personne, dans les récriminations d'une lutte dégradante, je ne pouvais envisager sans inquiétude les conséquences probables de la guerre déloyale qui venait de m'être déclarée. J'étais évidemment menacé dans tout ce que j'ai de plus sensible, dans mon amour et dans mon honneur. Maîtresse du secret de ma vie et du secret de mon cœur, mêlant avec l'habileté perfide de son sexe la vérité au mensonge, Mlle Hélouin pouvait aisément présenter ma conduite sous un jour suspect, tourner contre moi jusqu'aux précautions, jusqu'aux scrupules de ma délicatesse, et prêter à mes plus simples allures la couleur d'une intrigue préméditée. Il m'était impossible de savoir avec précision quel tour elle donnerait à sa malveillance; mais je me fiais à elle pour être assuré qu'elle ne se tromperait pas sur le choix des moyens. Elle connaissait mieux que personne les points faibles des imaginations qu'elle voulait frapper. Elle possédait sur l'esprit de Mlle Marguerite et sur celui de sa mère l'empire naturel de la dissimulation sur la franchise, de l'astuce sur la candeur; elle jouissait auprès d'elles de toute la confiance qui naît d'une longue habitude et d'une intimité quotidienne, et ses maîtres, pour employer son langage, n'avaient garde de soupçonner, sous les dehors d'enjouement gracieux et d'obséquieuse prévenance dont elle s'enveloppe avec un art consommé, la frénésie d'orgueil et d'ingratitude qui ronge cette âme misérable. Il était trop vraisemblable qu'une main aussi sûre et aussi savante verserait ses poisons avec plein succès

dans des cœurs ainsi préparés. A la vérité Mlle Hélouin pouvait craindre, en cédant à son ressentiment, de replacer la main de Mlle Marguerite dans celle de M. de Bévallan et de hâter un hymen qui serait la ruine de sa propre ambition; mais je savais que la haine d'une femme ne calcule rien, et qu'elle hasarde tout. Je m'attendais donc, de la part de celle-ci, à la plus prompte comme à la plus aveugle des vengeances, et j'avais raison.

Je passai dans une pénible anxiété les heures que j'avais vouées à de plus douces pensées. Tout ce que la dépendance peut avoir de plus poignant pour une âme fière, le soupçon de plus amer pour une conscience droite, le mépris de plus navrant pour un cœur qui aime, je le sentis. L'adversité, dans mes plus mauvais jours, ne m'avait jamais servi une coupe mieux remplie. J'essayai cependant de travailler comme de coutume. Vers cinq heures, je me rendis au château. Ces dames étaient rentrées dans l'après-midi. Je trouvai dans le salon Mlle Marguerite, Mme Aubry et M. de Bévallan, avec deux ou trois hôtes de passage. Mlle Marguerite parut ne pas s'apercevoir de ma présence : elle continua de s'entretenir avec M. de Bévallan sur un ton d'animation qui n'était pas ordinaire. Il était question d'un bal improvisé qui devait avoir lieu le soir même dans un château voisin. Elle devait s'y rendre avec sa mère, et elle pressait M. de Bévallan de les y accompagner : celui-ci s'en excusait, en alléguant qu'il était parti de chez lui le matin avant d'avoir reçu l'invitation, et que sa toilette n'était pas convenable. Mlle Marguerite, insistant avec une coquetterie affectueuse et empressée dont son interlocuteur lui-même semblait surpris, lui dit qu'il avait certainement encore le temps de retourner chez lui, de s'habiller et de revenir les prendre. On lui garderait un bon petit dîner. M. de Bévallan objecta que tous ses chevaux de voiture étaient sur la litière, et qu'il ne pouvait revenir à cheval en toilette de bal : — Eh bien! reprit Mlle Marguerite, on va vous conduire dans l'américaine. — En même temps elle dirigea pour la première fois ses yeux sur moi, et me couvrant d'un regard où je vis éclater la foudre : — Monsieur Odiot, dit-elle d'une voix de bref commandement, allez dire qu'on attelle!

Cet ordre servile était si peu dans la mesure de ceux qu'on a coutume de m'adresser ici, et qu'on peut me croire disposé à subir, que l'attention et la curiosité des plus indifférens en furent aussitôt éveillées. Il se fit un silence embarrassé : M. de Bévallan jeta un coup d'œil étonné sur Mlle Marguerite, puis il me regarda, prit un air grave et se leva. Si l'on s'attendait à quelque folle inspiration de colère, il y eut déception. Certes les insultantes paroles qui venaient de tomber sur moi d'une bouche si belle, si aimée, — et

si barbare, — avaient fait pénétrer le froid de la mort jusqu'aux sources profondes de ma vie, et je doute qu'une lame d'acier, se frayant passage à travers mon cœur, m'eût causé une pire sensation; mais jamais je ne fus si calme. Le timbre dont se sert habituellement Mme Laroque pour appeler ses gens était sur une table à ma portée : j'y appuyai le doigt. Un domestique entra presque aussitôt. — Je crois, lui dis-je, que Mlle Marguerite a des ordres à vous donner. — Sur ces mots qu'elle avait écoutés avec une sorte de stupeur, la jeune fille fit violemment de la tête un signe négatif et congédia le domestique. J'avais grande hâte de sortir de ce salon, où j'étouffais; mais je ne pus me retirer devant l'attitude provocante qu'affectait alors M. de Bévallan.

— Ma foi! murmura-t-il, voilà quelque chose d'assez particulier!

Je feignis de ne pas l'entendre. Mlle Marguerite lui dit deux mots brusques à voix basse. — Je m'incline, mademoiselle, reprit-il alors d'un ton plus élevé; qu'il me soit permis seulement d'exprimer le regret sincère que j'éprouve de n'avoir pas le droit d'intervenir ici.

Je me levai aussitôt. — Monsieur de Bévallan, dis-je en me plaçant à deux pas de lui, ce regret est tout à fait superflu, car si je n'ai pas cru devoir obéir aux ordres de mademoiselle, je suis entièrement aux vôtres,... et je vais les attendre.

— Fort bien, fort bien, monsieur; rien de mieux, répliqua M. de Bévallan en agitant la main avec grâce pour rassurer les femmes.

Nous nous saluâmes, et je sortis.

Je dînai solitairement dans ma tour, servi, suivant l'usage, par le pauvre Alain, que les rumeurs de l'antichambre avaient sans doute instruit de ce qui s'était passé, car il ne cessa d'attacher sur moi des regards lamentables, poussant par intervalles de profonds soupirs et observant, contre sa coutume, un silence morne. Seulement, sur ma demande, il m'apprit que ces dames avaient décidé qu'elles n'iraient pas au bal ce soir-là.

Mon bref repas terminé, je mis un peu d'ordre dans mes papiers et j'écrivis deux mots à M. Laubépin. A toutes prévisions, je lui recommandais Hélène. L'idée de l'abandon où je la laisserais en cas de malheur me navrait le cœur, sans ébranler le moins du monde mes immuables principes. Je puis m'abuser, mais j'ai toujours pensé que l'honneur, dans notre vie moderne, domine toute la hiérarchie des devoirs. Il supplée aujourd'hui à tant de vertus à demi effacées dans les consciences, à tant de croyances à demi mortes, il joue, dans l'état de notre société, un rôle tellement tutélaire, qu'il n'entrera jamais dans mon esprit d'en affaiblir les droits, d'en discuter les arrêts, d'en subordonner les obligations. L'honneur, dans son caractère indéfini, est quelque chose de supérieur à la loi et à la mo-

rale : on ne le raisonne pas, on le sent. C'est une religion. Si nous n'avons plus la folie de la croix, gardons la folie de l'honneur!

Au surplus, il n'y a pas de sentiment profondément entré dans l'âme humaine qui ne soit, si l'on y pense, sanctionné par la raison. Mieux vaut, à tout risque, une fille ou une femme seule au monde que protégée par un frère ou par un mari déshonoré.

J'attendais d'un instant à l'autre un message de M. de Bévallan. Je m'apprêtais à me rendre chez le percepteur du bourg, qui est un jeune officier blessé en Crimée, et à réclamer son assistance, quand on heurta à ma porte. Ce fut M. de Bévallan lui-même qui entra. Son visage exprimait, avec une faible nuance d'embarras, une sorte de bonhomie ouverte et joyeuse.

— Monsieur, me dit-il pendant que je le considérais avec une assez vive surprise, voilà une démarche un peu irrégulière; mais, ma foi! j'ai des états de service qui mettent, Dieu merci, mon courage à l'abri du soupçon. D'autre part, j'ai lieu d'éprouver ce soir un contentement qui ne laisse aucune place chez moi à l'hostilité ou à la rancune. Enfin j'obéis à des ordres qui doivent m'être plus sacrés que jamais. Bref, je viens vous tendre la main.

Je le saluai avec gravité, et je pris sa main.

— Maintenant, ajouta-t-il en s'asseyant, me voilà fort à l'aise pour m'acquitter de mon ambassade. M[lle] Marguerite vous a tantôt, monsieur, dans un moment de distraction, donné quelques instructions qui assurément n'étaient pas de votre ressort. Votre susceptibilité s'en est émue très justement, nous le reconnaissons, et ces dames m'ont chargé de vous faire accepter leurs regrets. Elles seraient désespérées que ce malentendu d'un instant les privât de vos bons offices, dont elles apprécient toute la valeur, et rompît des relations auxquelles elles attachent un prix infini. Pour moi, monsieur, j'ai acquis ce soir, à ma grande joie, le droit de joindre mes instances à celles de ces dames : les vœux que je formais depuis longtemps viennent d'être agréés, et je vous serai personnellement obligé de ne pas mêler à tous les souvenirs heureux de cette soirée celui d'une séparation qui serait à la fois préjudiciable et douloureuse à la famille dans laquelle j'ai l'honneur d'entrer.

— Monsieur, lui dis-je, je ne puis qu'être très sensible aux témoignages que vous voulez bien me rendre au nom de ces dames et au vôtre. Vous me pardonnerez de n'y pas répondre immédiatement par une détermination formelle qui demanderait plus de liberté d'esprit que je n'en puis avoir encore.

— Vous me permettrez au moins, dit M. de Bévallan, d'emporter une bonne espérance... Voyons, monsieur, puisque l'occasion s'en présente, rompons donc à jamais l'ombre de glace qui a pu exister

entre nous deux jusqu'ici. Pour mon compte, j'y suis très disposé. D'abord M[me] Laroque, sans se dénantir d'un secret qui ne lui appartient pas, ne m'a point laissé ignorer que les circonstances les plus honorables pour vous se cachent sous l'espèce de mystère dont vous vous entourez. Ensuite je vous dois une reconnaissance particulière : je sais que vous avez été consulté récemment au sujet de mes prétentions à la main de M[lle] Laroque, et que j'ai eu à me louer de votre appréciation.

— Mon Dieu, monsieur, je ne pense pas avoir mérité...

— Oh! je sais, reprit-il en riant, que vous n'avez pas abondé follement dans mon sens; mais enfin vous ne m'avez pas nui. J'avoue même que vous avez fait preuve d'une sagacité réelle. Vous avez dit que si M[lle] Marguerite ne devait pas être absolument heureuse avec moi, elle ne serait pas non plus malheureuse. Eh bien, le prophète Daniel n'aurait pas mieux dit. La vérité est que la chère enfant ne serait absolument heureuse avec personne, puisqu'elle ne trouverait pas dans le monde entier un mari qui lui parlât en vers du matin au soir... Il n'y en a pas! Je ne suis pas plus qu'un autre de ce calibre-là, j'en conviens; mais, — comme vous m'avez fait encore l'honneur de le dire, — je suis un galant homme. Véritablement, quand nous nous connaîtrons mieux, vous n'en douterez pas. Je ne suis pas un méchant diable; je suis un bon garçon... Mon Dieu! j'ai des défauts,... j'en ai eu surtout! J'ai aimé les jolies femmes,... ça, je ne peux pas le nier! Mais quoi! c'est la preuve qu'on a un bon cœur. D'ailleurs me voilà au port,... et même j'en suis ravi, parce que, — entre nous, — je commençais à me roussir un peu. Bref, je ne veux plus penser qu'à ma femme et à mes enfans. D'où je conclus avec vous que Marguerite sera parfaitement heureuse, c'est-à-dire autant qu'elle peut l'être en ce monde avec une tête comme la sienne : car enfin je serai charmant pour elle, je ne lui refuserai rien, j'irai même au-devant de tous ses désirs. Mais si elle me demande la lune et les étoiles, je ne peux pas aller les décrocher pour lui être agréable,... ça, c'est impossible!... Là-dessus, mon cher ami, votre main encore une fois!

Je la lui donnai. Il se leva. — Là, j'espère que vous nous resterez maintenant... Voyons, éclaircissez-moi un peu ce front-là... Nous vous ferons la vie aussi douce que possible, mais il faut vous y prêter un peu, que diable!... Vous vous complaisez dans votre tristesse... Vous vivez, passez-moi le mot, comme un vrai hibou. Vous êtes une sorte d'Espagnol comme on n'en voit pas!... Secouez-moi donc ça! Vous êtes jeune, beau garçon, vous avez de l'esprit et des talens; profitez un peu de toutes ces choses... Voyons, pourquoi ne feriez-vous pas un doigt de cour à la petite Hélouin? Cela vous amu-

serait... Elle est très gentille, et elle irait très bien... Mais diantre! j'oublie un peu ma promotion aux grandes dignités, moi!... Allons, adieu, monsieur Maxime, et à demain, n'est-ce pas?

— A demain certainement.

Et ce galant homme, — qui est, lui, une sorte d'Espagnol comme on en voit beaucoup, — m'abandonna à mes réflexions.

1er octobre.

Un singulier événement! — Quoique les conséquences n'en soient pas jusqu'ici des plus heureuses, il m'a fait du bien. Après le rude coup qui m'avait frappé, j'étais demeuré comme engourdi de douleur. Ceci m'a rendu au moins le sentiment de la vie, et pour la première fois depuis trois longues semaines j'ai le courage d'ouvrir ces feuilles et de reprendre la plume.

Toutes satisfactions m'étant données, je pensai que je n'avais plus aucune raison de quitter, brusquement du moins, une position et des avantages qui me sont après tout nécessaires, et dont j'aurais grand'peine à trouver l'équivalent du jour au lendemain. La perspective des souffrances tout à fait personnelles qui me restaient à affronter, et que je m'étais d'ailleurs attirées par ma faiblesse, ne pouvait m'autoriser à fuir des devoirs où mes intérêts ne sont pas seuls engagés. En outre, je n'entendais pas que Mlle Marguerite pût interpréter ma subite retraite par le dépit d'une belle partie perdue, et je me faisais un point d'honneur de lui montrer jusqu'au pied de l'autel un front impassible; quant au cœur, elle ne le verrait pas. — Bref, je me contentai d'écrire à M. Laubépin que certains côtés de ma situation pouvaient d'un instant à l'autre me devenir intolérables, et que j'ambitionnais avidement quelque emploi moins rétribué et plus indépendant.

Dès le lendemain, je me présentai au château, où M. de Bévallan m'accueillit avec cordialité. Je saluai ces dames avec tout le naturel dont je pus disposer. Il n'y eut, bien entendu, aucune explication. Mme Laroque me parut émue et pensive, Mlle Marguerite encore un peu vibrante, mais polie. Quant à Mlle Hélouin, elle était fort pâle, et tenait les yeux baissés sur sa broderie. La pauvre fille n'avait pas à se féliciter extrêmement du résultat final de sa diplomatie. Elle essayait bien de temps en temps de lancer au triomphant M. de Bévallan un regard chargé de dédain et de menace; mais dans cette atmosphère orageuse, qui eût passablement inquiété un novice, M. de Bévallan respirait, circulait et voltigeait avec la plus parfaite aisance. Cet aplomb souverain irritait manifestement Mlle Hélouin; mais en même temps il la domptait. Toutefois, si elle n'eût risqué que de se perdre avec son complice, je ne doute pas qu'elle ne lui eût rendu immédiatement, et avec plus de raison, un service ana-

logue à celui dont elle m'avait gratifié la veille; mais il était probable qu'en cédant à sa jalouse colère et en confessant son ingrate duplicité, elle se perdrait seule, et elle avait toute l'intelligence nécessaire pour le comprendre. M. de Bévallan en effet n'était pas homme à s'être avancé vis-à-vis d'elle sans se réserver une garde sévère dont il userait avec un sang-froid impitoyable. Mlle Hélouin pouvait se dire à la vérité qu'on avait ajouté foi la veille, sur sa seule parole, à des dénonciations autrement mensongères; mais elle n'était pas sans savoir qu'un mensonge qui flatte ou qui blesse le cœur trouve plus facilement créance qu'une vérité indifférente. Elle se résignait donc, non sans éprouver amèrement, je suppose, que l'arme de la trahison tourne quelquefois dans la main qui s'en sert.

Pendant ce jour et ceux qui le suivirent, je fus soumis à un genre de supplice que j'avais prévu, mais dont je n'avais pu calculer tous les poignans détails. Le mariage était fixé à un mois de là. On en dut faire sans retard et à la hâte tous les préparatifs. Les bouquets de Mme Prévost arrivèrent régulièrement chaque matin. Les dentelles, les étoffes, les bijoux affluèrent ensuite, et furent étalés chaque soir dans le salon sous les yeux des amies affairées et jalouses. Il fallut donner sur tout cela mes avis et mes conseils. Mlle Marguerite les sollicitait avec une sorte d'affectation cruelle. J'obéissais de bonne grâce; puis je rentrais dans ma tour, je prenais dans un tiroir secret le petit mouchoir déchiré que j'avais sauvé au péril de ma vie, et j'en essuyais mes yeux. Lâcheté encore! mais qu'y faire? Je l'aime! La perfidie, l'inimitié, des malentendus irréparables, sa fierté et la mienne, nous séparent à jamais : soit! mais rien n'empêchera ce cœur de vivre et de mourir plein d'elle!

Quant à M. de Bévallan, je ne me sentais pas de haine contre lui : il n'en mérite pas. C'est une âme vulgaire, mais inoffensive. Je pouvais, Dieu merci, sans hypocrisie recevoir les démonstrations de sa banale bienveillance, et mettre avec tranquillité ma main dans la sienne; mais si sa personnalité fruste échappait à ma haine, je n'en ressentais pas moins avec une angoisse profonde, déchirante, combien cet homme était indigne de la créature choisie qu'il posséderait bientôt, — qu'il ne connaîtrait jamais. Dire le flot de pensées amères, de sensations sans nom que soulevait en moi, — qu'y soulève encore — l'image prochaine de cette odieuse mésalliance, je ne le pourrais ni ne l'oserais. L'amour véritable a quelque chose de sacré qui imprime un caractère plus qu'humain aux douleurs comme aux joies qu'il nous donne. Il y a dans la femme qu'on aime je ne sais quelle divinité dont il semble qu'on ait seul le secret, qui n'appartient qu'à vous, et dont une main étrangère ne peut toucher le voile sans vous faire éprouver une horreur qui ne ressemble à aucune autre, — un frisson de sacrilége. Ce n'est pas seulement un

bien précieux qu'on vous ravit, c'est un autel qu'on profane en vous, un mystère qu'on viole, un dieu qu'on outrage! Voilà la jalousie! Du moins, c'est la mienne. Très sincèrement, il me semblait que moi seul au monde j'avais des yeux, une intelligence, un cœur capables de voir, de comprendre et d'adorer dans toutes ses perfections la beauté de cet ange, qu'avec tout autre elle serait comme égarée et perdue, qu'elle m'était destinée à moi seul corps et âme de toute éternité! J'avais cet orgueil immense, assez expié par une immense douleur.

Cependant un démon railleur murmurait à mon oreille que, suivant toutes les prévisions de l'humaine sagesse, Marguerite trouverait plus de paix et de bonheur réel dans l'amitié tempérée du mari raisonnable qu'elle n'en eût rencontré dans la belle passion de l'époux romanesque. Est-ce donc vrai? est-ce donc possible? Moi, je ne le crois pas! — Elle aura la paix, soit; mais la paix, après tout, n'est pas le dernier mot de la vie, le symbole suprême du bonheur. S'il suffisait de ne pas souffrir et de se pétrifier le cœur pour être heureux, trop de gens le seraient qui ne le méritent pas. A force de raison et de prose, on finit par diffamer Dieu et dégrader son œuvre. Dieu donne la paix aux morts, la passion aux vivans! Oui, il y a dans la vie, à côté de la vulgarité des intérêts courans et quotidiens à laquelle je n'ai pas l'enfantillage de prétendre échapper, il y a une poésie permise, — que dis-je? — commandée! C'est la part de l'âme douée d'immortalité. Il faut que cette âme se sente et se révèle quelquefois, fût-ce par des transports au-delà du réel, par des aspirations au-delà du possible, fût-ce par des orages ou par des larmes. Oui, il y a une souffrance qui vaut mieux que le bonheur, ou plutôt qui est le bonheur même, celle d'une créature vivante qui connaît tous les troubles du cœur et toutes les chimères de la pensée, et qui partage ces nobles tourmens avec un cœur égal et une pensée fraternelle! Voilà le roman que chacun a le droit, et, pour dire tout, le devoir de mettre dans sa vie, s'il a le titre d'homme et s'il le veut justifier.

Au surplus, cette paix même tant vantée, la pauvre enfant ne l'aura pas. Que le mariage de deux cœurs inertes et de deux imaginations glacées engendre le repos du néant, je le veux bien; mais l'union de la vie et de la mort ne peut se soutenir sans une contrainte horrible et de perpétuels déchiremens.

Au milieu de ces misères intimes dont chaque jour redoublait l'intensité, je ne trouvais un peu de secours qu'auprès de ma pauvre et vieille amie M[lle] de Porhoët. Elle ignorait ou feignait d'ignorer l'état de mon cœur; mais, dans des allusions voilées, peut-être involontaires, elle posait légèrement sur mes plaies saignantes la main délicate et ingénieuse d'une femme. Il y a d'ailleurs dans cette âme,

vivant emblème du sacrifice et de la résignation, et qui déjà semble flotter au-dessus de la terre, un détachement, un calme, une douce fermeté qui se répandaient sur moi. J'en arrivais à comprendre son innocente folie, et même à m'y associer avec une sorte de naïveté. Penché sur mon album, je me cloîtrais avec elle pendant de longues heures dans sa cathédrale, et j'y respirais un moment les vagues parfums d'une idéale sérénité.

J'allais encore chercher presque chaque jour dans le logis de la vieille demoiselle un autre genre de distraction. Il n'y a point de travail auquel l'habitude ne prête quelque charme. Pour ne pas laisser soupçonner à Mlle de Porhoët la perte définitive de son procès, je poursuivais régulièrement l'exploration de ses archives de famille. Je découvrais par intervalles dans ce fouillis — des traditions, des légendes, des traits de mœurs qui éveillaient ma curiosité, et qui transportaient un moment mon imagination dans les temps passés, loin de l'accablante réalité. Mlle de Porhoët, dont ma persévérance entretenait les illusions, m'en témoignait une gratitude que je méritais peu, car j'avais fini par prendre à cette étude, désormais sans utilité positive, un intérêt qui me payait de mes peines, et qui faisait à mes chagrins une diversion salutaire.

Cependant, à mesure que le terme fatal approchait, Mlle Marguerite perdait la vivacité fébrile dont elle avait paru animée depuis le jour où le mariage avait été définitivement arrêté. Elle retombait, du moins par instans, dans son attitude autrefois familière d'indolence passive et de sombre rêverie. Je surpris même une ou deux fois ses regards attachés sur moi avec une sorte de perplexité extraordinaire. Mme Laroque de son côté me regardait souvent avec un air d'inquiétude et d'indécision, comme si elle eût désiré et redouté en même temps d'aborder avec moi quelque pénible sujet d'entretien. Avant-hier le hasard fit que je me trouvai seul avec elle dans le salon, Mlle Hélouin étant sortie brusquement pour donner un ordre. La conversation indifférente dans laquelle nous étions engagés cessa aussitôt comme par un accord secret; après un court silence : — Monsieur, me dit Mme Laroque d'un accent pénétré, vous placez bien mal vos confidences!

— Mes confidences, madame! Je ne puis vous comprendre. A part Mlle de Porhoët, personne ici n'a reçu de moi l'ombre d'une confidence.

— Hélas! reprit-elle, je veux le croire,... je le crois;... mais ce n'est pas assez!...

Au même instant, Mlle Hélouin rentra, et tout fut dit.

Le lendemain, — c'était hier, — j'étais parti à cheval dès le matin pour surveiller quelques coupes de bois dans les environs. Vers quatre heures du soir, je revenais dans la direction du château,

quand, à un brusque détour du chemin, je me trouvai subitement face à face avec Mlle Marguerite. Elle était seule. Je me disposais à passer en la saluant; mais elle arrêta son cheval. — Un beau jour d'automne, monsieur, me dit-elle.

— Oui, mademoiselle. Vous vous promenez?

— Comme vous voyez. J'use de mes derniers momens d'indépendance, et même j'en abuse, car je me sens un peu embarrassée de ma solitude... Mais Alain était nécessaire là-bas... Mon pauvre Mervyn est boiteux... Vous ne voulez pas le remplacer par hasard?

— Avec plaisir. Où allez-vous?

— Mais... J'avais presque l'idée de pousser jusqu'à la tour d'Elven. — Elle me désignait du bout de sa cravache un sommet brumeux qui s'élevait à droite de la route. — Je crois, ajouta-t-elle, que vous n'avez jamais fait ce pèlerinage.

— C'est vrai. Il m'a souvent tenté, mais je l'ai ajourné jusqu'ici, je ne sais pourquoi.

— Eh bien! cela se trouve parfaitement; mais il est déjà tard, il faut nous hâter un peu, s'il vous plaît.

Je tournai bride, et nous partîmes au galop.

Pendant que nous courions, je cherchais à me rendre compte de cette fantaisie inattendue, qui ne laissait pas de paraître un peu préméditée. Je supposai que le temps et la réflexion avaient pu atténuer dans l'esprit de Mlle Marguerite l'impression première des calomnies dont on l'avait troublé. Apparemment elle avait fini par concevoir quelques doutes sur la véracité de Mlle Hélouin, et elle s'était entendue avec le hasard pour m'offrir, sous une forme déguisée, une sorte de réparation qui pouvait m'être due.

Au milieu des préoccupations qui m'assiégeaient alors, j'attachais une faible importance au but particulier que nous nous proposions dans cette étrange promenade. Cependant j'avais souvent entendu citer autour de moi cette tour d'Elven comme une des ruines les plus intéressantes du pays, et jamais je n'avais parcouru une des deux routes qui, de Rennes ou de Jocelyn, se dirigent vers la mer, sans contempler d'un œil avide cette masse indécise qu'on voit pointer au milieu des landes lointaines comme une énorme pierre levée; mais le temps et l'occasion m'avaient manqué.

Le village d'Elven, que nous traversâmes en ralentissant un peu notre allure, donne une représentation vraiment saisissante de ce que pouvait être un bourg du moyen âge. La forme des maisons basses et sombres n'a pas changé depuis cinq ou six siècles. On croit rêver quand on voit, à travers les larges baies cintrées et sans châssis qui tiennent lieu de fenêtres, ces groupes de femmes à l'œil sauvage, au costume sculptural, qui filent leur quenouille dans

l'ombre, et s'entretiennent à voix basse dans une langue inconnue. Il semble que tous ces spectres grisâtres viennent de quitter leurs dalles tumulaires pour exécuter entre eux quelque scène d'un autre âge dont vous êtes le seul témoin vivant. Cela cause une sorte d'oppression. Le peu de vie qui se manifeste autour de vous dans l'unique rue du bourg porte le même caractère d'archaïsme et d'étrangeté fidèlement retenu d'un monde évanoui.

A peu de distance d'Elven, nous prîmes un chemin de traverse qui nous conduisit sur le sommet d'une colline aride. De là nous aperçûmes distinctement, quoique à une assez grande distance encore, le colosse féodal dominant en face de nous une hauteur boisée. La lande où nous nous trouvions s'abaissait par une pente assez raide vers des prairies marécageuses encadrées dans d'épais taillis. Nous en descendîmes le revers, et nous fûmes bientôt engagés dans les bois. Nous suivions alors une étroite chaussée dont le pavé disjoint et raboteux a dû résonner sous le pied des chevaux bardés de fer. J'avais cessé depuis longtemps de voir la tour d'Elven, dont je ne pouvais même plus conjecturer l'emplacement, quand elle se dégagea soudain de la feuillée, et se dressa à deux pas de nous avec la soudaineté d'une apparition. Cette tour n'est point ruinée : elle conserve aujourd'hui toute sa hauteur primitive, qui dépasse cent pieds, et les assises régulières de granit qui en composent le magnifique appareil octogonal lui donnent l'aspect d'un bloc formidable taillé d'hier par le plus pur ciseau. Rien de plus imposant, de plus fier et de plus sombre que ce vieux donjon impassible au milieu des temps et isolé dans l'épaisseur de ces bois. Des arbres ont poussé de toute leur taille dans les douves profondes qui l'environnent, et leur faîte touche à peine l'ouverture des fenêtres les plus basses. Cette végétation gigantesque, dans laquelle se perd confusément la base de l'édifice, achève de lui prêter une couleur de fantastique mystère. Dans cette solitude, au milieu de ces forêts, en face de cette masse d'architecture bizarre qui surgit tout à coup, il est impossible de ne pas songer à ces tours enchantées où de belles princesses dorment un sommeil séculaire.

— Jusqu'à ce jour, me dit Mlle Marguerite, à qui j'essayais de communiquer cette impression, voici tout ce que j'en ai vu; mais, si vous tenez à réveiller la princesse, nous pouvons entrer. Autant que je le puis savoir, il y a toujours dans ces environs un berger ou une bergère qui est muni — ou munie — de la clé. Attachons nos chevaux là, et mettons-nous à la recherche, vous du berger, et moi de la bergère.

Les chevaux furent parqués dans un petit enclos voisin de la ruine, et nous nous séparâmes un moment, Mlle Marguerite et moi, pour faire une sorte de battue dans les environs. Nous eûmes le regret de

ne rencontrer ni berger ni bergère. Notre désir de visiter l'intérieur de la tour s'accrut alors naturellement de tout l'attrait du fruit défendu, et nous franchîmes à l'aventure un pont jeté sur les fossés. A notre vive satisfaction, la porte massive du donjon n'était point fermée : nous n'eûmes qu'à la pousser pour pénétrer dans un réduit étroit, obscur et encombré de débris, qui pouvait autrefois tenir lieu de corps de garde; de là nous passâmes dans une vaste salle à peu près circulaire, dont la cheminée montre encore sur son écusson les besans de la croisade; une large fenêtre, ouverte en face de nous, et que traverse la croix symbolique nettement découpée dans la pierre, éclairait pleinement la région inférieure de cette enceinte, tandis que l'œil se perdait dans l'ombre incertaine des hautes voûtes effondrées. Au bruit de nos pas, une troupe d'oiseaux invisibles s'envola de cette obscurité, et secoua sur nos têtes la poussière des siècles. En montant sur les bancs de granit qui sont disposés de chaque côté du mur en forme de gradins, dans l'embrasure de la fenêtre, nous pûmes jeter un coup d'œil au dehors sur la profondeur des fossés et sur les parties ruinées de la forteresse; mais nous avions remarqué dès notre entrée les premiers degrés d'un escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, et nous éprouvions une hâte enfantine de pousser plus avant nos découvertes. Nous entreprîmes l'ascension : j'ouvris la marche, et M[lle] Marguerite me suivit bravement, se tirant de ses longues jupes comme elle pouvait. Du haut de la plate-forme, la vue est immense et délicieuse. Les douces teintes du crépuscule estompaient en ce moment même l'océan de feuillage à demi doré par l'automne, les sombres marais, les pelouses verdoyantes, les horizons aux pentes entre-croisées, qui se mêlaient et se succédaient sous nos yeux jusqu'à l'extrême lointain. En face de ce paysage gracieux, triste et infini, nous sentions la paix de la solitude, le silence du soir, la mélancolie des temps passés, descendre à la fois, comme un charme puissant, dans nos esprits et dans nos cœurs. Ce que pouvait ajouter à ce charme, pour moi du moins, la présence d'un être adoré, tous ceux qui ont aimé le comprennent. Cette heure de contemplation commune, d'émotions partagées, de profonde et pure volupté, était sans doute la dernière qu'il dût m'être donné de vivre près d'elle et avec elle, et je m'y attachais avec une violence de sensibilité presque douloureuse. Pour Marguerite, je ne sais ce qui se passait en elle : elle s'était assise sur le rebord du parapet, elle regardait au loin, et se taisait. Je n'entendais que le souffle un peu précipité de son haleine.

Je ne pourrais dire combien d'instans s'écoulèrent ainsi. Quand les vapeurs s'épaissirent au-dessus des prairies basses et que les derniers horizons commencèrent à s'effacer dans l'ombre croissante, Marguerite se leva. — Allons, dit-elle à demi-voix, et comme si un

rideau fût tombé sur quelque spectacle regretté, c'est fini! — Puis elle commença à descendre l'escalier, et je la suivis.

Quand nous voulûmes sortir du donjon, grande fut notre surprise d'en trouver la porte fermée. Apparemment le jeune gardien, ignorant notre présence, avait tourné la clé pendant que nous étions sur la plate-forme. Notre première impression fut celle de la gaieté. La tour était définitivement une tour enchantée. Je fis quelques efforts vigoureux pour rompre l'enchantement; mais le pène énorme de la vieille serrure était solidement arrêté dans le granit, et je dus renoncer à le dégager. Je tournai alors mes attaques contre la porte elle-même; mais les gonds massifs et les panneaux de chêne plaqués de fer m'opposèrent la résistance la plus invincible. Deux ou trois moellons que je pris dans les décombres et que je lançai contre l'obstacle ne parvinrent qu'à ébranler la voûte et à en détacher quelques fragmens qui vinrent tomber à nos pieds. Mlle Marguerite ne voulut pas me laisser poursuivre une entreprise évidemment sans espoir, et qui n'était pas sans danger. Je courus alors à la fenêtre, et je poussai quelques cris d'appel auxquels personne ne répondit. Durant une dizaine de minutes, je les renouvelai d'instant en instant avec le même insuccès. En même temps nous profitions à la hâte des dernières lueurs du jour pour explorer minutieusement tout l'intérieur du donjon; mais, à part cette porte, qui était comme murée pour nous, et la grande fenêtre qu'un abîme de près de trente pieds séparait du fond des fossés, nous ne pûmes découvrir aucune issue.

Cependant la nuit achevait de tomber sur la campagne, et les ténèbres avaient envahi la vieille tour. Quelques reflets de lune pénétraient seulement dans le retrait de la fenêtre et blanchissaient obliquement la pierre des gradins. Mlle Marguerite, qui avait perdu peu à peu toute apparence d'enjouement, cessa même de répondre aux conjectures plus ou moins vraisemblables par lesquelles j'essayais de tromper encore ses inquiétudes. Pendant qu'elle se tenait dans l'ombre, silencieuse et immobile, j'étais assis en pleine clarté sur le degré le plus rapproché de la fenêtre : de là je tentais encore par intervalles un appel de détresse; mais, pour être vrai, à mesure que la réussite de mes efforts devenait plus incertaine, je me sentais gagner par un sentiment d'allégresse irrésistible. Je voyais en effet se réaliser pour moi tout à coup le rêve le plus éternel et le plus impossible des amans : j'étais enfermé au fond d'un désert et dans la plus étroite solitude avec la femme que j'aimais! Pour de longues heures, il n'y avait plus qu'elle et moi au monde, que sa vie et la mienne! Je songeais à tous les témoignages de douce protection, de tendre respect que j'allais avoir le droit, le devoir de lui prodiguer; je me représentais ses terreurs calmées, sa confiance, son sommeil;

je me disais avec un ravissement profond que cette nuit fortunée, si elle ne pouvait me donner l'amour de cette chère créature, allait du moins m'assurer pour jamais sa plus inébranlable estime.

Comme je m'abandonnais avec tout l'égoïsme de la passion à ma secrète extase, dont quelque reflet peut-être se peignait sur mon visage, je fus réveillé tout à coup par ces paroles qui m'étaient adressées d'une voix sourde et sur un ton de tranquillité affectée :

— Monsieur le marquis de Champcey, y a-t-il eu beaucoup de lâches dans votre famille avant vous?

Je me soulevai, et je retombai aussitôt sur le banc de pierre, attachant un regard stupide sur les ténèbres où j'entrevoyais vaguement le fantôme de la jeune fille. Une seule idée me vint, une idée terrible, c'était que la peur et le chagrin lui troublaient le cerveau, — qu'elle devenait folle.

— Marguerite! m'écriai-je, sans savoir même que je parlais. — Ce mot acheva sans doute de l'irriter.

— Mon Dieu! que c'est odieux! reprit-elle. Que c'est lâche! oui, je le répète, lâche!

La vérité commençait à luire dans mon esprit. Je descendis un des degrés. — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? dis-je froidement.

— C'est vous, répliqua-t-elle avec une brusque véhémence, c'est vous qui avez payé cet homme, — ou cet enfant, — je ne sais, pour nous emprisonner dans cette misérable tour! Demain je serai perdue,... déshonorée dans l'opinion,... et je ne pourrai plus appartenir qu'à vous... Voilà votre calcul, n'est-ce pas? Mais celui-là, je vous l'atteste, ne vous réussira pas mieux que les autres. Vous me connaissez encore bien imparfaitement, si vous croyez que je ne préférerai pas le déshonneur, le cloître, la mort, tout à l'abjection de lier ma main, — ma vie à la vôtre! Et quand cette ruse infâme vous eût réussi, quand j'aurais eu la faiblesse, — que certes je n'aurai pas, — de vous donner ma personne, — et, ce qui vous importe davantage, ma fortune, — en échange de ce beau trait de politique, — quelle espèce d'homme êtes-vous donc? voyons, de quelle fange êtes-vous fait, pour vouloir d'une richesse et d'une femme acquises à ce prix-là? Ah! remerciez-moi encore, monsieur, de ne pas céder à vos vœux. Vos vœux sont imprudens, croyez-moi; car si jamais la honte et la risée publique me jetaient dans vos bras, j'aurais tant de mépris pour vous que j'en écraserais votre cœur! Oui, fût-il aussi dur, aussi glacé que ces pierres, j'en tirerais du sang,... j'en ferais sortir des larmes!

— Mademoiselle, dis-je avec tout le calme que je pus trouver, je vous supplie de revenir à vous, à la raison. Je vous atteste sur l'honneur que vous me faites outrage. Veuillez y réfléchir. Vos

soupçons ne reposent sur aucune vraisemblance. Je n'ai pu préparer en aucune façon la perfidie dont vous m'accusez, et quand je l'aurais pu enfin, comment vous ai-je jamais donné le droit de m'en croire capable?

— Tout ce que je sais de vous me donne ce droit, s'écria-t-elle en coupant l'air de sa cravache. Il faut bien que je vous dise une fois ce que j'ai dans l'âme depuis trop longtemps. Qu'êtes-vous venu faire dans notre maison sous un nom, sous un caractère empruntés? Nous étions heureuses, nous étions tranquilles, ma mère et moi... Vous nous avez apporté un trouble, un désordre, des chagrins que nous ne connaissions pas. Pour atteindre votre but, pour réparer les brèches de votre fortune, vous avez usurpé notre confiance,... vous avez fait litière de notre repos,... vous avez joué avec nos sentimens les plus purs, les plus vrais, les plus sacrés,... vous avez froissé et brisé nos cœurs sans pitié. Voilà ce que vous avez fait,... ou voulu faire, peu importe! Eh bien! je suis profondément lasse et ulcérée de tout cela, je vous le dis! Et quand à cette heure vous venez m'offrir en gage votre honneur de gentilhomme, qui vous a permis déjà tant de choses indignes, certes j'ai le droit de n'y pas croire, — et je n'y crois pas!

J'étais hors de moi; je saisis ses deux mains dans un transport de violence qui la domina : — Marguerite! ma pauvre enfant,... écoutez bien! Je vous aime, cela est vrai, et jamais amour plus ardent, plus désintéressé, plus saint n'entra dans le cœur d'un homme!... Mais vous aussi, vous m'aimez... Vous m'aimez, malheureuse! et vous me tuez!... Vous parlez de cœur froissé et brisé... Ah! que faites-vous donc du mien!... Mais il vous appartient, je vous l'abandonne... Quant à mon honneur, je le garde,... il est entier!... et avant peu je vous forcerai bien de le reconnaître... Et sur cet honneur je vous fais serment que si je meurs, vous me pleurerez, que si je vis, jamais, — tout adorée que vous êtes, — fussiez-vous à deux genoux devant moi, — jamais je ne vous épouserai, que vous ne soyez aussi pauvre que moi, ou moi aussi riche que vous! Et maintenant priez, priez; demandez à Dieu des miracles, il en est temps!

Je la repoussai alors brusquement loin de l'embrasure, et je m'élançai sur les gradins supérieurs : j'avais conçu un projet désespéré que j'exécutai aussitôt avec la précipitation d'une démence véritable. Ainsi que je l'ai dit, la cime des hêtres et des chênes qui poussent dans les fossés de la tour s'élevait au niveau de la fenêtre. A l'aide de ma cravache ployée, j'attirai à moi l'extrémité des branches les plus proches, je les embrassai au hasard, et je me laissai aller dans le vide. — J'entendis au-dessus de ma tête mon nom : Maxime! proféré soudain avec un cri déchirant. — Les branches auxquelles je m'étais attaché se courbèrent de toute leur longueur

vers l'abîme; puis il y eut un craquement sinistre, elles éclatèrent sous mon poids, et je tombai rudement sur le sol.

Je pense que la nature fangeuse du terrain amortit la violence du choc, car je me sentis vivant, quoique blessé. Un de mes bras avait porté sur le talus maçonné de la douve, et j'y éprouvai une douleur tellement aiguë que le cœur me défaillit. J'eus un court étourdissement. J'en fus réveillé par la voix éperdue de Marguerite : — Maxime! Maxime! criait-elle, par grâce, par pitié! au nom du bon Dieu, parlez-moi! pardonnez-moi!

Je me levai, et je la vis dans la baie de la fenêtre, au milieu d'une auréole de pâle lumière, la tête nue, les cheveux tombans, la main crispée sur la barre de la croix, les yeux ardemment fixés sur le sombre précipice.

— Ne craignez rien, lui dis-je. Je n'ai aucun mal. Prenez seulement patience une heure ou deux. Donnez-moi le temps d'aller jusqu'au château, c'est le plus sûr. Soyez certaine que je vous garderai le secret, et que je sauverai votre honneur comme je viens de sauver le mien.

Je sortis péniblement des fossés et j'allai prendre mon cheval. Je me servis de mon mouchoir pour suspendre et fixer mon bras gauche, qui ne m'était plus d'aucun usage, et qui me faisait beaucoup souffrir. Grâce à la clarté de la nuit, je retrouvai aisément ma route. Une heure plus tard, j'arrivais au château. On me dit que le docteur Desmarets était dans le salon. Je me hâtai de m'y rendre, et j'y trouvai avec lui une douzaine de personnes dont la contenance accusait un état de préoccupation et d'alarme. — Docteur, dis-je gaiement en entrant, mon cheval vient d'avoir peur de son ombre, il m'a jeté bas sur la route, et je crains d'avoir le bras gauche foulé. Voulez-vous voir?

— Comment, foulé? dit M. Desmarets après qu'il eut détaché le mouchoir; mais vous avez le bras parfaitement cassé, mon pauvre garçon!

Mme Laroque poussa un faible cri et s'approcha de moi. — Mais c'est donc une soirée de malheur? dit-elle.

Je feignis la surprise. — Qu'y a-t-il encore? m'écriai-je.

— Mon Dieu! j'ai peur qu'il ne soit arrivé quelque accident à ma fille. Elle est sortie à cheval vers trois heures, il en est huit, et elle n'est pas encore rentrée!

— Mademoiselle Marguerite! mais je l'ai rencontrée...

— Comment! où? à quel moment?... Pardon, monsieur, c'est l'égoïsme d'une mère.

— Mais je l'ai rencontrée vers cinq heures sur la route. Nous nous sommes croisés. Elle m'a dit qu'elle comptait pousser sa promenade jusqu'à la tour d'Elven.

— A la tour d'Elven! Elle se sera égarée dans les bois... Il faut y aller promptement... Qu'on donne des ordres!

M. de Bévallan commanda aussitôt des chevaux. J'affectai d'abord de vouloir me joindre à la cavalcade; mais Mme Laroque et le docteur me le défendirent énergiquement, et je me laissai persuader sans peine de gagner mon lit, dont, à dire vrai, j'avais grand besoin. M. Desmarets, après avoir appliqué un premier pansement sur mon bras blessé, monta en voiture avec Mme Laroque, qui allait attendre au bourg d'Elven le résultat des perquisitions que M. de Bévallan devait diriger dans les environs de la tour.

Il était dix heures environ, quand Alain vint m'annoncer que Mlle Marguerite était retrouvée. Il me conta l'histoire de son emprisonnement, sans omettre aucun détail, sauf, bien entendu, ceux que la jeune fille et moi devions seuls connaître. L'aventure me fut confirmée bientôt par le docteur, puis par Mme Laroque elle-même, qui vinrent successivement me rendre visite, et j'eus la satisfaction de voir qu'il n'était entré dans les esprits aucun soupçon de l'exacte vérité.

J'ai passé toute ma nuit à renouveler avec la plus fatigante persévérance, et au milieu des bizarres complications du rêve et de la fièvre, mon saut dangereux du haut de la fenêtre du donjon. Je ne m'y habituais pas. A chaque instant, la sensation du vide me montait à la gorge, et je me réveillais tout haletant. Enfin le jour est arrivé, et m'a calmé. Dès huit heures, j'ai vu entrer Mlle de Porhoët, qui s'est installée près de mon chevet, son tricot à la main. Elle a fait les honneurs de ma chambre aux visiteurs qui se sont succédé tout le jour. Mme Laroque est venue la première après ma vieille amie. Comme elle serrait avec une pression prolongée la main que je lui tendais, j'ai vu deux larmes glisser sur ses joues. A-t-elle donc reçu les confidences de sa fille?

Mlle de Porhoët m'a appris que le vieux M. Laroque est alité depuis hier. Il a eu une légère attaque de paralysie. Aujourd'hui il ne parle plus, et son état donne des inquiétudes. On a résolu de hâter le mariage. M. Laubépin a été mandé de Paris; on l'attend demain, et le contrat sera signé le jour suivant, sous sa présidence.

J'ai pu me tenir levé ce soir pendant quelques heures; mais si j'en crois M. Desmarets, j'ai eu tort d'écrire avec ma fièvre, et je suis une grande bête.

3 octobre.

Il semble véritablement qu'une puissance maligne prenne à tâche d'inventer les épreuves les plus singulières et les plus cruelles pour les proposer tour à tour à ma conscience et à mon cœur!

M. Laubépin n'étant pas arrivé ce matin, Mme Laroque m'a fait

demander quelques renseignemens dont elle avait besoin pour arrêter les bases préalables du contrat, lequel, ainsi que je l'ai dit, doit être signé demain. Comme je suis condamné à garder ma chambre quelques jours encore, j'ai prié Mme Laroque de m'envoyer les titres et les documens particuliers qui sont en la possession de son beau-père, et qui m'étaient indispensables pour résoudre les difficultés qu'on me signalait. On m'a fait remettre aussitôt deux ou trois tiroirs remplis de papiers qu'on avait enlevés secrètement du cabinet de M. Laroque, en profitant d'une heure où le vieillard était endormi, car il s'est toujours montré très jaloux de ses archives secrètes. Dans la première pièce qui m'est tombée sous la main, mon nom de famille plusieurs fois répété a brusquement saisi mes yeux, et a sollicité ma curiosité avec une irrésistible puissance. Voici le texte littéral de cette pièce.

A MES ENFANS.

« Le nom que je vous lègue, et que j'ai honoré, n'est pas le mien. Mon père se nommait Savage. Il était régisseur d'une plantation considérable sise dans l'île, française alors, de Sainte-Lucie, et appartenant à une riche et noble famille du Dauphiné, celle des Champcey d'Hauterive. En 1793, mon père mourut, et j'héritai, quoique bien jeune encore, de la confiance que les Champcey avaient mise en lui. Vers la fin de cette année funeste, les Antilles françaises furent prises par les Anglais, ou leur furent livrées par les colons insurgens. Le marquis de Champcey d'Hauterive (Jacques-Auguste), que les ordres de la convention n'avaient pas encore atteint, commandait alors la frégate *la Thétis*, qui croisait depuis trois ans dans ces mers. Un assez grand nombre des colons français répandus dans les Antilles étaient parvenus à réaliser leur fortune, chaque jour menacée. Ils s'étaient entendus avec le commandant de Champcey pour organiser une flottille de légers transports sur laquelle ils avaient fait passer leurs biens, et qui devait entreprendre de se rapatrier, sous la protection des canons de *la Thétis*. Dès longtemps, en prévision de désastres imminens, j'avais reçu moi-même l'ordre et le pouvoir de vendre à tout prix la plantation que j'administrais après mon père. Dans la nuit du 14 novembre 1793, je montais seul dans un canot à la pointe du Morne-au-Sable, et je quittais furtivement Sainte-Lucie, déjà occupée par l'ennemi. J'emportais en papier anglais et en guinées le prix que j'avais pu retirer de la plantation. M. de Champcey, grâce à la connaissance minutieuse qu'il avait acquise de ces parages, avait pu tromper la croisière anglaise et se réfugier dans la passe difficile et inconnue du Gros-Ilet. Il m'avait ordonné de l'y rallier cette nuit même, et il n'attendait que

mon arrivée à bord pour sortir de cette passe avec la flottille qu'il escortait, et mettre le cap sur France. Dans le trajet, j'eus le malheur de tomber aux mains des Anglais. Ces maîtres en trahison me donnèrent le choix d'être fusillé sur-le-champ, ou de leur vendre, moyennant le million dont j'étais porteur et qu'ils m'abandonnaient, le secret de la passe où s'abritait la flottille. J'étais jeune, la tentation fut trop forte; une demi-heure plus tard, *la Thétis* était coulée, la flottille prise, et M. de Champcey grièvement blessé. Une année se passa, une année sans sommeil. Je devenais fou. Je résolus de faire payer à l'Anglais maudit les remords qui me déchiraient. Je passai à la Guadeloupe, je changeai de nom, je consacrai la plus grande partie du prix de mon forfait à l'achat d'un brick armé, et je courus sus aux Anglais. J'ai lavé pendant quinze ans dans leur sang et dans le mien la tache que j'avais faite, dans une heure de faiblesse, au pavillon de mon pays. Bien que ma fortune actuelle ait été acquise, pour plus des trois quarts, dans de glorieux combats, l'origine n'en reste pas moins ce que j'ai dit.

« Revenu en France dans ma vieillesse, je m'informai de la situation des Champcey d'Hauterive : elle était heureuse et opulente. Je continuai de me taire. Que mes enfans me pardonnent! Je n'ai pu trouver le courage, tant que j'ai vécu, de rougir devant eux; mais ma mort doit leur livrer ce secret, dont ils useront suivant les inspirations de leur conscience. Pour moi, je n'ai qu'une prière à leur adresser : il y aura tôt ou tard une guerre finale entre la France et sa voisine d'en face; nous nous haïssons trop; on aura beau faire, il faudra que nous les mangions ou qu'ils nous mangent! Si cette guerre éclatait du vivant de mes enfans ou de mes petits-enfans, je désire qu'ils fassent don à l'état d'une corvette armée et équipée, à la seule condition qu'elle se nommera *la Savage,* et qu'un Breton la commandera. A chaque bordée qu'elle enverra sur la rive carthaginoise, mes os tressailliront d'aise dans ma tombe!

« RICHARD SAVAGE, dit LAROQUE. »

Les souvenirs que réveilla soudain dans mon esprit la lecture de cette confession effroyable m'en confirmèrent l'exactitude. J'avais entendu conter vingt fois par mon père, avec un mélange de fierté et d'amertume, le trait de la vie de mon aïeul auquel il était fait allusion. Seulement on croyait dans ma famille que Richard Savage, dont le nom m'était parfaitement présent, avait été la victime et non le promoteur de la trahison ou du hasard qui avait livré le commandant de *la Thétis*.

Je m'expliquai dès ce moment les singularités qui m'avaient souvent frappé dans le caractère du vieux marin, et en particulier son

attitude pensive et timide vis-à-vis de moi. Mon père m'avait toujours dit que j'étais le vivant portrait de mon aïeul, le marquis Jacques, et sans doute quelques lueurs de cette ressemblance pénétraient de temps à autre, à travers les nuages de son cerveau, jusqu'à la conscience troublée du vieillard.

A peine maître de cette révélation, je tombai dans une horrible perplexité. Je ne pouvais, pour mon compte, éprouver qu'une faible rancune contre cet infortuné, chez lequel les défaillances du sens moral avaient été rachetées par une longue vie de repentir et par une passion de désespoir et de haine qui ne manquait point de grandeur. Je ne pouvais même respirer sans une sorte d'admiration le souffle sauvage qui animait encore les lignes tracées par cette main coupable, mais héroïque. Cependant que devais-je faire de ce terrible secret? Ce qui me saisit tout d'abord, ce fut la pensée qu'il détruisait tout obstacle entre Marguerite et moi, que désormais cette fortune qui nous avait séparés devait être entre nous un lien presque obligatoire, puisque moi seul au monde je pouvais la légitimer en la partageant. A la vérité ce secret n'était point le mien, et quoique le plus innocent des hasards m'en eût instruit, la stricte probité exigeait peut-être que je le laissasse arriver à son heure entre les mains auxquelles il était destiné; mais quoi! en attendant ce moment, l'irréparable allait s'accomplir! Des nœuds indissolubles allaient être serrés! La pierre du tombeau allait tomber pour jamais sur mon amour, sur mes espérances, sur mon cœur inconsolable! Et je le souffrirais quand je pouvais l'empêcher d'un seul mot! Et ces pauvres femmes elles-mêmes, le jour où la fatale vérité viendrait rougir leurs fronts, partageraient peut-être mes regrets, mon désespoir! Elles me crieraient les premières : — Ah! si vous le saviez, que n'avez-vous parlé!

Eh bien! non! ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, s'il ne tient qu'à moi, la honte ne rougira ces deux nobles fronts. Je n'achèterai point mon bonheur au prix de leur humiliation. Ce secret qui n'appartient qu'à moi, que ce vieillard, muet désormais pour toujours, ne peut plus trahir lui-même, ce secret n'est plus : la flamme l'a dévoré.

J'y ai bien pensé. Je sais ce que j'ai osé faire. C'était là un testament, un acte sacré, et je l'ai détruit. De plus il ne devait pas profiter à moi seul. Ma sœur, qui m'est confiée, y pouvait trouver une fortune, et sans son avis je l'ai replongée de ma main dans la pauvreté. Je sais tout cela; mais deux âmes pures, élevées et fières ne seront pas écrasées et flétries sous le fardeau d'un crime qui leur fut étranger. Il y avait là un principe d'équité qui m'a paru supérieur à toute justice littérale. Si j'ai commis un crime à mon tour, j'en répondrai!... Mais cette lutte m'a broyé, je n'en puis plus!

4 octobre.

M. Laubépin était enfin arrivé hier dans la soirée. Il vint me serrer la main. Il était préoccupé, brusque et mécontent. Il me parla brièvement du mariage qui se préparait. — Opération fort heureuse, dit-il, combinaison fort louable à tous égards, où la nature et la société trouvent à la fois les garanties qu'elles ont droit d'exiger en pareille occurrence. Sur quoi, jeune homme, je vous souhaite une bonne nuit, et je vais m'occuper de déblayer le terrain délicat des conventions préliminaires, afin que le char de cet hymen intéressant arrive au but sans cahots.

On se réunissait dans le salon aujourd'hui à une heure de l'après-midi, au milieu de l'appareil et du concours accoutumés, pour procéder à la signature du contrat. Je ne pouvais assister à cette fête, et j'ai béni ma blessure qui m'en épargnait le supplice. J'écrivais à ma petite Hélène, à qui je m'efforce plus que jamais de vouer mon âme tout entière, quand, vers trois heures, M. Laubépin et Mlle de Porhoët sont entrés dans ma chambre. M. Laubépin, dans ses fréquens voyages à Laroque, ne pouvait manquer d'apprécier les vertus de ma vénérable amie, et il s'est formé dès longtemps entre ces deux vieillards un attachement platonique et respectueux dont le docteur Desmarets s'évertue vainement à dénaturer le caractère. Après un échange de cérémonies, de saluts et de révérences interminables, ils ont pris les siéges que je leur avançais, et tous deux se sont mis à me considérer avec un air de grave béatitude. — Eh bien! ai-je dit, c'est terminé?

— C'est terminé! ont-ils répondu à l'unisson.

— Cela s'est bien passé?

— Très bien, a dit Mlle de Porhoët.

— A merveille, a ajouté M. Laubépin. Puis après une pause : — Le Bévallan est au diable!

— Et la jeune Hélouin sur la même route, a repris Mlle de Porhoët.

J'ai poussé un cri de surprise : — Bon Dieu! qu'est-ce que c'est que tout cela?

— Mon ami, a dit M. Laubépin, l'union projetée présentait tous les avantages désirables, et elle aurait assuré, à n'en point douter, le bonheur commun des conjoints, si le mariage était une association purement commerciale; mais il n'en est point ainsi. Mon devoir, lorsque mon concours a été réclamé dans cette circonstance intéressante, était donc de consulter le penchant des cœurs et la convenance des caractères, non moins que la proportion des fortunes. Or j'ai cru observer dès l'abord que l'hymen qui se préparait avait l'inconvénient de ne plaire proprement à personne, ni à mon excel-

lente amie Mme Laroque, ni à l'aimable fiancée, ni aux amis les plus éclairés de ces dames, à personne enfin, si ce n'est peut-être au fiancé, dont je me souciais très médiocrement. Il est vrai (je dois cette remarque à Mlle de Porhoët), il est vrai, dis-je, que le fiancé est gentilhomme...

— *Gentleman*, s'il vous plaît! a interrompu Mlle de Porhoët d'un accent sévère.

— *Gentleman*, a repris M. Laubépin, acceptant l'amendement; mais c'est une espèce de *gentleman* qui ne me va pas.

— Ni à moi, a dit Mlle de Porhoët. Ce sont des drôles de cette espèce, des palefreniers sans mœurs comme celui-ci, que nous vîmes au siècle dernier, sous la conduite de M. le duc de Chartres d'alors, sortir des écuries anglaises pour préluder à la révolution.

— Oh! s'ils n'avaient fait que préluder à la révolution, dit sentencieusement M. Laubépin, on leur pardonnerait.

— Je vous demande un million d'excuses, mon cher monsieur; mais parlez pour vous! Au reste, il ne s'agit pas de cela; veuillez continuer.

— Donc, a repris M. Laubépin, voyant qu'on allait généralement à cette noce comme à un convoi mortuaire, je cherchai quelque moyen à la fois honorable et légal, sinon de rendre à M. de Bévallan sa parole, du moins de l'engager à la reprendre. Le procédé était d'autant plus licite, qu'en mon absence M. de Bévallan avait abusé de l'inexpérience de mon excellente amie Mme Laroque et de la mollesse de mon confrère du bourg voisin pour se faire assurer des avantages exorbitans. Sans m'écarter de la lettre des conventions, je réussis à en modifier sensiblement l'esprit. Toutefois l'honneur et la parole donnée m'imposaient des limites que je ne pus franchir. Le contrat, malgré tout, restait encore suffisamment avantageux pour qu'un homme doué de quelque hauteur d'âme et animé d'une véritable tendresse pour la future pût l'accepter avec confiance. M. de Bévallan serait-il cet homme? Nous dûmes en courir la chance. Je vous avoue que je n'étais pas sans émotion lorsque j'ai commencé ce matin, en face d'un imposant auditoire, la lecture de cet acte irrévocable.

— Pour moi, a interrompu Mlle de Porhoët, je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. La première partie du contrat faisait même une part si belle à l'ennemi, que j'ai cru tout perdu.

— Sans doute, mademoiselle; mais, comme nous le disons entre augures, c'est dans la queue qu'est le venin, *in cauda venenum!* Il était plaisant, mon ami, de voir la mine de M. de Bévallan et celle de mon confrère de Rennes qui l'assistait, lorsque je suis venu brusquement à démasquer mes batteries. Ils se sont d'abord regardés en silence, puis ils ont chuchoté entre eux, enfin ils se sont levés,

et, s'approchant de la table devant laquelle je siégeais, ils m'ont demandé à voix basse des explications.

— Parlez haut, s'il vous plaît, messieurs, leur ai-je dit : il ne faut point de mystère ici. Que voulez-vous?

Le public commençait à prêter l'oreille. M. de Bévallan, sans hausser la voix, m'a insinué que ce contrat était une œuvre de méfiance.

— Une œuvre de méfiance, monsieur! ai-je repris du ton le plus élevé de mon organe. Que prétendez-vous dire par là? Est-ce contre Mme Laroque, contre moi, ou contre mon confrère ici présent, que vous dirigez cette étrange imputation?

— Chut! silence! point de bruit! a dit alors le notaire de Rennes de l'accent le plus discret; mais, voyons : il était convenu d'abord que le régime dotal serait écarté...

— Le régime dotal, monsieur? Et où voyez-vous qu'il soit question ici du régime dotal?

— Allons, mon confrère, vous savez bien que vous le rétablissez par un subterfuge!

— Subterfuge, mon confrère? Permettez-moi, comme à votre ancien, de vous engager à rayer ce mot de votre vocabulaire!

— Mais enfin, a murmuré M. de Bévallan, on me lie les mains de tous côtés; on me traite comme un petit garçon.

— Comment, monsieur? Que faisons-nous donc ici à cette heure, selon vous? est-ce un contrat ou un testament? Vous oubliez que Mme Laroque est vivante, que monsieur son père est vivant, que vous vous mariez, monsieur, que vous n'héritez pas,... pas encore, monsieur! un peu de patience, que diable!

Sur ces mots, Mlle Marguerite s'est levée. — En voilà assez, a-t-elle dit. M. Laubépin, jetez ce contrat au feu. Ma mère, faites rendre à monsieur ses présens. — Puis elle est sortie d'un pas de reine outragée. Mme Laroque l'a suivie. En même temps je lançais le contrat dans la cheminée.

— Monsieur, m'a dit alors M. de Bévallan d'un ton menaçant, il y a là une manœuvre dont j'aurai le secret!

— Monsieur, je vais vous le dire, ai-je répondu. Une jeune personne qui s'estime elle-même avec une juste fierté avait conçu la crainte que votre recherche ne s'adressât uniquement à sa fortune; elle a voulu s'en assurer : elle n'en doute plus. J'ai l'honneur de vous saluer.

— Là-dessus, mon ami, je suis allé retrouver ces dames, qui m'ont, ma foi! sauté au cou. Un quart d'heure après, M. de Bévallan quittait le château avec mon confrère de Rennes. Son départ et sa disgrâce ont eu pour effet inévitable de déchaîner contre lui toutes les langues des domestiques, et son impudente intrigue avec Mlle Hé-

louin a bientôt éclaté. La jeune demoiselle, déjà suspecte à d'autres titres depuis quelque temps, a demandé son congé, et on ne le lui a pas refusé. Il est inutile d'ajouter que ces dames lui assurent une existence honorable... Eh bien! mon garçon, qu'est-ce que vous dites de tout cela? Est-ce que vous souffrez davantage? Vous êtes pâle comme un mort...

La vérité est que ces nouvelles inattendues avaient soulevé en moi tant d'émotions à la fois heureuses et pénibles, que je me sentais près de perdre connaissance.

M. Laubépin, qui doit repartir demain dès l'aurore, est revenu ce soir m'adresser ses adieux. Après quelques paroles embarrassées de part et d'autre : — Ah çà! mon cher enfant, m'a-t-il dit, je ne vous interroge pas sur ce qui se passe ici; mais si vous aviez besoin par hasard d'un confident et d'un conseiller, je vous demanderais la préférence.

Je ne pouvais, en effet, m'épancher dans un cœur plus ami, ni plus sûr. J'ai fait au digne vieillard un récit détaillé de toutes les circonstances qui ont marqué, depuis mon arrivée au château, mes relations particulières avec Mlle Marguerite. Je lui ai même lu quelques pages de ce journal pour mieux lui préciser l'état de ces relations, et aussi l'état de mon âme. A part enfin le secret que j'avais découvert la veille dans les archives de M. Laroque, je ne lui ai rien caché.

Quand j'ai eu terminé, M. Laubépin, dont le front était devenu très soucieux depuis un moment, a repris la parole : — Il est inutile de vous dissimuler, mon ami, m'a-t-il dit, qu'en vous envoyant ici, je préméditais de vous unir avec Mlle Laroque. Tout a réussi d'abord au gré de mes vœux. Vos deux cœurs, qui, selon moi, sont dignes l'un de l'autre, n'ont pu se rapprocher sans s'entendre; mais ce bizarre événement, dont la tour d'Elven a été le théâtre romantique, me déconcerte tout à fait, je vous l'avoue. Que diantre! mon jeune ami, sauter par la fenêtre, au risque de vous casser le cou, c'était, permettez-moi de vous le dire, une démonstration très suffisante de votre désintéressement; il était très superflu de joindre à cette démarche honorable et délicate le serment solennel de ne jamais épouser cette pauvre enfant à moins d'éventualités qu'il est absolument impossible d'espérer. Je me vante d'être homme de ressources, mais je me reconnais entièrement incapable de vous donner deux cent mille francs de rente ou de les ôter à Mlle Laroque!

— Eh bien! monsieur, conseillez-moi. J'ai confiance en vous plus qu'en moi-même, car je sens que la mauvaise fortune, toujours exposée au soupçon, a pu irriter chez moi jusqu'à l'excès les susceptibilités de l'honneur. Parlez. M'engagez-vous à oublier le serment

indiscret, mais solennel pourtant, qui en ce moment me sépare seul, je le crois, du bonheur que vous aviez rêvé pour votre fils d'adoption?

M. Laubépin s'est levé; ses épais sourcils se sont abaissés sur ses yeux, il a parcouru la chambre à grands pas pendant quelques minutes; puis, s'arrêtant devant moi et me saisissant la main avec force : — Jeune homme, m'a-t-il dit, il est vrai, je vous aime comme mon enfant; mais, dût votre cœur se briser, et le mien avec le vôtre, je ne transigerai pas avec mes principes. Il vaut mieux outre-passer l'honneur que de rester en deçà : en matière de sermens, tous ceux qui ne nous sont pas demandés sous la pointe du couteau ou à la bouche d'un pistolet, il ne faut pas les faire, ou il faut les tenir. Voilà mon avis.

— C'est aussi le mien. Je partirai demain avec vous.

— Non, Maxime, demeurez encore quelque temps ici. Je ne crois pas aux miracles, mais je crois à Dieu, qui souffre rarement que nous périssions par nos vertus... Donnons un délai à la Providence... Je sais que je vous demande un grand effort de courage, mais je le réclame formellement de votre amitié. Si dans un mois vous n'avez point reçu de mes nouvelles, eh bien, vous partirez.

Il m'a embrassé, et m'a laissé la conscience tranquille, l'âme désolée.

12 octobre.

Il y a deux jours, j'ai pu sortir de ma retraite et me rendre au château. Je n'avais pas vu Mlle Marguerite depuis l'instant de notre séparation dans la tour d'Elven. Elle était seule dans le salon quand j'y entrai : en me reconnaissant, elle fit un mouvement involontaire comme pour se lever; puis elle resta immobile, et son visage se teignit soudain d'une pourpre ardente. Cela fut contagieux, car je sentis que je rougissais moi-même jusqu'au front. — Comment allez-vous, monsieur? me dit-elle en me tendant la main, et elle prononça ces simples paroles d'un ton de voix si doux, si humble, — hélas! si tendre, — que j'aurais voulu me mettre à deux genoux devant elle. Cependant il fallut lui répondre sur le ton d'une politesse glacée. Elle me regarda douloureusement, puis elle baissa ses grands yeux d'un air de résignation et reprit son travail.

Presque au même instant, sa mère la fit appeler auprès de son grand-père, dont l'état devenait très alarmant. Depuis plusieurs jours, il avait perdu la voix et le mouvement; la paralysie l'avait envahi presque tout entier. Les dernières lueurs de la vie intellectuelle s'étaient éteintes; la sensibilité persistait seule avec la souffrance. On ne pouvait douter que la fin du vieillard ne fût proche; mais la vie avait pris trop fortement possession de ce cœur éner-

gique pour s'en détacher sans une lutte obstinée. Le docteur avait prédit que l'agonie serait longue. Cependant, dès la première apparition du danger, Mme Laroque et sa fille avaient prodigué leurs forces et leurs veilles avec l'abnégation passionnée et l'entrain de dévouement qui sont la vertu spéciale et la gloire de leur sexe. Avant-hier dans la soirée, elles succombaient à la lassitude et à la fièvre; nous nous offrîmes, M. Desmarets et moi, pour les suppléer auprès de M. Laroque pendant la nuit qui commençait. Elles consentirent à prendre quelques heures de repos. Le docteur, très fatigué lui-même, ne tarda pas à m'annoncer qu'il allait se jeter sur un lit dans la pièce voisine. — Je ne suis bon à rien ici, me dit-il; l'affaire est faite. Vous voyez, il ne souffre même plus, le pauvre bonhomme!... C'est un état de léthargie qui n'a rien de désagréable... Le réveil sera la mort... Ainsi on peut être tranquille. Si vous remarquez quelque changement, vous m'appellerez; mais je ne crois pas que ce soit avant demain. Je crève de sommeil, moi, en attendant! — Il fit entendre un bâillement sonore, et sortit. Son langage, sa tenue en face de ce mourant, m'avaient choqué. C'est pourtant un excellent homme; mais pour rendre à la mort le respect qui lui est dû, il ne faut pas voir seulement la matière brute qu'elle dissout, il faut croire au principe immortel qu'elle dégage.

Demeuré seul dans la chambre funèbre, je m'assis vers le pied du lit, dont on avait relevé les rideaux, et j'essayai de lire à la clarté d'une lampe qui était posée près de moi sur une petite table. Le livre me tomba des mains : je ne pouvais penser qu'à la singulière combinaison d'événemens qui, après tant d'années, donnait à ce vieillard coupable le petit-fils de sa victime pour témoin et pour protecteur de son dernier sommeil. Puis, au milieu du calme profond de l'heure et du lieu, j'évoquais malgré moi les scènes de tumulte et de violence sanguinaires dont avait été remplie cette existence qui finissait. J'en recherchais l'impression lointaine sur le visage de cet agonisant séculaire, sur ces grands traits dont le pâle relief se dessinait dans l'ombre comme celui d'un masque de plâtre. Je n'y voyais que la gravité et le repos prématurés de la tombe. Par intervalles, je m'approchais du chevet, pour m'assurer que le souffle vital soulevait encore la poitrine affaissée.

Enfin, vers le milieu de la nuit, une torpeur irrésistible me gagna, et je m'endormis, le front appuyé sur ma main. Tout à coup je fus réveillé par je ne sais quels froissemens lugubres; je levai les yeux, et je sentis passer un frisson dans la moelle de mes os. Le vieillard s'était dressé à demi dans son lit, et il tenait fixé sur moi un regard attentif, étonné, où brillait l'expression d'une vie et d'une intelligence qui jusqu'à cet instant m'avaient été étrangères. Quand mon

œil rencontra le sien, le spectre tressaillit; il étendit ses bras en croix, et me dit d'une voix suppliante, dont le timbre étrange, inconnu, suspendit le mouvement de mon cœur :

— Monsieur le marquis, pardonnez-moi!

Je voulus me lever, je voulus parler, ce fut en vain. J'étais pétrifié dans mon fauteuil.

Après un silence pendant lequel le regard du mourant, toujours enchaîné au mien, n'avait cessé de m'implorer :

— Monsieur le marquis, reprit-il, daignez me pardonner!

Je trouvai enfin la force d'aller vers lui. A mesure que j'approchais, il se retirait péniblement en arrière, comme pour échapper à un contact effrayant. Je levai une main, et l'abaissant doucement devant ses yeux démesurément ouverts et éperdus de terreur :

— Soyez en paix! lui dis-je, je vous pardonne!

Je n'eus pas achevé ces mots, que sa figure flétrie s'illumina d'un éclair de joie et de jeunesse. En même temps deux larmes jaillissaient de ses orbites desséchées. Il étendit une main vers moi, puis tout à coup cette main se ferma violemment et se raidit dans l'espace par un geste menaçant; je vis ses yeux rouler entre ses paupières dilatées, comme si une balle l'eût frappé au cœur. — Oh! l'Anglais! murmura-t-il. — Il retomba aussitôt sur l'oreiller comme une masse inerte. Il était mort.

J'appelai à la hâte : on accourut. Il fut bientôt entouré de pieuses larmes et de prières. Pour moi, je me retirai, l'âme profondément troublée par cette scène extraordinaire, qui devait demeurer à jamais un secret entre ce mort et moi.

Ce triste événement de famille a fait aussitôt peser sur moi des soins et des devoirs dont j'avais besoin pour justifier à mes propres yeux la prolongation de mon séjour dans cette maison. Il m'est impossible de concevoir en vertu de quels motifs M. Laubépin m'a conseillé de différer mon départ. Que peut-il espérer de ce délai? Il me semble qu'il a cédé en cette circonstance à une sorte de vague superstition et de faiblesse puérile qui n'auraient jamais dû ployer un esprit de cette trempe, et auxquelles j'ai eu tort moi-même de me soumettre. Comment n'a-t-il pas compris qu'il m'imposait, avec un surcroît de souffrance inutile, un rôle sans franchise et sans dignité? Que fais-je ici désormais? N'est-ce pas maintenant qu'on pourrait me reprocher à bon droit de jouer avec des sentimens sacrés? Ma première entrevue avec Mlle Marguerite avait suffi pour me révéler toute la rigueur, toute l'impossibilité de l'épreuve à laquelle je m'étais condamné, quand la mort de M. Laroque est venue rendre pour quelque temps à mes relations un peu de naturel, et à mon séjour une sorte de bienséance.

26 octobre. — Rennes.

Tout est dit. — Mon Dieu! que ce lien était fort! comme il enveloppait tout mon cœur! comme il l'a déchiré en se brisant!

Hier soir, à neuf heures environ, comme j'étais accoudé sur ma fenêtre ouverte, je fus surpris de voir une faible lumière s'approcher de mon logis à travers les plus sombres allées du parc, et dans une direction que les gens du château n'avaient pas coutume de suivre. Un instant après, on frappa à ma porte, et M[lle] de Porhoët entra toute haletante. — Cousin, me dit-elle, j'ai affaire à vous.

Je la regardai en face. — Il y a un malheur? dis-je.

— Non, ce n'est pas exactement cela. Vous allez au reste en juger. Asseyez-vous. — Mon cher enfant, vous avez passé deux ou trois soirées au château dans le courant de cette semaine : n'avez-vous rien observé de nouveau, de singulier, dans l'attitude de ces dames?

— Rien.

— N'avez-vous pas au moins remarqué dans leur physionomie une sorte de sérénité inaccoutumée?

— Peut-être, oui. A part la mélancolie de leur deuil récent, elles m'ont semblé plus calmes, et même plus heureuses qu'autrefois.

— Sans doute. D'autres particularités vous auraient frappé, si vous aviez, comme moi, vécu depuis quinze jours dans leur intimité quotidienne. Ainsi j'ai souvent surpris entre elles les signes d'une intelligence secrète, d'une mystérieuse complicité. De plus leurs habitudes se sont sensiblement modifiées. M[me] Laroque a mis de côté son *brasero*, sa guérite et toutes ses innocentes manies de créole; elle se lève à des heures fabuleuses, et s'installe dès l'aurore avec Marguerite devant la table de travail. Toutes deux se sont prises d'un goût passionné pour la broderie, et s'informent de l'argent qu'une femme peut gagner chaque jour avec ce genre d'ouvrage. Bref, il y avait là une énigme dont je m'évertuais vainement à chercher le mot. Ce mot vient de m'être révélé, et, quitte à entrer dans vos secrets plus avant qu'il ne vous convient, j'ai cru devoir vous le transmettre sans retard.

Sur les protestations d'absolue confiance que je m'empressai de lui adresser, M[lle] de Porhoët continua, dans son langage doux et ferme : — M[me] Aubry est venue me trouver ce soir en catimini; elle a débuté par me jeter ses vilains bras autour du cou, ce qui m'a fort déplu; puis, à travers mille jérémiades personnelles que je vous épargne, elle m'a suppliée d'arrêter ses parentes sur le bord de leur ruine. Voici ce qu'elle a appris en écoutant aux portes, suivant sa gracieuse habitude : ces dames sollicitent en ce moment l'autorisa-

ion d'abandonner tous leurs biens à une congrégation de Rennes, afin de supprimer entre Marguerite et vous l'inégalité de fortune qui vous sépare. Ne pouvant vous faire riche, elles se font pauvres. Il m'a semblé impossible, mon cousin, de vous laisser ignorer cette détermination, également digne de ces deux âmes généreuses et de ces deux têtes chimériques. Vous m'excuserez d'ajouter que votre devoir est de rompre ce dessein à tout prix. Quels repentirs il prépare infailliblement à nos amies, de quelle responsabilité terrible il vous menace, c'est ce qu'il est inutile de vous dire : vous le comprenez aussi bien que moi à vue de pays. Si vous pouviez, mon ami, accepter dès cette heure la main de Marguerite, cela finirait tout le mieux du monde; mais vous êtes lié à cet égard par un engagement qui, tout aveugle, tout imprudent qu'il ait été, n'en est pas moins obligatoire pour votre honneur. Il ne vous reste donc qu'un parti à prendre : c'est de quitter ce pays sans délai et de couper pied résolûment à toutes les espérances que votre présence ici a pour effet inévitable d'entretenir. Quand vous ne serez plus là, il me sera plus facile de ramener ces deux enfans à la raison.

— Eh bien! je suis prêt; je vais partir cette nuit même.

— C'est bien, reprit-elle. Quand je vous donne ce conseil, mon ami, j'obéis moi-même à une loi d'honneur bien rigoureuse. Vous charmiez les derniers instans de ma longue solitude; les plus doux attachemens de la vie, perdus pour moi depuis tant d'années, vous m'en aviez rendu l'illusion. En vous éloignant, je fais mon dernier sacrifice : il est immense. — Elle se leva et me regarda un moment sans parler. — On n'embrasse pas les jeunes gens à mon âge, reprit-elle alors en souriant tristement, on les bénit. Adieu, cher enfant, et merci. Que le bon Dieu vous soit en aide! — Je baisai ses mains tremblantes, et elle me quitta avec précipitation.

Je fis à la hâte mes apprêts de départ, puis j'écrivis quelques lignes à Mme Laroque. Je la suppliais de renoncer à une résolution dont elle n'avait pu mesurer la portée, et dont j'étais fermement déterminé, pour ma part, à ne point me rendre complice. Je lui donnais ma parole, — et elle savait qu'on y pouvait compter, — que je n'accepterais jamais mon bonheur au prix de sa ruine. En terminant, pour la mieux détourner de son projet insensé, je lui parlais vaguement d'un avenir prochain où je feignais d'entrevoir des chances de fortune.

A minuit, quand tout fut endormi, je dis adieu, un adieu cruel, à ma retraite, à cette vieille tour où j'avais tant souffert, — où j'avais tant aimé! — et je me glissai dans le château par une porte dérobée dont on m'avait confié la clé. Je traversai furtivement, comme un criminel, les galeries vides et sonores, me guidant de mon mieux

dans les ténèbres; j'arrivai enfin dans le salon où je l'avais vue pour la première fois. Elle et sa mère l'avaient quitté depuis une heure à peine; leur présence récente s'y trahissait encore par un parfum doux et tiède dont je fus subitement enivré. Je cherchai, je touchai la corbeille où sa main avait replacé, peu d'instans auparavant, sa broderie commencée... Hélas! mon pauvre cœur! — Je tombai à genoux devant la place qu'elle occupe, et là, le front battant contre le marbre, je pleurai, je sanglotai comme un enfant... Dieu! que je l'aimais!

Je profitai des dernières heures de la nuit pour me faire conduire secrètement dans la petite ville voisine, où j'ai pris ce matin la voiture de Rennes. Demain soir, je serai à Paris. Pauvreté, solitude, désespoir, — que j'y avais laissés, je vais vous retrouver! — Dernier rêve de jeunesse, — rêve du ciel, adieu!

Paris.

Le lendemain dans la matinée, comme j'allais me rendre au chemin de fer, une voiture de poste entra dans la cour de l'hôtel, et j'en vis descendre le vieil Alain. Son visage s'éclaira quand il m'aperçut. — Ah! monsieur, quel bonheur! vous n'êtes point parti! voici une lettre pour vous. — Je reconnus l'écriture de Laubépin. Il me disait en deux lignes que Mlle de Porhoët était gravement malade, et qu'elle me demandait. Je ne pris que le temps de faire changer les chevaux, et je me jetai dans la chaise, après avoir décidé Alain, non sans peine, à y prendre place en face de moi. Je le pressai alors de questions. Je lui fis répéter la nouvelle qu'il m'apprit, et qui me semblait inconcevable. Mlle de Porhoët avait reçu la veille, des mains de Laubépin, un pli ministériel qui lui annonçait qu'elle était mise en pleine et entière possession de l'héritage de ses parens d'Espagne. — Et il paraît, ajoutait Alain, qu'elle le doit à monsieur, qui a découvert dans le colombier de vieux papiers auxquels personne ne songeait, et qui ont prouvé le bon droit de la vieille demoiselle. Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai là-dedans; mais, si ça est, dommage, me suis-je dit, que cette respectable personne se soit mis en tête ses idées de cathédrale, et qu'elle n'en veuille pas démordre,... car notez qu'elle y tient plus que jamais, monsieur... D'abord, au reçu de la nouvelle, elle est tombée raide sur le parquet, et on l'a crue morte; mais une heure après elle s'est mise à parler sans fin ni trêve de sa cathédrale, du chœur et de la nef, du chapitre et des chanoines, de l'aile nord et de l'aile sud, si bien que pour la calmer il a fallu lui amener un architecte et des maçons, et mettre sur son lit tous les plans de son maudit édifice. Enfin, après trois heures de conversation là-dessus, elle s'est un peu

assoupie; puis, en se réveillant, elle a demandé à voir monsieur,... monsieur le marquis (Alain s'inclina en fermant les yeux), et on m'a fait courir après lui. Il paraît qu'elle veut consulter monsieur sur le jubé.

Cet étrange événement me jeta dans une profonde surprise. Cependant, à l'aide de mes souvenirs et des détails confus qui m'étaient donnés par Alain, je parvins à en trouver une explication que des renseignemens plus positifs devaient bientôt me confirmer. Comme je l'ai dit, l'affaire de la succession de la branche espagnole des Porhoët avait traversé deux phases. Il y avait eu d'abord entre Mlle de Porhoët et une grande maison de Castille un long procès que ma vieille amie avait fini par perdre en dernier ressort; puis un nouveau procès, dans lequel Mlle de Porhoët n'était pas même en cause, s'était élevé, au sujet de la même succession, entre les héritiers espagnols et la couronne, qui prétendait que les biens lui étaient dévolus par droit d'aubaine. Sur ces entrefaites, tout en poursuivant mes recherches dans les archives des Porhoët, j'avais mis la main, deux mois environ avant mon départ du château, sur une pièce singulière dont je reproduis ici le texte littéral :

« Don Philippe, par la grâce de Dieu, roi de Castille, de Léon, d'Aragon, des Deux-Siciles, de Jérusalem, de Navarre, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Maïorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Cadix, de Murcie, de Jaën, des Algarves, d'Algésiras, de Gibraltar, des îles Canaries, des Indes orientales et occidentales, îles et terres fermes de l'Océan, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant et de Milan, comte d'Habsbourg, de Flandre, du Tyrol et de Barcelone, seigneur de la Biscaye et de Molina, etc.

« A toi, Hervé Jean Jocelyn, sieur de Porhoët Gaël, comte de Torres Nuevas, etc., qui m'as suivi dans mes royaumes et servi avec une fidélité exemplaire, je promets par faveur spéciale qu'en cas d'extinction de ta descendance directe et légitime, les biens de ta maison retourneront, même au détriment des droits de ma couronne, aux descendans directs et légitimes de la branche française des Porhoët Gaël, tant qu'il en existera.

« Et je prends cet engagement pour moi et mes successeurs sur ma foi et parole de roi.

« Donné à l'Escurial le 10 avril 1716.

Yo el Rey. »

A côté de cette pièce, qui n'était qu'une copie traduite, j'avais trouvé le texte original aux armes d'Espagne. L'importance de ce document ne m'avait pas échappé, mais j'avais craint de me l'exa-

gérer. Je doutais grandement que la validité d'un titre, sur lequel tant d'années et d'événemens avaient passé, fût admise par le gouvernement espagnol : je doutais même qu'il eût le pouvoir d'y faire droit, quand il en aurait la volonté. Je m'étais donc décidé à laisser ignorer à Mlle de Porhoët une découverte dont les conséquences me paraissaient très problématiques, et je m'étais borné à expédier le titre à Laubépin. N'en recevant aucune nouvelle, je n'avais pas tardé à l'oublier au milieu des soucis personnels qui m'accablaient alors. Cependant, contrairement à mon injuste défiance, le gouvernement espagnol n'avait pas hésité à dégager la parole du roi Philippe V, et au moment même où un arrêt suprême venait d'attribuer à la couronne la succession immense des Porhoët, il la restituait noblement à l'héritier légitime.

Il était neuf heures du soir quand je descendis de voiture devant le seuil de l'humble maisonnette où cette fortune presque royale venait d'entrer si tardivement. La petite servante vint m'ouvrir. Elle pleurait. J'entendis aussitôt sur le haut de l'escalier la voix grave de M. Laubépin qui dit : — C'est lui! — Je gravis les degrés à la hâte. Le vieillard me serra la main fortement, et m'introduisit, sans prononcer une parole, dans la chambre de M[lle] de Porhoët. Le médecin et le curé du bourg se tenaient silencieux dans l'ombre d'une fenêtre. M[me] Laroque était agenouillée sur une chaise près du lit; sa fille, debout près du chevet, soutenait les oreillers sur lesquels reposait la tête pâle de ma pauvre vieille amie. Lorsque la malade m'aperçut, un faible sourire passa sur ses traits, profondément altérés; elle dégagea péniblement un de ses bras. Je pris sa main, je tombai à genoux, et je ne pus retenir mes larmes. — Mon enfant! dit-elle, mon cher enfant! — Puis elle regarda fixement M. Laubépin. Le vieux notaire prit alors sur le lit un feuillet de papier, et paraissant continuer une lecture interrompue :

« A ces causes, dit-il, j'institue par ce testament olographe pour légataire universel de tous mes biens tant en Espagne qu'en France, sans aucune réserve ni condition, Maxime-Jacques-Marie Odiot, marquis de Champcey d'Hauterive, noble de cœur comme de race. Telle est ma volonté.

« JOCELYNDE-JEANNE, comtesse de PORHOET GAEL. »

Dans l'excès de ma surprise, je m'étais levé avec une sorte de brusquerie, et j'allais parler, quand M[lle] de Porhoët, retenant doucement ma main, la plaça dans la main de Marguerite. A ce contact soudain, la chère créature tressaillit; elle pencha son jeune front sur l'oreiller funèbre, et murmura en rougissant quelques mots à l'oreille de la mourante. Pour moi, je ne pus trouver de paroles : je

retombai à genoux, et je priai Dieu. Quelques minutes s'étaient écoulées au milieu d'un silence solennel, quand Marguerite me retira sa main tout à coup, et fit un geste d'alarme. Le docteur s'approcha à la hâte : je me levai. La tête de Mlle de Porhoët s'était affaissée subitement en arrière : son regard était fixe, rayonnant et tendu vers le ciel; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et, comme si elle eût parlé dans un rêve : — Dieu! dit-elle; Dieu bon! je la vois,... là-haut!... Oui,... le chœur,... les lampes d'or,... les vitraux,... le soleil partout!... Deux anges à genoux devant l'autel,... en robes blanches;... leurs ailes s'agitent... Dieu! ils sont vivans! — Ce cri s'éteignit sur sa bouche, qui demeura souriante : elle ferma les yeux, comme si elle s'endormait, et soudain un air d'immortelle jeunesse s'étendit sur son visage, qui devint méconnaissable.

Une telle mort, couronnant une telle vie, porte en soi des enseignemens dont je voulus remplir mon âme jusqu'au fond. Je priai qu'on me laissât seul avec le prêtre dans cette chambre. Cette pieuse veille, je l'espère, ne sera pas perdue pour moi. Sur ce visage empreint d'une glorieuse paix, et où semblait vraiment errer je ne sais quel reflet surnaturel, plus d'une vérité oubliée ou douteuse m'apparut avec une évidence irrésistible. Ma noble et sainte amie, je savais assez que vous aviez eu la vertu du sacrifice : je voyais que vous en aviez reçu le prix!

Vers deux heures après minuit, succombant à la fatigue, je voulus respirer l'air pur un moment. Je descendis l'escalier au milieu des ténèbres, et j'entrai dans le jardin, en évitant de traverser le salon du rez-de-chaussée, où j'avais aperçu de la lumière. La nuit était profondément sombre. Comme j'approchais de la tourelle qui est au bout du petit enclos, un faible bruit s'éleva sous la charmille; au même instant, une forme indistincte se dégagea du feuillage. Je sentis un éblouissement soudain, mon cœur se précipita, je vis le ciel se remplir d'étoiles. — Marguerite! dis-je en étendant les bras. — J'entendis un léger cri, puis mon nom murmuré à demi-voix, puis rien,... et je sentis ses lèvres sur les miennes. Je crus que mon âme m'échappait!

. . . .

J'ai donné à Hélène la moitié de ma fortune. Marguerite est ma femme. Je ferme pour jamais ces pages. Je n'ai plus rien à leur confier. On peut dire des hommes ce qu'on a dit des peuples : Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire!

OCTAVE FEUILLET.

LA

VIE CLÉRICALE

EN ANGLETERRE

Scenes of Clerical Life, by George Eliot; 2 vol., Blackwood and Sons, Edinburgh and London 1858.

Si la pitié, même la plus sincère, n'était point ressentie trop souvent par ceux qui en sont l'objet comme le plus cruel outrage, on serait tenté de s'attendrir sur le sort des hommes de nos jours qui ne voient de salut pour l'ordre social que dans le retour à telle ou telle croyance religieuse déterminée. Ils doivent, en effet, passer leurs jours dans le doute le plus désolant, dans les anxiétés les plus vives. D'où leur viendrait l'espérance? à quel signe favorable, à quel indice rassurant la demanderaient-ils? Chaque journée, chaque minute, chaque seconde, ne leur apportent-elles pas au contraire quelque présage sinistre et quelque menaçant symptôme? De nouveaux temples, il est vrai, s'élèvent à côté des anciens temples, que nul ne songe à détruire. La sainte milice se recrute en apparence tout aussi aisément que jadis. Un flot d'éloquence sacrée coule, intarissable, sur la tête des ouailles pressées au pied de la chaire et fort décemment attentives à ces belles paroles, qu'elles écoutent comme tant de gens écoutent la musique, moitié par respect humain, moitié par acquit de conscience. Malheureusement, sous ces dehors maintenus par la routine, un vide étrange se fait sentir. Où est la foi vive et fervente, l'ardeur de propagande, le besoin des sacrifices, l'indomp-

table élan des conquêtes passées? Où est le camp tumultueux de l'église qui s'appelait *militante?* Luttes grandioses et acharnées, batailles parfois sanglantes, victoires ardemment disputées, défaites d'un jour, gages de revanche pour le jour suivant, où êtes-vous? En vain le regard erre à l'horizon, en vain l'oreille reste tendue aux plus lointains échos : la paix est partout, mais avec la paix le sommeil. Et s'il se trouve çà et là quelque Roland désheuré, qui, feignant de se croire en péril, sonne un retentissant appel de rescousse, rassurez-vous et passez. Roland a quelque ambition à satisfaire, sinon quelque marchandise à écouler, et c'est peut-être le secret de tout ce tapage.

Parmi ces gens craintifs dont nous venons de parler, il en est sans doute de fort intelligens. Ceux-là doivent, ce nous semble, de tout ce qu'a perdu la foi depuis cent ans, regretter surtout les antagonistes qu'elle avait en si grand nombre, car enfin c'est quelque chose que d'être et violemment et habilement attaqué, d'occuper les intelligences les plus hautes, de leur imposer d'immenses travaux, de les voir se coaliser, s'entr'aider, s'exciter à vous détruire. S'il est beau d'avoir un apologiste comme Bossuet, n'est-ce rien d'avoir un détracteur comme Voltaire? Ce n'est point contre une bicoque, après tout, qu'on dresse des batteries comme celles de l'*Encyclopédie*, et mieux vaut encore avoir à se défendre contre d'Alembert, Rousseau et Diderot que de tomber au rang de simple « curiosité, » d'être étudié froidement, sans passion, par des esprits fureteurs, observateurs, classificateurs, qui prennent vos dimensions cubiques, comptent vos organes, calculent votre force, analysent et décomposent vos conditions d'existence. Vaincu, soit : on se résignerait à ce rôle qui peut avoir sa grandeur, et qui l'a certainement, lorsqu'à la défaite succèdent les persécutions courageusement supportées. Prométhée sur son roc, voire Bajazet dans sa cage, — bien que la cage se prête mal aux attitudes héroïques, — peuvent garder quelque dignité; mais si l'on porte Prométhée, transformé en modèle académique, sur une estrade d'atelier, ou si l'on soumet Bajazet aux ridicules épreuves par où passent nos malheureux conscrits devant les conseils de révision, que devient la noblesse, la poésie, le prestige même de la défaite? L'oubli pur et simple ne vaudrait-il pas cent fois mieux que cet examen microscopique? Pour nous, la question n'est pas douteuse. Résignés à la hache, nous le sommes moins au scalpel, et le scalpel, qui opère sur le mort après tout, nous fait encore moins peur entre les mains du naturaliste désintéressé que cette lentille de cristal à l'aide de laquelle nous sommes, pour ainsi dire, disséqués tout vivans.

Que ce naturaliste soit plus ou moins sympathique, la chose n'im-

porte guère. Peut-être même sa sympathie est-elle plus dangereuse que sa malveillance. Goldsmith aimait certainement l'honnête Primerose, le cher ministre de Wakefield; le clergé anglican n'a pourtant guère profité de cette tendresse, par trop clairvoyante et légèrement ironique. M. de Balzac s'était donné pour tâche d'intéresser vivement aux petits malheurs du pauvre abbé Birotteau; la compassion qu'inspire ce naïf desservant n'a pourtant pas jeté, que l'on sache, un grand lustre sur l'église de France en général, ou en particulier sur le chapitre métropolitain de Saint-Gatien de Tours. Rutebœuf, Marot, et après eux La Fontaine, bien autrement médisans, étaient par cela même moins à craindre, et si j'avais l'honneur d'appartenir au clergé, je pardonnerais plus volontiers à M. de Balzac les caricatures monacales de ses *Contes drolatiques* que les portraits sérieux où il a renchéri d'exactitude peut-être, — mais non de profondeur, — sur son modèle, l'auteur de *Rouge et Noir*.

En Angleterre, où pénètre peu à peu la contagion philosophique, on s'est mis aussi à « étudier » le clergé, — le haut et le bas, et celui des sectes dissidentes, — non dans un esprit hostile, non, comme à la fin du dernier siècle, avec l'idée de battre en brèche, par la satire des individus, l'institution que ces individus représentent, et qui demeure responsable de leurs faiblesses. Le point de départ nous paraît avoir été tout autre : on a pensé à réformer, nullement à détruire. Signaler l'oisiveté fastueuse, l'indolente et somnolente érudition d'un de ces prélats que dote si fastueusement le budget de la Grande-Bretagne, c'est troubler dans sa molle quiétude un pasteur infidèle à sa mission; quelle œuvre plus pie et plus méritoire? Peindre un ministre ou un vicaire adonné aux plaisirs de la table, dénoncer les complaisances qu'il a pour une bonne cuisine et les flatteries dont il paie un dîner chez le *squire* du canton, c'est faire honte à ce malheureux et lui rappeler que l'homme ne vit pas seulement de *roastbeef*. Quoi de plus conforme au langage des saintes Écritures, et en somme de plus charitable pour celui-là même qu'on semble prendre à partie? — Châtier, c'est aimer, dit l'austère morale.

Ce raisonnement, quelque peu prestigieux et trompeur, les hommes ne l'ont pas fait, et pour cause. Les écrivains du sexe le moins aimable ont pris une part très médiocre à cette réforme des mœurs cléricales par le roman moderne. Ce grand chasseur d'abus qu'on appelle Dickens, sans cesse en quête de questions sociales à élucider, de solutions pratiques à recommander, n'a pas, ce nous semble, dans un seul de ses nombreux romans, entrepris pour le clergé ce qu'il a tenté successivement pour le régime pénal, celui des tribunaux d'appel, celui de l'enseignement libre, etc. L'hypocrisie religieuse ne lui a fourni, pour ce qu'il pourrait appeler, lui aussi, et à bon

droit, sa *comédie humaine,* qu'un seul personnage éminent, un seul type de quelque importance, et ce personnage est un laïque, tout comme le Tartufe de Molière (1). Thackeray, même dans sa revue des *snobs,* s'est respectueusement abstenu de toucher au clergé, en donnant à son silence les motifs les plus flatteurs. « Assez d'autres, dit-il, ou à peu près, triompheront des scandales que çà et là donne quelque prêtre égaré, sans tenir compte des vertus pratiquées par la plupart de ses collègues, de leur charité prodigue envers les autres, de leur avarice héroïque envers eux-mêmes... Et d'ailleurs ces esprits forts, toujours prêts à déclamer contre l'église, je les soupçonne de la connaître fort peu, car ils n'y vont guère (2). » Ce jour-là, d'humeur clémente, Thackeray s'est montré orthodoxe pour le moins autant qu'on pouvait l'espérer, et les lecteurs du *Punch* ont dû se demander ce que signifiaient, chez le railleur sans pitié, cet accès soudain de charité chrétienne, ces ménagemens inusités, cette sympathie imprévue. Honni soit qui mal y pense! mais quelques-uns ont dû néanmoins, — et ils se trompaient, nous devons le croire, — voir en tout ceci un acte de mondaine prudence plutôt qu'un acte de foi. Quant à nous, nous n'expliquons rien, nous exposons. Il nous suffit de constater l'attitude des conteurs anglais à l'égard du clergé contemporain, attitude légèrement équivoque, où le silence semble être une concession magnanime et en même temps une convenance observée. On se tait, ou nous nous trompons fort, pour esquiver une difficulté, pour ne pas tomber dans de vulgaires redites, pour ne pas scandaliser et froisser inutilement toute une classe de lecteurs bien et dûment convaincus d'être obstinément sourds à certaines vérités, de n'ouvrir jamais les yeux à certaines lumières. Perdu pour ceux-ci, superflu pour les autres, à quoi servirait un antagonisme qui manquerait de nouveauté comme d'à-propos? — « De ce côté, la guerre est finie, le butin enlevé; allons faire campagne en d'autres pays! » — Ainsi semblent raisonner ces coryphées de la littérature satirique, et si telle est effectivement leur pensée, ne trouvera-t-on pas, comme nous, leurs réticences quelque peu ambiguës, leur respect quelque peu dédaigneux, leur discrétion quelque peu révélatrice?

Plus croyantes, les *romancières* (horrible mot, indispensable ici) se sont aussi montrées plus agressives. Ce sont elles qui ont inventé le raisonnement spécieux dont nous parlions. Ce sont elles qui maintenant prêchent les prédicateurs et catéchisent les catéchistes. Ce droit de libre examen, que la tolérance philosophique des *incroyans*

(1) C'est le Pecksniff de *Martin Chuzzlevit.*
(2) Le *Livre des Snobs,* ch. XI.

refuse d'exercer sur la pratique des cultes, les dévotes le revendiquent et s'y livrent avec ferveur. Rien n'échappe à la subtile analyse de ces casuistes en jupon, plus inexorables qu'aucun casuiste en soutane. Vous faut-il des preuves, lisez, dans *Jane Eyre* de miss Brontë, le portrait de ce jeune et beau missionnaire, si admirable, si insupportable; lisez aussi dans *Shirley*, du même auteur, les premiers chapitres, où sont esquissés de main de maître quelques ecclésiastiques de province. Êtes-vous d'humeur plus sérieuse, ouvrez alors ce livre qui n'est pas un livre, cet énorme et curieux pamphlet où l'auteur de *l'Oncle Tom* a commenté son roman philanthropique (1). Cherchez-y les chapitres où mistress Beecher-Stowe dissèque avec tant de verve indignée la prétendue logique du clergé anti-abolitioniste. Vous verrez comment, en vertu de principes et de mobiles bien différens, on peut se rencontrer dans une même colère et un même mépris. Vous verrez aussi à quelles indomptables brebis les pasteurs protestans ont affaire. Pour un catholique, il y a là un spectacle curieux, bien étranger à notre routine, à nos convenances. Pourtant quelques réflexions suffisent pour expliquer ce contraste si frappant. Le génie de la race, l'esprit de la religion s'opposent à ce qu'une Anglo-Saxonne protestante ressemble à une Française, ou, si l'on veut, à une Espagnole catholique. La première n'accepte qu'un joug volontaire, dont elle prétend se rendre compte; elle ne renonce jamais à ce droit du libre examen qui est l'essence même du protestantisme. Elle se constitue juge et critique de son guide spirituel, sans croire manquer à la discipline religieuse. Et d'ailleurs elle puise son droit de le mettre ainsi sur la sellette dans un ordre de rapports spéciaux qui existent entre elle et lui. Ce prêtre est encore un homme à ses yeux; cet homme, il peut demain la demander en mariage : excellent motif de le soumettre à un examen approfondi, n'est-il pas vrai? Motif excellent aussi pour qu'il ne sorte pas absolument sauf d'un pareil examen.

Les pseudonymes étant fort de mode à présent, il nous serait difficile de dire au juste si M. George Eliot, — l'auteur jusqu'ici inconnu, mais tout à coup remarqué des *Scènes de la Vie cléricale,* — est un émule de Dickens ou une rivale de miss Brontë. Homme ou femme cependant, ces réflexions s'appliquent à lui, — ou à elle, — car, à quelque sexe qu'il appartienne, il n'est ni sceptique, ni indifférent. Il blâme, il censure, il raille même les dépositaires de la règle divine, mais non comme raille, censure ou blâme un philosophe mondain. A le juger d'après ses contes, c'est un de ces croyans dont les sentimens élevés, les aspirations idéales souffrent

(1) *La Clé de la Case de l'Oncle Tom.*

au contact de l'âpre et misérable réalité, — qui se prosternent en extase devant les magnificences de l'autel, et n'en lèvent que mieux les épaules quand ils entrevoient les misères de la sacristie; — esprits poétiques auxquels la mesquinerie, le terre-à-terre, la trivialité répugnent, et pour lesquels, — de même qu'on avait trouvé naguère, annonce séduisante, une médecine sans médecin, — il faudrait inventer une religion sans prêtre. Ainsi doué, ainsi prédisposé, ce témoin nous convient mieux que tout autre. Il offre à la fois des garanties de clairvoyance et des gages d'impartialité. Il n'est pas de ces gens dont parle Thackeray, qui ne vont pas à l'église et prétendent médire de ce qui s'y passe. Il n'est pas non plus de ceux qui portent dans leurs critiques l'aveuglement de toute passion hostile. Enfin, ce qui est rare en Angleterre tout aussi bien que chez nous, quoique religieux, il n'a pas l'étroitesse de vues qui enfante ou qu'enfante l'esprit de secte, et partout où il rencontre l'inspiration vraiment chrétienne, le fonds, l'essence immuable de la doctrine rédemptrice, il fait assez bon marché des divergences d'interprétation théologique. Épiscopal, presbytérien, indépendant, il admet votre évangile, pourvu que cet évangile ne diffère pas essentiellement de celui du Christ (1), et son type idéal de ministre protestant ressemble merveilleusement, on pourra plus tard s'en convaincre, à quelques-uns de nos prêtres catholiques; ceci soit dit sans l'accuser de puseyisme. Tel est M. George Eliot, dont les récits, publiés d'abord dans le *Blackwood's Magazine*, ont eu un succès assez retentissant pour mériter les honneurs d'une réimpression, hautement approuvée par les critiques les plus compétens. Après avoir constaté sommairement le mérite général de ce livre, nous allons lui demander quelques détails sur l'existence faite en Angleterre au clergé de province.

Shepperton est un village. Sa vieille église, réparée depuis et remise à bien, tombait en ruines, ou peu s'en faut, il y a vingt-cinq ans. On n'y voyait pas alors ce beau portail en chêne verni, ni ces portes intérieures, tendues de flanelle rouge, qui tournent silencieusement et respectueusement sur leurs gonds bien huilés. Les lichens grisâtres montaient librement aux murailles. Ces am-

(1) Cet esprit de tolérance se rencontre maintenant un peu partout. Dans les intéressans voyages du missionnaire Livingstone, nous en trouvons un témoignage inattendu. L'évêque portugais de Saint-Paul de Loanda, le voyant arriver rongé de fièvre en cette cité catholique, lui prodigue tous les soins qu'il eût pu donner à un prêtre de sa croyance. Puis, ayant à s'expliquer sur la différence de leurs religions, « il comparait, dit Livingstone, les différentes sectes de chrétiens sur le chemin du ciel à un grand nombre d'habitans de Loanda passant par différentes rues pour arriver à une des églises. Au bout du compte, tous se rencontrent au même point.... » *Missionary Travels in South Africa*, p. 393-394.

ples galeries qui font aujourd'hui le tour de l'édifice, soutenues par des piliers de fonte, n'existaient pas encore, ni ces banquettes, entre lesquelles on circule à l'aise, ni ce bel orgue, à peu près au complet, à peu près d'accord, sur lequel un collecteur de fermages, musicien par occasion, exécute çà et là quelque *gloria* facile, quelque menuet sanctifié. Sur les toits, l'ardoise a remplacé la tuile, et la grosse tour carrée a reçu, du côté du couchant, une cuirasse écaillée, qui la défend des pluies et promet quelques années de plus à sa longue vieillesse. On ne voit plus aux fenêtres, hétérogènes de forme, irrégulières d'alignement, ce mélange original de vitraux incohérens qui les déparait naguère, et les enfans des écoles ne grimpent plus à leur tribune par l'escalier de bois tant bien que mal plaqué à l'extérieur de l'édifice. Le sanctuaire n'a plus à l'entrée ces deux petits chérubins, sentinelles immobiles, que le mur d'un côté, l'arc-boutant de l'autre, tenaient dans une position si contrainte, et il n'est plus orné des écussons de la famille Oldinport, — la grande famille du district, —énigmes héraldiques dont les mains sanglantes, les croix de Malte, les griffes de léopard, les têtes de mort et les os en sautoir intriguaient les imaginations plébéiennes. L'église de Shepperton a gagné en propreté bourgeoise, en commodité d'aménagement; en revanche elle a perdu de sa poésie.

Elle avait alors pour desservant le révérend M. Gilfil, dont la vie a laissé de longs souvenirs, et la mort d'universels regrets. Qui n'aurait aimé ce brave et avenant vieillard, si franc du collier, si compatissant aux misères, et qui avait toujours un mot joyeux à échanger avec le plus humble de ses paroissiens? On se souvenait de l'avoir vu jadis suivre les chasses les plus longues, et son cheval noir avait été fameux dans le pays. Plus tard, ce cheval noir s'était transformé en un bon courtaud alezan, sur lequel le ministre arpentait gaillardement le pays, allant de ferme en ferme discuter les questions d'agriculture et recueillir les nouvelles d'un chacun. Il avait de bons et beaux prés au soleil, M. Gilfil, et les faisait soigner par un homme à lui, d'après ses idées. Bienveillant et doux envers les simples paysans, familier avec la classe moyenne, dont il savait fort bien commander le respect, tout en parlant le patois des fermiers, en buvant leur *ale* et en acceptant les petits cadeaux de la ménagère, oie de Noël ou gâteau des Rois, Gilfil tenait son rang vis-à-vis de l'aristocratie. Rarement il acceptait ses invitations; mais quand il dînait chez les Oldinport, c'était en vrai *gentleman* de la vieille école qu'il offrait son bras à la châtelaine, et qu'il lui tenait tête durant tout le repas, plein de petits soins et jamais à court de propos fleuris. Quant au châtelain, ils étaient, Gilfil et lui, sur la réserve depuis certaine escarmouche où le riche am-

phitryon laissa quelques plumes de son aile, — et dont il fut parlé dans tout le pays. Gilfil était déjà populaire : il le fut bien davantage quand on sut qu'il avait « brossé à rebrousse-poils » l'orgueilleux *squire*, par trop enclin à se targuer de ses charités mesquines.

Les bons fermiers aimaient sa théologie, d'autant mieux qu'il ne les ennuyait point par de longs offices. Ménager de son temps et du leur, il ne les retenait pas plus longtemps que de raison dans ces stalles de vieux chêne où il les voyait s'engourdir peu à peu dès que la prière ou le sermon passait la limite ordinaire. Ils étaient venus de loin, bravant la pluie et les ornières des chemins boueux; ils avaient à retourner chez eux par les mêmes chemins et sous la même pluie. Fallait-il leur infliger en sus une homélie éternelle? Avec M. Gilfil, nul excès d'éloquence; ses sermons étaient sur son bureau, entassés un peu pêle-mêle et jaunis par le temps. Il les prenait là, deux par deux, comme cela se trouvait, le dimanche matin, et les fourrait dans sa poche. Après en avoir prêché un avant midi à Shepperton, il montait à cheval et prêchait l'autre le soir à Knebley, car il desservait aussi l'église de Knebley, qui était en quelque sorte la chapelle seigneuriale de Knebley-Abbey, le manoir des Oldinport. Du reste, à Knebley comme à Shepperton, les sermons de Gilfil étaient hautement appréciés. Qu'on les écoutât ou non, — ce point reste douteux, — on n'en répétait pas moins, au sortir du temple, la formule consacrée : *Le ministre a joliment prêché!* Comment les fermiers auraient-ils douté un seul instant d'un homme qui dissertait si pertinemment sur la race courtes-cornes, sur les méthodes agronomiques, et sur la mercuriale des foires et marchés? Trouver à dire à une homélie de Gilfil!... autant aurait valu s'attaquer à la religion elle-même. Il arriva cependant qu'un étourneau de la ville, neveu d'un riche fermier, se déclara prêt à écrire un sermon tout aussi bon que ceux du révérend ministre. L'oncle du jeune présomptueux, voulant lui rabattre le caquet, paria un *souverain* qu'il n'en viendrait pas à bout. Le sermon fut composé, et véritablement rien n'y manquait d'essentiel. La ressemblance promise était frappante, le texte, l'exorde, les trois divisions et l'exhortation finale : « Maintenant, mes frères... » L'impudent Tom Strokes gagna sa guinée; mais elle ne lui fut payée que sous réserves. Au fond, l'oncle Hackit n'aurait jamais admis que ce jeune drôle pût atteindre au niveau de M. Gilfil.

D'un autre côté, à en croire le révérend M. Pickard, le pasteur des indépendans, le ministre de Shepperton était « dans les ténèbres, » et les paroissiens qui se contentaient de sa doctrine étaient des gens qui, « pareils à des Français (*Gallio-like*), » n'attachaient pas grande importance à leur nourriture spirituelle. Toutefois les

indépendans seuls écoutaient M. Pickard, et des ouailles de Gilfil, pas une ne s'égarait dans leur *meeting*.

Ainsi, pendant plus d'un quart de siècle, vécut cette petite communauté dans le respect et l'amour du pasteur que Dieu lui avait donné. A mesure qu'il vieillissait, on voyait bien son humeur devenir un peu plus caustique et ses habitudes un peu plus *serrées*, mais à cette dernière transformation les pauvres ne perdaient rien. L'épargne que Gilfil s'imposait, et dont il portait seul le faix, était destinée à rendre plus riche un sien neveu que, veuf lui-même et depuis longues années, il tenait à marier. — Ce garçon, pensait-il, aura pour débuter dans le monde une jolie petite fortune, et quelque jour, en compagnie de sa femme, il viendra visiter la sépulture du bon vieil oncle qui lui aura légué tout cela. La solitude de mon foyer servira peut-être à peupler le sien.

Il se disait ceci le soir, au coin de son feu, tête à tête avec son chien Ponto, dans le petit salon de sa *manse*, en fumant sa pipe et buvant çà et là quelques gorgées de grog. Là-dessus, et résumant ce que nous venons de dire à son sujet, peu de nos lectrices voudront se figurer le révérend Gilfil comme le héros d'un roman pathétique : elles oublient que tout homme de soixante ans en a eu vingt, et que ce même personnage, à ces deux époques de la vie, ne se ressemble guère. La pipe et le grog, comme l'obésité, la calvitie et autres inconvéniens de la maturité humaine, n'excluent pas l'usage antérieur des parfums, des habits serrés à la taille et de la frisure lustrée, pas plus que la prose de l'hiver n'exclut la poésie du printemps.

Au printemps et à l'hiver, à l'automne aussi et à l'été, quatre fois par an, ni plus ni moins, il se passait au *vicarage* de Shepperton quelque chose d'assez particulier. La vieille Martha, — la femme de charge qui, avec son mari David, groom et jardinier tout à la fois, complétait la domesticité du digne ministre, — la vieille Martha, disons-nous, venait demander à son maître la clé d'une certaine chambre où nul ne mettait jamais les pieds, et dont les volets, obstinément clos, ne s'ouvraient que lors de cette visite trimestrielle, consacrée à des soins de propreté. Quand les lourds rideaux s'écartaient, quand se rabattait contre le mur intérieur la petite fenêtre gothique à vitraux incrustés dans le plomb, les rayons du jour éclairaient un tableau touchant : sur une petite toilette, un miroir élégant dans son cadre aux sculptures dorées, aux deux bras mobiles, encore chargés de bougies à demi consumées; accrochées à l'un de ces bras, une marmotte de dentelle noire, une pelote de satin fané dans laquelle se sont rouillées quelques épingles; sur la toilette même, un flacon d'odeurs et un grand éventail vert; tout à

côté, sur un nécessaire, un panier à ouvrage dans lequel s'est jauni un petit bonnet d'enfant, travail inachevé. Deux robes d'une forme ancienne pendent à des clous contre la porte, et au pied du lit on entrevoit deux petites pantoufles rouges, où est resté attaché un débris de broderie d'argent. Deux ou trois aquarelles, — des vues de Naples, — décorent les murs, et sur la cheminée, parmi quelques échantillons de porcelaines rares, on remarque deux miniatures dans des cadres ovales. L'une représente un jeune homme, visage haut en couleurs, lèvres fortes, bons yeux gris, pleins de candeur; l'autre, une jeune fille de dix-huit ans tout au plus, traits mignons, joues amaigries, teint pâle où le midi se révèle, grands yeux noirs comme on en voit sous la toile mobile des *verandahs* italiennes.

De ces deux portraits, — on l'a déjà deviné, — le premier est celui de M. Gilfil. Et le second?... Le second est celui de cette jeune femme qu'il amena, radieux de bonheur, quand il vint s'établir à Shepperton. Elle y fit sensation avec ses grands yeux noirs, sa physionomie mélancolique et sa magnifique voix, qui au temple vibrait par-dessus toutes les autres... Jeune, belle, adorée et heureuse en apparence de l'hymen qui l'unissait à Gilfil, heureuse de l'enfant qui allait bientôt cimenter cette union bénie du ciel, elle mourut pourtant, tige frêle atteinte en sa racine et trop faible pour suffire à l'épanouissement de sa première fleur.

Que si maintenant vous voulez savoir par quelles épreuves avait passé Caterina Sarti, — ainsi se nommait mistress Gilfil; — comment, fille d'un pauvre musicien toscan et recueillie par charité sur le lit de mort de son père, elle suivit en Angleterre sir Christopher et lady Cheverel, devenus ses seuls protecteurs; — comment elle grandit, à Cheverel-Manor, à côté de Maynard Gilfil, pupille de sir Christopher; — comment Gilfil s'éprit d'elle et comment elle lui préféra un fat égoïste, le neveu et l'héritier de la maison; — comment elle fut trahie, et par cette trahison même rendue au fidèle amour de son compagnon d'enfance, — allez chercher dans les *Scenes of Clerical Life* ce récit fort bien fait et fort pathétique. Nous restons, nous, à Shepperton, autour de la vieille église.

Quand M. Gilfil fut enlevé à ses paroissiens, un deuil sincère et de longs souvenirs attestèrent l'affection qu'il avait su leur inspirer. M. Parry, son successeur immédiat, ne le fit pas oublier, et cependant, au dire des connaisseurs, celui-ci « avait le don, » c'est-à-dire que, sachant sa Bible sur le bout du doigt, il pouvait improviser deux heures durant sans reprendre haleine, puissance de jet continu qui fascine aisément le vulgaire. Aussi les ouvriers des houillères environnantes, que Gilfil avait trouvés rebelles, commençaient-ils à prendre quelque intérêt à ces tours de force évangéliques,

lorsque le révérend Amos Barton vint à son tour remplacer Parry. Honnête et médiocre, têtu et peu éclairé, porté aux innovations par une émulation sotte, non par vocation originale, — brave homme d'ailleurs, mais pauvre diable dans toutes les acceptions de ce mot fâcheux, — Amos Barton ne devait pas réussir. Et d'abord il se trouvait en face d'un effrayant problème. Arrivé à Shepperton par délégation, et non comme titulaire (*incumbent*), il recevait de M. Carpe, le bénéficiaire en nom, un salaire fixe de 80 livres sterling (1). La cure elle-même rapportait 35 livres de plus, mais M. Carpe les mettait purement et simplement dans sa poche. Ceci posé, le problème à résoudre par Amos Barton était de vivre et de faire vivre sa femme, ses six enfans, plus son unique servante, — neuf bouches en tout, — avec cet étroit revenu. Encore fallait-il ne pas se déshonorer, soi et l'église établie, en portant un habit trop luisant aux coudes, ou une cravate blanche aux plis trop marqués, ou un chapeau trop pénétré des malheurs du temps, ou des souliers trop ostensiblement fatigués de marcher dans la voie du Seigneur. Et si l'on songe à l'obligation où il était d'ajouter de temps en temps à ses consolations spirituelles quelques pièces de monnaie qui les rendissent acceptables aux malheureux, on aura une idée de la situation difficile faite au nouveau ministre.

Des secours, s'il en veut accepter, il en trouvera sans doute. Mistress Hackit, la riche fermière, devinant la détresse de la pauvre compagne du révérend Barton, si belle, si douce, si résignée, si laborieuse, si bonne mère, n'attendra pas une requête en forme pour lui envoyer un fromage et un sac de pommes de terre. En un moment de crise, si Amos, le cœur un peu gros, rédige en bons termes un exposé de sa pénible situation et l'adresse au chef de la famille Oldinport, il ne faut pas douter qu'il n'en obtienne un prêt de 20 ou 30 livres sterling, sans intérêts et à échéance indéterminée; mais ces tristes ressources, on en connaît le prix. On les doit à la pitié de quelques-uns; le public se les rembourse en dédains et en déconsidération. Ceux qui pourraient vous en demander compte n'y songent pas; mais ceux à qui vous ne devez rien, ceux-là se montrent créanciers impitoyables.

Voilà où en est Amos bien peu de temps après son installation. Aucune des démarches que lui suggèrent son cerveau remuant et son ambition niaisement crédule n'est favorablement accueillie ou interprétée. S'il change quelque chose à la liturgie, on l'accuse de méthodisme; s'il réforme un de ses chantres, de tyrannie tracassière. S'il met un hymne à la place d'un psaume et s'irrite de trouver

(1) Environ 2,000 francs.

quelque résistance, on se demande de quel droit maintenant il viendra prêcher la douceur. D'ailleurs il est mal né; son père était cordonnier, et cordonnier dissident; lui-même, ne serait-il pas quelque peu suspect? Puis que signifient ces voies nouvelles où il veut pousser la paroisse? Mistress Patten, la vieille octogénaire avare, qui a trouvé moyen de s'enrichir sur une ferme où chacun se ruinait, estime fort mauvais que M. Barton lui vienne parler sans cesse des « péchés » qu'elle a pu commettre. Quels péchés, s'il vous plaît, pourrait se reprocher la seule fermière du district qui n'ait jamais réalisé sur ses fromages, à l'insu de son mari, des bénéfices illicites? Le docteur Pilgrim, médecin errant, qui bat le pays dans tous les sens, goûtant le *brandy* de toutes les fermes devant lesquelles il passe, lâche volontiers une insinuation malveillante contre ces sermons familiers qu'Amos va faire dans une chaumière, le samedi soir, à l'usage des ouvriers filateurs. A défaut d'un crédit qui lui soit propre, s'étayant de l'autorité la plus imposante qu'il puisse trouver, celle de M. Ely, le jeune curé de bonne maison, en voie de grosses prébendes, et désigné d'avance pour l'épiscopat : « Ely me le disait l'autre jour, bégaie-t-il d'un ton sentencieux, c'est faire pour le moins autant de mal que de bien... Voilà ce que me disait Ely. » Or M. Ely, homme réservé, discret, sachant vivre, n'a rien dit de semblable, croyez-le bien, sur le compte de son pauvre collègue, à un personnage aussi compromettant que maître Pilgrim; mais qu'importe? La prévention une fois établie, tout mensonge porte, toute calomnie atteint.

De ce travail sourd qui le mine en dessous, Amos n'a nulle méfiance. Il croit à son génie, à ses sermons, à sa haute prudence. Ah! vraiment, les infidèles n'ont qu'à se bien tenir, et Amos leur réserve de mauvais jours. Il a bien autre chose en tête que les médisances auxquelles il est en butte : il a sa bibliothèque *de prêt*, où il introduira certains ouvrages qui ruineront à jamais les doctrines dissidentes; il a sa *Track-Society*, qui va mettre en l'air toutes les bonnes femmes du pays, enrégimentées pour dépister (*track*) les pauvres hères susceptibles de conversion. Il a une nouvelle église à bâtir à la place de l'ancienne, et les listes de souscription sont toutes prêtes, puis un plan de campagne à lui, qui consiste à prêcher comme un ministre de la basse église, — c'est-à-dire à exposer l'Évangile dans toute sa hardiesse démocratique, — tandis que d'autre part, en véritable membre de la haute église, il revendiquera pour le sacerdoce tous les priviléges et toutes les fonctions aristocratiques auxquels il a un droit plus ou moins légal, plus ou moins contesté. Avec un pareil mélange de finesse politique et d'énergie morale, de quels adversaires ne viendra-t-il pas à

bout?... C'est après un bon dîner chez les *misses* Farquhar qu'Amos se berce de ces douces pensées, tout en revenant chez lui à pied, par une soirée froide, au clair de lune, sans le moindre paletot, un boa autour du cou, un *water-proof* sur la tête, et de minces pantalons collés sur ses jambes grêles. Cependant on s'égayait à ses dépens dans le salon qu'il venait de quitter. — « Ce pauvre homme a un nez déplorablement tumultueux, disait miss Julia... J'ai failli vingt fois lui offrir mon mouchoir. — Et avez-vous remarqué, demandait à son tour miss Arabella, cette locution qu'il emploie si volontiers : « Je suis *pour* faire ceci... Je suis *pour* aller là-bas? »

Pauvre Amos! si peu clairvoyant, si peu prévoyant, et cela devant l'orage qui se forme, devant la malveillance qui se propage! Malheureux qui s'absorbe dans son rôle officiel et qui rêve sermons, succès, renommée, quand sa femme, au logis, minutieusement économe, se garde bien de ranimer le feu ou d'allumer la lampe avant qu'il ne soit revenu! Et en l'attendant, elle marche dans les ténèbres, son sixième enfant dans les bras. Encore va-t-elle, et sous peu de mois, lui donner ou un petit frère ou une petite sœur.

Charmante femme que Milly Barton avec ses longs cheveux bruns ruisselant à profusion le long de ses joues pleines et vermeilles, ses grands yeux tendres et myopes, sa taille élancée, son buste aux riches contours, sa grâce de madone, sa timidité d'enfant! Et courageuse, résignée, sereine, — retournant de si bon cœur une vieille robe, portant de si bonne grâce un chapeau d'il y a trois ans, couturière assidue, repasseuse infatigable, disputant au cordonnier les chaussures de ses trop nombreux enfans, et, de ses mains adroites et fortes, restaurant elle-même leurs petits brodequins. Mais si industrieuse, si laborieuse, si dévouée qu'elle puisse être, elle lutte, elle aussi, contre l'impossible. Et quand Amos revient, quand elle lui a humblement passé sa vieille robe de chambre, quand elle a établi autour de lui tout le comfort de leur pauvre intérieur,... il faut bien qu'elle lui présente la note du boucher, lequel refuse un plus long crédit. En pareil cas, un mari pris à court de finance trouve inévitablement sa femme désagréable, et Amos se couche de mauvaise humeur. Il s'endort cependant, et la douce Milly, puisant dans son devoir un redoublement d'énergie et de patience, rallumera sa lampe éteinte pour se remettre, longtemps encore, à ce travail qui la tue... Il y a là un tableau d'intérieur bien simple en ses détails, bien prosaïque, dira-t-on, et d'un *réalisme* assez triste; mais, nous le déclarons naïvement, il fait frissonner.

Milly a pourtant une amie, et une comtesse encore, comtesse, à vrai dire, légèrement apocryphe, car son mari, Polonais d'origine et maître de danse de profession, n'est pas précisément inscrit dans

le livre du *peerage*, ni même dans l'almanach de Gotha. Cette comtesse, née Bridmain, en pleine bourgeoisie de Londres, mais arborant l'écusson douteux des Czerlaski, mène le train d'une femme riche et à la mode. Or elle n'est guère, au fond, plus opulente que mistress Barton; mais elle a un bonhomme de frère qui l'a recueillie, épave conjugale, après quelques mésaventures de ménage, et qui depuis lors l'associe à sa vie errante de vieux célibataire. L'été, ce couple fraternel, mais suspect, court les *eaux* en vogue sur le continent. Il hiverne en revanche dans quelque *villa* des comtés anglais, louée en garni, tantôt ici, tantôt là, cette année à Shepperton. La noblesse du comté a flairé la Bridmain sous la Czerlaski, et tient prudemment à distance cette aventurière, qui à Hombourg seulement, à Nice, ou à Cauterets, a quelque chance de faire admettre son blason de Pologne. Voilà pourquoi la comtesse trouve tant de charme à l'humble mistress Barton. Dans son isolement oisif, elle va jusqu'à goûter le pauvre Amos, qui jamais ne s'est vu à pareille fête, qui prend la comtesse et ses prétendues infortunes au pied de la lettre, s'indigne contre les mauvais procédés du comte, et dans le fond de son âme, rêvant pour la première fois des grandeurs inespérées, fait fonds sur le crédit dont Mme Czerlaski doit jouir, puisqu'elle est en si bons rapports (dit-elle) avec les ministres de sa majesté. O Amos, Amos, que ne vous contentiez-vous, imprudent, de déguster les fins dîners de cette comtesse apocryphe, sans mordre encore à l'hameçon par elle jeté à vos folles espérances! car cette intimité fait jaser déjà. — Où donc le ministre a-t-il les yeux et l'esprit, qu'il hante si assidûment une maison suspecte, y conduise sa femme, et laisse Milly recevoir si souvent les longues visites de cette coureuse inconnue? — Voilà ce que les paroissiens d'Amos se demandent; voilà ce que se demandent aussi les collègues d'Amos, lorsqu'ils se rencontrent au *clerical meeting* chez le riche Ély, qui les héberge le premier mardi de chaque mois. C'est là, autour d'une table bien servie, que le petit synode du district soumet hommes et choses à une discussion tantôt gaie, tantôt sérieuse, mais toujours grave par ses résultats. Là, plus spécialement que partout ailleurs, les absens sont à plaindre. Et il serait difficile de contester ceci après avoir vu comment Amos est passé par ses charitables pairs au fil de la langue la première fois qu'il lui arrive de manquer à la réunion mensuelle.

Il est vrai qu'un incident extraordinaire justifie ces commérages ecclésiastiques. L'intimité des Barton et de leur noble voisine a eu pour résultat inattendu que la comtesse éplorée est venue un beau jour demander asile au pauvre Amos à la suite d'une querelle domestique entre elle et son frère. L'origine de ce démêlé de

famille n'a rien de très aristocratique, car il s'agit de l'incroyable faiblesse de M. Bridmain pour certaine soubrette de la comtesse, une Abigaïl trop jolie, hélas! et trop entreprenante. Il veut l'épouser, ni plus ni moins. La comtesse, d'autant plus scandalisée de cette mésalliance qu'elle n'est pas bien certaine de s'entendre toujours avec sa future belle-sœur et de conserver dans le ménage de son frère la prépondérance absolue dont elle avait pris la douce habitude, s'insurge complétement. C'est alors que, rompant tout pacte avec ce frère bien renté, mais aveuglé par la passion, elle se réfugie chez « ses bons amis, » qui la reçoivent avec tous les honneurs de la guerre. S'ils savaient ce que va leur coûter cette héroïque hospitalité! Milly d'abord y perdra tout repos, car la comtesse, avec tous ses grands airs, ses nonchalantes habitudes, ses délicatesses de mijaurée *fashionable*, porte un incroyable désordre dans l'étroit ménage où elle a fait invasion, escortée de ses malles, qui emplissent une chambre, et de son petit chien, qui vit de crème fouettée. Amos cependant court de bien autres dangers, et sa bonne renommée en reçoit de mortelles atteintes. Ne le soupçonne-t-on pas de nourrir pour la coquette princesse, qu'il a, dit-on, attirée sous son toit, des sentimens incompatibles avec la fidélité qu'il doit à Milly? Ne déplore-t-on pas l'aveuglement de cette brave et digne femme qu'une perfide amie vient ainsi outrager à domicile? Quel beau sujet de sarcasmes pour la méchante mistress Patten, de vertueuse indignation pour l'excellente mistress Hackit, sans compter les dires venimeux du docteur Pilgrim et le chorus des deux paroisses, Knebley et Shepperton, se renvoyant d'échos en échos la triste nouvelle, suivie de longs anathèmes : *Quomodo cecidit potens?* etc.

Ni Milly, ni Amos ne sont en état de parer aux difficultés d'une position si délicate. Un peu las de leur comtesse, mais n'osant en rien témoigner, et honteux de marchander à une si flatteuse amitié les sacrifices qu'elle leur impose sans le savoir, ils laissent s'éterniser de jour en jour cette hospitalité si mal interprétée, si périlleuse. Et Dieu sait comment tout ceci finirait sans un coup de tête de l'honnête Nanny, la servante factotum du pauvre ménage, laquelle, lasse des impertinences de Mme Czerlaski et des soins qu'elle exige pour son affreux petit doguin, — plus lasse encore des méchans propos dont le long séjour de la comtesse est devenu l'occasion, — se décide à un heureux éclat d'impertinence plus qu'à moitié prémédité. La comtesse, — qui d'ailleurs vient de faire sa paix avec son frère en acceptant « les faits accomplis, » — quitte aussitôt le presbytère, laissant derrière elle, cela va sans dire, quelques dettes criardes dont Amos reste moralement responsable. Dans ce pauvre verre d'eau, — après cet heureux départ, — la tempête continue à sévir.

Sous la tâche trop lourde dont le ciel a fait son lot, Milly est en voie de succomber. La naissance du septième enfant va faire six orphelins. Et après avoir souri parfois, — impitoyables que nous sommes, — devant ces misères dont, si poignantes qu'elles soient au fond, la trivialité semble éloigner l'intérêt, nous assistons à ce spectacle navrant, la mort d'une bonne et pieuse mère qui laisse ici-bas une famille sans appui.

« Amos et mistress Hackit étaient debout près du lit, quand Milly ouvrit les yeux.

« — Chère enfant, mistress Hackit est venue vous voir.

« Milly sourit, et la regarda de ce regard étrange et comme lointain, indice de la vie qui se retire.

« — Les enfans viennent-ils? demanda-t-elle avec effort.

« — Ils seront ici dans un instant.

« Elle ferma les yeux de nouveau.

« On entendit la voiture s'arrêter. Amos et mistress Hackit descendirent ensemble. Celle-ci insinua qu'il faudrait faire rester la voiture pour remmener les enfans après qu'ils auraient vu leur mère. Amos fut de cet avis.

« Ils étaient tous les six dans le triste petit salon, les six mignons enfans, — de Patty l'aînée à Chubby le petit dernier, — tous, avec les yeux de leur mère; tous, excepté Patty, contemplant leur père avec une vague terreur, lorsqu'il entra. Patty comprenait le grand chagrin que Dieu leur envoyait, et tâcha de comprimer ses sanglots dès qu'elle entendit les pas de son père.

« — Mes enfans, dit Amos soulevant Chubby dans ses bras, Dieu va nous prendre votre chère maman et l'emmener avec lui. Elle veut vous voir pour vous dire adieu. Il faut faire en sorte d'être bien sages et de ne pas pleurer...

« Il n'en put dire plus long, et se détourna pour voir si Nanny était là avec Walter. Puis il ouvrit la marche sur l'escalier, conduisant Dickey de la main libre qui lui restait. Mistress Hackit suivait avec Sophy et Patty; puis venait Nanny avec Walter et Fred.

« On eût dit que Milly avait discerné, tandis qu'ils montaient, le bruit léger de leurs petits pas, car, lorsqu'Amos entra, elle avait les yeux tout grands ouverts, regardant du côté de la porte. Tous se rangèrent près du lit. Amos était le plus rapproché de l'oreiller, tenant dans ses bras Chubby et Dickey; mais la mourante fit signe que Patty devait passer en avant, et, serrant la main de la pauvre petite horriblement pâle :

« — Patty, dit-elle, je m'en vais loin de vous. Aimez bien votre papa, consolez-le bien. Prenez soin de vos frères et de vos sœurs. Dieu vous secondera.

« Patty demeura très calme, et dit : — Oui, maman.

« La mère, d'un mouvement de ses lèvres livides, invita la chère enfant à se pencher pour lui donner un baiser. Alors la grande angoisse de Patty se trouva plus forte que son vouloir, et ses sanglots éclatèrent. Amos l'attira vers lui, et lui appuya la tête bien doucement sur son cœur. Milly cependant avait fait signe à Fred et à Sophy, et d'une voix déjà plus faible : — Patty, leur dit-elle, essaiera d'être votre maman lorsque je ne serai plus là,

chers petits bijoux... Vous serez sages,... vous ne la tourmenterez plus.....

« Ils se penchèrent vers elle, et elle passa une main caressante sur leurs têtes blondes; elle baisa leurs joues humides. Ils pleuraient, les pauvres enfans, parce que leur maman était malade et parce que leur papa semblait bien triste, mais au fond ils pensaient que peut-être la semaine prochaine tout irait comme par le passé.

« Les plus jeunes furent soulevés et placés sur le lit pour qu'elle les pût embrasser. Le petit Walter disait : — Maman ! maman ! — Et il étendait vers elle, avec un sourire, ses bras potelés. Chubby au contraire était fort sérieux dans son ébahissement; mais Dickey, qui, la bouche béante, était resté les yeux fixés sur sa mère depuis son entrée dans la chambre, fut tout à coup saisi de l'idée que maman s'en allait quelque part : son petit cœur se gonfla, et ses pleurs débordèrent à grand bruit.

« Alors mistress Hackit et Nanny les emmenèrent tous... »

Et le lendemain on couchait dans la même tombe, avec la douce jeune mère, l'enfant dont la naissance lui coûtait la vie. La neige de Noël recouvrait le cimetière d'un épais linceul.

Amos avait accompagné le convoi; un autre officiait. Quand il rentra seul dans sa demeure déserte, quand il voulut revivre par le souvenir les années qu'il avait passées avec la chère morte, une affreuse pensée, qui lui était nouvelle, se fit jour en son âme. Sa tendresse pour elle, cette tendresse qu'il avait crue irréprochable, lui apparut dans toute son inertie égoïste, dans toute son insuffisance, dans toute sa pauvreté. Il se rappela d'affectueuses plaintes qu'il n'avait pas écoutées, de doux reproches auxquels il avait légèrement répondu, des souffrances voilées dont il lui appartenait, à lui, de scruter le mystère et d'alléger le poids... Mais cette lueur tardive de l'intelligence, ce remords inopportun et vain, à quoi maintenant pouvaient-ils servir?

Nulle consolation intérieure par conséquent; du dehors cependant, les marques de sympathies venaient en assez grand nombre. Mieux que le départ de l'illustre comtesse, la mort de Milly avait opéré dans l'opinion un retour favorable au pauvre Amos. Chacun lui venait en aide. Ses collègues au moyen d'une souscription faite entre eux seuls, M. Oldinport par un prêt libéral et spontanément offert, le dégagèrent de ses embarras pécuniaires les plus pressans. Mistress Hackit avait en quelque sorte adopté Dickey, plus heureux et mieux portant dans la cour de la ferme, au milieu des vaches et de la volaille, qu'il ne l'eût été sous le toit de la pauvre *manse*. Les *misses* Farquhar, ces dédaigneuses personnes, éprises de Fred et de Sophy, leur donnaient assidûment des leçons d'écriture et de géographie. Il n'eût tenu qu'à la bonne petite Patty d'être aussi de fête au dehors; mais Patty restait avec son père, et ne voulait pas de meilleure joie que, le soir venu, assise à ses pieds sur un tabouret,

devant le feu, de poser sa tête sur les genoux d'Amos, et de sentir sur sa tête la main du pauvre homme.

Aussi, lorsque le printemps revint, l'amertume n'était plus la même. Il s'y mêlait au moins quelques bons sentimens de reconnaissance, et aussi un retour de confiance, plus ou moins légitime, dans un mérite auquel on semblait enfin rendre justice... C'est justement alors qu'arrive une lettre de M. Carpe, le curé titulaire, intimant au pauvre Amos qu'en vertu de la clause résolutoire insérée dans leur traité, M. Carpe entend venir administrer lui-même la paroisse de Shepperton. En conséquence, après un délai de six mois, le délégué devra cesser ses fonctions. Et pourquoi ce parti si soudainement pris par cet impitoyable curé? Simplement parce qu'il a un beau-frère à placer, que Shepperton convient à ce beau-frère, et qu'après en avoir expulsé le pauvre Barton, la nouvelle dévolution de sacerdoce deviendra chose toute simple.

Cy fine, comme disaient nos aïeux, *cy fine* la tragi-comédie des *Infortunes d'Amos Barton* (1). Il nous faudra quitter Shepperton et aller jusqu'à Milby, la ville voisine, si nous voulons assister à d'autres luttes, à d'autres souffrances, à d'autres martyres d'un ordre plus relevé.

Milby est la ville manufacturière, sans repos et sans charme, sise en pays plat et prosaïque, où l'esprit religieux s'est endormi, étouffé sous les préoccupations industrielles et le culte du *make-money*. Le pasteur officiel, vieilli sous le harnais, casanier, routinier, gardant le plus clair du peu d'activité qui lui reste pour les jeunes pensionnaires qu'il prépare aux examens de Cambridge ou d'Eton, laisse son troupeau dévaler sur les chemins battus. Il n'en est ni moins considéré, ni moins aimé pour cela. On lui tient compte de son obligeance, de son hospitalité facile, de son indulgence, qui vraiment lui coûte peu. Il est d'ailleurs au pair avec ses émules. Les cultes dissidens ne lui font aucune concurrence périlleuse. Les anabaptistes, fort endettés, en sont réduits à sous-louer la moitié de leur chapelle à un marchand de soieries. Il faudrait, pour trouver quelques *specimina* méthodistes, fouiller les recoins les plus obscurs des ruelles les plus fangeuses, des faubourgs les plus écartés. Les indépendans eux-mêmes, dont la chapelle, appelée Salem, brille, dans la grande rue, de tout l'éclat de ses briques rouges, bien qu'ils comptent dans leur congrégation quelques censitaires riches et bien famés, n'ont pas su prendre, — malheureux dans le choix de leurs ministres électifs, — un ascendant marqué, une puissance réelle de propagande. De ces prédicateurs que Salem a vus

(1) *The sad Fortunes of the Rev. Amos Barton.*

se succéder, celui-ci, buveur trop indiscret, se querellait aussi trop souvent avec sa femme; les doctrines de celui-là, par trop avancées, frisaient les limites de l'*antinomianisme;* un troisième, fort à la mode dans les districts miniers, le prédicateur favori des houillères et des forges, s'adonnant à la poésie, adressait trop souvent ses vers aux jeunes *ladies* de sa communauté. En somme, la chapelle libre restait à moitié vide, et dans le temple officiel, plus assidûment fréquenté, on ne voyait que belles dames étalant leurs toilettes, jeunes gens attirés par cette exhibition hebdomadaire; en somme beaucoup de tiédeur, beaucoup de légèreté, une soumission purement matérielle aux observances du culte, tous les indices d'une tradition qui se perpétue, s'affaiblit, et va se perdant peu à peu, comme certains fleuves s'absorbent, sur la fin de leur cours, dans des sables muets.

C'est alors qu'en un pauvre faubourg exclusivement habité par la population ouvrière de Milby un jeune ecclésiastique vient s'établir. Il est de bonne famille, riche, et d'un extérieur distingué. C'est pourtant chez une pauvre veuve qu'il a élu domicile. Misérablement meublée, sa chambre, disons mieux, sa cellule, n'offre aucune ressource, ni d'agrément, ni de bien-être. Au surplus, il n'y vit guère. C'est la tente où, le soir, il vient reposer sa tête. La journée entière est employée aux bonnes œuvres, à la propagande infatigable. Tryan, — c'est son nom, — appartient à cette école dite évangélique, dont Venn fut, il y a quelque trente ans, l'un des principaux promoteurs, — école dont nous n'avons pas à exposer le dogme particulier, mais à constater seulement et le succès passager, et le déclin. Comme tant d'autres tentatives du même ordre, plus fréquentes chez les protestans, mais qui se sont produites même au sein de l'unité catholique, elle a fait un certain bruit, soulevé beaucoup de polémiques, produit un peu de bien, et servi en définitive à la manifestation de quelques rares vertus, de quelques dévouemens exceptionnels.

L'évangélisme, introduit ainsi à Milby, fait peu à peu son chemin, des rangs inférieurs montant plus haut, s'élevant des ouvriers tisserands aux bourgeois, qui constituent, à vrai dire, la seule aristocratie de la cité marchande. Là il rencontre des résistances. Tryan, jusqu'alors confiné dans une chapelle banale (*chapel of ease*), où ses prédications se trouvent comme isolées et restreintes, s'adresse au recteur pour obtenir le droit de faire dans l'église paroissiale une instruction du soir. Cette démarche est le premier signal des hostilités. La ville s'émeut, se partage. Il y a des *tryanites* et des *anti-tryanites*. Ces derniers appartiennent à la portion la moins religieuse de la communauté; usant néanmoins d'une tactique assez vulgaire, c'est au nom de l'orthodoxie, et au nom du vieux ministre

par qui elle est représentée, qu'ils protestent avec fureur. A leur tête est l'homme d'affaires le plus occupé du district, l'avocat Dempster, qui se fait fort de garantir Milby contre les « envahissemens de l'hypocrisie » et les innovations en matière de dogme. Front d'airain, langue toujours prête, cœur sans pitié, esprit fertile en intrigues, en calomnies de tout genre, Dempster n'est pas un adversaire à dédaigner. Par ses soins, un comité se forme, des délégués sont nommés pour aller demander au recteur de repousser la requête de Tryan. Dempster est un de ces délégués. Il ne déploie pas en vain sa perfide éloquence. Le recteur cède à ce qu'il croit être le vœu de l'opinion. L'antagoniste de Tryan rentre vainqueur à Milby, où ses affidés lui ont organisé d'avance une espèce d'ovation populaire.

Moins bien apparenté, moins bien appuyé, Tryan resterait écrasé sous ce premier échec : il l'accepte en homme de cœur, presque certain d'avoir sa revanche. Il l'obtient en effet à l'époque de la tournée pastorale. L'évêque, devant lequel il a porté, comme en appel, la décision défavorable du recteur annule cette décision, et Dempster à son tour goûte l'amertume de la défaite. Naturellement il ne se croit pas définitivement battu, et, comme il le dit en son langage brutal, il tient en réserve pour M. Tryan « plus d'une verge dans le vinaigre; » mais à cet homme, dont l'insolente prospérité fascinait les âmes vulgaires, scandalisait et révoltait les honnêtes gens, la Providence réserve de cruelles expiations.

Avant de les subir, il est lui-même l'instrument d'une autre expiation terrible et poignante. C'est elle qui, à vrai dire, fait le fond de ce troisième récit (1). En épousant, au début de sa carrière, la belle Janet Raynor, jeune fille sans fortune, Dempster avait voué au malheur une de ces créatures d'élite, à qui la nature a départi ses meilleurs dons. Chaleur d'âme, générosité de cœur, fierté de sentimens, elle avait tout ce qui fait aimer et respecter une femme. Malheureusement, sous le despotisme brutal de ce tyran domestique, ces riches instincts se sont tournés contre elle. Après quelques mois d'un bonheur qu'elle s'est elle-même forgé plutôt qu'elle ne l'a reçu de lui sont venues des années de misère morale qui, petit à petit, ont émoussé en elle la délicatesse de la pensée, la noblesse des instincts. Dominée, froissée, insultée, elle a fléchi, elle a souffert, elle a pardonné; mais contre ses tristesses sans cesse aggravées, contre ses terreurs sans cesse renaissantes, il lui a fallu chercher un refuge. La religion le lui eût peut-être donné : nous avons vu ce qu'était à Milby la religion. La mère de Janet, mistress Raynor, dont elle est idolâtrée, n'a aucune autorité protectrice, et ne peut que la plaindre,

(1) *Janet's Repentance.*

non la conseiller ou la secourir. A défaut de sa mère, si Janet avait des enfans! mais le ciel, lui refusant cette bénédiction, a écarté d'elle ces témoins naïfs, dont le regard innocent et redoutable protége, garde invisible, la pureté du foyer domestique. Ainsi abandonnée et dans son isolement obsédée de souvenirs pénibles, de sinistres prévisions, — familiarisée d'ailleurs par son mari lui-même avec un vice dont il est atteint et comme gangrené depuis sa jeunesse, — Janet, cette charmante femme, type altier de la beauté pâle et brune, type charmant de la bonté secourable et dévouée, Janet s'est asservie aux habitudes les plus abjectes. Détachée du livre, une seule page dira, — nous n'osons le dire nous-même, — en quelles profondeurs était tombé cet ange déchu.

Après une longue séance à la taverne, Robert Dempster revient chez lui dans un état qui lui permet à peine de retrouver sa porte :

« A cette porte, peinte en vert, était fixé un lourd marteau, et bien que l'avocat eût toujours un passe-partout dans sa poche, encore se servait-il souvent de ce marteau. Ainsi fit-il le soir dont nous parlons. Orchard-Street retentit de ce tonnerre, et après une seule minute d'attente un second roulement se fit entendre, plus éclatant que le premier. Une minute s'écoule encore, sans que la porte se soit ouverte. M. Dempster alors, marmottant quelques imprécations, prit sa clé, et, avec moins de difficulté qu'on n'aurait pu le craindre, parvint à l'introduire dans la serrure. Quand il eut ouvert, pas de lumière dans le corridor : « Janet!... » — Ce mot, prononcé d'une voix irritée, résonna du haut en bas de la maison : « — Janet!... » Il fallut réitérer cet appel avant que sur l'escalier se fît entendre une marche lente, et que le reflet d'une lumière vacillante vînt éclairer la muraille du corridor.

« Malédiction sur cette idiote!... Elle peut à peine se traîner!... Avancez!... Venez-vous, oui ou non? »

« Il attendit quelques secondes encore, et seulement alors, au tournant du couloir intérieur qui débouchait sur le corridor principal, se dessina la haute taille d'une femme qui tenait, à demi renversé, un lourd flambeau de salon, en métal argenté.

« La voilà. Un vêtement léger flotte librement sur elle, révélant çà et là les riches contours et la grâce élégante de ce beau corps. Une masse pesante de cheveux d'un noir d'ébène, échappés du lien qui les retenait, pend en désordre sur ses épaules nues... Ses yeux noirs, tout grands ouverts, ont un regard étrangement fixe, d'où la vue semble absente, au moment où elle fait ainsi halte, debout, chancelante et muette, devant son mari.

« — Je vous apprendrai à me faire attendre dans les ténèbres, livide hébétée que vous êtes!... — Et il s'avançait lentement, d'une allure appesantie par l'ivresse... — Ah! je vois... Vous êtes retombée dans votre péché mignon, ma bacchante!.. Eh bien! j'ai au bout de mes bras de quoi vous rendre à vous-même.

« Posant sa large main sur l'épaule de la malheureuse, qu'il fit tourner sur elle-même et poussa devant lui, Dempster la conduisit ainsi, lentement, dans la salle à manger, dont la porte s'ouvrait à gauche du corridor.

« Il y avait là, sur la cheminée, un portrait de la mère de Janet, — une femme âgée, aux cheveux gris, aux yeux noirs, peinte avec un bonnet à petits plis, coquettement ajusté. Ne vous semble-t-il pas que ces yeux s'attristent, et qu'ils expriment une sorte d'angoisse au moment où ils voient Janet, — non pas tremblante, non,... mieux vaudrait qu'elle tremblât! — mais debout, sans appréhension, majestueuse et belle, stupéfiée, immobile, tandis qu'un bras robuste se lève pour s'appesantir sur elle?... Le premier coup est frappé!... un second,... un troisième tombent ensuite... Et sûrement la pauvre mère entend le cri arraché soudain par la souffrance physique à cette statue tout à l'heure impassible : — Oh! grâce! pitié, Robert!... »

A un tableau pareil tout esprit délicat reprochera la brutale vérité des touches, la crudité des détails; mais n'oublions pas les libertés spéciales dont peut user un compatriote de Hogarth, un contemporain de George Cruikshank, et, puisque ce dernier nom est venu sous notre plume, songeons à ces planches d'une sauvage énergie où le caricaturiste *teetotaller* a dénoncé les crimes de *la Bouteille* (1).

Janet, que ces indignes traitemens, devenus habituels, trouvent résignée, et qui, nonobstant quelques révoltes passagères, cède en général à l'ascendant tyrannique du maître qu'elle a aimé, Janet s'associe, dans le principe, aux manœuvres employées contre le jeune ministre évangélique. Elle prête sa plume aux libelles diffamatoires que Dempster multiplie contre Tryan. Un jour vient cependant où ces perpétuels orages de la vie domestique amènent une catastrophe décisive; Dempster, aveuglé par la colère et la boisson, jette hors de son lit, hors de sa maison, la femme qui, trop courageuse et trop lâche à la fois, n'a su ni se soumettre ni se refuser absolument aux outrages dont il l'accablait. Pieds nus, à peine vêtue, sous la bise froide d'une nuit de novembre, l'infortunée en est réduite à chercher asile chez une femme qui l'avait connue jadis, et qui depuis avait cessé de la voir, par ménagement pour l'opinion. C'est à ce moment de détresse profonde, où s'écroulent à la fois tous les étais de sa vie, où elle se trouve d'une heure à l'autre sans ressource aucune, sans protection, en face de la misère hideuse, de la faim menaçante, et sous le coup d'un irréparable scandale, c'est alors que Janet, humiliée et repentante, vient s'agenouiller aux pieds du prêtre qu'elle raillait, qu'elle insultait naguère. Ils se sont rencontrés par hasard au chevet d'une pauvre femme malade, morte ensuite dans leurs bras. Un regard, un simple regard échangé les a révélés l'un à l'autre, et de même qu'elle se souvient de lui au fort de l'adversité, de même, quand elle vient à lui, le trouve-t-elle plus

(1) *The Bottle*, série de planches complétée par celle que Cruikshank a intitulée *Drunkard's Children* (*les Enfans de l'Ivrogne*).

zélé à la servir et à la sauver qu'il ne l'eût peut-être été pour toute autre.

Ce n'est pas un des moindres mérites de ce récit que d'indiquer, sans trop y insister, l'espèce d'attrait humain qui se mêle à ces relations si imprévues établies entre deux êtres partis de si loin pour se réunir à un moment donné de leur vie. Le zèle un peu fiévreux de Tryan, de cet apôtre phthisique qui sent la vie lui échapper, et la soif de repentir qui dévore Janet une fois ramenée au bercail, donnent à leurs rapports, et sans qu'ils s'en doutent, quelque chose de passionné. Une confiance absolue s'est établie entre eux dès le premier jour. Tryan, pour enhardir les aveux spontanés de sa pénitente, — nous laissons à dessein subsister ce mot, bien que la confession, à proprement parler, ne soit pas admise dans le culte évangélique, — Tryan, disons-nous, lui a livré le secret de sa propre conversion, résultat d'un remords que rien n'apaise. Janet, à son tour, s'est révélée à lui dans toute l'ignominie du vice qu'elle a si longtemps laissé régner sur elle. Entre ces deux âmes sœurs, aucun voile désormais, et par cela même un mutuel attrait qui, selon toute apparence, les unirait à la longue. Rien ne s'y serait absolument opposé, car Janet est devenue veuve peu de temps après la catastrophe qui l'a ramenée dans la voie du salut, et sans que Dempster, qu'elle a soigné avec un admirable dévouement pendant sept longs mois de tortures physiques et d'aliénation mentale, ait pu la frustrer des droits que sa mort lui donne. Elle est donc libre, elle est riche,... mais Tryan se meurt. Jusqu'au dernier jour il lutte, infatigable missionnaire, et prodigue cette vie dont il sait le terme prochain, comme s'il puisait dans l'éternité elle-même. Janet comprend cet héroïque suicide : elle aussi, dans le bien, porterait cette abnégation complète; elle attend donc patiemment, et sans risquer de tentatives inutiles, que les progrès du mal forcent Tryan à se retirer de la lice. A ce moment prévu, elle accourt auprès de lui, elle l'attire auprès d'elle dans une *villa* toute prête à le recevoir. C'est là que, bercé d'illusions auxquelles il se prête complaisamment, entouré de soins que le moindre sourire de ses lèvres mélancoliques paie au centuple, il achève sans regrets une existence noblement sacrifiée. A l'heure suprême, et quand la mort est entre Janet et lui, comme serait le prêtre appelé à joindre leurs mains, une double révélation s'accomplit à la fois en chacun d'eux. Illuminés d'une clarté soudaine, ils savent enfin lire dans le sentiment qu'ils éprouvent et dans celui qu'ils inspirent. Jusqu'alors, Tryan n'avait cessé de parler en prêtre à cette femme inclinée devant lui; mais au moment des adieux un mot suprême lui échappe quand il la voit absorbée en un dernier désir, l'oreille encore tendue, le cœur

palpitant, le regard noyé de larmes. — Un baiser, lui dit-il, avant la séparation! — Et le saint baiser est accordé, comme une promesse suprême, baiser de fiançailles échangé sur le seuil du tombeau.

Pour faire mieux comprendre la donnée fondamentale de ce dernier récit, nous avons dû détacher les principaux personnages des groupes nombreux parmi lesquels ils se meuvent. C'est ainsi que sont restés de côté les profils des dévotes de Milby, esquissés avec une remarquable finesse. Il faut bien y revenir cependant, ne fût-ce qu'en peu de mots, pour ne pas omettre un des traits les plus caractéristiques de ces tableaux de mœurs. Parmi ces dévotes, vouées presque toutes, depuis plus ou moins de temps, à un célibat plus ou moins irrémédiable, on nous en montre plusieurs pour lesquelles Tryan n'est pas seulement un serviteur de Dieu, mais aussi un beau jeune homme blond, aux lèvres vermeilles, à la voix sonore, et qui exerce sur elles une influence tout à fait indépendante du sentiment religieux. Si elles adoptent avec enthousiasme ses doctrines bien ou mal interprétées, si elles prêtent un concours zélé à ses bonnes œuvres bien ou mal appréciées, il est clair, — c'est M. George Eliot qui l'affirme, et nous ne pouvons que reconnaître à cet égard son incontestable compétence, — il est clair que certaines arrière-pensées, mieux définies ou plus vagues suivant l'âge et le caractère de chacune, sont au fond de cette piété tant soit peu complexe. La conversion de Janet, le courage qu'elle puise dans les entretiens du jeune ministre, ne dérivent-ils pas de la même source? On est tenté de le croire, et de tous ces aperçus finement indiqués, une impression générale demeure qui n'est pas précisément très favorable à cette interprétation particulière du dogme chrétien par laquelle est autorisé le mariage du prêtre. De tous les ministres que M. George Eliot nous montre l'un après l'autre, un seul répond à l'idéal de quasi-perfection que nous cherchons dans ces représentans de l'autorité divine, — et celui-là n'est pas marié. Un autre, nous l'avons vu, est le type de la médiocrité souffreteuse aux prises avec des misères mesquines; inspirant plus de pitié que de respect, il traîne après lui une famille dont il ne peut assurer l'existence précaire, une compagne qu'il laisse littéralement mourir à la peine, usée par les anxiétés, les privations et les fatigues. Le malheureux Amos Barton, servant ainsi de complément à la démonstration, semble inventé tout exprès pour corroborer l'opinion qu'on a pu concevoir à propos de Tryan.

Un autre trait de la condition sacerdotale en Angleterre vivement relevé par le livre qui nous occupe, c'est l'anomalie flagrante qui résulte de la situation matérielle faite au clergé. Plus riche-

ment rétribué que partout ailleurs, il n'en est pas moins, pris en masse, dans une infériorité pécuniaire qui, mal appréciée, le dégrade. Cette infériorité se complique et s'aggrave de tout ce qui met le prêtre de pair avec le commun des hommes. Célibataire, il n'en subirait pas aussi durement les conséquences, soit parce que son salaire serait presque partout suffisant, soit aussi parce que sa maison, moins transparente, l'abriterait mieux contre les investigations médisantes et méprisantes auxquelles il est évidemment exposé. Marié, il est plus pauvre, et sa pauvreté se révèle à plus de regards. Nous revenons ainsi, par d'autres chemins, à la conclusion qui nous était suggérée tout à l'heure.

Cette conclusion, nous ne la sentirions pas aussi sûre, étayée simplement par des récits qui, si fidèlement minutieux qu'ils puissent être, ne sont après tout que des inventions romanesques; mais si nous nous avisons, — ce qui est une assez bonne méthode critique, — de contrôler le roman par les témoignages les plus authentiques de la vie réelle, nous arrivons exactement au même résultat. Ainsi, pour ne parler que de faits tout récens, on vient de voir, aux assises de Glocester, condamner un ecclésiastique de quelque renom dans les circonstances suivantes. Marié fort jeune à une fille de rang inférieur (oserons-nous dire qu'elle était la *bar-maid* ou demoiselle de comptoir d'une taverne connue?), il vivait avec elle depuis des années, heureux père d'une famille nombreuse, ministre bien renté d'une paroisse populeuse et riche. Sa femme un jour, pénétrée d'une tristesse dont il n'avait jamais pu deviner la cause, tombe à ses pieds et lui révèle qu'à l'époque de son mariage, séduite par un des jeunes commis attachés à l'établissement où il l'avait connue, elle était déjà indigne de devenir la femme d'un honnête homme. Elle lui avoue encore que depuis elle a cédé aux obsessions de son séducteur, et que, déjà mère de famille, oubliant tous ses devoirs, elle a trahi la confiance de son mari, méconnu ses bontés et son dévouement. Des années s'étaient écoulées depuis cette dernière faute sans effacer le remords qu'elle en éprouvait. En face de ces aveux presque inexplicables, M. Smith, saisi d'une colère aveugle, d'un ressentiment qui n'admet pas le pardon, ne se souvient plus qu'il est prêtre. Le repentir de sa femme l'a touché; mais du complice qu'elle lui dénonce il veut tirer une vengeance cruelle. Nouant alors, avec une persistance qui l'a perdu, les fils d'une odieuse intrigue, il dicte à sa femme, non pas une, mais deux ou trois lettres par lesquelles, se disant veuve, elle convie à un nouveau rendez-vous son ancien amant, devenu veuf, lui aussi. Cet homme, indifférent d'abord, cède enfin à ces instances réitérées, et se trouve ainsi attiré dans un lieu désert, où le mari outragé,

tenant d'une main un *revolver*, de l'autre une sorte d'assommoir, l'accable de coups et le laisse presque mort sur la place.

Tels sont les faits hautement avoués par le ministre Smith devant les jurés du Gloucestershire, et qui lui ont valu, sévèrement, mais justement appréciés, une condamnation pénale à quatre années de prison. Ne viennent-ils donc pas à l'appui des réflexions que nous suggérait l'analyse des *Scènes de la Vie cléricale?* On nous dira peut-être que ce sont là des circonstances tout à fait exceptionnelles. Nous répondrons que celles-là seules fixent l'attention, et que, dans le train de la vie quotidienne, mille incidens passent inaperçus, qui ont le même sens et portent avec eux le même enseignement. Il nous suffira, pour le prouver, de citer encore l'exposé succinct d'un procès raconté sous ce titre : *A Romance of real life, — Buchanan V. Chatto,* presque en regard du compte-rendu de l'affaire Smith.

« Le demandeur poursuit le recouvrement d'une somme de neuf livres onze shillings et six *pence*, montant d'une lettre de change protestée. Le défendeur admet sa dette. Il expose qu'il est membre du clergé de l'église d'Angleterre et curé de Saint-Philippe, Bethnal-Green (1). Il y a cinq ans, mis en rapport avec une personne du nom de Haig et se trouvant aux prises avec les nécessités les plus pressantes, il pria cette personne de lui procurer un emprunt de trois cents livres sterling, s'offrant à trouver des garanties suffisantes et à payer une prime de tant pour cent, sur la somme prêtée, à l'intermédiaire officieux qui la lui aurait fait obtenir. Haig refusa la prime, et se fit souscrire pour ses soins un billet de sept livres dix shillings payable à tout événement, soit qu'il eût ou non trouvé la somme dont le défendeur avait un si impérieux besoin. Le défendeur essayait alors de gagner sa vie en donnant des leçons; mais, victime d'une mauvaise chance permanente, il se vit réduit à accepter la place de chapelain dans une prison de comté, aux appointemens de vingt-cinq livres par an (six cent vingt-cinq francs). Depuis lors seulement, il est devenu curé de Saint-Philippe avec quatre-vingts livres (deux mille francs) de traitement. Sous le coup d'une éviction pour non-paiement de loyers, il a dû, tout récemment, engager d'avance son revenu afin de pouvoir s'acquitter envers son propriétaire. Il est prêt à jurer qu'il n'a reçu ni un *farthing* du prêt que Haig devait lui procurer, ni quoi que ce soit en représentation du billet qu'il lui avait souscrit dans les circonstances détaillées plus haut.

« On objecte au défendeur qu'il a renouvelé ce billet en faveur de la personne à qui Haig l'avait passé. — Je n'ai pas voulu, répond-il, manquer à ma parole. Je me regarde comme lié par ma signature. J'aurais pu me faire délier par la cour des insolvables; je ne l'ai pas voulu. Légalement, j'aurais pu être libéré (*whitewash'd*), mais une libération pareille ne vaut rien en bonne morale.

« Le juge insiste, désirant savoir quelles sont les ressources du défendeur,

(1) Un des plus misérables faubourgs de Londres.

et quels termes il réclame pour s'acquitter peu à peu. Le défendeur répond en rougissant qu'il est actuellement sous le coup des privations les plus dures. Il a une femme, trois filles adultes, et pour tous moyens d'existence, en sus de son salaire comme curé, un seul pensionnaire, lequel est un jeune homme de leurs parens, nourri, logé, instruit moyennant cinq livres sterling pour toute l'année. La femme du défendeur ajoute que le mobilier de la maison n'est pas encore payé. Elle n'a point apporté de fortune à son mari. Elle reçoit parfois des cadeaux de vêtemens. Sans ces cadeaux, elle ne saurait comment se suffire. Ils ont donné un concert où miss Chatto a joué. Ce concert n'a fait qu'ajouter à leurs dettes un supplément de dix livres sterling. — Ici le juge interrompt mistress Chatto. Il ne peut, dit-il, supporter plus longtemps de si navrans détails, et, bien à regret, manifestant au défendeur toute la sympathie que lui fait éprouver la triste situation contre laquelle il lutte, *son honneur* limite à une livre sterling et dix shillings l'à-compte trimestriel que le détenteur de la lettre de change pourra exiger. »

Ces documens authentiques, on le voit, vont bien au-delà des romans que nous avons analysés d'abord; mais ils prouvent la stricte exactitude des données de l'écrivain, et peut-être aussi celle des déductions qui nous ont semblé ressortir de ses curieux récits. Écrits avec une sorte d'ironie contenue, que tempère une sensibilité vraie, ils sont irréprochables, ce nous semble, comme études de mœurs provinciales. Le romancier ne s'y montre peut-être pas très habile artiste, et une ordonnance meilleure des incidens, une sobriété qui élaguerait quelques détails superflus, qui supprimerait, dans la foule des personnages mis en scène, quelques figures parasites, ajouteraient certainement à la valeur littéraire de ces deux volumes; mais le mérite dominant, le mérite réel des récits de M. George Eliot, — mérite qui échappe au contrôle de la critique ordinaire, — est, avant tout et surtout, dans les précieux renseignemens qu'ils donnent sur le mécanisme de l'établissement religieux en Angleterre, les rapports des sectes entre elles, l'influence locale que chacune exerce, les liens qui unissent le prêtre avec les âmes dont il a charge. Aucun autre livre du même ordre n'a mieux éclairé ces questions délicates, et ne nous a semblé mieux fait pour inspirer le désir de les étudier plus à fond, en montrant ce qu'elles ont d'intéressant pour le cœur, d'attrayant pour l'intelligence. Amuser n'est plus la seule mission du roman; on veut, de nos jours, qu'il serve en outre de véhicule à des notions exactes sur la société dans laquelle se meut l'individu, et aussi sur l'individu dont les vices ou les vertus exercent à leur tour dans ce milieu une influence incontestable. Le recueil de nouvelles dont nous venons de nous occuper répond à cette double exigence. De là le secret du succès qu'il a obtenu chez nos voisins; de là cette attention spéciale que nous lui avons accordée.

E.-D. Forgues.

THOMAS JEFFERSON

SA VIE ET SA CORRESPONDANCE

II.

FORMATION ET TRIOMPHE DU PARTI DÉMOCRATIQUE AUX ÉTATS-UNIS.

I. *The Writings of Thomas Jefferson, being his Autobiography, Correspondence, Reports, Messages, Addresses and other Writings, official and private; published by the order of the joint Committee of Congress on the Library, from the original manuscripts, deposited in the department of State*, New-York 1853-1854. — II. *The History of the United-States of America from the adoption of the federal Constitution to the end of the sixteenth Congress*, by Richard Hildreth, 3 vol., New-York 1851-1852.

I.

Pour un homme d'esprit et de bonne compagnie qui a le goût de la politique sans avoir la passion de la responsabilité et de la lutte, et qui aspire aux honneurs sans être tenté par l'ambition d'être, suivant la belle expression de sir Robert Peel, « un hardi pilote au milieu de la tempête, » il n'est pas de plus charmant plaisir que l'activité un peu paresseuse de la vie diplomatique. Avoir l'esprit occupé des plus grandes questions, être mêlé aux plus grandes affaires et n'être que rarement appelé à prendre une décision, avoir pour principale mission d'observer et de plaire, n'agir le plus souvent qu'en vertu d'instructions qui vous couvrent, ne répondre que de soi-même, n'être jugé que par des connaisseurs, ne pas relever du public, servir son pays en pouvant rester étranger aux querelles intérieures qui le divisent, c'est de toutes les situations politiques la plus douce et la moins compromettante. Jefferson était fort sensible aux charmes et aux avantages de la carrière diplomatique. « Ce qu'il y a d'attachant dans mes fonctions actuelles, » écrivait-il pendant

qu'il était ministre des États-Unis à Paris (1), « c'est que je puis en remplir les devoirs sans être vu par ceux au profit desquels je les remplis. » Et il faisait vœu de ne jamais sortir de ce demi-jour dans lequel il aimait à vivre. Il fut donc presque aussi contrarié que flatté d'apprendre, en débarquant à Norfolk le 20 novembre 1789, que le président l'avait appelé à la première place dans son cabinet. Le poste de secrétaire d'état, qui lui était offert par Washington, embrassait dans ses attributions le gouvernement des affaires étrangères et d'une partie des affaires intérieures. C'était une lourde charge, mais à laquelle on ne pouvait se soustraire sans s'amoindrir. Jefferson craignait d'ailleurs autant de s'exposer à déplaire au chef tout-puissant de la nation que d'affronter les sévérités du public : après avoir timidement avoué à Washington sa répugnance pour la responsabilité et son désir d'être renvoyé à Paris, il fut assez bon courtisan pour promettre de faire au besoin violence à ses goûts. « Ayez la bonté de me marquer formellement votre désir, et je m'y conformerai de tout mon cœur. Si vous m'ordonnez de rester à New-York, j'aurai pour principale consolation de travailler sous vos yeux, et pour seule sauvegarde l'autorité de votre nom et la sagesse des mesures qui seront dictées par vous et implicitement exécutées par moi. » Washington insista, mais avec une libérale discrétion. Jefferson accepta sans effort. Il n'était ni un patriote assez désintéressé, ni un ambitieux assez impatient pour rechercher les postes difficiles; mais lorsqu'il les voyait venir à lui, il avait trop de confiance dans sa fortune et dans son savoir-faire pour se laisser longtemps troubler par d'inutiles inquiétudes.

Eût-il été moins optimiste, ses soucis se seraient bientôt dissipés. Il arrivait en Amérique dans un de ces momens qui suivent les révolutions heureuses (2), où les peuples se sentent satisfaits d'eux-mêmes et de ceux qui les guident, et où la bonne humeur publique est pour ainsi dire contagieuse. Affranchis des entraves que l'impuissance du congrès avait longtemps mises à leur essor, débarrassés du pacte fédéral qui les divisait en treize petites républiques, les États-Unis, devenus une nation, entraient, pleins de force, de jeu-

(1) Voyez la première partie dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1857.

(2) Pendant le séjour de Jefferson en Europe, la plus heureuse révolution s'était en effet opérée en Amérique. Lorsqu'il avait quitté son pays en 1784, l'indépendance des États-Unis était déjà conquise; mais le gouvernement de l'Union n'était pas encore fondé : Washington et ses amis n'avaient encore accompli que la première moitié de leur œuvre. Le pacte fédéral, connu sous le nom d'*Articles de confédération et d'union perpétuelle*, qui tenait alors lieu de constitution aux États-Unis, ne semblait avoir été conclu qu'en vue d'accuser l'impuissance du congrès, seul lien entre les états, seul pouvoir central, pouvoir sans moyens d'action, sans droit de coërcition, et qui, pour faire exécuter ses décrets, avait besoin du libre assentiment de treize petites républiques sou-

nesse et de santé, dans une ère nouvelle. La constitution votée par la convention de Philadelphie était en vigueur; Washington et ses amis, portés au pouvoir par la révolution qu'ils avaient provoquée, donnaient un gouvernement à l'Union. Dans ce pays où la presse anglaise ne voyait naguère que corruption et décomposition précoce, mépris du droit, agitations stériles, ruine, fraude et violence, le chef de l'état veillait loyalement à l'exécution des traités, les tribunaux faisaient respecter les conventions privées, le congrès assurait le paiement de la dette publique, les pouvoirs locaux maintenaient partout l'ordre matériel, les citoyens s'enrichissaient; la justice, la sécurité, la prospérité renaissaient, les mauvaises passions se taisaient, et Washington, parcourant les états qui avaient été le théâtre des soulèvemens socialistes, était accueilli avec un enthousiasme si plein d'idolâtrie, qu'un spectateur chagrin s'écriait : « Nous avons passé par la série des adorations papistes; le président rentre à New-York tout parfumé d'encens. » Pour démontrer que tout était pour le mieux dans le Nouveau-Monde, il n'était plus nécessaire de faire l'apologie de l'émeute et de la banqueroute. Jefferson avait trop de bon sens pour s'affliger d'un tel changement; mais ce qu'il voyait ressemblait si peu à l'Amérique telle qu'il l'avait laissée et à la France telle qu'il venait de la quitter, qu'il sentait lui-même « le besoin de se remettre au ton du pays, que l'on perd toujours après une longue absence. Je ne connais que les Américains de 1784, c'est être fort étranger à ceux de 1789. »

Pour n'avoir pas suivi toutes les variations de ton par lesquelles avait passé l'opinion, Jefferson n'en était peut-être que plus en harmonie avec les tendances sociales de ses compatriotes. La situation, les institutions étaient changées, les mœurs ne l'étaient point. C'était d'une réaction contre l'esprit de licence démocratique et d'égoïsme local qu'était sortie la constitution qui régit encore aujourd'hui les États-Unis; mais ce grand mouvement d'opinion, dont les résultats ont été si durables, était destiné à être lui-même éphémère comme toutes les réactions. Après s'être donné le frein qui le soutient et le contient dans ses écarts, le peuple américain devait se

veraines et rivales. Ce fut pour tirer les États-Unis de la division et de l'anarchie où ils étaient tombés par suite de la faiblesse du lien fédéral, ce fut pour réunir les treize états en un corps de nation que s'assembla la convention de Philadelphie le 14 mai 1787. Sous la direction de Washington, de Franklin, de Hamilton, de Madison, de Gouverneur Morris, elle fit cette admirable constitution, qui, depuis plus de soixante ans, règle les destinées de l'Amérique. La nouvelle loi fondamentale entra en vigueur le 4 mars 1789, et Washington, porté à la présidence par le vœu unanime de ses concitoyens, accepta la mission de mettre en mouvement la puissante machine politique que la convention de Philadelphie avait créée. C'est cette grande réforme du gouvernement des États-Unis que l'on a quelquefois appelé en Amérique la *révolution de* 1789.

livrer de nouveau à sa pente avec plus d'assurance. Jefferson n'avait jamais cru aux dangers de la pente; il n'avait jamais cessé d'avoir confiance dans le déploiement naturel des forces et des passions nationales, d'attribuer à une heureuse exubérance de vie les excès démocratiques qui avaient révélé aux auteurs de la constitution les périls contre lesquels il fallait défendre la société américaine, périls si grands que Madison avait pu s'écrier : « Si les leçons que nous avons reçues ne produisent pas sur l'esprit public l'impression convenable, ce sera la preuve que notre cas est désespéré. » Jefferson n'avait vu que de loin le désordre intérieur auquel son ami faisait allusion, « et, disait Washington, il est presque impossible à des personnes qui n'ont pas été sur les lieux de concevoir quels ont été les dangers de notre situation... En formant notre confédération, nous avions eu trop bonne opinion de la nature humaine. L'expérience nous a appris que, sans l'intervention d'un pouvoir coërcitif, les hommes n'adoptent et n'exécutent pas les mesures les mieux calculées pour leur propre bonheur. » Cette trop bonne opinion de la nature humaine que l'expérience avait fait perdre aux fondateurs de l'indépendance, c'était le fond même de la foi politique de Jefferson, et ce qui le rendait plus exactement, plus complétement que tous les autres hommes d'état ses contemporains, le représentant de l'école démocratique dans son pays. Son futur lieutenant Madison, comme ses futurs adversaires Washington, Hamilton, Jay, John Adams, étaient dominés par la pensée que les gouvernemens sont faits pour gouverner, et si c'est là une faiblesse, ils méritaient tous également d'être classés dans cette grande famille des *mélancoliques* que Jefferson représentait plus tard comme la pépinière des aristocrates. « Par leur tempérament, les hommes se divisent naturellement en deux partis : premièrement, les timides, les faibles, les maladifs, ceux qui craignent le peuple, qui s'en méfient et qui sont portés à vouloir lui retirer tous les pouvoirs, pour les placer dans les mains des classes supérieures; — en second lieu, les hommes forts, sains et hardis, ceux qui s'identifient avec le peuple, qui ont confiance en lui, qui l'estiment le dépositaire le plus honnête et le plus sûr, sinon le plus sage, des intérêts publics. Dans tous les pays, ces deux partis existent; dans tous ceux où l'on est libre de penser, de parler et d'écrire, ils entrent en lutte. Qu'on les appelle donc libéraux et serviles, jacobins et ultras, whigs et tories, républicains et fédéralistes, aristocrates et démocrates, sous tous les noms divers qu'ils prennent, ce sont toujours les mêmes partis poursuivant le même but. Cette dernière appellation d'aristocrates et de démocrates est la vraie, celle qui exprime le mieux leur essence. »

Jefferson était l'un de ces flatteurs sincères de l'humanité qui se

croient hardis parce qu'ils sont complaisans pour les hardiesses de la multitude, et qui se disent les seuls amis du peuple parce qu'ils sont les adversaires naturels des hommes de cœur qui résistent à ses folies. Il était démocrate par tempérament, et c'était sa supériorité sur ceux de ses amis qui allaient devenir démocrates par ambition ou par faiblesse. Il n'avait aucun effort à faire, aucun principe à renier, pour s'identifier avec les masses; il abondait instinctivement dans le sens national. Par ses opinions sur la répartition des pouvoirs entre le gouvernement de l'Union et les gouvernemens d'état, comme par sa confiance dans l'intégrité naturelle du peuple, il répondait aux passions et aux préjugés favoris de ses compatriotes. Personne mieux que lui ne savait combien leurs habitudes d'isolement provincial, leur aversion pour toute autorité qui s'exerçait loin de leurs yeux et de leur contrôle, leur méfiance du congrès, avaient affaibli l'action, diminué le renom des États-Unis dans le monde, et pourtant à l'époque même où son expérience diplomatique lui faisait reconnaître la nécessité d'opposer à l'esprit d'indépendance locale de plus fortes barrières que les *articles de confédération*, il proposait de retirer au gouvernement chargé de veiller aux intérêts généraux de l'Amérique tout pouvoir sur les affaires intérieures. Dans les plans de constitution qu'il avait envoyés de Paris, en 1787, aux membres de la convention de Philadelphie, il avait particulièrement insisté sur ce point. « Voici quelle est mon idée générale : faire de nous une seule nation sur toutes les questions touchant à la politique extérieure, et des nations séparées sur toutes les questions purement domestiques; » idée simple et grande, très conforme au génie politique des Américains, et qui par la force des choses tendra de plus en plus à prévaloir à mesure que les États-Unis, se répandant dans le Nouveau-Monde, embrasseront des nations et des races de plus en plus nombreuses et diverses, mais qui, en 1787, avait le grand tort de se produire avant l'heure, et de sacrifier les besoins du présent à de lointaines prévisions. La constitution fut faite dans un tout autre esprit. Ce fut, comme nous l'apprend le préambule, « pour former une plus parfaite union, *établir la justice, assurer la tranquillité intérieure*, pourvoir à la défense commune, *accroître le bien-être général* et *garantir les bienfaits de la liberté* à eux-mêmes et à leurs descendans, » que les citoyens des États-Unis l'adoptèrent. Jefferson l'approuva néanmoins dans son ensemble : ses objections ne portèrent que sur deux points, la rééligibilité indéfinie du président et l'absence d'une déclaration des droits. Sauf ces deux traits, « c'était à ses yeux la constitution la plus sage qui eût jamais été présentée aux hommes, » le plus grand titre de gloire des illustres législateurs de Philadelphie. Il avait été si peu frappé

de l'opposition radicale entre leur œuvre et son plan, qu'à la fin de sa carrière, il prétendait encore le retrouver au fond de la constitution, le donner pour base à l'interprétation des passages douteux, et l'invoquer pour contester au gouvernement fédéral le droit de faire des canaux et des routes. « La clé des attributions de nos divers gouvernemens, c'est le fait que voici : au gouvernement fédéral ont été remis tous les pouvoirs extérieurs et fédéraux, aux états tous les pouvoirs purement domestiques... Le gouvernement fédéral est, à vrai dire, notre gouvernement diplomatique; le gouvernement des affaires étrangères est le seul qui ait été enlevé à la souveraineté des états pris individuellement. » Mais ce qui était devenu en 1824 le symbole intolérant d'un vieux chef de parti n'était en 1789 que la théorie indulgente d'un aimable philosophe, ne demandant aux autres que la liberté de penser à sa guise et de ne s'enrôler sous aucune bannière. « Je n'ai jamais soumis, écrivait-il alors, l'ensemble de mes opinions soit religieuses, soit politiques, soit philosophiques, au symbole d'un parti, quel qu'il fût. Une semblable soumission est un véritable avilissement pour un agent moral et libre. Si je ne pouvais aller au ciel sans un parti, je n'irais pas du tout. »

Raffinement de spectateur que Jefferson devait vite oublier dans l'action! Il se faisait trop tôt mérite d'une vertu qui n'avait pas été mise bien sérieusement à l'épreuve. Les grands partis qui devaient se disputer le gouvernement de l'Union n'étaient pas encore constitués. Tant que l'activité politique du pays avait manqué de centre, leurs élémens étaient restés épars et disséminés comme les pouvoirs publics; tant qu'il n'y avait eu que des gouvernemens locaux, il n'y avait eu que des partis locaux. Le vote sur le projet de constitution soumis au peuple des États-Unis par la convention de Philadelphie avait, pour la première fois depuis le triomphe de la cause de l'indépendance, divisé la nation tout entière en deux camps opposés. Les défenseurs de la ratification avaient pris le nom de *fédéralistes* et donné à leurs adversaires celui d'*anti-fédéralistes*, les deux partis s'étaient combattus avec acharnement; mais la constitution votée, ils s'étaient débandés. Formés en vue d'une seule bataille, ils n'avaient point encore reçu la forte organisation de ces armées permanentes qui seules sont capables de survivre à la victoire ou à la défaite. Leur lutte avait laissé des traces profondes dans les esprits, mais sans les classer définitivement. Si la plupart des anti-fédéralistes se montraient enclins à entrer en opposition systématique avec le gouvernement que la constitution avait créé, beaucoup d'entre eux se ralliaient loyalement à lui. Si la plupart des fédéralistes de la veille étaient décidés à soutenir et à fortifier

le pouvoir fédéral, plusieurs, et des plus importans, se préparaient à grossir les rangs de leurs anciens adversaires. Ce fut au moment où ce travail de recomposition et de réorganisation des partis commençait que Jefferson vint prendre à New-York sa place dans le cabinet (21 mars 1790).

II.

Depuis plus d'un mois, les plans financiers du colonel Hamilton, secrétaire du trésor, étaient le sujet d'un violent débat dans le sein du congrès. Jefferson n'en fut que mieux accueilli par le monde politique de New-York : chacun voulut prévenir en sa faveur le nouvel arrivant. La querelle était étrangère à son département, il n'avait pas d'avis sur les points en litige; il se laissa fêter indistinctement par tous ses amis, usant de coquetterie sans calcul égoïste, peut-être même avec la pensée de rendre de bons offices à son collègue du trésor. Il était trop peu au courant de la situation et trop satisfait du chaleureux empressement que tous les membres du cabinet avaient mis à lui souhaiter la bienvenue pour être en humeur ou en mesure de sentir l'antipathie naturelle qu'il y avait entre ses principes et ceux de Hamilton.

Entré à vingt ans dans l'état-major de Washington, Hamilton s'était formé au milieu des camps, sous la tente du général en chef, dans ces sphères supérieures de la carrière des armes où l'esprit, pour peu qu'il soit grand, s'habitue à voir les événemens de haut et dans leur ensemble, à saisir le lien entre l'organisation des sociétés et le sort des batailles, à combiner les mouvemens des armées avec l'action des pouvoirs publics. Les préoccupations de la guerre l'avaient conduit à celles de la politique; la passion du bon gouvernement était née en lui de l'impatience de vaincre. En voyant les opérations militaires sans cesse entravées par les conflits d'autorité et les désordres administratifs inhérens au régime fédéral, il avait souvent porté un regard d'envie sur la forte unité et la belle ordonnance des monarchies européennes, et il s'était d'autant moins défendu contre ce sentiment, qu'il savait que les libertés locales étaient impérissables en Amérique. Il n'y avait pas à craindre pour elles que la cohésion des provinces pût jamais devenir trop forte. En poussant le pays dans la voie de l'unité nationale, on pouvait aller jusqu'au bout de ce qui était possible sans tomber dans l'excès. Les penchans naturels du peuple ne suffisaient que trop à le mettre en garde contre les dangers de la centralisation. Hamilton en était convaincu, et il s'était voué sans scrupule à la cause du pouvoir cen-

tral. « Il faut bien, écrivait-il au milieu des loisirs forcés de la campagne de 1780, il faut bien se garder de confondre notre situation avec celle d'un empire gouverné par une hiérarchie de fonctionnaires se bornant à exécuter les décrets du souverain commun. Dans des états aussi simplement constitués, on peut craindre que le pouvoir ne soit trop énergique, et que les parties ne soient opprimées par le tout; mais c'est contre la tendance opposée que nous avons à lutter. Le danger pour nous, c'est que le souverain commun n'ait pas les pouvoirs nécessaires pour lier entre eux les divers membres et en diriger les forces dans l'intérêt général. » Et il ébauchait dès lors le plan de la réforme constitutionnelle et du système financier qui ont fondé et consolidé l'Union.

Le grand mérite de Hamilton comme secrétaire du trésor, c'est d'avoir fait servir ses combinaisons financières à la grande pensée qui avait inspiré la constitution. En proposant au congrès de mettre à la charge de l'Union et d'acquitter intégralement toutes les dettes contractées pour la cause commune, celles des états particuliers comme celles de la confédération, il ne voulait pas seulement sauvegarder l'honneur national, relever le crédit américain, et donner au pays une leçon de probité par ce grand exemple de respect pour les engagemens publics; il prétendait encore créer des liens entre les provinces en les unissant financièrement, fortifier le gouvernement central en ralliant autour de lui les capitalistes, introduire un nouvel élément de durée dans les institutions, que tous les créanciers des états seraient intéressés à maintenir. C'est ce caractère politique du projet qui aurait dû lui assurer l'appui de Madison. Personne n'avait plus activement concouru à battre en brèche l'ancien régime fédéral et à établir le nouveau. Personne n'avait autant mérité la haine des *anti-fédéralistes* et la confiance de Washington. Il avait refusé d'entrer dans le cabinet, mais on pouvait croire que c'était pour prendre le rôle de *leader* dans la chambre des représentans, dont l'entrée était interdite aux ministres. Il préféra se faire l'avocat des passions de ses électeurs virginiens et rétablir ainsi sa popularité, qui avait été compromise par son dévouement à la bonne politique. Les planteurs virginiens étaient en général fort obérés. Pendant la domination anglaise, ils avaient contracté à Londres des dettes écrasantes, et pendant la période révolutionnaire ils avaient pris l'habitude de ne les pas payer. Elles n'en subsistaient pas moins, grossies d'un énorme arriéré. Arracher l'Amérique au désordre, c'était les menacer de ruine. De là leur humeur contre les principes fédéralistes, humeur que de récens débats sur la question de l'esclavage et sur celle des tarifs de douane avaient encore accrue, en mettant en lumière la diversité de mœurs et d'intérêts écono-

miques qui les séparait de ces états du nord avec lesquels on prétendait les unir. Le but auquel tendait Hamilton leur était odieux; les moyens par lesquels il se proposait de l'atteindre leur semblaient profondément iniques. Ils étaient agriculteurs, riches en terre, mais pauvres en capitaux. Toujours pressés d'argent, ils avaient été contraints de se défaire à vil prix de leurs titres contre le trésor. C'étaient les porteurs de ces titres, des spéculateurs sans moralité, qui allaient s'enrichir de tout ce que les créanciers primitifs avaient perdu, et ces spéculateurs appartenaient presque tous aux états commerçans du nord. Ce serait donc au profit du nord que s'opérerait la consolidation de la dette fédérale; ce serait également à son profit que s'établirait l'union financière entre les divers états, car c'était le nord qui avait le plus souffert de la guerre, c'était le nord qui avait le plus de dettes à mettre à la charge du trésor commun. Le sud avait assez des siennes... Tels étaient les sentimens des populations méridionales. Madison chercha vainement à les atténuer en s'en faisant l'écho. Toute la courtoisie de son langage ne put dissimuler ce qu'il y avait d'aigreur dans son argumentation. Les représentans de la Nouvelle-Angleterre s'irritèrent et firent entendre des menaces. Si l'on voulait la banqueroute, plutôt que de s'associer à un tel déshonneur, ils se retireraient du congrès; si l'on repoussait l'union financière, ils briseraient l'union politique... On put croire et Jefferson crut un instant qu'il n'y avait dans leurs paroles aucune exagération oratoire. A la prière de Hamilton, il consentit à intervenir entre les combattans. Leurs chefs étaient au fond assez inquiets des extrémités auxquelles ils en étaient venus. Tout en se gardant profondément rancune, ils sentaient la nécessité de recourir à l'une de ces transactions auxquelles aboutissent presque toujours les querelles politiques dans ce pays, où, depuis qu'il existe, on se menace de les vider l'épée à la main. Par une singulière bonne fortune, le bill financier n'était pas le seul qui divisât le congrès en sections géographiques. Deux points étaient à la fois en litige entre le nord et le midi, ce qui devait rendre plus facile un échange de concessions et de compensations. La résidence du gouvernement des États-Unis était à choisir. Placerait-on la cité fédérale sur les bords de l'Hudson, sur ceux de la Delaware ou sur ceux du Potomac, — au sein des états libres et commerçans, ou au sein des états agricoles et à esclaves? Depuis près d'un an que le sujet était à l'ordre du jour, les députés du New-York, de la Pensylvanie et de la Virginie faisaient valoir avec véhémence les prétentions opposées de leurs états respectifs sans pouvoir se vaincre. Promettre gain de cause à la Virginie sur la question de la résidence, si elle promettait de céder sur la question financière, telle fut la base du compromis que Jef-

ferson se chargea de faire accepter par ses amis de l'opposition. Il réunit chez lui les principaux meneurs du congrès, et ce fut à sa table que se conclut le marché. Le bill de Hamilton passa, la cité de Washington fut fondée, le démembrement fut évité.

Le triomphe du bill fut pour le secrétaire du trésor un immense succès. Son renom dans le pays, son ascendant sur le congrès, son influence sur l'esprit de Washington en furent considérablement accrus. Dans les chambres comme dans le cabinet, la prépondérance lui appartint. Ce n'était assurément pas pour la lui donner que Jefferson avait accepté l'honneur d'accommoder le différend. Aussi, quand il en vint à découvrir toute la portée du service qu'il avait rendu à Hamilton, le dépit d'avoir étourdiment contribué à grandir son collègue lui gâta-t-il tout le plaisir d'avoir été utile à son pays. « J'ai été en cette occasion la dupe d'Hamilton, écrivait-il deux ans plus tard au président; de toutes les erreurs de ma vie politique, c'est celle qui m'a occasionné le plus amer regret. » Mais au moment de l'adoption du bill sa jalousie sommeillait encore, et il était tout entier à la joie et à l'espérance. « Voilà les embarras écartés, je ne vois rien maintenant qui puisse engendrer une lutte d'états à états... Le congrès s'est séparé après avoir retrouvé l'harmonie qui avait caractérisé ses délibérations jusqu'à ces deux malencontreuses questions de la dette et de la résidence... On ne prévoit point qu'il puisse se produire désormais de questions aussi fertiles en dissensions... Les amis du gouvernement espèrent que, cette difficulté une fois surmontée dans les états, tout ira bien. » Les amis du gouvernement se trompaient, et Jefferson avec eux. La pacification n'était qu'apparente. La session terminée, l'agitation se prolongea dans le pays. Le public avait vaguement l'instinct que la querelle financière n'était que le prélude d'une longue guerre entre des principes et des intérêts opposés. On se groupa, on s'excita en vue de la prochaine campagne. La Virginie resta le foyer d'une opposition de jour en jour plus ardente. Le 26 novembre 1790, Jefferson en parlait encore avec un aigre dédain : « Le gouvernement est trop fort pour avoir à s'en inquiéter, » écrivait-il à Gouverneur Morris. Cependant dès le 4 février 1791 tout était changé à ses yeux : c'était l'opposition qui était trop forte pour que le gouvernement n'eût pas à lui céder. « Qu'on ait raison ou qu'on ait tort en théorie, on devrait tenir plus de compte de l'opinion générale, » écrivait-il à Mason, et, afin de joindre l'exemple au précepte, il remettait au président une note pour prouver que l'établissement d'une banque nationale, proposé par le secrétaire du trésor et voté par le congrès, n'était pas constitutionnel. Ce fut son premier acte d'hostilité contre Hamilton. A dater de ce jour, Jefferson fut dans le cabinet le représen-

tant de l'opposition dont Madison était l'organe dans le congrès : il travailla aussitôt à la rendre plus unie et plus contagieuse, à rapprocher ceux de ses chefs que séparait encore le souvenir de leurs dissidences, à lui assurer un instrument de propagande en fournissant à Fréneau, rédacteur de la *Gazette nationale,* des idées, des nouvelles et un traitement de commis dans les bureaux de la secrétairerie d'état. Sous son habile direction, l'opposition devint en peu de mois un parti, un parti national, capable d'étendre ses conquêtes sur toute la surface des États-Unis. Diverses causes l'avaient empêchée jusque-là d'avoir prise sur la masse flottante des honnêtes gens. L'opposition était anti-fédéraliste d'origine, et les opinions anti-fédéralistes étaient devenues suspectes au peuple américain depuis qu'il avait éprouvé les bienfaits de la constitution. L'opposition ne s'était guère recrutée que dans le midi, et toute lutte géographique alarmait les partisans de l'union; elle n'avait servi que des intérêts locaux, discuté que des questions techniques, et l'on ne peut remuer profondément la foule qu'avec de grandes idées à la fois vagues et simples, qui n'ont pas besoin d'être pleinement comprises pour frapper les imaginations, ou avec de gros mots exagérés et violens qui parlent aux passions et se commentent d'eux-mêmes.

Le plus grand service que Jefferson rendit à l'opposition, ce fut de lui trouver un principe à représenter et des inquiétudes populaires à exploiter. En lui donnant le nom de parti républicain, il lui donna un drapeau et un cri de guerre. La nation tout entière était républicaine, si républicaine que la république aurait pu se passer de défenseurs. « Parmi ceux dont l'opinion vaut quelque chose, il n'y a pas, disait Washington, dix hommes qui songent à transformer le gouvernement en monarchie. » C'est malheureusement l'un des caractères des sociétés démocratiques d'être toujours disposées à se croire menacées, et c'est un titre à la confiance des masses que de donner raison à leurs soupçons, de spéculer sur leur crédulité. Par le nom seul que s'arrogeait l'opposition, elle évoquait sans cesse devant le public le fantôme de la monarchie. — Si des hommes aussi modérés que Madison croyaient devoir se déclarer hautement républicains, leurs adversaires ne pouvaient être que des royalistes et des aristocrates; l'administration devait nécessairement être engagée dans quelque sinistre complot contre les institutions du pays. Ainsi s'expliquait enfin ce qu'on remarquait depuis quelque temps de suspect dans les allures du gouvernement : le vice-président John Adams se prélassant comme un prince dans une voiture à six chevaux; Mme Washington saluée lors de son entrée à New-York par une salve de treize coups de canon; le palais de la présidence et ce luxe, cette étiquette qui le faisaient ressembler à Versailles, les laquais en livrée,

les invités en habit de cérémonie, tout le monde debout devant le chef de l'état, enfin ce bal où Washington s'était assis avec la générale sur un canapé qui ressemblait à un trône, et cette commission du sénat qui était allée jusqu'à vouloir décerner au président le titre d'*altesse* et de *protecteur*. De telles atteintes à la simplicité des mœurs démocratiques ne pouvaient avoir été conseillées que par les officiers qui avaient, à la fin de la guerre de l'indépendance, offert la couronne au commandant en chef et fondé l'ordre militaire et héréditaire des Cincinnati. Leurs desseins n'étaient pas changés : Hamilton était leur chef. N'avait-il pas, au sein même de la convention de Philadelphie, proclamé sa prédilection pour les institutions britanniques? — En passant de bouche en bouche, ces propos allaient sans cesse s'envenimant, et ils faisaient de tels ravages, même dans les cœurs les mieux disposés pour le pouvoir, qu'Hamilton écrivait à ce John Adams que l'opinion désignait comme son complice : « Je viens de recevoir une lettre d'un ami de la Virginie parfaitement renseigné. Il me dit : — Toutes les personnes que je rencontre sont heureuses et prospères; mais la plupart, y compris les amis du gouvernement, semblent s'alarmer d'un système politique supposé qui tendrait à détruire le gouvernement républicain du pays. — Les hommes ont-ils jamais été plus ingénieux à se tourmenter de fantômes? »

Le correspondant virginien du secrétaire du trésor n'était autre que Washington. Il avait cru devoir exposer à son ministre les griefs de l'opinion, et lui demander ce qu'on avait à y répondre. « A de telles absurdités, écrivit Hamilton, il n'y a d'autre réponse possible qu'un démenti pur et simple, » dédain légitime, mais qui gouvernait trop habituellement la conduite du jeune colonel. Son mépris pour de sottes clameurs l'empêchait de veiller avec assez de soin à ne leur donner aucun prétexte. Il servait loyalement la république, il savait qu'aucune autre forme de gouvernement n'était possible aux États-Unis; mais il regardait la constitution américaine comme moins parfaite en soi que la constitution anglaise, et il le disait sans ménagement et sans prudence, mettant son honneur à ne point sacrifier la liberté de son langage à de vulgaires préjugés. D'une humeur à la fois vive et sociable, il lui arrivait même parfois, dans le laisser aller de la conversation, après une séance du conseil ou un dîner de cabinet, de développer sa pensée sous une forme un peu exagérée et choquante, et de se livrer ainsi à la bonne foi et à la discrétion de ceux qui l'écoutaient. Jefferson ne se faisait faute d'en abuser. Tous les propos inconsidérés de son collègue étaient par lui recueillis avec soin, enregistrés sur ses carnets, répétés à l'oreille de ses amis, puis colportés par eux, interprétés à mal et invoqués comme autant de preuves des mauvais desseins du secrétaire du trésor. Tantôt, et

Jefferson « en prenait à témoin le Dieu qui l'avait fait, » il avait entendu Hamilton défendre les bourgs pourris comme un des élémens nécessaires de la constitution britannique, et il se croyait autorisé à en conclure que son rival était un partisan systématique de la corruption politique, que la vénalité des fédéralistes était le secret de son influence dans le congrès, et que le parti républicain était le gardien de la morale publique. Tantôt il avait entendu raconter que Hamilton avait, dans une circonstance solennelle, exprimé « son horreur pour la révolution française. » Tantôt encore il avait ouï dire que, dans un banquet, le colonel avait bu avec plus d'empressement à la santé de George III qu'à celle du président, et en répétant ces misérables commérages il n'avait d'autre but que de faire passer ses adversaires pour des suppôts de M. Pitt. Il prétendait même avoir appris de bonne source « qu'ils s'étaient assuré un asile et des pensions en Angleterre, » et il trouverait encore aujourd'hui des sots pour le croire, si, relisant dans ses vieux jours le papier où il avait consigné sa prétendue découverte, il n'avait été choqué lui-même de sa crédulité ou de son acharnement passé, et s'il n'avait laissé échapper en marge ce cri de sa conscience : « Impossible quant à Hamilton. Il était bien au-dessus de cela. » Mais, tout en cédant à ce tardif retour d'équité, Jefferson entendait bien ne pas détruire tout l'effet ni perdre tout le profit de son anecdote. Il ne la sacrifia point dans le travail d'élimination que, peu d'années avant sa mort, il fit subir au perfide recueil de petits faits préparé par lui pour servir à l'histoire de son temps et entretenir dans l'esprit des générations futures l'impression que de son vivant il avait exploitée avec tant de persévérance dans la ruse. Sous peine de reconnaître qu'il avait fait jouer à l'opposition un rôle odieux ou ridicule, il était condamné à maintenir l'existence de « l'escadron corrompu formé par Hamilton en vue de ramener un roi, des lords et des communes, » et il comptait avant tout sur les révélations contenues dans ce que l'on pourrait appeler les rapports de sa police pour justifier le nom et dissimuler la tactique de son parti : tactique grossière, et qui n'aurait pu réussir sans la passion fanatique avec laquelle elle fut employée.

Jefferson savait trop la puissance de la sincérité pour ne pas se prêter quelque peu à l'illusion dont il était l'auteur. Dans sa correspondance avec ses plus intimes affidés, il parle sans cesse du complot monarchique en homme qui y croit sans froide et hypocrite préméditation. Les augures de la démocratie américaine se regardaient sans rire. Cependant, s'il était trop bien pénétré de son rôle pour n'en pas devenir lui-même la première dupe, Jefferson le trouvait en même temps trop bon et trop commode pour se résigner à

en changer. En vain John Adams et Hamilton lui donnèrent-ils sur ce qu'ils voulaient pour leur pays les explications les plus loyales et les plus rassurantes : il lui convenait d'être inquiet, et il lui était doux d'être injuste. Ce spirituel libre penseur avait beaucoup de peine à admettre qu'on pût honnêtement contrarier son avis et se trouver sur son chemin. Il avait l'esprit absolu et les nerfs irritables : toute résistance le choquait, toute lutte l'agaçait, tout adversaire devenait à ses yeux un ennemi, ennemi d'autant plus détesté qu'il était plus redoutable. Jefferson conservait encore quelque indulgence pour John Adams, parce qu'il ne prenait pas John Adams fort au sérieux; mais il ne pouvait pardonner à Hamilton d'avoir sur lui l'avantage de l'autorité naturelle et de la hardiesse politique. C'était le secrétaire d'état qui avait reçu la première place dans le cabinet, et c'était le secrétaire du trésor qui y avait pris la situation d'un premier ministre. C'était Jefferson qui avait le plus ménagé l'opinion, et c'était Hamilton qui, à un moment donné, pouvait exercer directement sur elle le plus d'empire. Il avait un avis sur toutes choses, et pour le faire prévaloir il n'hésitait jamais à pénétrer dans le département de ses collègues, à contrôler leurs actes, au risque de froisser leur amour-propre ou de se compromettre. Il n'avait aucune peur du public; il savait et il osait lui parler, et il était toujours prêt à prendre la plume pour démasquer ses adversaires et dévoiler leurs sophismes. C'était donc un rude jouteur avec lequel il était dangereux de se mesurer. Ses anciens compagnons d'armes l'appelaient affectueusement « le petit lion, » et après la publication d'un de ses plus efficaces pamphlets, il arrachait à Jefferson ce haineux hommage : « Hamilton est un vrai colosse pour le parti anti-républicain; à lui seul il fait nombre, et vaut une armée. »

Jefferson ne se sentait pas pressé, on le comprend, de rencontrer un pareil adversaire en bataille rangée. Dans l'intimité, il médisait avec une apparente indiscrétion de tous les actes provoqués par son collègue, il le désignait sans pudeur à la rage de la presse démocratique; mais il veillait en même temps avec la prudence d'un vieux diplomate à ne jamais lui fournir un motif officiel de plainte, à ne pas empiéter sur ses attributions, à désavouer toute participation dans les articles de journaux qu'il inspirait, à éviter tout éclat qui aurait pu indisposer le président et donner carrière aux grandes qualités d'Hamilton pour la guerre ouverte. Il avait lui-même le sentiment que la situation était délicate et la mesure difficile à garder, et il se lassa bien vite d'avoir à exercer une vigilance qui ne pouvait le mettre à l'abri de tout péril. La lutte était à peine engagée depuis un an dans le cabinet, qu'il parlait déjà de se retirer du combat pour

aller vivre de la vie des champs dans sa terre de Monticello. Jefferson n'aimait pas l'effort; il était l'un de ces politiques qui mettent tout leur art à se placer dans un grand courant et à se faire porter par le flot. Le parti républicain était lancé, et dans une voie naturelle où la démocratie américaine devait nécessairement se précipiter tôt ou tard. L'œuvre de Jefferson était accomplie; il n'avait qu'à laisser agir la force des choses en attendant que son heure fût venue. Il ne pouvait que gagner à ne pas s'exposer quotidiennement au feu de ses adversaires et à ne pas s'associer publiquement aux petites manœuvres de ses amis. Leur victoire était certaine sans avoir aucune chance d'être prochaine. Leur nombre s'accroissait de jour en jour, mais ils étaient encore en minorité dans le pays comme dans le congrès, et les élections pour la présidence approchaient. Si Washington refusait d'accepter une seconde fois le pouvoir, sa succession devait passer au moins pour quatre ans aux fédéralistes. Aussi Jefferson était-il également préoccupé d'opérer sa propre retraite et d'empêcher celle du chef de l'état, de se ménager pour la présidence et de la faire garder par Washington jusqu'au jour où le parti républicain serait en mesure de la donner à son chef.

Le désir impatient de la retraite était entre Washington et son ministre une passion commune dont celui-ci se servait fort habilement pour pénétrer dans l'intimité du général et s'élever au niveau de ses sentimens, tout en observant respectueusement la distance qui séparait leurs conditions, et le mettait, lui simple secrétaire d'état, à l'abri de la glorieuse servitude que les peuples ont le droit d'imposer aux fondateurs d'empires. S'autorisant de sa lassitude pour faire valoir son désintéressement, et de son désintéressement pour donner du poids à ses dénonciations et à ses avis, il se plaignait à Washington des envahissemens continuels de la trésorerie; il lui représentait l'importance exagérée de ce département, qui menaçait d'absorber tous les pouvoirs de l'état et de mettre l'autorité du président lui-même en péril. — Hamilton disposait de toutes les places, il avait action sur toutes les fortunes, il était ainsi devenu le maître du congrès, et il l'entraînait à sa suite dans une voie périlleuse où les populations du midi ne consentiraient jamais à le suivre. C'était pour l'arrêter dans cette voie, qui conduisait au démembrement en passant par la monarchie, que l'opposition s'était formée; mais si Washington abandonnait le pouvoir, s'il laissait le pays livré à lui-même avant de lui avoir donné le temps de reconnaître ses vrais amis, l'opposition serait impuissante à prévenir les maux qu'elle prévoyait. Seul, Washington pouvait empêcher les folies extrêmes des fédéralistes, seul il pouvait rassurer les républicains et servir de lien entre le nord et le midi. Tant que le congrès

ne serait pas affranchi du joug de Hamilton, tant que la république serait en danger, le libérateur des États-Unis se devrait à lui-même de ne pas remettre en d'autres mains les destinées de la patrie. Du jour cependant où une majorité honnête et républicaine aurait remplacé le troupeau d'agioteurs anglomanes qui donnait des lois à l'Amérique, Washington serait dégagé de tout devoir exceptionnel envers le pays, et il pourrait satisfaire son goût pour la retraite, avant même d'avoir atteint le terme de sa nouvelle présidence. — Tout cela était dit d'un ton à la fois modeste et caressant, trop apprêté pour ne pas être un peu suspect à Washington, mais trop flatteur pour lui déplaire. Il rendait à Jefferson soins pour soins, et tout en évitant de se prononcer sur ses propres intentions à l'égard de la présidence, il lui adressait sur les embarras que ferait naître la désorganisation du cabinet les plus douces confidences : un homme aussi considérable que lui ne pouvait se retirer sans jeter l'alarme dans les esprits et faire croire à un changement de politique; son département était en effet le département vraiment politique. Le domaine de la trésorerie était bien moins vaste et sa mission moins haute; on ne pouvait d'ailleurs se passer de lui : il fallait un contre-poids à l'influence de Hamilton. C'était ainsi que Washington répondait aux ménagemens de l'opposition. Elle affectait de ne point s'attaquer à lui et de le regarder comme parfaitement étranger à la politique qu'elle combattait. Il acceptait la fiction sans en être dupe, et, traité en roi constitutionnel par les meneurs du parti républicain, il les traitait à son tour en amis de la couronne qui conservent envers elle des devoirs, même lorsqu'ils ne sont pas de son avis. Aussi se croyait-il le droit de faire appel aux lumières de Madison et de s'assurer son appui en prenant son conseil toutes les fois qu'il y avait un grand acte à accomplir dans lequel la personne du président était en jeu. Seulement il savait rejeter la fiction lorsque les journaux démocratiques en abusaient pour fomenter impunément le désordre et entraver l'action des lois; il prenait fièrement pour lui leurs attaques, et il le disait à Jefferson avec une fermeté de langage qui intimidait le factieux secrétaire d'état, pas assez néanmoins pour l'empêcher de s'attirer par ses intrigues de plus cruelles mortifications.

Hamilton n'avait jusque-là exercé contre Jefferson aucunes représailles, mais sa patience était à bout. Il prit la plume, et, se cachant à peine sous le pseudonyme de « un Américain, » il révéla au public, dans les colonnes de la *Gazette des États-Unis*, les scandaleux rapports du secrétaire d'état avec les ennemis de la constitution et du crédit national, le secret appui qu'il prêtait au journal de Fréneau, les subterfuges qu'il employait pour échapper au blâme des honnêtes

gens. Faisant appel à sa dignité, il le somma de choisir entre le gouvernement et l'opposition. Le coup porta. On vit d'où il était parti. Le président, auquel il avait convenu jusque-là de ne pas prendre connaissance de la querelle, ne put continuer à l'ignorer. Il dut interposer son autorité; les deux rivaux eurent à s'expliquer sur leur conduite. A force d'artifices, Jefferson avait amené la rupture ouverte qu'il redoutait, et il se trouvait, à son grand déplaisir, engagé d'honneur à rester à son poste : au risque d'avoir l'air de céder à ses ennemis, il devait conserver des fonctions qui l'obligeaient à sévir contre ses amis. A leur instigation en effet, les comtés occidentaux de la Pensylvanie s'étaient coalisés pour empêcher la perception de l'impôt sur les boissons. Par une proclamation, le président menaça les rebelles de les déférer aux tribunaux; il voulut que cet acte fût contre-signé par Jefferson. Le ministre s'exécuta de bonne grâce. Il remplissait fort exactement les devoirs officiels de sa charge; mais son dépit d'avoir à servir une politique qui n'était pas la sienne allait s'envenimant de jour en jour, et, tout en se défendant plus que jamais d'être pour rien dans la conduite des républicains, il entrait de plus en plus avant dans leurs passions et leurs affaires.

Ce ne fut assurément pas à son insu que, dans le seul dessein d'agiter l'opinion, les républicains dénoncèrent formellement Hamilton à la chambre des représentans comme coupable de malversations, et que, pour faire une manifestation anti-monarchique, ils combattirent la réélection de J. Adams à la vice-présidence. Hamilton échappa à la censure, mais pendant près d'un mois sa probité avait été publiquement mise en question. John Adams fut nommé, mais 53 voix sur 130 avaient déclaré la république en danger : c'étaient celles du New-York, de la Virginie, du Kentucky, de la Caroline du nord et de la Géorgie. Les fédéralistes l'avaient emporté dans presque toute la région située au nord du Potomac, et où l'influence de la grande bourgeoisie, bien que déjà fort ébranlée, était encore prépondérante. Le clergé, le barreau, la magistrature, les grands capitalistes, banquiers ou armateurs, ceux que des liens commerciaux, des traditions légales ou des affinités religieuses rattachaient à l'Angleterre, ceux que la culture de leur esprit ou la nature de leurs affaires élevait au-dessus des petites préoccupations de localité, ceux qui par leur profession étaient amenés à concevoir le goût ou à éprouver le besoin de l'ordre dans la société, étaient favorables à la politique du gouvernement. Les classes rurales toutefois, plus opiniâtres dans leur rancune contre la mère-patrie et dans leur méfiance contre le pouvoir, plus renfermées dans le cercle étroit de la vie provinciale, moins éclairées, moins prospères, moins touchées des avantages d'un gouvernement régulier, étaient moins

défendues contre les séductions de l'opposition. Née au sein de l'aristocratie territoriale du midi, l'opposition tendait naturellement à se répandre parmi les petits propriétaires fonciers de la Nouvelle-Angleterre, et il suffisait d'une secousse venant du dehors pour lui livrer la multitude incertaine des ouvriers et des petits bourgeois. Jefferson était plein de joie et d'espérance. « La marée change! » s'écriait-il (décembre 1792) en saluant « le vieil esprit de 1776 » qui se réveillait au bruit du canon de Valmy; « la marée change! La faiblesse excessive de notre ancien gouvernement avait repoussé violemment le flot dans le sens opposé, et il menaçait de tout recouvrir des oripeaux de la monarchie; mais le voilà qui reprend une bonne direction et qui va nous conduire, je l'espère, à un gouvernement de lois s'adressant à la raison du peuple et non à ses faiblesses!... La sensation produite par les nouvelles venues d'Europe et le reflet qu'on en trouve dans nos journaux montrent que la tournure de nos affaires dépendait encore bien plus de ce qui se passe en France que les plus avisés n'auraient pu le prévoir... Les succès du républicanisme en France ont donné le coup de mort aux espérances des monocrates. Nos républicains se réjouissent, et ils se targuent aujourd'hui du nom de jacobins qu'on leur infligeait, il y a deux mois, comme un stigmate. »

III.

Un grand changement venait de s'opérer dans le caractère de la lutte entre les partis. Cette lutte avait surtout porté jusque-là sur des questions d'organisation intérieure; elle allait principalement porter dans l'avenir sur des questions de politique étrangère. La divergence entre les vues diplomatiques des deux partis était aussi ancienne que leur existence; mais avant la proclamation de la république à Paris et l'explosion de la guerre entre la France et l'Europe, elle n'avait eu aucune grande occasion d'éclater. Dès le début de notre révolution, les hommes d'état fédéralistes avaient entrevu ses faiblesses cachées, éprouvé des doutes sur son succès, et manifesté de la répugnance à lier intimement les États-Unis aux destinées d'une nation dont la force leur semblait devoir être longtemps paralysée par l'anarchie, et dont les exemples leur paraissaient redoutables pour leur propre pays. Le 19 avril 1790, John Adams écrivait à Richard Price, en le remerciant de lui avoir envoyé le fameux ***Discours sur l'Amour de la Patrie***, auquel Burke répondit par ses ***Réflexions sur la Révolution française***: « Depuis 1760, toute ma vie a été consacrée à la défense et à la propagation de l'esprit de liberté... La révolution française ne

peut donc m'être indifférente; mais j'ai appris par une terrible expérience à ne me réjouir qu'en tremblant. Les encyclopédistes et les économistes, Diderot, d'Alembert, Voltaire et Rousseau, ont plus contribué à ce grand événement que Sidney, Locke, Haudley, plus même peut-être que la révolution américaine, et je vous avoue que je ne sais ce qu'on peut faire d'une république de trente millions d'athées. » C'était de même avec un « mélange de plaisir et d'appréhension » que, le 6 octobre 1789, Hamilton faisait compliment à M. de La Fayette des triomphes éphémères du parti constitutionnel. « Comme ami de l'humanité et de la liberté, je me réjouis de vos efforts, tout en craignant beaucoup pour le succès final de l'entreprise et pour le sort de ceux qui y sont engagés... Si vos affaires continuent à bien marcher lorsque cette lettre vous parviendra, vous me demanderez pourquoi ces sinistres présages alors que toutes les apparences sont en votre faveur. Je vais vous le dire : je crains des divisions parmi ceux qui sont encore unis,... je crains la nature véhémente de votre peuple,... je crains l'obstination de votre noblesse,... je crains les rêveries de vos philosophes politiques. Voilà mes craintes, mon cher marquis. »

Jefferson aussi avait eu ses inquiétudes sur l'issue de la révolution française; mais plus l'événement venait leur donner raison, plus il les rejetait comme indignes d'un bon républicain. La contagion jacobine faisait trop bien les affaires de son parti pour qu'il pût déplorer les ravages qu'elle faisait en Europe. Il lui convenait d'établir une certaine solidarité entre lui et les démagogues parisiens, et il avait pour leurs excès l'optimiste indulgence qu'il avait autrefois professée pour ceux des niveleurs américains. Les massacres de septembre même trouvaient grâce devant lui. Dans son amitié pour M. Short, secrétaire de la légation américaine en France, il gourmandait paternellement le jeune diplomate au sujet de certaines vivacités de langage sur les bourreaux de l'Abbaye. « Elles risquent fort de n'être pas goûtées par vos compatriotes, lui écrivait-il. Depuis quelque temps, le ton de vos lettres me fait de la peine. » Puis, afin de le ramener à de plus charitables sentimens : « Il est vrai, dans une lutte nécessaire, beaucoup de coupables sont tombés sans toutes les formes de procès, et avec eux quelques innocens. Ceux-ci, je les pleure autant que personne, et je les pleurerai jusqu'au jour de ma mort; mais je les pleure comme je pourrais le faire s'ils étaient tombés dans une bataille. Il a fallu recourir au bras du peuple, instrument moins aveugle que des balles et des bombes, mais aveugle à un certain degré. Un petit nombre de ses plus chauds amis a reçu de lui le sort destiné à l'ennemi; mais le temps et la vérité réhabiliteront et parfumeront leur mémoire : leur

postérité jouira de cette liberté pour laquelle ils n'auraient pas hésité à donner leur vie. La liberté de toute la terre dépendait de l'issue du combat. Une telle conquête a-t-elle été jamais faite au prix de si peu de sang innocent? Mes propres affections ont eu à souffrir pour le triomphe de cette cause; mais, plutôt que de la voir perdue, j'aurais assisté à la dévastation d'une moitié du monde : ne dût-il rester dans chaque pays qu'un Adam et qu'une Ève, un Adam et une Ève libres, tout serait mieux qu'aujourd'hui! » En 1793, le bonnet rouge était de mise à Philadelphie. Les temps étaient bien changés, lorsque plus tard, dans ses mémoires, Jefferson reprochait aux fédéralistes d'avoir eu « l'impudence de l'identifier avec les sanguinaires jacobins français. » En 1821, il tenait à établir que, s'il avait été membre de la convention, il n'aurait pas voté la condamnation de Louis XVI. J'aime à le croire, et pourtant je ne sais si le ton agréable avec lequel il racontait à Madison, en mars 1793, l'effet produit à Philadelphie par la mort du roi n'est pas plus cruel que le fanatisme de certains régicides. « Les monocrates se prononcent beaucoup moins ouvertement que je ne l'aurais cru;... il est vrai que, dans la bonne compagnie, les femmes se déchaînent contre les meurtriers d'un souverain, et qu'elles expriment des sentimens que le mari, de sa nature plus circonspect, étouffe avec prudence. Ternant (le ministre du roi à Philadelphie) a enfin arboré ouvertement l'étendard de la monarchie en prenant le deuil de son prince. Je soupçonne qu'il regarde la cessation de ses visites à ma personne comme l'accompagnement nécessaire de ce pieux devoir. Une liaison entre Hamilton et lui paraît s'établir. »

Je me garderai bien de reprocher au colonel Hamilton l'horreur que lui inspiraient les nouveaux maîtres de la France; mais cette légitime aversion ne saurait, je crois, justifier la politique qu'elle lui suggéra, politique à la fois maussade, chimérique et injuste. Un agent diplomatique accrédité par la convention, M. Genêt, allait succéder à M. de Ternant. Tout « en regrettant qu'un tel incident fût venu placer les États-Unis dans la nécessité de reconnaître la nouvelle république, » le secrétaire du trésor n'alla pas jusqu'à s'opposer à ce que M. Genêt fût reçu par le chef de l'état; mais, comme pour marquer les doutes conçus en Amérique sur la légitimité du changement survenu dans les institutions françaises, et comme pour mettre le plus de mauvaise grâce possible dans la réception du « citoyen ministre, » Hamilton voulait la faire précéder d'une déclaration par laquelle le gouvernement américain se serait réservé le droit d'examiner si, en succédant à Louis XVI, le pouvoir qui l'avait remplacé avait hérité du traité conclu en 1778 entre le roi et le congrès. Au moyen d'un subterfuge condamné par le droit des gens,

les États-Unis auraient ainsi échappé à l'obligation de garantir à la France la possession de ses colonies américaines, obligation que la guerre amenée par la révolution française pouvait sans contredit rendre fort onéreuse, mais qui aurait dû paraître d'autant plus sacrée qu'elle avait été la seule compensation de nos sacrifices pendant la guerre de l'indépendance. Contester la validité de la *clause de garantie* avant même que le gouvernement français eût manifesté l'intention de s'en prévaloir, c'était d'ailleurs se jeter comme à plaisir au-devant d'une difficulté qui, sans cet empressement à la résoudre, pouvait tarder indéfiniment à naître. Jefferson le prouva sans peine; le président se rangea à son avis en recommandant le secret sur la question qui avait été agitée dans le conseil. M. Genêt fut reçu sans autre déclaration préalable que la proclamation du 22 avril, par laquelle la neutralité des États-Unis était confirmée.

Dans l'état de l'opinion, c'était déjà beaucoup entreprendre que de vouloir maintenir une stricte neutralité; c'était déjà mettre le courage politique des amis du gouvernement à une rude épreuve. Rien ne semblait pouvoir arrêter l'élan des esprits en faveur de la France. « Les journaux monocrates eux-mêmes sont obligés de publier les plus furieuses philippiques contre la Grande-Bretagne, écrivait Jefferson au colonel Monroë. L'autre jour, une frégate française s'empara d'un navire anglais à la hauteur des caps de la Delaware, et envoya ici sa prise. Dès qu'elle fut en vue, les quais se couvrirent de milliers et de milliers d'hommes appartenant au corps des *yeomen* de la cité. Jamais foule semblable ne s'était entassée dans les rues de Philadelphie, et quand on vit les couleurs anglaises renversées et le pavillon français flottant par-dessus, l'air fut ébranlé par de longs cris de triomphe et d'allégresse. Dieu veuille que nous puissions contenir le sentiment populaire dans les limites d'une juste neutralité! » M. Genêt n'avait assurément pas pour mission de faciliter cette tâche. Il croyait pouvoir entraîner l'Amérique dans la guerre au secours de sa patrie, et en débarquant à Charleston, il s'était mis aussitôt en devoir de distribuer à grand bruit des lettres de marque, d'armer des corsaires et d'enrôler des Américains pour courir sus aux navires anglais dans les eaux mêmes des États-Unis. Cependant, averti sans doute par quelque secret ami que l'impertinente turbulence de sa conduite n'était pas de nature à réussir auprès de Washington, il lui avait adressé, en remettant ses lettres de créance, un discours plein de caresses pour sa personne, de déférence pour sa politique et de vœux pour que les États-Unis pussent longtemps jouir des bienfaits de la paix. — La France n'avait aucun dessein de les entraîner dans la guerre; elle faisait abnégation de tout intérêt propre; elle engageait ses alliés américains à ne consulter que leur

propre bien, à ne songer qu'à eux-mêmes; elle ne leur demandait que d'être heureux, prospères et libres. — Ces maladroites exagérations laissèrent le président froid et soupçonneux, mais elles émurent profondément le secrétaire d'état, qui, dans sa passion pour M. Genêt, écrivait sérieusement à Madison : « On ne peut rien imaginer de plus affectueux et de plus magnanime que sa mission...... Il offre tout, il ne demande rien, et pourtant ses offres seront rejetées. Mon cher monsieur, vous ne pouvez vous faire une idée de ce qui se passe dans notre conclave : il est évident que parmi les membres du cabinet, il en est au moins un ou deux qui, sous prétexte d'éviter la guerre avec une des parties, n'auraient pas grande répugnance à se jeter sur l'autre et à entrer dans la confédération des princes contre la liberté humaine. » Puis il racontait comment, par prudence, et pour mieux assurer le rejet de la politique proposée par Hamilton, il avait adhéré dans le conseil à la proclamation du 22 avril. Il flétrissait « le langage pusillanime du rédacteur, la crainte qu'il avait eue d'y insérer la moindre expression de sympathie pour la France. » Il se refusait à la regarder comme une véritable déclaration de neutralité pouvant engager la politique du pays. « Le pouvoir exécutif n'avait pas le droit de déclarer la guerre, il n'avait donc pas celui de déclarer qu'il n'y aurait pas de guerre. »

Les chefs de l'opposition n'étaient pas les seuls à recevoir ces irritantes confidences. A en croire le ministre de France, cet agent partageait avec eux les dangereuses faveurs du secrétaire d'état, et il avait ainsi « été initié à des mystères de nature à enflammer sa haine contre tous ceux qui aspirent au pouvoir absolu. » Cependant, soit que Jefferson se fût mal expliqué, soit que M. Genêt eût mal écouté, le représentant de la convention commit la faute de confondre étourdiment dans sa pensée Washington et les fédéralistes, il ne tint aucun compte de la fiction qui permettait aux habiles du parti démocratique de battre en brèche le gouvernement sans danger pour leur popularité. Le président devint à ses yeux le jouet d'une petite coterie anglaise et monarchique sans racines dans le pays et sans action sur l'opinion; les *sociétés démocratiques* qu'il haranguait et les feuilles républicaines qu'il inspirait lui parurent les seuls véritables organes du sentiment national. Sans cesse la gazette de Fréneau l'excitait à se montrer ferme et hardi; sans cesse elle lui rappelait que le peuple était pour lui, que le peuple seul était souverain, et que Washington s'était rendu coupable d'usurpation en proclamant la neutralité sans consulter le congrès. A force de l'avoir entendu dire et de l'avoir fait répéter, il se crut en droit et en mesure de tout entreprendre. Jefferson, après avoir regardé le citoyen Genêt comme un précieux instrument d'agitation contre le parti fédéra-

liste, eut à craindre qu'il ne devînt un sérieux embarras pour le parti républicain. La bataille de Nerwinde et la défection de Dumouriez avaient déjà commencé à ébranler la confiance enthousiaste du public dans le triomphe de la cause révolutionnaire et dans la sagesse des démagogues américains qui l'avaient adoptée. « Si la campagne d'été devient vraiment désastreuse pour les Français, j'ai bien peur, s'écriait Jefferson, que la ferveur républicaine du nouveau congrès, cette ferveur dont j'espérais tant, ne vienne à s'attiédir. » Dans ses efforts pour réchauffer la haine des masses contre l'Angleterre, le ministre de la convention fit tout ce qu'il fallait pour les détacher complétement de la France et du parti français. L'affectation qu'il mit à braver les règlemens américains en armant un corsaire dans le port même de Philadelphie, sous les yeux du pouvoir, ses menaces d'en appeler du président au peuple si l'on osait lui résister, révoltèrent la fierté et le bon sens de la nation. Hamilton et sa politique retrouvèrent un point d'appui dans l'opinion. Jefferson alarmé chercha vainement à modérer l'incommode auxiliaire qu'il s'était si imprudemment donné. « Le choix qu'on a fait de cet homme pour nous l'envoyer est une véritable calamité. C'est un cerveau échauffé, tout imagination, sans jugement, passionné, irrévérencieux jusqu'à l'indécence dans ses communications écrites ou verbales avec le président. Placés sous les yeux du congrès et du public, ses propos exciteraient l'indignation... Sa conduite ne peut être défendue même par le plus furieux jacobin... Il me fait une position horriblement difficile, non qu'il ne me rende justice à moi personnellement : pourvu que je lui donne le temps de décharger sa bile et de se refroidir, je suis avec lui sur un pied à pouvoir le conseiller librement et à lui faire tenir compte de mes avis; mais il éclate de nouveau à la première occasion, il est incorrigible. » La presse démocratique n'était guère moins ingouvernable; le secrétaire d'état ne pouvait plus ni l'arrêter ni la suivre dans ses égaremens, et, pour avoir cessé de lui obéir, elle n'en continuait pas moins à le compromettre. Ses amis l'exposaient à l'animadversion des gens de bien en prenant ouvertement fait et cause pour M. Genêt; ses fonctions l'appelaient à porter tout le poids de la lutte contre le séditieux diplomate. Il se trouvait ainsi responsable à la fois de l'opposition et du gouvernement. Le découragement le saisit, et malgré les représentations de Madison, qui lui conseillait d'attendre pour sortir des affaires quelque occasion « de nature à justifier sa retraite aux yeux de tous les bons citoyens, » il remit sa démission entre les mains du président. C'était déserter à la veille de la bataille, et Washington le fit entendre à son ministre. Pour traverser la crise qui se préparait, il avait besoin du nom de Jefferson. Le rappel de M. Genêt allait être demandé au gouvernement

de la convention, démarche reconnue nécessaire par le secrétaire d'état, mais qui, en coïncidant avec sa retraite, prendrait inévitablement un caractère hostile à la France et suspect à ses partisans. Un nouveau congrès allait se réunir, plus nombreux et d'un moins bon esprit que le précédent. Il importait qu'au début de la session les républicains ne fussent pas complétement abandonnés à eux-mêmes. Washington insista donc pour que son ministre ne se séparât point de lui avant la fin de l'année. Après mûre réflexion, Jefferson y consentit. Sa situation était en réalité plus désagréable que dangereuse. L'opinion s'était retournée, mais il pouvait se retourner avec elle sans courir le risque de perdre son armée. Les démocrates s'obstinent rarement à tenir tête au public : l'état du pays rendait nécessaire un changement d'attitude; le parti républicain le comprendrait aisément. Quelques furieux pourraient se séparer un instant de leur chef, mais ils reviendraient à lui. Le jour même où Jefferson retira officiellement sa démission (11 août 1793), il envoya le mot d'ordre suivant à Madison : « Le parti républicain ferait sagement d'approuver sans équivoque l'état de neutralité, d'éviter toute petite chicane sur la compétence du pouvoir qui l'a déclaré, d'abandonner entièrement M. Genêt avec force protestations d'amitié pour son pays. De cette façon nous mettrons le peuple de notre côté, en nous mettant nous-mêmes du bon côté. » Il donna immédiatement à Gouverneur Morris l'ordre de demander à Paris le rappel de M. Genêt, et comme celui-ci, exaspéré par la mesure dont il était l'objet, redoublait d'insolence, Jefferson lui rompit en visière avec un superbe dédain. Ses amis l'approuvèrent, ses ennemis se turent; Washington lui sut gré de la vigueur avec laquelle il avait soutenu la cause du gouvernement américain. Pour comble de bonne fortune, les actes vexatoires de la Grande-Bretagne sur la presse des matelots et l'approvisionnement de la France par les neutres vinrent bientôt placer les partisans de l'alliance anglaise dans une situation semblable à celle que M. Genêt avait faite aux amis de la France. Jefferson regagna un véritable ascendant sur le conseil. Dans presque toutes les discussions, son avis prévalut, et lorsqu'arriva le terme qu'il avait à l'avance fixé à ses travaux, il se retira triomphalement, emportant la confiance de la nation et de son chef, et léguant à son parti un grand rapport au congrès en faveur d'un système de représailles contre la Grande-Bretagne par voie de règlemens commerciaux, l'un des thèmes favoris de la politique républicaine (31 décembre 1793).

IV.

Jefferson éprouva en arrivant à Monticello un vrai soulagement et un vrai plaisir : il était las de partager le pouvoir avec ses adversaires, de passer sa vie dans leur société et sous leurs regards, d'avoir sans cesse à lutter, à dissimuler, à se contenir et à se compromettre; il retrouvait enfin la paix, le repos, la liberté de ses mouvemens et de son langage. A Philadelphie, toutes ses idées étaient contestées, toutes ses paroles étaient travesties, tous ses actes étaient attaqués. A Monticello, plus de malveillans, plus de contradicteurs : ses voisins lui faisaient la cour; ses commensaux le prenaient pour oracle; il n'était entouré que d'adorateurs et de croyans. Néanmoins il s'ennuya vite de ses admirateurs de province et de ses champs, et au bout de deux ou trois mois, il ne célébrait plus les charmes de la vie rurale que par habitude ou parti-pris. Il jurait de ne jamais sortir de sa retraite; il protestait de son dégoût pour la politique, mais ses lettres en étaient pleines, et il ne pouvait en parler de sang-froid. Ce sage philosophe si détaché du monde avait dans sa solitude de singuliers accès de rage fanatique et d'espérance chimérique. Il disait en regardant l'Europe : « Je compte bien que la honteuse déroute des tyrans envahisseurs de la France allumera la colère des peuples contre ceux qui ont osé les mêler à d'aussi méchantes entreprises, et qu'elle aura pour résultat de faire monter les rois, les nobles et les prêtres sur les échafauds qu'ils ont si longtemps inondés de sang humain. Je me surprends encore à m'échauffer lorsque je songe à ces misérables; mais je le fais le moins possible, préférant de beaucoup contempler le tranquille accroissement de ma luzerne et de mes pommes de terre. » A l'en croire, un seul spectacle aurait pu lui paraître plus doux, celui de l'envahissement de l'Angleterre par les armées françaises. « Si je parvenais à voir nos bons alliés en paix avec le reste du continent, je ne douterais pas de dîner à Londres avec Pichegru l'automne prochain, car je serais, je crois, tenté de me séparer pour un peu de temps de mes trèfles et d'aller saluer l'aurore de la liberté et du républicanisme dans cette île. » L'Europe n'avait pas seule le privilége de faire sortir de son assiette l'esprit de Jefferson. Il profitait de ses loisirs pour se livrer secrètement à de véritables débauches de langage sur les affaires américaines. Il faisait un crime au gouvernement d'avoir réprimé les troubles de la Pensylvanie, et à l'opposition d'avoir toléré qu'on les réprimât; il reprochait à Washington d'avoir habilement soulevé l'opinion contre les vrais promoteurs de l'insurrection, les

sociétés démocratiques, et à Madison de ne l'avoir point follement bravée pour les défendre. Lui qui avait suggéré à ses amis la prudente évolution dont M. Genêt avait été la victime, il les blâmait vertueusement d'avoir renié de compromettans auxiliaires et de s'être rangés du côté du pouvoir pour ne point se séparer de la nation. N'ayant plus à répondre de la conduite du parti républicain, il se préoccupait beaucoup plus de l'exciter que de le diriger, de le pousser en avant que de lui épargner les faux pas. L'important était de troubler l'état, même au risque de froisser passagèrement l'opinion : de petites réactions au profit du pouvoir ne pouvaient empêcher les fédéralistes de s'user dans la lutte contre le désordre. Ils se retranchaient derrière la constitution et le président, les deux principaux objets du culte populaire : il fallait les poursuivre jusque dans l'arche sainte. Il n'y avait pas grand mal à mettre au néant les dispositions de la loi fondamentale qui tournaient à l'avantage des ennemis de la république, et à enlever un peu de son prestige au grand homme de bien dont les vertus nuisaient à la bonne cause : tâche ingrate, mais que Jefferson entendait réserver aux hommes de peine de son parti. Il était pour lui-même parfaitement décidé à ne jamais passer pour un adversaire de la constitution et de Washington, à ne jamais se mettre en conflit avec ces deux grandes puissances morales. De mauvais bruits couraient-ils sur ses intrigues contre le gouvernement, il s'empressait d'écrire au président pour les démentir, il s'indignait contre les misérables calomniateurs qui osaient transformer ses moindres propos en noirs attentats contre la chose publique, et pour mieux dissimuler sa duplicité, il avouait fièrement l'innocente liberté de ses discours. *Le Moniteur* en apporta bientôt à Washington un curieux spécimen : se trouvant en querelle avec le gouvernement américain, le directoire crut qu'il était de bonne guerre de révéler ce que l'un des citoyens les plus éminens des États-Unis pensait de Washington et de sa politique. Il fit reproduire dans le journal officiel la lettre suivante adressé par Jefferson à M. Mazzei, diplomate italien fort avant dans sa confidence, quoique fort peu discret : « L'aspect de notre monde politique est bien changé depuis que vous nous avez quittés. A la place de ce noble amour de la liberté et du gouvernement républicain qui nous a fait traverser triomphalement l'épreuve de la guerre, nous avons vu surgir un parti anglais monarchique et aristocratique, qui a pour but avoué de nous donner en substance ce gouvernement anglais dont il nous a déjà imposé les formes. La majeure partie des citoyens reste cependant fidèle à ses principes républicains. Toute la classe des propriétaires fonciers est républicaine, des hommes de talent en grand nombre le sont aussi; mais nous avons contre nous

le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire, deux des trois branches de la législature, tous les fonctionnaires publics, tous ceux qui aspirent à le devenir, tous les hommes timides qui préfèrent le calme du despotisme à la mer orageuse de la liberté, les marchands anglais, ceux des marchands américains qui se servent des capitaux anglais, les spéculateurs, les actionnaires de banque, les détenteurs de la dette publique, toute cette classe qui a été créée pour nous assimiler en toutes chose au modèle anglais, à ses souillures comme à ses vertus. Je vous donnerais la fièvre si je vous nommais les apostats qui ont passé à ces hérésies : des hommes qui ont été des Samson dans la bataille et des Salomon dans le conseil, mais qui ont livré leur tête à l'Angleterre, cette autre Dalila. »

Sachant combien sa renommée en Amérique pouvait avoir à souffrir du moindre antagonisme entre sa mémoire et celle du fondateur de l'indépendance, Jefferson a cherché à établir, après la mort du général, que celui-ci ne s'était pas reconnu et n'avait pu se reconnaître sous les traits de Samson et de Salomon; mais du vivant de Washington, l'impossibilité ne lui paraissait pas à beaucoup près aussi évidente. Dans l'embarras et le trouble où l'avait jeté la malencontreuse publication de sa lettre, il convenait tristement qu'il ne pouvait « ni la désavouer parce qu'il en était bien vraiment l'auteur, ni l'avouer de peur d'amener un différend personnel entre le général et lui, et de se brouiller avec tous ceux parmi lesquels le nom de Washington était encore populaire, c'est-à-dire avec les neuf dixièmes du peuple des États-Unis. » Certains écrivains fédéralistes sont même allés jusqu'à prétendre que Washington, ayant fait demander des explications à son ancien ministre sur ce singulier document, reçut de lui une lettre d'excuses qui, par une coupable complaisance, disparut plus tard des papiers du général; mais cela n'est rien moins que prouvé. Un seul fait semble parfaitement établi, c'est qu'après ce désagréable incident ils ne se revirent jamais. A plusieurs reprises Jefferson passa devant la porte de Mount-Vernon sans y frapper. Il fit bien : il avait perdu toute place dans la confiance et l'estime du général; sa duplicité avait été mise à nu, sa complicité avec les détracteurs systématiques de Washington était devenue évidente. En empruntant à la presse démocratique son insultant langage, il avait établi un lien de solidarité entre lui et les journaux qui parlaient sans cesse du grand citoyen dont il faisait profession d'être l'ami « en termes à peine applicables à un Néron, à un malfaiteur notoire ou à un filou vulgaire, » et qui, le jour où expiraient les pouvoirs du libérateur de la patrie, entonnaient le cantique de Siméon. « Seigneur, laisse maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta promesse, car mes yeux ont vu ton salut, — telle fut

la pieuse exclamation d'un homme voyant un flot de bonheur se répandre sur l'humanité. Si jamais semblable exclamation fut permise, c'est bien aujourd'hui, car aujourd'hui l'homme qui a été la source de tous les maux du pays descend au niveau de ses concitoyens et perd le pouvoir d'entasser de nouvelles calamités sur les États-Unis. » Ainsi fut célébrée par la gazette l'*Aurora*, le plus violent organe du parti démocratique, l'inauguration du nouveau président John Adams, l'un des chefs du parti fédéraliste. (4 mars 1797.)

Battus dans les élections pour la présidence, les républicains avaient néanmoins raison de chanter victoire. Si la retraite de Washington ne leur donnait pas le pouvoir, elle leur livrait le pays. Peu de mois avant l'élection, Jefferson écrivait à Monroë : « Les fédéralistes eux-mêmes en conviennent, toute leur force leur vient des mérites du président, de son influence colossale sur le peuple. Le jour où le président se retirera, son successeur, s'il est monocrate, sera dominé par l'esprit républicain de ses constituans; s'il est républicain, il donnera naturellement carrière à cet esprit, et il rétablira l'harmonie entre le gouvernement et les gouvernés. En attendant, patience! » La situation était bien changée depuis le temps où l'opposition affectait de regarder Washington comme la meilleure sauvegarde contre le triomphe du parti qui soutenait l'administration. C'était à Washington que ce parti devait tous ses derniers triomphes. A dater de 1793, les fédéralistes avaient perdu la prépondérance dans le congrès, et ils n'y avaient plus obtenu que des majorités factices formées sous la pression du public, « toujours disposé, dit Jefferson, à soutenir l'avis du général contre le sien propre et contre celui de ses représentans. » Le successeur de Washington avait été choisi au milieu d'un de ces coups de vent contraires à la faction républicaine, et malgré cette bonne fortune John Adams ne l'avait emporté que de trois voix sur son concurrent Jefferson, auquel la vice-présidence était échue en partage.

V.

Lorsqu'il avait laissé poser par ses amis sa candidature à la présidence, Jefferson ne s'était exagéré ni les chances de succès ni les inconvéniens d'un échec. Il se résigna de fort bonne grâce à n'être que le second personnage de l'état. Les temps étaient difficiles : au dehors, le directoire avait rompu tout rapport diplomatique avec le gouvernement des États-Unis, la paix était menacée, et l'on entendait déjà gronder le canon des corsaires français; au dedans, tous

les cœurs s'ébranlaient à ces bruits de guerre. Les républicains prenaient les couleurs de la France, les fédéralistes ressuscitaient celles de l'ancienne armée continentale; l'on se battait dans les rues, la cocarde tricolore ou la cocarde noire au chapeau. « Ce n'était pas le moment de convoiter le gouvernail. » Aussi le vice-président était-il bien résolu à n'accepter aucune part de responsabilité dans la direction des affaires et à rester complétement étranger à la politique active. Ses fonctions le lui permettaient : elles ne lui imposaient d'autre devoir que celui de présider le sénat; sauf en cas de partage, il n'avait même pas à voter. Rien ne s'opposait donc à ce qu'il fît de son fauteuil un poste d'observation. Placé au milieu de l'arène sans avoir à y descendre, il pouvait prétendre à vivre en bons termes avec tout le monde, et à profiter de ses rapports obligés avec les deux partis pour agir tour à tour sur le gouvernement et sur l'opposition.

Dès que la lutte électorale fut terminée, il y eut entre John Adams et lui échange de coquetteries. Le président se flattait d'employer Jefferson à aplanir les difficultés extérieures et à tenir en échec la fraction du parti fédéraliste qui obéissait au colonel Hamilton. Le vice-président entendait se servir de John Adams pour entretenir la division parmi les anciens amis de Washington et pour empêcher une guerre avec la France, de toutes les éventualités la plus redoutable pour l'opposition, car une guerre, même impopulaire, ne pouvait manquer avec le temps de rallier le pays autour du pouvoir. Ils avaient tous les deux compté sans leurs méfiances réciproques et sans les passions de leurs entours. Aux premiers pas qu'ils firent l'un vers l'autre, ils vinrent se heurter contre des barrières infranchissables, et ils se trouvèrent bientôt, en dépit d'eux-mêmes, plus séparés qu'avant leur tentative de rapprochement. Les haines de partis étaient devenues si furieuses, elles exerçaient un empire si absolu sur toutes les âmes, que Jefferson commençait à les trouver fort gênantes. « Vous et moi, écrivait-il à Edward Rutledge, nous avons assisté autrefois à de violens débats et à de grands mouvemens de passion politique; mais les hommes d'opinions diverses se parlaient alors, et savaient séparer les affaires de l'état de celles du monde. Il n'en est plus ainsi : de vieux amis qui ont vécu dans l'intimité toute leur vie traversent la rue pour éviter de se rencontrer, et détournent la tête de peur d'avoir à toucher leur chapeau. Tout cela peut aller à la jeunesse, pour laquelle toute passion est une jouissance; mais cela est affligeant pour des esprits paisibles. La tranquillité est le lait des vieillards. » A qui fallait-il s'en prendre de ce changement dans les mœurs politiques des États-Unis? La courtoisie dans la lutte suppose un certain degré de loyauté et d'estime réci-

proque. Les bons rapports sont incompatibles avec les mauvais procédés. Jefferson avait plus que nul autre contribué à introduire l'usage des mauvais procédés dans la vie publique, à altérer le sens moral et à compromettre la dignité des partis. Lorsqu'ils en sont venus à user de moyens comme ceux dont Hamilton allait être la victime, tout sentiment sociable doit nécessairement s'éteindre dans l'arène, et la barbarie l'envahit avec toutes ses brutalités et ses fureurs.

En 1792, alors que les ennemis de Hamilton, à bout d'expédiens contre sa politique, cherchaient à se convaincre qu'ils avaient le droit de mettre sa probité en question, trois des meneurs républicains, MM. Muhlenburg, Venable et Monroë, avaient eu le malheur d'entrer en rapports avec certains aventuriers qui, voulant exploiter la crédulité et la haine de l'opposition, se faisaient fort de lui procurer les moyens de perdre Hamilton. Les trois amis avaient donné dans le piége tête baissée. On leur montre une ou deux lettres du secrétaire du trésor dont le sens leur échappe : ils en concluent qu'elles ont un sens coupable. On leur raconte que Hamilton a souvent assisté de sa bourse et de son crédit Reynolds, le détenteur de ces lettres; on leur prouve que le secrétaire du trésor a pour Mme Reynolds des soins empressés : ils en infèrent qu'il a quelque secret motif de ménager le mari. On leur affirme que le mari a en effet servi d'intermédiaire à Hamilton pour jouer sur les fonds publics : ils le croient, et ils rédigent aussitôt deux grands mémoires sur les formidables résultats de leur enquête. Forts de ces documens, MM. Muhlenburg, Venable et Monroë se rendent solennellement chez Hamilton, et le menacent de le dénoncer au président s'il ne leur donne des explications satisfaisantes sur cette ténébreuse affaire. A leur grand étonnement, Hamilton ne se trouble point, il reconnaît ses lettres; il convient qu'afin de cacher une faute, il a dû acheter le silence de Reynolds, mari malheureux qui, pour s'enrichir, avait abusé du droit d'être jaloux, et qui, pour se venger de ne pas s'être enrichi autant qu'il l'espérait, avait monté l'intrigue dont les trois membres du congrès étaient les dupes. Afin de ne laisser aucun doute dans leur esprit, Hamilton entame la lecture d'une longue série de billets doux écrits par Mme Reynolds et de sommations menaçantes envoyées par son mari. Les trois membres du congrès, confus de leur sotte intervention dans une affaire aussi peu politique, refusent d'en entendre davantage. En se retirant, ils s'excusent auprès de Hamilton et se disent pleinement convaincus de son innocence; mais en rentrant chez eux, ils se bornent à déclarer dans un mémoire secret qu'ils ont « laissé Hamilton sous l'impression que leurs soupçons étaient dissipés. » Ils promettent de veiller à ce que

les pièces de la procédure ne puissent pas retomber entre les mains des intrigans qui en ont fait un si odieux usage, et pourtant Monroë rentre en rapports avec ces misérables. A leur suggestion, il en vient à penser que Hamilton ne s'est peut-être accusé de galanterie que pour échapper à l'accusation de péculat, et il consigne ses suppositions dans un nouveau mémoire, qu'il joint aux autres pièces confiées à sa garde. Avant de partir pour la France, où il allait représenter son pays, il laissa ce dangereux dossier entre les mains « d'un respectable ami virginien » qui, sans doute trop absorbé dans la politique, veilla mal sur le dépôt. En 1797, toute la collection parut dans un venimeux annuaire publié par Callender, cynique écrivain dont le métier était alors de vilipender les honnêtes gens qui se trouvaient en mauvais termes avec Jefferson. Sommé de déclarer s'il croyait fondées les imputations contenues dans son dernier mémoire, Monroë refusa obstinément de s'expliquer : il ne pouvait, disait-il, se faire un avis sur la question avant d'avoir entendu la défense de Hamilton. En vain le colonel fit appel à sa loyauté, en vain il lui adressa les plus offensans reproches sur son indélicatesse : Monroë resta impassible, et tout en se disant prêt à terminer la querelle par un combat singulier, si Hamilton voulait bien le provoquer directement, il se montra décidé à ne pas prendre l'initiative d'un duel qui pourrait à trop bon marché tirer son adversaire d'embarras. Hamilton se trouvait ainsi placé dans la cruelle alternative de prouver publiquement son adultère, ou de rester convaincu de concussion, — de blesser toutes les bienséances, ou de sacrifier son renom de probité. Malgré la légèreté de sa conduite, il aimait tendrement Mme Hamilton, et il lui répugnait de la faire entrer dans la confidence de ses secrètes amours. Il n'hésita point cependant : il préféra pour lui-même et pour les siens le scandale au déshonneur, et l'on ne peut, sans garder rancune à Monroë, lire cette douloureuse confession arrachée à un noble cœur par l'implacable et basse malice d'un adversaire politique. « L'aveu d'une telle faute n'est point fait sans en rougir. Je ne me ferai jamais l'apologiste d'un vice, quel qu'il soit, parce que l'ardeur de la passion aura pu m'y entraîner : je ne cesserai jamais de me reprocher le coup que je vais porter à un cœur digne de ma reconnaissance, de ma fidélité et de mon amour; mais ce cœur approuvera que, même à un tel prix, j'efface une tache plus déshonorante imprimée sur un nom qu'il chérit avec autant d'élévation que de tendresse. Le public aussi me pardonnera, je l'espère, une pareille confession. Elle est nécessaire pour me défendre contre une plus odieuse accusation, sans quoi je n'aurais pu me résigner à une aussi pénible inconvenance. »

Dans les luttes entre les partis comme dans les luttes entre les nations, il y a des lois de la guerre dont on ne s'affranchit jamais impunément; il y a des armes défendues dont on ne peut se servir sans les mettre aux mains de ses adversaires. Les républicains eurent bientôt à se repentir d'avoir fait tomber la vie privée dans le domaine public. Par un juste hasard, ce fut précisément Callender, leur principal instrument de diffamation, qui se fit le vengeur des fédéralistes. Jefferson ne s'en était point servi sans quelque inquiétude et sans quelque répugnance. Il savait combien de tels auxiliaires sont compromettans, mais il ne pouvait s'empêcher de jouir au fond du cœur de certains excès de polémique que sa raison blâmait, et il se contentait de mépriser ceux qu'il aurait pu contenir. Lorsqu'il parvint au pouvoir, Callender demanda une place. Pour toute réponse, Jefferson lui envoya cinquante dollars. Le pamphlétaire indigné exposa au pays ses titres à la faveur de son ancien patron. C'était au service de ce grand personnage qu'il avait, disait-il, écrit ses plus injurieux libelles; il avait reçu de lui de l'argent et des renseignemens, il lui avait même soumis les épreuves de certains articles avant de les publier : des documens autographes en faisaient foi. Il ne se contenta pas de les imprimer. Afin d'apprendre à tous que les plus purs représentans des principes républicains pouvaient avoir leur côté faible et se trouver dans la nécessité de ménager un homme qui osait tout dire, il fit pénétrer le public dans la demeure de Jefferson; il raconta le désordre de ses mœurs, ses efforts pour séduire la femme d'un voisin de campagne, ses amours avec une servante mulâtresse, sœur naturelle de sa femme et mère d'une nombreuse famille de petits quarterons restés esclaves dans la maison de leur père. Les fédéralistes triomphèrent; ils avaient les rieurs de leur côté, et à leur tour ils abusèrent de cet avantage. Jefferson fut touché au vif par leurs cruelles représailles, et lui, qui était plus que personne responsable des habitudes brutales et presque féroces contractées par la presse américaine sous la présidence de Washington et de John Adams, il en mesura enfin la dangereuse portée; il comprit qu'elles finiraient par dégoûter des affaires publiques les cœurs fiers et les esprits élevés. « Le cercle des hommes qui sont à la hauteur des premières situations n'est pas déjà trop étendu; il sera encore restreint par la retraite volontaire de ceux qui sont plus sensibles aux outrages que confians dans la justice de l'opinion. J'ai connu et je connais des hommes éminemment propres au maniement des affaires publiques qui ne sauraient tenir contre le choc brutal de ces héros des halles. Je puis affirmer, pour l'avoir bien connu, que nous aurions perdu les services du plus grand homme de notre pays, s'il avait été assailli avec la licence éhontée qui est de mise aujourd'hui. La torture à laquelle le met-

taient de rares et faibles attaques suffit à prouver que, s'il avait été exposé à celles dont les bandes fédéralistes se montrent capables, il aurait rejeté le gouvernail dans un accès d'indignation. »

En même temps que le respect d'autrui s'affaiblissait, l'usage de se rendre justice à soi-même prenait droit de cité aux États-Unis. Les duels politiques, les voies de fait se multipliaient; on commençait à se rendre au congrès un assommoir à la main ou des pistolets dans les poches. Tantôt c'était M. Lyon qui, dans la chambre des représentans, répondait à une impertinence de M. Griswold en lui crachant au visage; tantôt c'était M. Griswold qui, après huit jours de réflexion, abattait M. Lyon à ses pieds et l'envoyait rouler au milieu de ses collègues. Tantôt encore c'était une troupe d'officiers qui tombaient à bras raccourci sur un rédacteur de l'*Aurora* pour l'engager à ne plus médire de la milice, ou bien c'était un jeune orateur plein de talent et d'avenir, M. John Randolph, qui, en plein congrès, parlait de l'état-major de l'armée comme « d'un tas de gueux, » et qui le lendemain se voyait arraché de sa loge et jeté à la porte du théâtre, déplorables excès qui semblent avoir passé dans les mœurs américaines, mais qui étaient restés sans précédens jusqu'à l'avénement de John Adams.

Depuis que Washington avait renoncé au pouvoir, aucun frein ne modérait plus la fureur des partis. Sa retraite avait eu pour conséquence immédiate le déchaînement des mauvaises passions; elle n'avait pas néanmoins tourné à l'avantage des républicains aussi promptement que Jefferson l'avait prédit. Il n'avait pas réussi à gagner John Adams, et il avait perdu beaucoup de ses soldats. Dans son découragement, il écrivait au colonel Burr le 17 juin 1797 : « J'avais toujours espéré que lorsque la popularité du dernier président serait retirée de la balance, les penchans libéraux du peuple suffiraient à rétablir entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif l'équilibre, un instant détruit par le poids supérieur de cette popularité; j'avais toujours cru que les instincts honnêtes du peuple résisteraient à l'ingrate prédilection du pouvoir pour la Grande-Bretagne. Malheureusement la politique extérieure du dernier gouvernement nous avait déjà aliéné la France; elle avait suscité dans ce pays une réaction contre nous, et cette réaction a sur l'esprit de nos concitoyens des effets qui suppléent à ceux que produisait autrefois la popularité de Washington. Ces effets se sont manifestés d'une façon bien sensible dans plusieurs élections, et c'est ce qui explique pourquoi la majorité républicaine se trouve affaiblie dans le congrès. Quand sera-t-elle renforcée? Cela dépend des événemens, et il est si impossible de les calculer, que je regarde l'avenir de nos institutions comme tout à fait problématique. »

Les événemens vinrent porter un coup terrible au parti républi-

cain; il resta néanmoins maître de l'avenir. En blessant l'honneur national des États-Unis, le directoire paralysa pour un temps la faction française en Amérique; mais en voulant trop exploiter cette bonne fortune, les fédéralistes en perdirent tout le profit, et l'accident qui avait paru devoir retarder le cours naturel des choses l'accéléra.

« La France prétend lever tribut en Amérique! » Telle fut la nouvelle qui, au mois d'avril 1798, répandit soudain la consternation parmi les alliés du directoire et l'indignation contre eux dans les masses. « Des millions pour nous défendre, pas un centime pour acheter la paix, » tel fut le cri public qui partout imposa silence à l'opposition. Les imaginations s'échauffèrent : on se représenta l'indépendance menacée, le sol national envahi, l'Amérique asservie à des maîtres sanguinaires et corrompus; on vit dans tout partisan de la paix un agent de la France, dans tout citoyen français un espion jacobin; on fit appel à la vigueur du gouvernement, on proclama le besoin d'une dictature. Au milieu de cette effervescence populaire où l'effroi se mêlait à l'enthousiasme, le vertige s'empara des fédéralistes : ils se crurent tout possible et tout permis; ils se persuadèrent que le moment était venu d'écraser les ennemis du pouvoir et de mettre fin aux cabales des factions. « Nos foudres de guerre, écrivait Jefferson, ne parlent plus que de septembriser, de déporter, d'emprunter au gouvernement français sa façon de châtier les séditieux. » John Adams ne fit rien pour modérer ces dangereux emportemens. Tout entier au plaisir de répandre les flots de sa chaleureuse parole sur les députations qui, de tous les coins de l'Amérique, venaient lui apporter des témoignages de sympathie et des offres de concours, il sortit de la réserve que commandaient et sa situation et sa politique. Trop honnête pour ne pas souhaiter sincèrement le maintien de la paix avec la France et le rétablissement du calme à l'intérieur, il fut en même temps trop dominé par sa vanité pour contenir de belliqueux mouvemens d'éloquence qui exaltèrent de plus en plus le sentiment public. Hamilton s'alarma. « Ce n'est pas notre métier, écrivait-il à l'un des membres du cabinet, c'est encore bien moins celui du gouvernement d'engendrer un esprit irrégulier et violent. » Jefferson manifesta plus de surprise que d'inquiétude. « Le souffle qui enflamme la population des villes est en vérité merveilleux, s'écriait-il; elles vomissent des adresses sans fin offrant vie et fortune... On peut pardonner des déclarations indiscrètes et des expressions passionnées à une multitude qui cède à l'impulsion du moment, mais on ne peut s'attendre à ce qu'une nation étrangère reste aussi insensible aux réponses du président, plus fanfaronnes encore que les adresses... Et ce n'est pas contre la

France seule, c'est contre ses propres concitoyens qu'il dirige ses menaces. N'a-t-il pas dit l'autre jour que « l'intervention de l'autorité deviendrait nécessaire pour dissiper les illusions dangereuses et déjouer les interprétations malveillantes qui égarent tant de citoyens, » faisant ainsi allusion aux lettres des députés à leurs constituans?... Moi qui ai horreur des mystères, des insinuations et des demi-confidences, je me vois dans l'impossibilité d'écrire librement, tant les infidélités de la poste rendent dangereuse toute correspondance sincère. Je ne sais ce qui me mortifie le plus, de n'oser écrire ce que je pense ou de voir mon pays supporter un tel état de choses... Il aurait été impossible au politique le plus clairvoyant de prévoir, il y a sept ans, que le peuple de ce grand pays pût jamais s'abandonner à un effroi aussi fantastique et prendre assez peur de lui-même et de son propre pouvoir pour le livrer spontanément à ceux qui veulent l'entraîner à une forme de gouvernement dont les principales branches seront placées au-dessus de son contrôle. Heureusement cette fièvre ne durera pas. En dépit de tout, le pays reste essentiellement républicain. Il conserve au fond du cœur les principes de 1776 dans toute leur pureté, et ceux qui ont la conscience de n'avoir pas changé n'ont rien à craindre à la longue. »

Pour frapper de terreur ceux « qui avaient la conscience de n'avoir pas changé, » de rigoureuses mesures de sûreté générale furent proposées au sein du congrès. C'était dans la tourbe des réfugiés et des émigrans européens que l'armée démocratique recrutait le plus facilement ses soldats. Un *alien act*, qui conférait au président le droit d'expulser les étrangers du territoire, fut voté par les deux chambres. Quelques furieux osaient encore contester ouvertement la justice de la cause américaine. Un projet de loi fut soumis au sénat pour punir de mort tout citoyen convaincu d'avoir entretenu des intelligences avec les Français et pour frapper d'un emprisonnement dont le terme n'était pas défini ceux qui, par leurs propos ou par leurs écrits, se seraient rendus coupables d'avoir cherché à justifier le directoire ou à diffamer le gouvernement des États-Unis. A la lecture de ce projet, Hamilton fut effrayé de l'extravagance de ses amis : « N'établissons pas la tyrannie, écrivait-il à Olivier Wolcott, secrétaire du trésor sous John Adams; ne confondons pas l'énergie avec la violence. Si nous ne faisons point de faux pas, nous resterons unis; mais si nous poussons les choses à l'extrême, nous donnerons à l'esprit de faction un corps et un lien. » La loi dont le souvenir odieux s'est perpétué en Amérique sous le nom de *sedition act* ne fut portée à la chambre des représentans qu'après avoir été fort adoucie par le sénat. Elle subit encore plusieurs amendemens avant d'être définitivement adoptée; mais elle resta mauvaise en soi

et dangereuse pour le gouvernement qui avait à l'appliquer. Toute restriction apportée par le pouvoir fédéral à la liberté de la parole et de la presse était contraire aux mœurs du pays et à l'esprit de la constitution. Il était impossible que la nation ne se prononçât point contre de semblables nouveautés, après être sortie du délire dans lequel la crainte des jacobins l'avait fait tomber. L'augmentation des impôts, rendue indispensable par les grands préparatifs militaires qu'avait autorisés le congrès, contribua beaucoup à guérir « cette maladie des imaginations. » — « Le médecin s'approche sous l'habit d'un percepteur, écrivait malicieusement Jefferson. La majorité actuelle a pour principe l'excès dans les dépenses : le budget de cette année dépasse celui des années les plus coûteuses de la guerre de l'indépendance. La bourse du peuple, c'est là le vrai siége de sa sensibilité : elle le rendra accessible à bien des vérités qui n'auraient pu lui parvenir par un autre organe. »

Au plus fort de la crise, Jefferson conserva cette clairvoyance et ce sang-froid. Alors que la plupart des meneurs démocrates se retiraient du congrès abattus ou indignés, et se préparaient soit à rendre les armes aux fédéralistes, soit à pousser les états républicains à se détacher de l'Union, il sut espérer et attendre. Il resta fermement à son poste, ranimant le courage des timides et calmant l'impatience des exaltés; il empêcha son parti de se cantonner dans un coin de l'Amérique et de renoncer à la conquête du pays. Il tint l'opposition en haleine et le gouvernement en échec; mais en même temps qu'il sentait l'importance de ne pas renoncer à la lutte au centre de la confédération, il reconnaissait l'insuffisance de ses moyens d'action dans le congrès et la nécessité de trouver dans les assemblées provinciales un point d'appui pour soulever l'opinion. La Virginie et le Kentucky étaient les places fortes du républicanisme; les législatures de ces deux états reçurent de Jefferson la mission d'arborer le drapeau de la résistance contre les mesures que ses amis avaient en vain combattues à Philadelphie comme inconstitutionnelles. Ce fut l'un des actes les plus considérables et les moins retentissans de sa carrière politique. Il agit en conspirateur, non en tribun. Vingt-trois ans après avoir rédigé les *résolutions* célèbres par lesquelles la Virginie et le Kentucky prononcèrent l'annulation du *sedition act* et de l'*alien act* et provoquèrent les autres états à suivre leur exemple, il ne racontait encore que sous le sceau du secret, au fils de l'un de ses complices, la part qu'il avait prise à cette grande machination. Elle était en effet difficile à avouer et à justifier. Sous prétexte de défendre la constitution, il lui avait porté une terrible atteinte, la plus terrible atteinte qu'elle ait jamais reçue. En posant le principe que les législatures locales pouvaient mettre le *veto* sur

les actes du congrès, il avait introduit dans le droit public américain une doctrine subversive de tout gouvernement régulier, et qui de nos jours a failli plonger les États-Unis dans l'anarchie. Elle ne trouva heureusement que peu de faveur en 1799. Aucun état ne répondit à l'appel du Kentucky et de la Virginie, plusieurs législatures crurent même devoir protester contre le nouveau dogme. Le vice-président fut néanmoins d'avis de le maintenir dans toute sa rigueur. Moins hardi, parce qu'il était plus directement aux prises avec les difficultés, Madison crut devoir émousser cette arme révolutionnaire plutôt que de s'exposer à blesser l'opinion. Dans la réponse qu'il fit pour la Virginie aux objections soulevées par les résolutions de 1798, il en atténua autant que possible la portée : il insista particulièrement sur le caractère inconstitutionnel du *sedition act* et de l'*alien act;* il s'attacha à les rendre odieux sans effaroucher les sentimens conservateurs. La masse flottante du public, déjà ébranlée par les résolutions de Jefferson, fut gagnée par le rapport de Madison. Rien ne la défendait plus contre les séductions de l'opposition; rien ne justifiait plus à ses yeux les violences et les dépenses excessives de l'administration. La patrie n'était plus en danger.

Sans consulter son cabinet plus que son parti, John Adams avait brusquement renoué des relations pacifiques avec la France, et il avait ainsi glacé l'enthousiasme national, la seule passion publique dont il pût disposer. Par cet acte honnête, mais intempestif, il désarma le parti fédéraliste et accéléra sa dissolution. Elle avait commencé le jour où la succession politique de Washington s'était ouverte. Personne parmi ses amis n'avait pu la recueillir. En devenant le chef de l'état, John Adams n'était pas devenu le chef de l'état-major fédéraliste. Le cabinet que lui avait légué son glorieux prédécesseur n'avait jamais accepté son autorité. Hamilton le regardait comme impropre au gouvernement, et il ne se consolait de le voir à la tête des affaires qu'en cherchant à le tenir en tutelle au moyen de ses ministres. Bien qu'absent de Philadelphie et en apparence étranger au gouvernement, l'ancien secrétaire du trésor était par eux secrètement instruit de tout, consulté sur tout, et ses avis faisaient loi tant que le président n'imposait pas les siens en agissant seul et par surprise. De là, au sein de l'administration, des intrigues et des coups de théâtre continuels, point de confiance réciproque, point de politique suivie, nulle unité dans le commandement et dans l'action. Depuis plus d'un an, le cabinet gouvernait en vue de la guerre lorsque le président prit sur lui de rétablir la paix : ce fut presque une défection aux yeux des meneurs fédéralistes, et bien que le gros du parti fût resté fort attaché à John Adams, bien que son nom fût le meilleur à opposer à celui de Jefferson, ils com-

mencèrent à se demander s'il n'y aurait pas duperie à le porter une seconde fois à la présidence. « Les principaux amis du gouvernement sont en présence d'un triste dilemme, écrivait Hamilton le 5 janvier 1800. S'exposeront-ils au risque de produire un schisme dans le parti en cherchant à amener un changement, ou consentiront-ils à s'annihiler et à compromettre leur cause en continuant à soutenir ceux qui les soupçonnent et les détestent, et dont la seule politique sera probablement de les contrarier? » Et le 10 mai 1800 : « Pour moi, mon parti est pris; je n'appuierai pas M. Adams, cela dût-il entraîner l'élection de Jefferson. » Eût-il appuyé M. Adams, l'élection de Jefferson n'en aurait pas moins été inévitable. La réaction républicaine avait une force irrésistible. « La question n'est plus pour nous, écrivait M. Fisher Ames, de bien combattre, mais de bien tomber, de tomber comme Antée, et de nous relever par notre chute. » Les fédéralistes ne surent même pas tomber dignement. Sentant leur cause perdue, ils ne songèrent plus qu'à satisfaire leurs fantaisies et leurs rancunes, ou qu'à survivre à la mort de leur parti; ils s'accusèrent réciproquement de leur insuccès, ils étalèrent devant le public leurs plaies secrètes. John Adams renvoya outrageusement de son cabinet les principaux amis de Hamilton, il le dénonça dans ses conversations comme le chef d'une faction anglaise intéressée à brouiller les États-Unis avec la France; il s'attacha à rejeter sur lui les perfides épithètes que l'opposition avait indistinctement appliquées à tous les défenseurs du gouvernement. Hamilton publia contre John Adams un amer pamphlet. Déjà fort amoindris par ces mesquines récriminations, les fédéralistes se perdirent tout à fait dans l'estime publique en cherchant, par une manœuvre déloyale, à fausser le résultat de l'élection. Comme on pouvait le prévoir, le vote fut défavorable à John Adams; mais le colonel Burr, le candidat des républicains à la vice-présidence, réunit exactement le même nombre de suffrages que Jefferson, leur candidat à la présidence. D'après la constitution, c'était à la chambre des représentans de décider lequel des deux élus serait le chef de l'état, question douteuse en droit strict, non en équité. Il était impossible de se méprendre sur l'intention des électeurs. Ils avaient voulu placer Jefferson au premier rang et Burr au second. La chambre ne pouvait intervertir cet ordre sans abuser de son droit et sans faire violence aux sentimens du pays; la majorité fédéraliste ne pouvait trouver ni assez de force en elle-même ni assez d'appui au dehors pour mener à bien un tel coup d'état. Un mauvais sentiment et un mauvais calcul la conduisirent à le tenter. Elle voulut mortifier Jefferson et gagner Burr, empoisonner le triomphe de ses adversaires et l'escamoter à son profit. Le colonel Burr était un

aventurier militaire perdu de dettes et de débauches, d'un esprit souple et brillant, d'un tempérament audacieux et impérieux, plein de mépris pour la liberté, courtisan de la multitude, et qui, dès 1792, faisait dire à Hamilton que le renversement de la république n'était rêvé qu'au sein du parti républicain, et que la démagogie américaine avait son Catilina. Il était chimérique de songer à se l'attacher; la politique conservatrice ne pouvait servir ses desseins, la présidence ne pouvait satisfaire son ambition. Hamilton s'opposa vigoureusement à l'adoption d'un tel homme par ses amis. « Au nom du ciel, ne nous rendons pas responsables de son élévation, leur écrivait-il avec un honnête et patriotique effroi. S'il est quelqu'un que je doive détester, c'est Jefferson : j'ai toujours été au contraire dans de bons rapports personnels avec Burr; mais le bien public avant tout!... Soyez certains que Burr profiterait de son succès pour tenter dans le gouvernement une réforme à la Bonaparte. C'est un des hommes les plus corrompus et les plus dangereux qu'on puisse citer en aucun pays. Jamais un plus parfait Catilina ne tint à minuit un conclave de conspirateurs... Si le parti le fait président et le prend pour chef officiel, je me verrai contraint de me regarder à l'avenir comme un homme isolé. Mes sentimens d'honneur et mes convictions politiques ne me permettraient pas de rester dans un parti qui se serait dégradé et qui aurait dégradé le pays. On s'exagère d'ailleurs beaucoup les défauts de Jefferson. Je crois avoir été l'un des premiers à dévoiler son vrai caractère aux dépens de ma popularité, et je ne saurais me faire aujourd'hui son apologiste. J'en conviens, sa politique est entachée de fanatisme; il prend sa démocratie trop au sérieux; il a combattu en ennemi acharné les principales mesures de notre administration; il est rusé et tenace dans la poursuite de ses desseins; il est peu scrupuleux dans le choix des moyens; il a peu de souci de la vérité, et c'est un méprisable hypocrite. Tout cela est vrai; mais il est faux qu'il soit assez zélé pour faire quoi que ce soit dans l'application de ses principes qui puisse compromettre sa popularité ou son intérêt. Il est aussi temporisateur que personne. Selon moi, son caractère nous promet un système de temporisation, non de violence. » Vains efforts! les fédéralistes n'écoutaient plus personne. « Leur amour-propre est devenu si chatouilleux sur le chapitre des influences, qu'il devient dangereux de citer une opinion, écrivait Gouverneur Morris à Hamilton. Vous qui êtes sobre, vous n'avez peut-être jamais remarqué ce qu'il y a de gauche dans la situation d'un homme qui reste maître de son esprit alors que tout le monde est ivre. »

Le ballottage entre les deux compétiteurs commença le 11 février 1801. Les états se divisèrent par moitié; trente-cinq tours de

scrutin donnèrent successivement le même résultat. Pendant sept jours, la chambre resta en permanence, présentant le plus sombre aspect : les fédéralistes, inquiets sur la sagesse de leur conduite, mais s'obstinant à poursuivre leur folle entreprise; les républicains, prêts à prendre les armes pour s'opposer à une usurpation; le public, d'abord étonné et consterné, puis bientôt indigné. De guerre lasse, les partisans de M. Burr se rendirent enfin, mais trop tard pour effacer la mauvaise impression produite par leur résistance au vœu national. Au trente-sixième tour de scrutin, trois d'entre eux s'abstinrent, et Jefferson fut nommé président. Le parti fédéraliste était tombé pour ne plus se relever. Ni l'habileté de ses adversaires, ni ses propres fautes, ni l'épuisement de ses forces après le rude assaut qu'il avait soutenu, ni la division de ses chefs après la retraite du grand homme autour duquel il s'était groupé, ne suffisent à expliquer cette défaite définitive. Une cause plus profonde de faiblesse condamnait ce parti à périr. Il n'était pas en sympathie avec la nation, les esprits n'allaient pas naturellement à lui. Son autorité n'avait été acceptée que par un effort de raison, sous l'empire de la nécessité et sur la recommandation de Washington. Pour fonder le gouvernement de l'Union, pour lui faire traverser la crise produite par la révolution française, la démocratie américaine avait senti le besoin de remettre ses intérêts entre les mains des hommes les plus dignes et les plus capables de la conduire; mais le gouvernement fondé, le danger passé, Washington mort, elle avait cédé à ses penchans : elle avait remplacé ses sages conseillers par des amis plus complaisans et plus agréables, elle avait donné l'empire à ses flatteurs et à ses favoris. Les fédéralistes la choquaient par leur supériorité d'esprit un peu exigeante, par leur sentiment presque européen de la dignité du pouvoir et de l'honneur de l'état, par leur passion de l'ordre et de la règle, par ce qu'on pourrait appeler leur besoin du superflu dans le bon gouvernement. La démocratie américaine avait des goûts moins élevés et moins délicats; l'à-peu-près suffisait à son grossier bon sens, et elle se sentait à la fois gênée et humiliée par ce luxe de préoccupation du bien public. Hamilton lui-même reconnaissait que « l'erreur de son parti avait été de trop compter sur la rectitude et l'utilité de sa politique, et de trop négliger la faveur populaire; » mais il confessait en même temps son peu d'aptitude pour le rôle de courtisan des masses. « Chaque jour me prouve de plus en plus que ce monde américain n'était pas fait pour moi. Singulière destinée que la mienne ! Personne aux États-Unis n'a plus sacrifié pour la constitution actuelle, et cela malgré les plus tristes présages sur son sort. Je travaille encore à étayer le frêle et pauvre édifice, et, pour toute récompense, je

ne recueille que les murmures de ses amis et les malédictions de ses ennemis. Qu'ai-je de mieux à faire que de me retirer de la scène? »

Hamilton se sentait plus affligé qu'étonné par le triomphe du parti démocratique. A ses yeux, le jeu naturel des institutions américaines devait presque inévitablement amener au pouvoir ceux qui promettaient de le mettre au service des passions de la multitude. Il n'avait jamais cru au succès de la grande expérience tentée par son pays d'adoption. La république démocratique n'avait nulle part encore été essayée sur une aussi vaste échelle. Il lui paraissait également impossible que les divers peuples de cet immense empire pussent marcher simultanément d'accord dans les voies de la raison, et qu'en l'absence de tout pouvoir permanent, de toute autorité indépendante de la fantaisie populaire, le gouvernement pût faire son métier, conserver assez de force de résistance contre ses maîtres pour les défendre contre leurs mauvais penchans, pour les empêcher de se quereller, de se diviser, de se combattre, pour mettre l'Amérique du Nord à l'abri du fléau qui est devenu le mal chronique des républiques de l'Amérique du Sud, la guerre sociale au sein des provinces et la guerre civile entre elles. Le danger n'était évidemment pas aussi grand ni le mal aussi prochain que le croyait Hamilton; ses tristes présages sur le sort de la constitution américaine ne se sont point réalisés. La république démocratique de l'Amérique du Nord a trouvé précisément un élément de stabilité dans cette division du pays en états distincts et dans cette étendue gigantesque de son territoire qui avaient tant alarmé certains de ses fondateurs.

Hamilton avait-il néanmoins tout à fait tort de douter de la durée de son œuvre? L'avenir le dira. Jefferson lui-même portait parfois un regard inquiet sur l'avenir. Lui qui se vantait d'avoir, sinon fait, du moins voulu cette révolution pacifique de 1801 qui avait donné libre carrière aux instincts du pays, il se plaignait un jour à M. Correa de Serra, ministre de Portugal aux États-Unis, de la puissance irrésistible du flot démocratique, qu'aucune digue ne contenait plus. Son malicieux interlocuteur lui répondit : « Quel dommage que vous n'ayez pas bouché le trou par lequel vous êtes passé! »

CORNÉLIS DE WITT.

LA

BATAILLE D'INKERMAN

I. — *Letters from Head-Quarters*, etc., by an officer of the staff; London 1857. — II. — *Der Feldzug in der Krimm*, bearbeitet von Anitschkof, etc.; Berlin 1857.

I.

Il semble que tout soit dit maintenant sur la guerre de Crimée, et qu'une relation de la bataille d'Inkerman ne puisse rien apprendre de nouveau. Nous n'avons pas à revenir en effet sur l'ensemble des opérations militaires qui se rattachent au siége de Sébastopol; mais il n'en est pas de même de la bataille d'Inkerman, objet de versions contradictoires qui font encore aujourd'hui de cette grande action militaire un problème historique difficile à résoudre. La version anglaise seule nous a été connue pendant longtemps. On se souvient de l'impression que laissèrent en France les premières nouvelles de cet événement: la victoire remportée par les alliés nous semblait surtout glorieuse pour les armes des Anglais, qui, réduits à une poignée d'hommes, avaient, disait-on, supporté seuls tout l'effort des Russes. L'imagination était vivement frappée de l'inégalité de cette lutte et des circonstances dramatiques qui l'avaient signalée, s'il fallait en croire les relations publiées par le *Times* et le *Morning-Herald*, les lettres des officiers anglais, celles même de Français enthousiastes qui, sans y prendre autrement garde, se faisaient en tout leur écho.

Suivant ces récits, les alliés se disposaient à donner un assaut décisif, quand le 5 novembre 1854, à la pointe du jour, les Anglais

s'étaient vus brusquement attaqués par une immense armée russe amenée en poste des bords du Danube. Une brume épaisse avait permis à l'ennemi d'arriver jusque dans le camp sans être aperçu; mais cette audacieuse surprise n'avait pu déconcerter le sang-froid britannique. Quelques instans avaient suffi aux Anglais pour se rallier, et bientôt ils avaient arrêté les progrès d'un ennemi dix fois supérieur en nombre. Leurs faibles bataillons disparaissaient au milieu des colonnes profondes qui les enveloppaient de tous côtés; ils avaient néanmoins, pendant six heures d'un combat acharné, repoussé les attaques des Russes. Ceux-ci avaient fini par se lasser, le désordre s'était mis dans leurs rangs. Les Anglais avaient alors pris l'offensive, et, soutenus par un détachement de l'armée française arrivé à la fin de l'action, les avaient précipités dans la vallée de la Tchernaïa. L'ennemi s'était retiré par le pont d'Inkerman dans une indicible confusion, et l'on avait vu les jeunes grands-ducs, venus à Sébastopol pour assister à une victoire, fuir à toute bride et fouler aux pieds de leurs chevaux les fantassins accumulés sur le pont. En un mot, la journée d'Inkerman avait été pour les Russes un véritable désastre. Le carnage qu'on en avait fait était effroyable. Ils avaient laissé sur le champ de bataille quinze, vingt, trente mille des leurs. Lord Raglan, répétait-on, n'avait rien vu de pareil à Waterloo. A ces cris de victoire se mêlaient des cris d'indignation contre les soldats russes, qui pendant le combat avaient massacré les blessés anglais. Une lettre des généraux alliés dénonçait au monde civilisé la conduite barbare de ces soldats; leurs officiers eux-mêmes leur en avaient donné l'exemple. Un major russe, pris sur le fait, avait été traduit devant une commission militaire, jugé, condamné; il allait être pendu.

Rien ne manquait, on le voit, à la mise en scène de ce drame où la France laissait évidemment à l'Angleterre tous les honneurs du triomphe. Le doute ne semblait pas permis; les récits des journaux s'accordant de tous points avec le rapport de lord Raglan, il fallait bien s'incliner devant le nom du général en chef de l'armée anglaise. Depuis lors, la lumière s'est faite en partie, et maintenant, si l'on vient à relire ce rapport, qui est demeuré le document principal sur la bataille d'Inkerman, on ne laisse pas d'en ressentir quelque surprise. Il semble en effet que la victoire soit uniquement due à l'inébranlable fermeté des troupes anglaises. Le moment décisif où les Français arrivèrent sur le champ de bataille et repoussèrent les Russes n'est pas même mentionné. Lord Raglan, après avoir indiqué les premières positions de son armée et rappelé brièvement le mouvement de sir George Cathcart sur la gauche des Russes, arrive sans transition au dénoûment, qu'il nous décrit en ces termes : « La

bataille continua ainsi, sans se ralentir et sans résultat définitif, jusqu'à l'après-midi, l'ennemi mettant en batterie non-seulement toutes ses pièces de campagne, mais encore celles de la place et ses canons de marine. Au milieu du jour, les Russes commencèrent à fléchir. Bientôt après, quoique le feu ne cessât pas, la retraite devint générale, et l'on vit des masses profondes se diriger vers le pont d'Inkerman. » Il est bien question dans le cours du récit de *deux bataillons* amenés par le général Bosquet. Lord Raglan se loue en termes généraux de leur concours, « s'en référant d'ailleurs, nous dit-il, aux rapports des généraux ses alliés. » Il semble toutefois que, s'il parle des Français, ce soit de sa part une affaire de pure courtoisie, à peu près de même que nous avons vu plus tard le général Pélissier remercier Sefer-Pacha et ses Turcs de l'appui qu'ils lui avaient prêté à la bataille de Tractir. La relation se termine par ces mots d'une jactance singulière : « J'ai tout lieu de croire que le chiffre des troupes russes ne pouvait pas être inférieur à 60,000 hommes. La perte de l'ennemi a été excessive; l'on estime que les Russes ont laissé sur le champ de bataille près de 5,000 morts, et que leur perte intégrale en tués, blessés et prisonniers, n'a pas été moindre de 15,000 hommes. Votre grâce (la relation est adressée au duc de Newcastle) sera étonnée d'apprendre que le chiffre des troupes anglaises engagées ne dépassait que de peu 8,000 hommes. »

Nous ne savons si sa grâce s'étonna d'une telle affirmation, mais *le Moniteur* ne s'en étonna point. Il voulut bien nous expliquer que les Anglais avaient ainsi combattu 1 contre 7, et plus tard, à la fin de l'action, au moins 1 contre 4. Quelques jours après, il en vint même à gourmander lord Raglan de sa modération, disant qu'il avait eu la gloire de vaincre, non pas 60,000 Russes, mais 70,000, et même plus encore. De leur côté, nos généraux, en rendant compte de la bataille, évitèrent avec soin toute allusion qui pût froisser l'amour-propre des Anglais; ils firent bien quelques réserves (1), mais avec la discrétion commandée par les circonstances. Personne en France du reste n'y accorda la moindre attention; l'on se piquait d'oublier les vieilles rivalités nationales, et de savoir rendre justice à la valeur de nos alliés. Il demeura donc constant pour tous qu'une poignée d'Anglais avait vaincu à Inkerman une innombrable armée russe. C'est encore là le thème consacré, si bien que, de deux ponts construits à Paris depuis cette époque, l'un s'appelle le pont de l'Alma, et l'autre ne s'appelle pas le pont d'Inkerman.

(1) Le général Canrobert évalue l'armée russe à 45,000 hommes au lieu de 60,000, et sa perte à 9,000 hommes au lieu de 15,000. De son côté, le général Bosquet, sans le dire expressément, laisse comprendre que les Anglais étaient hors d'état de le soutenir quand il prit l'offensive, et qu'il se trouva ainsi débordé sur sa gauche.

Mais, Napoléon l'a dit, « les bulletins ne sont pas l'histoire. » Ces mots ne sont point jetés par lui au hasard; il en développe le sens dans une longue lettre adressée à son frère, le roi Joseph. Pour lui, les bulletins sont une arme de guerre. « Tout est moral à la guerre, dit-il, le moral et l'opinion sont plus de la moitié de la réalité. » Dans ses bulletins, un général s'attachera donc, par-dessus tout, à inspirer confiance à ses troupes, à intimider celles de l'ennemi; il exagérera ses forces, ses succès; toutes ses expressions seront destinées à frapper les esprits et calculées en conséquence. Puis, revenant à la pensée de l'histoire, toujours présente à sa grande âme, Napoléon en fait la part d'un seul trait. « Constamment, dans ma campagne d'Italie, où j'avais une poignée d'hommes, j'ai exagéré mes forces. Cela a servi mes projets, et n'a pas nui à ma gloire... Les militaires de sens, ceux qui jugent en connaissance de cause, font peu d'attention aux proclamations, aux ordres du jour (1). »

Ce jugement de Napoléon, en réduisant à sa valeur l'importance historique des bulletins, laisse le champ libre à nos appréciations. Il nous sera donc permis de dire que le bulletin de lord Raglan se ressent des préoccupations du moment, préoccupations qu'il est aisé de comprendre, si l'on se reporte à la situation où se trouvait ce général le lendemain de la bataille d'Inkerman. Son armée avait été décimée, les gardes avaient perdu les deux tiers de leur monde, des régimens étaient anéantis; sur douze généraux de division et de brigade présens à cette action, sept avaient été tués ou blessés. « Après une telle victoire, avait dit sir de Lacy Evans à lord Raglan devant tout l'état-major, il ne restait plus qu'à se rembarquer. » Ne fût-ce que pour répondre à ce propos imprudent, le général anglais fit donc bien de proclamer que 8,000 de ses soldats avaient pu vaincre 60,000 Russes; mais ce n'est pas une raison pour que maintenant on s'astreigne à suivre pas à pas cette version. Évidemment nous ne saurions faire, avec lord Raglan, une part aussi large à l'armée anglaise sans refuser par là même à l'armée française la justice qui lui est due. Sans elle, les Anglais étaient perdus à Inkerman, les témoignages des contemporains sont unanimes à le reconnaître; pour nous, le doute ne saurait subsister après les déclarations des Russes, les aveux des Anglais eux-mêmes, tels que nous les trouvons consignés dans deux publications récentes sur la guerre de Crimée. L'une de ces publications est la correspondance d'un officier attaché à l'état-major de lord Raglan, le major Calthorpe (2). Cet officier, par sa position, s'est trouvé à même de connaître les

(1) La forme de cette lettre, datée de Schœnbrunn, 10 octobre 1809, est toute spéciale. Nous en rendons seulement le sens général.

(2) *Letters from Head-Quarters, or the Realities of the War in the Crimea*, by an officer of the staff, London 1857.

faits et de recueillir des particularités fort curieuses, surtout en ce qui concerne la personne de lord Raglan, dont il nous cite, à diverses reprises, les idées et les appréciations. Son livre est extrêmement partial, mais cette partialité même a pour nous son mérite : elle nous révèle la physionomie de l'armée anglaise, avec ses préjugés, ses passions, sa haine des Russes, sa jalousie des Français. Pour en donner l'idée en deux mots, nous dirons qu'à la bataille d'Inkerman le major Calthorpe attribue la retraite des Russes au feu de deux pièces de gros calibre amenées de la tranchée par les ordres de lord Raglan, et qu'en revanche il intitule la partie de son récit relative à l'arrivée du général Bosquet : « Panique des troupes françaises. »

Du côté des Russes, nous avons l'ouvrage du capitaine Anitschkof (1), description purement technique des opérations de l'armée russe. L'auteur ne s'y permet ni critiques, ni réflexions; mais son récit clair et méthodique laisse deviner, sous une forme respectueuse pour ses chefs, les fautes qu'ils ont commises pendant le cours de la guerre. Nous y trouvons de plus des états de situation qui doivent généralement être exacts, car les Russes, préoccupés plus que jamais des jugemens de l'Occident, ont affecté cette fois dans leurs publications militaires une extrême sincérité. Il est à remarquer que, pendant toute la durée de cette guerre, ils ont accusé, après chaque affaire, des pertes plus considérables que celles des alliés, même pour l'assaut du 18 juin.

Ces relations permettent de se former une idée nette de la bataille d'Inkerman. La vérité ressort de ces pages, écrites à des points de vue si différens. Il devient évident que lord Raglan, dans son bulletin, ne dit pas tout : la lutte eut ses alternatives de succès et de revers. Les Anglais finirent par céder : au moment où ils allaient se voir arracher la victoire, les Français vinrent rétablir la fortune du combat; mais, reconnaissons-le, ce fut la résistance désespérée des Anglais qui donna aux Français le temps d'arriver sur le terrain au moment décisif. Cette résistance fait le plus grand honneur aux vaillans soldats de l'armée anglaise. Aussi croyons-nous, en disant simplement la vérité, leur rendre une plus éclatante justice qu'en adoptant la version fabuleuse du bulletin de leur général. Nous nous sommes donc borné à fondre les deux relations du major Calthorpe et du capitaine Anitschkof en une seule; nous avons demandé à chacun de ces officiers les dispositions et les mouvemens de l'armée à laquelle il appartenait. Ces dispositions et ces mouvemens trouvant presque toujours leur contre-partie dans ceux de l'armée adverse,

(1) *Der Feldzug in der Krimm*, bearbeitet von Anitschkof, Hauptmann im Kaiserlich Russischen General Stabe, Berlin 1857.

nous les avons fidèlement reproduits quand ils s'accordaient; sinon, nous avons pris avec impartialité la version la plus vraisemblable. En suivant cette méthode, la seule qui soit raisonnable pour la description des opérations militaires, et en modifiant le témoignage des Anglais par celui des Russes, nous sommes arrivé à faire la part qui revient aux généraux français, part qu'ils ont déclinée avec courtoisie pour leurs alliés et qu'il est juste maintenant de leur rendre.

II.

Les réticences et les exagérations que nous avons relevées dans les relations anglaises ont répandu sur toute la première partie de la campagne de Crimée une singulière obscurité. Les faits les plus simples font question : ainsi nous en sommes réduits à des conjectures sur la force réelle de l'armée anglaise à cette époque. Le major Calthorpe, dans une de ses lettres, consacre deux pages à justifier le chiffre de 8,000 hommes donné par lord Raglan; mais il se garde de citer les états de situation du mois de novembre, qu'il a eus cependant à sa disposition, si nous en jugeons par les pièces justificatives de son récit, où figurent ceux du mois de mars. Les autres relations ne sont pas moins vagues. Il semble que même dans les publications officielles un voile ait été jeté sur les faits. Ainsi les commissaires chargés des enquêtes connues en Angleterre sous le nom de *Crimean Inquiry* se sont abstenus de donner ces états, qui eussent été l'indispensable complément de leurs investigations. C'est seulement en 1857 que le parlement, sur la motion du colonel Herbert, a fait imprimer un état des pertes de l'armée anglaise, où se trouve indiqué l'effectif des régimens à l'époque de leur débarquement en Orient. Nous trouvons du moins dans ce document une base d'évaluation. De l'ensemble des renseignemens qu'il nous offre, il résulte que l'armée anglaise, à l'époque dont nous parlons, se composait : 1° de quatre divisions d'infanterie, à six régimens, et d'une division d'infanterie légère, à huit régimens (l'effectif de ces cinq divisions était de 28,864 hommes, non compris les officiers, ce qui donne une moyenne de 900 hommes par régiment); 2° de deux divisions de cavalerie, à cinq régimens (l'effectif de ces deux divisions était de 2,940); 3° de l'artillerie et du génie, dont nous ne saurions donner exactement le chiffre.

Les pertes occasionnées par les maladies pendant le séjour en Turquie furent peu considérables; le major Calthorpe les évalue à 700 morts et 2,000 malades, laissés dans les hôpitaux. Depuis le débarquement en Crimée, les renseignemens nous manquent; on trouve seulement un point de repère dans un état de rations de viandes fraîches fournies par le commissariat, du 1er novembre au

31 mars (1). Nous citerons la partie de cet état où se trouve indiquée la force moyenne de l'armée anglaise au mois de novembre 1854 :

Quartier-général	650 hommes.
1re division (duc de Cambridge)	5,511
2e id. (Lacy Evans)	4,389
3e id. (England)	4,847
4e id. (Cathcart)	5,100
Division légère (Brown)	4,385
Artillerie de siége	1,022
Grosse cavalerie	812
Cavalerie légère	740
Artillerie à cheval	400
Troupes dans le voisinage de Balaclava et hôpital général.	3,768
Total	31,624 hommes.

Maintenant il faut tenir compte de cette circonstance, que l'état dont nous reproduisons les chiffres comprend les renforts parvenus à l'armée pendant le courant de novembre depuis la bataille : c'étaient les 9e, 62e, 46e et 97e régimens d'infanterie, forts ensemble de 3,012 hommes.

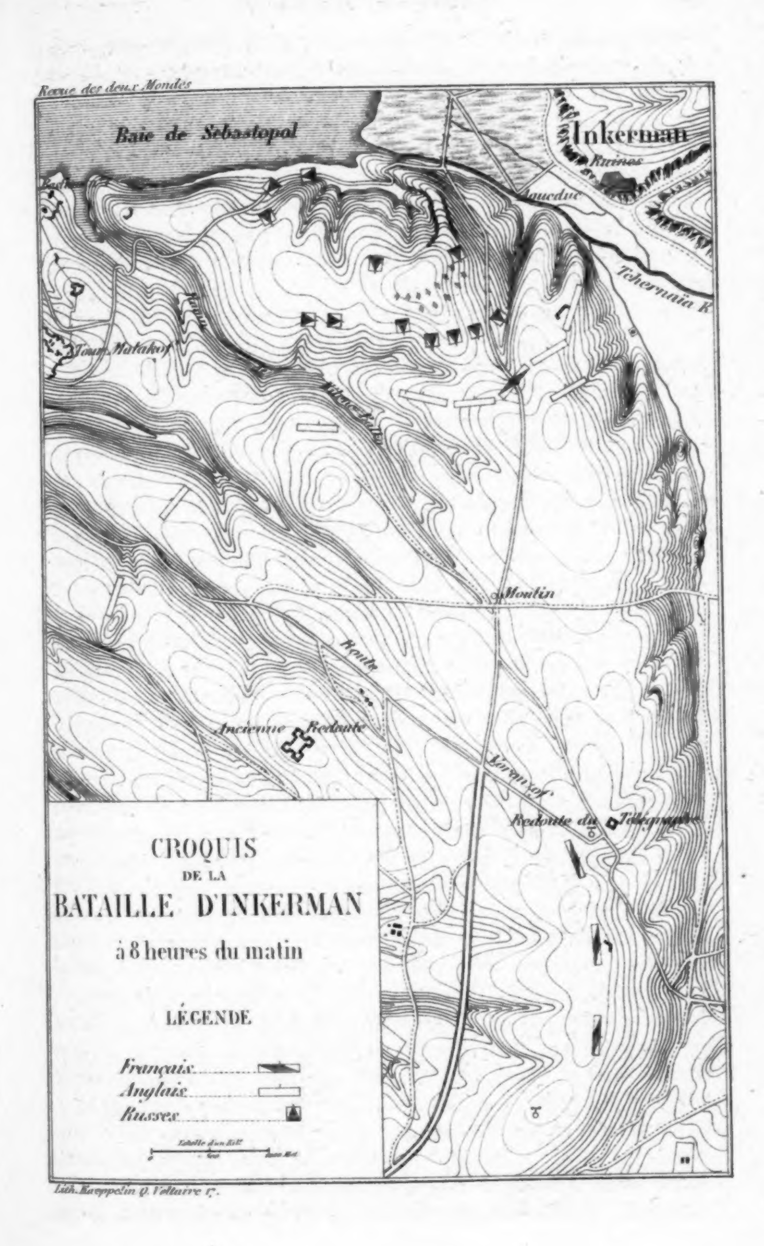
Nous donnons ces chiffres simplement à titre de renseignement; ils sont encore trop vagues pour que nous osions en tirer une conclusion formelle relativement au nombre des hommes ***présens sous les armes*** le jour de la bataille. Nous nous bornerons à formuler une conjecture assez vraisemblable, c'est qu'à cette époque la force des régimens anglais était à peu près celle des bataillons français et russes. L'effectif de ces derniers sur le papier est de 1,000 hommes, mais en réalité il est inférieur à ce chiffre. Notre appréciation à cet égard, fort opposée à l'opinion généralement admise, se fonde sur la relation officielle de la campagne des Russes en Hongrie. Cette relation contient les états de situation de l'armée à l'époque de son entrée en campagne, et la moyenne que nous avons relevée sur ces états est de 7 à 800 hommes par bataillon. On aura une idée suffisamment exacte des trois armées, si l'on ajoute que les forces des alliés en infanterie s'élevaient à quatre-vingts bataillons ou régimens (trente et un régimens anglais et quarante-neuf bataillons français), celles de l'armée russe à cent trois bataillons, appartenant en majeure partie aux 10e, 11e, 12e, 16e et 17e divisions. L'armée russe était supérieure à celle des alliés, surtout en cavalerie et en artillerie. La cavalerie se composait de cinquante-huit escadrons et de vingt-deux ***sotnies*** de Cosaques. L'artillerie comptait deux cent quatre-vingt-deux bouches à feu.

Une partie de ces troupes avait fait la campagne du Danube :

(1) Enquête de MM. Mac Neil et colonel Tulloch. *Appendix* n° 52.

c'étaient les 10e, 11e et 12e divisions, formant le quatrième corps d'armée aux ordres du général Dannenberg. Pour les amener plus rapidement sur le théâtre de la guerre, le gouvernement russe les avait fait transporter dans les voitures du pays, requises à cet effet sur toute la route. Néanmoins les derniers échelons n'étaient arrivés qu'à la fin d'octobre. Une fois maître de ces renforts, le prince Menchikof se résolut à prendre l'offensive. L'ouvrage du capitaine Anitschkof fait connaître en détail le plan qu'il adopta. Nous en avions déjà quelque idée par le rapport du général Dannenberg. Sur les indications assez vagues de ce général, des gens qui se croient fins en n'admettant jamais que leurs adversaires aient pu dire la vérité se sont empressés de contester la réalité de ce plan, et à plus forte raison des fautes qui en ont compromis le succès. Si nous ne partageons pas cette manière de voir, la raison fort simple en est que les Russes, à notre sens, ne pouvaient s'y prendre autrement qu'ils ne l'ont fait pour attaquer les alliés dans les fortes positions qu'ils occupaient.

La configuration du terrain est bien connue. Par sa forme, le plateau de Sébastopol se rapproche d'un demi-cercle, dont la corde serait la baie au nord; il se termine brusquement, à l'ouest et au sud par les falaises que baigne la mer, à l'est par les pentes abruptes connues sous le nom de monts Sapoun, au pied desquelles s'étendent les vallées de Balaclava et de la Tchernaïa. Une pente générale en sens inverse embrasse toute la surface du plateau, et l'abaisse insensiblement jusqu'à la baie. Le camp des alliés, appuyé aux monts Sapoun, n'était donc accessible que du côté de cette pente, qu'il eût fallu remonter à partir de la baie; du côté de la ville, il était protégé par les travaux du siége et les batteries de gros calibre que les alliés y avaient accumulées. Seulement, il faut le remarquer, les travaux à cette époque s'arrêtaient à la hauteur de la tour Malakof, laissant ainsi inoccupé l'espace compris entre l'embouchure de la Tchernaïa et la baie. C'était là le point vulnérable de la position; les Russes pouvaient y déboucher à la fois de la ville et du pont d'Inkerman. En sortant de Sébastopol par le faubourg de Karabelnaïa, les troupes de la garnison échappaient au feu des batteries anglaises, et venaient sans obstacle donner la main à celles qui occupaient les hauteurs de Mackensie. La tâche de cette dernière portion de l'armée russe était plus compliquée; après avoir passé la Tchernaïa sur le pont d'Inkerman, elle avait à gravir le revers escarpé de la vallée. A la vérité, sur ce point, les hauteurs sont déchirées par des ravins profonds, qui en rendent l'accès moins pénible. De plus, les deux grandes routes qui s'embranchent sur le pont d'Inkerman livrent un passage facile à l'artillerie. L'une de ces routes, la vieille route de poste, se développe sur le flanc d'un ravin


Revue des deux Mondes
Baie de Sebastopol
Inkerman
Ruines
Tchernaïa R.
Tour Malakof
Moulin
Route
Ancienne Redoute
Redoute du Télégraphe
CROQUIS
DE LA
BATAILLE D'INKERMAN
à 8 heures du matin
LÉGENDE
Français
Anglais
Russes
Lith. Kaeppelin Q. Voltaire 17.

où se trouvent de vastes carrières exploitées pour la construction de la ville, et gagne directement le plateau; l'autre, dite la route des Sapeurs, le contourne en descendant le cours de la Tchernaïa et longeant ensuite les bords de la baie. Grâce à ces facilités, il était possible à une armée de franchir ce mauvais pas sur plusieurs colonnes, considération décisive dans une opération qui demandait avant tout de la célérité. Il n'y avait pas du reste à opter, car plus loin les monts Sapoun n'offrent d'autre accès que celui dont les Russes avaient profité pour tracer la route Woronzof, de Sébastopol à Balaclava, et depuis l'affaire du 25 octobre les Français avaient élevé de ce côté plusieurs batteries bien armées qui ajoutaient à la difficulté d'une attaque sur ce point.

La plus simple prévoyance commandait aux Anglais de se couvrir de même du côté d'Inkerman. Sur les instances de sir de Lacy Evans, lord Raglan s'était décidé à faire commencer deux petits ouvrages, dont l'un coupait à angle droit la vieille route de poste sur le point où elle sort du ravin des Carrières; cet ouvrage était à peine ébauché et n'avait aucune valeur sérieuse. L'autre, un peu plus important, était une redoute élevée sur un contre-fort des monts Sapoun, qui commande à la fois la vallée et le ravin des Carrières. Cette redoute devait être armée de deux pièces Lancastre. Par une incroyable négligence, ces pièces n'étaient pas encore en batterie. La nature rocheuse du terrain n'avait pas permis de creuser profondément le fossé, mais un épaulement formé de sacs-à-terre était suffisant pour abriter les hommes. Le point d'appui que les Anglais y trouvèrent fit jouer à cette redoute un rôle important dans le combat.

Le camp de la 2ᵉ division anglaise, formant l'extrême droite, s'étendait en arrière de la batterie sur un mamelon qui domine tout cet espace. Le reste de l'armée, moins la brigade écossaise du général Colin Campbell, campait sur la même ligne, ayant ainsi sa droite aux monts Sapoun et sa gauche au ravin qui, en arrivant à la baie, forme le port de Sébastopol. L'espace compris à gauche, entre le ravin et la mer, était occupé par les 3ᵉ et 4ᵉ divisions françaises, commandées par le général Forey. En arrière, sur les monts Sapoun, le front tourné vers la vallée de Balaclava, se trouvaient les 1ʳᵉ et 2ᵉ divisions françaises, formant le corps d'observation du général Bosquet; un peu plus loin, vers la mer, mais toujours sur le plateau, la 5ᵉ division Levaillant, la 1ʳᵉ brigade de la 6ᵉ division et la brigade de cavalerie d'Allonville; dans Balaclava et aux environs, la brigade écossaise, la brigade des soldats de marine, la cavalerie anglaise et les Turcs.

L'armée russe était répartie tout autour du plateau : dans Sébastopol, dans le camp de Mackensie, et dans la vallée de Balaclava.

Pour elle, la difficulté n'était pas seulement de gravir les hauteurs sous les yeux de l'armée anglaise; une fois arrivée sur le plateau, elle était exposée de plus à avoir sur les bras tout ou partie des six divisions françaises campées à portée des Anglais. Il fallait donc accabler tout d'abord ceux-ci, et, pour y réussir, empêcher, au moyen de diversions exécutées sur les autres points de la circonférence, les Français de leur venir en aide. Le prince Menchikof se détermina en conséquence à former trois attaques : une principale du côté d'Inkerman, puis deux autres, qui étaient destinées à occuper le corps d'observation du général Bosquet du côté de Balaclava, et celui du général Forey du côté de la mer. L'attaque principale fut confiée au général Dannenberg, qui dut se jeter sur les Anglais avec la majeure partie des forces russes, quarante-neuf bataillons et cent trente-quatre bouches à feu; le prince Gortchakof II, avec seize bataillons, cinquante-huit escadrons et cent bouches à feu, fut chargé de la diversion dans la vallée de Balaclava; le général Timofeïef, avec quatre bataillons, de la sortie contre les lignes françaises; enfin le général Moller, avec le reste de la garnison, fort de vingt-sept bataillons, eut pour instructions, en cas de succès du corps principal, d'attaquer les tranchées des alliés. Six bataillons furent laissés à la ferme Mackensie.

Le général Dannenberg, pour faciliter le débouché de ses troupes, les divisa en deux colonnes à peu près d'égale force. Vingt-neuf bataillons (les régimens de Kolyvan, Tomsk, Katharinbourg, Uglitz, Butir, Susdal, Wladimir) et trente-huit bouches à feu, formant la colonne de droite, furent confiés au général Soïmonof. Cette colonne, étant destinée à attaquer la droite et le centre des Anglais, fut introduite quelques jours à l'avance dans la ville. Vingt autres bataillons (les régimens de Taroutino, Borodino, Okhotsk, Yakoutsk, Selensky) et quatre-vingt-seize bouches à feu, composant la colonne de gauche et la réserve sous les ordres du général Pavlof, demeurèrent en arrière du pont d'Inkerman.

Quant aux détails de l'opération, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici en substance les instructions données à ces deux généraux :

« Les troupes de la colonne de droite, aux ordres du lieutenant-général Soïmonof, se trouveront réunies, à quatre heures du matin, près du bastion n° 1, et se mettront en mouvement, à cinq heures, dans l'ordre suivant : deux compagnies de carabiniers, le 1er et le 2e bataillon du régiment de Kolyvan, la batterie n° 2 de la 2e brigade d'artillerie, les 3e et 4e bataillons du régiment de Kolyvan, les 3e et 4e bataillons du régiment de Tomsk, la batterie n° 1 de la 16e brigade d'artillerie, le 2e et le 1er bataillon du régiment de Tomsk, les régimens de Katharinbourg, Uglitz, Butir, Susdal et Wladimir, les batteries nos 4 et 5 de la 17e brigade d'artillerie, deux compagnies de sapeurs, une *sotnie* du

régiment du Don n° 67. Ces troupes graviront les hauteurs *à gauche de la pente du Kilen-Balka* et se formeront en bataille dans l'ordre suivant : les régimens de Tomsk et de Kolyvan *se déploieront;* les deux compagnies de carabiniers couvriront leur front et leur flanc droit, le régiment de Katharinbourg se déploiera en deuxième ligne. Ces trois régimens seront aux ordres du général-major Vilbois; les quatre derniers régimens, avec leur artillerie légère, formeront la réserve et suivront à distance convenable. La réserve sera aux ordres du général Schabokritsky. La colonne de gauche, sous les ordres du général Pavlof, franchira le pont d'Inkerman à cinq heures du matin dans l'ordre suivant : le régiment d'Okhotsk, deux compagnies de carabiniers, les régimens de Borodino et Taroutino, la batterie légère n° 3 de la 17e brigade d'artillerie, le régiment d'Yakoutsk, la batterie n° 3 de la 17e brigade d'artillerie, le régiment de Selensky, l'artillerie de réserve. Le passage du pont effectué, le régiment d'Okhotsk prendra à droite et suivra la route des Sapeurs. Le régiment de Borodino, avec les deux compagnies de carabiniers, gravira le ravin qui se trouve à droite du pont. Le régiment de Taroutino suivra la vieille route de poste. Ces régimens, arrivés sur la hauteur, feront halte. Les hauteurs une fois occupées, le général Dannenberg prendra le commandement en chef des deux colonnes. »

Au moment d'engager l'action, les régimens de Kolyvan, Tomsk et Katharinbourg, de la colonne de droite, et les régimens de Taroutino et Borodino, de la colonne de gauche, devaient donc se déployer sur l'espace compris entre les pentes qui forment le revers de la vallée de la Tchernaïa et les tranchées anglaises. Cet espace, d'environ trois kilomètres, est coupé en écharpe par le Kilen-Balka, ravin profondément encaissé, qui prend naissance au sommet du plateau et va se jeter dans la grande baie, près du faubourg de Karabelnaïa, où il forme la petite baie du Carénage. Dans cet ordre de bataille, les deux colonnes étaient séparées par le ravin. L'instruction particulière n° 1521 envoyée au général Soïmonof l'avant-veille de la bataille indiquait aussi clairement que possible la position que devait occuper ce général. « Vous tiendrez votre réserve, y est-il dit, en arrière de votre aile droite dès que votre aile gauche sera complétement appuyée au Kilen-Balka. » Les dispositions générales étaient conçues, on a pu le voir, dans le même esprit.

III.

Le moment était donc venu pour les Russes de tenter de nouveau la fortune des armes. Les troupes étaient pleines d'ardeur; elles avaient enfin retrouvé cette confiance en elles-mêmes qui semble leur avoir fait défaut le jour de la bataille de l'Alma. « A cette époque, nous dit un témoin oculaire (1), les soldats étaient intimidés

(1) *Unter den doppeln Adler* (*Sous le double Aigle*), journal d'un chirurgien militaire allemand, Berlin 1855.

par tout ce qu'ils avaient entendu dire des armes nouvelles inventées en Occident et de leurs effets destructeurs; mais leur moral depuis lors s'était relevé. Le succès de la défense de Sébastopol, la défaite récente de la cavalerie anglaise à Balaclava, avaient fait succéder au découragement un sentiment de patriotique enthousiasme que la nouvelle de l'arrivée des jeunes grands-ducs Michel et Nicolas portait à son comble. Dans la ville et dans le camp, les soldats, au milieu des libations habituelles de l'eau-de-vie nationale, ne parlaient que de livrer enfin bataille et d'affranchir le sol de la Russie de la présence des étrangers. Les cérémonies religieuses, les bénédictions de troupes, alternaient avec les revues et les manœuvres. » De même que, la veille de la bataille de la Moskova, l'image de saint Serge était portée dans le camp de Kutusof par le clergé de Moscou, — une image de la Vierge, envoyée par l'impératrice, était exposée sur les remparts de Sébastopol à la vénération de l'armée. Le caractère national n'avait pas changé depuis 1812; deux mots ont toujours fait vibrer le cœur du soldat russe : Dieu et le tsar!

Matériellement, la condition du soldat, son armement, son équipement, étaient les mêmes que dans le reste de l'Europe. Grâce aux soins incessans de l'empereur Nicolas, l'armée russe s'était assimilé tous les perfectionnemens de la civilisation occidentale. Son artillerie était magnifique; en ce qui touche la précision du tir et la rapidité des manœuvres, elle approchait de la perfection. Dans l'infanterie, le soldat, soumis à une discipline sévère, était rompu au service; mais les cadres étaient insuffisans. La toute-puissance de l'empereur n'avait pu amener cette diffusion des lumières qui permet de recruter dans toutes les classes d'une nation l'état-major de son armée; les sujets propres au commandement manquaient. Aussi voyait-on à chaque affaire les régimens désorganisés par leurs pertes en officiers. Rappelons enfin que ces troupes n'avaient pas l'habitude de la guerre. Il ne se trouvait plus, pour donner l'exemple, de ces vieux soldats de Souvarof, qui dans les haltes demeuraient appuyés sur leurs armes, disant avec orgueil : Les soldats de Souvarof n'ont pas besoin de repos!

Dans le camp des alliés, personne ne s'attendait à voir les Russes prendre l'offensive. Telles étaient encore les illusions, que, la veille même de la bataille d'Inkerman, les généraux s'étaient décidés à brusquer la prise de la ville par une attaque de vive force. On voit qu'ils en étaient revenus à leur idée première d'un simple coup de main sur Sébastopol. Les différentes phases de cette idée sont curieuses à suivre dans les lettres du major Calthorpe. — Arrivés au Belbek, nous dit-il, les généraux alliés ne savaient encore s'ils devaient attaquer le côté nord ou le côté sud de la ville. Le côté sud sembla d'abord plus facile à enlever; puis, à la vue des deux tours

et du mur crénelé qui le couvraient, ils tombèrent d'accord qu'il fallait avant tout éteindre le feu de ces ouvrages. Ce devait être l'affaire de trois ou quatre jours; mais chaque jour ajoutait aux difficultés de l'entreprise. Les Russes, de leur côté, poussaient avec rapidité les travaux de la défense; du camp, on voyait les habitans, les femmes même, venir en aide aux soldats. Enfin le 17 octobre les batteries de siége avaient ouvert leur feu, et il fut bientôt évident qu'elles ne parviendraient pas à éteindre celui des Russes. Les généraux alors s'étaient décidés à donner l'assaut. Il fallait en finir; l'hiver approchait.

Si les Français, formés par les guerres d'Afrique, ne souffraient pas encore de l'inclémence de la saison, il n'en était pas de même des Anglais, qui, par un concours singulier de circonstances, enduraient des privations exceptionnelles. Lord Raglan, convaincu qu'il suffirait de se présenter devant Sébastopol pour y entrer, avait donné l'ordre de laisser à bord des vaisseaux tous les bagages, et jusqu'aux sacs des soldats. De même, les chefs de corps, pour alléger la marche, avaient fait jeter en route les marmites des régimens. Il en résultait que le soldat était réduit à se nourrir de viande à demi grillée sur des charbons. Ses habits étaient en lambeaux, les bagages, les sacs, n'ayant pu lui être rendus dans la confusion du débarquement. Or le soldat anglais est au feu le modèle du soldat, mais il est habitué à des ménagemens infinis. Obligé de tout faire par lui-même, harassé de fatigue, mourant de faim, dénué de vêtemens, d'abris, il tombait exténué sur la route de Balaclava, ou périssait dans le camp, de misère et de maladie (1). Cependant, disons-le à son honneur, nous le verrons, au moment du combat, retrouver toute son énergie et soutenir son renom de valeur dans l'une des plus fâcheuses conditions où armée anglaise se soit trouvée.

La veille du jour fixé pour la bataille, le temps était devenu affreux; des torrens de pluie n'avaient cessé de tomber pendant toute la nuit du 4 au 5 novembre. Vers l'aube, ces averses avaient fait place à une pluie fine accompagnée d'une brume épaisse. A quatre heures du matin, les troupes de la garnison prirent position en silence dans le faubourg Karabelnaïa. Quand à cinq heures elles se mirent en mouvement, l'obscurité était telle qu'on ne distinguait rien à quelques pas devant soi. Par un jeu de la fortune, cette obscurité, qui semblait favoriser le dessein des Russes, fut la cause première de leur perte. Elle amena dans la marche de la colonne, dès les premiers pas, une erreur de direction qui compromit tout le plan du

(1) Ces faits sont signalés dans l'enquête anglaise sur les affaires de Crimée comme une des causes sérieuses des souffrances et des pertes de l'armée britannique.

prince Menchikof. Ainsi que nous l'avons dit, le général Soïmonof, chargé d'attaquer le centre et la gauche des Anglais, devait prendre sur la gauche du Kilen-Balka. Tout à l'inverse, il prit sur la droite. Une fois engagé de ce côté, il suivit la direction du ravin, et vint donner ainsi sur la droite des Anglais. On voit dès l'abord les conséquences que devait entraîner cette erreur de direction, erreur qui est restée inexpliquée par suite de la mort du général Soïmonof, mais due, selon toute probabilité, à l'extrême obscurité.

La pluie glacée de la nuit avait transi les hommes des postes avancés des Anglais. Quelques-uns entendirent bien un bruit sourd du côté de Sébastopol; mais les chefs de poste l'attribuèrent à la marche de convois dirigés sur la ville et n'en tinrent pas compte. Vers cinq heures et demie, un piquet d'une quarantaine d'hommes, apercevant confusément au milieu du brouillard une masse qui s'approchait, crut avoir affaire à quelque parti égaré. S'étant avancés d'une centaine de pas pour reconnaître l'ennemi, les Anglais se trouvèrent tout à coup en face de l'avant-garde de Soïmonof. Leur surprise fut telle qu'ils mirent bas les armes sans tirer un coup de fusil. Deux ou trois seulement s'échappèrent et vinrent donner l'alarme. Le général Codrington, qui visitait les avant-postes, fut bientôt mis au fait de ce qui se passait. Il courut en informer le général Brown; la division légère et la 2e division prirent les armes en un instant.

Les postes avancés des troupes anglaises, qui se retiraient lentement, échangeaient un feu de plus en plus vif avec les carabiniers jetés en avant des colonnes russes. Déjà le canon du prince Gortchakof retentissait dans la vallée de Balaclava. Lord Raglan monta à cheval, et se rendit en toute hâte à l'extrême droite de son camp, où l'action s'engageait chaudement. Le général Bosquet y arrivait presque en même temps. Bien qu'il fût lui-même attaqué du côté de Balaclava, son instinct militaire lui faisait deviner que les coups décisifs se porteraient du côté d'Inkerman. Ses premières dispositions une fois prises, il était venu offrir ses services aux Anglais. Le duc de Cambridge et le général Brown le rencontrèrent près du Moulin-à-Vent. Ces généraux n'étaient pas encore détrompés sur le danger de leur situation; ils refusèrent poliment le secours que leur offrait le général Bosquet, disant qu'ils se suffiraient bien à eux-mêmes. Celui-ci insista néanmoins pour leur laisser deux bataillons d'infanterie, quatre compagnies de chasseurs à pied et deux batteries d'artillerie à cheval qu'amenait le général Bourbaki. Il fut convenu que ces troupes observeraient simplement la pente des monts Sapoun, en arrière de l'extrême droite. Cependant l'armée anglaise prenait position sur les hauteurs en avant du camp : la 2e division, déployée le long du ravin des Carrières, depuis la batterie des Sacs-à-Terre jusqu'à la naissance de ce ravin; à la gauche de cette divi-

sion, mais formant avec elle un angle, la division légère, déployée de même et couverte par une des branches du Kilen-Balka. La brigade des gardes, quelques instans après, vint se placer en arrière de la 2ᵉ division. Le reste des troupes était encore en marche, et fort éloigné. Ainsi dans ce premier moment six régimens de la 2ᵉ division, huit de la division légère et trois des gardes, en tout dix-sept régimens, prirent seuls part à l'action. La position qu'avait prise l'armée anglaise était bien choisie. Elle avait ses ailes appuyées aux pentes inacessibles de la vallée du Kilen-Balka, son front en partie couvert par des ravins qui descendent à droite et à gauche, et formait un demi-cercle, dont les feux convergeaient sur le défilé par où l'armée russe devait déboucher.

Il était près de sept heures lorsque les colonnes russes arrivèrent à la portée du feu des Anglais; la colonne de Soïmonof longeait le Kilen-Balka, le régiment de Borodino gravissait le ravin en face du pont d'Inkerman, et le régiment de Taroutino suivait, dans le ravin des Carrières, la vieille route de poste. Par suite du faux mouvement de Soïmonof, ces colonnes vinrent s'encombrer sur le plateau compris entre la vallée et le Kilen-Balka. Ce plateau n'a guère plus d'un kilomètre de large. Aussi les Russes se virent-ils dans l'impossibilité de se déployer conformément aux instructions du général Dannenberg. Exposés de tous côtés au feu redoutable des Anglais, armés de carabines Minié, ils durent engager l'action ployés en colonnes serrées. A la droite, le long du Kilen-Balka, se trouvaient ainsi massés les régimens de Tomsk et de Kolyvan, ayant en réserve le régiment de Katharinbourg; à la gauche, les régimens de Borodino et Taroutino. L'artillerie occupa une butte appelée par les Anglais la butte des Cosaques, d'où l'on dominait tout le champ de bataille, et prit position sur deux lignes appuyées à droite et à gauche par les régimens de Butir et d'Uglitz. Beaucoup plus loin en arrière, le long du Kilen-Balka, les régimens de Susdal et de Wladimir demeurèrent en réserve. L'artillerie russe ouvrit alors un feu dont pendant toute la durée du combat la vivacité ne se ralentit pas un instant. Protégées par ce feu terrible, les colonnes russes marchèrent sur la ligne anglaise. Vingt bataillons russes allaient ainsi aborder dix-sept régimens de forces à peu près égales. La difficulté de se frayer un passage à travers les broussailles qui couvraient tout le sol environnant rompit bientôt les rangs des Russes. Il était impossible aux hommes de marcher avec ensemble, et, une fois séparés, de se rallier dans ces halliers hauts de trois à six pieds. La nature du terrain fit ainsi de cette première période de la bataille d'Inkerman une longue et sanglante mêlée où des masses en désordre venaient se heurter, avançaient, reculaient, puis revenaient à la charge avec un acharnement extraordinaire. Une brume épaisse

obscurcissait l'atmosphère, l'artillerie tirait le plus souvent au hasard, les généraux avaient de la peine à distinguer ce qui se passait, même quand un souffle d'air soulevait les flots de fumée appesantis sur le champ de bataille.

Les régimens de Tomsk et de Kolyvan, à la droite, eurent d'abord l'avantage; ils franchirent l'épaulement qui coupait la vieille route, et pénétrèrent jusque dans le camp, où ils se maintinrent pendant quelque temps. A la gauche, les régimens de Borodino et de Taroutino descendirent dans le ravin, et gravirent la pente opposée, que dominait la batterie des Sacs-à-Terre. Les Anglais les attendaient au sommet. Suivant la méthode usitée dans les guerres de la Péninsule, ils les accueillirent par une violente décharge, puis fondirent sur eux à la baïonnette. Toutefois l'élan des profondes colonnes ennemies rompit la ligne anglaise, la batterie fut enlevée, et les régimens russes de Borodino et de Taroutino pénétrèrent, comme ceux de Tomsk et de Kolyvan, jusque dans le camp des Anglais. De leur côté, deux bataillons du régiment de Katharinbourg, encombrés derrière le régiment de Tomsk, firent un à-droite, franchirent le Kilen-Balka, et enlevèrent une batterie d'artillerie que lord Raglan avait envoyée à l'appui de la division légère. Le major Townshend, l'ayant portée trop en avant, n'eut pas le temps de la retirer; il fut tué, les pièces enclouées et précipitées dans le ravin. Il était près de huit heures. La 4e division arrivait sur le champ de bataille, et au centre la brigade Bourbaki, amenée en toute hâte, exécutait une charge à la baïonnette. Les gardes firent en même temps un vigoureux effort; toute la ligne suivit le mouvement, repoussa les Russes et vint occuper sa position première le long des ravins. Les Anglais s'étant arrêtés sur ce point, le combat dégénéra en une simple canonnade.

Toutes les forces disponibles des Anglais se trouvaient alors réunies. Lord Raglan avait sous la main vingt-six régimens anglais et deux bataillons français. La brigade des gardes occupait la batterie des Sacs-à-Terre, puis venaient la 1re brigade (Goldie) de la 4e division, les deux bataillons français, la 2e division; en potence sur le Kilen-Balka, la division légère; plus loin encore, tout à fait au-delà du Kilen-Balka, la 2e brigade (George Campbell) de la 3e division. Cette brigade reliait ainsi l'armée anglaise avec les tranchées qu'occupait la 1re brigade (Eyre) de cette 3e division. La 2e brigade (Torrens) de la 4e division, sous les ordres de sir George Cathcart, avait été laissée en réserve à quelque distance de la brigade des gardes.

Les Russes s'étaient arrêtés de l'autre côté des ravins, où ils se reformaient sous la protection de leur artillerie. Le général Soïmonof avait été tué dès le commencement de l'action; le général Vilbois, qui l'avait remplacé dans le commandement, venait d'être blessé;

la perte en officiers avait été énorme; il en était résulté une extrême confusion dans les rangs. Les régimens de Taroutino et de Borodino, qui paraissent s'être conduits mollement, étaient descendus jusque dans les Carrières. Ils ne purent même s'y maintenir, et passèrent la Tchernaïa pour ne plus reparaître de la journée.

Voyant l'inaction des Russes, sir George Cathcart prit sur lui, dit lord Raglan, de descendre dans le ravin des Carrières avec la 2e brigade (Torrens) de sa division, et de longer ainsi la pente des monts Sapoun, pour se jeter sur le flanc gauche des Russes. Pendant qu'il exécutait ce mouvement, les régimens d'Okhotsk, d'Yakutsk, de Selensky, et l'artillerie de réserve, qui avaient fait le long détour de la route des Sapeurs, apparaissaient enfin sur le plateau. Il était facile de voir aux uniformes usés des survenans, à leur visage bronzé, à leur attitude martiale, que ceux-ci étaient de vieux soldats aguerris; ils étaient pleins d'ardeur et chantaient en chœur l'hymne : « Dieu sauve le tsar! » Le général Dannenberg courut au-devant de ces régimens, les anima du geste et de la voix, et, à mesure qu'ils arrivaient, les lança sur les Anglais, Okhotsk à la droite, Yakutsk au centre, Selensky à la gauche. Ce dernier régiment se trouva donc couronner les pentes du ravin des Carrières juste au moment où sir George Cathcart, avec sa brigade, arrivait au fond du ravin (1). Les Russes les accueillent par une décharge si meurtrière qu'elle arrête net leur mouvement. Sir George Cathcart s'efforce de reporter ses soldats en avant, mais le feu des Russes devient si violent qu'il se voit obligé d'y renoncer. Le brigadier Torrens parvient cependant à rallier le 68e régiment, lui fait mettre l'arme au bras et se jette en avant, de sa personne, pour l'entraîner; à quelques pas de là, il tombe grièvement blessé. La perte de ce chef décourage les soldats, qui tournoient et se remettent à tirailler. Le régiment de Selensky, ayant l'avantage du terrain, les écrase de ses feux réguliers et les rejette en désordre sur les pentes des monts Sapoun. Sir George Cathcart est blessé à mort, abandonné par ses troupes à l'héroïque amitié du colonel Seymour, son adjudant-général, qui se fait tuer à ses côtés. Le régiment de Selensky, ramenant devant lui une multitude en désordre, qu'il poursuit la baïonnette dans les reins, gravit la pente opposée. Au même moment, un boulet abat quatre chevaux d'une batterie française qui avait été amenée sur ce point; une de ses pièces est prise et enclouée. Les Russes arrivent ainsi sur la batterie des Sacs-à-Terre. Le magnifique régiment de *Coldstream*, fort de 700 hommes, l'occupait; il attend les Russes à petite portée, et, par la précision de son feu, arrête pendant longtemps tous leurs efforts.

(1) Une erreur du capitaine Anitschkof rend toute cette partie de sa relation incompréhensible. Nous avons donc suivi la relation anglaise.

Sur toute la ligne, le combat s'était renouvelé avec la même vivacité. L'artillerie de réserve, remplaçant celle de la colonne de Soïmonof, redoublait la violence de la canonnade. Dans toutes les directions, les boulets labouraient le sol, ricochant à travers les halliers, les tentes du camp, faisant d'affreux ravages parmi les troupes anglaises, surtout parmi celles de la division légère, qui était plus exposée, parce qu'elle formait un angle avec le reste de la ligne. Le général Brown, commandant cette division, les brigadiers Adams et Buller sont blessés; le général d'artillerie Strangways a la jambe emportée par un boulet; le général Canrobert, qui était venu rejoindre lord Raglan, est atteint d'un éclat d'obus. Enfin le brigadier Goldie, commandant la 1re brigade de la 4e division, est blessé à mort. Alors cette brigade plie, laissant ainsi découverte la gauche des gardes. Le régiment d'Yakutsk profite de cette trouée, déborde la batterie des Sacs-à-Terre, et, réunissant ses efforts à ceux du régiment de Selensky, attaque avec fureur les gardes. Les Russes, arrêtés par le fossé et l'épaulement de la redoute, entassaient leurs morts dans le fossé, et s'en faisaient une banquette pour s'aider à franchir cet obstacle. On se battit corps à corps, à bout portant, à coups de baïonnettes, à coups de crosses de fusils. Les pertes furent énormes de part et d'autre. Le colonel Bibikof fut tué, presque tous ses officiers inférieurs étaient gisans à ses côtés. Le tiers du régiment de *Coldstream* jonchait l'intérieur de la redoute. Le général Bentink, commandant la brigade des gardes, venait d'être emporté, grièvement blessé. La position n'était plus tenable, et les *Coldstreams* furent obligés d'abandonner la redoute. Ces braves soldats, serrant leurs rangs éclaircis, se retirèrent lentement, faisant toujours face à l'ennemi. Toutes leurs cartouches étaient brûlées. Le duc de Cambridge, désespéré de ce mouvement rétrograde, parcourait à cheval les rangs des gardes, les adjurant de tenir ferme; les soldats lui répondaient en montrant leurs gibernes vides. Il était dix heures et demie, rien n'arrêtait plus les Russes; pour la seconde fois, ils étaient maîtres du camp et des hauteurs qui dominent tout l'espace environnant. « S'ils avaient poursuivi leurs succès, dit le major Calthorpe, le moindre effort leur eût permis de culbuter la ligne anglaise, et le flanc de notre armée une fois tourné, le sort de la journée devenait en vérité douteux. » — « A ce moment, reprend le capitaine Anitschkof, épuisés par les efforts qu'ils venaient de faire, les Russes entendirent, par-dessus le bruit du canon et de la mousqueterie, les sons aigus des clairons français. »

Ces clairons annonçaient aux Russes que la diversion du prince Gortchakof avait échoué, et que les Français accouraient sur le champ de bataille. En effet, lord Raglan, inquiet de sa situation, s'était décidé à dépêcher coup sur coup plusieurs officiers chargés

de demander secours au général Bosquet. Le général français s'attendait à cette demande; négligeant l'attaque des Russes de son côté, il avait laissé la division Bouat leur tenir tête sur les crêtes des monts Sapoun, et amenait au pas de course deux bataillons, l'un de zouaves, l'autre de tirailleurs algériens, avec une batterie d'artillerie. Il s'était fait suivre d'un autre bataillon de zouaves, de deux bataillons du 50e de ligne sous les ordres du général d'Autemarre, de quatre escadrons de chasseurs d'Afrique, enfin de cinq bataillons formant la brigade du général de Monnet. Réunissant ses deux premiers bataillons à ceux qui étaient engagés depuis le matin sous les ordres du général Bourbaki, il les lança avec vigueur sur sa droite, et, renversant tout sur son passage, pénétra jusqu'à la batterie des Sacs-à-Terre; mais les Anglais étaient hors d'état de suivre ce mouvement. Lord Raglan avait fait coucher à terre une partie de la 2e division et de la division légère, qu'écrasait le feu de l'artillerie ennemie. Le général Bosquet se trouva donc débordé sur la gauche par les colonnes russes, qui continuaient à pousser les Anglais. Pour se dégager, il fit avancer un bataillon de zouaves qui tomba sur le flanc et la queue de ces colonnes; cette brusque attaque arrêta les Russes.

A ce moment apparaissait la colonne d'Autemarre. Ces troupes, cachées jusque-là par le mouvement du terrain, furent accueillies par un feu des plus vifs de l'artillerie russe. La tête de la colonne, étonnée de ce feu, se rejeta en arrière, mais fut vivement ramenée en avant par ses chefs. Bien qu'elle eût dès lors beaucoup à souffrir du feu des Russes, le général Bosquet la maintint sur ce point dangereux; il comptait sur l'effet moral que devait produire la vue de cette réserve, et cet effet fut décisif. Le général Dannenberg, qui, du haut de la butte des Cosaques, dominait au loin tout le champ de bataille, ne pouvait plus douter de l'insuccès de la diversion confiée au prince Gortchakof. Il voyait déjà sur le terrain, ou à portée, douze bataillons français avec de l'artillerie et de la cavalerie. Il pouvait avoir sur les bras toutes les forces disponibles de l'armée française. Bien qu'il lui restât intacts les seize bataillons des régimens de Butir, Uglitz, Susdal et Wladimir, il se décida à donner le signal de la retraite. Dès lors le mouvement rétrograde des Russes se prononça de plus en plus. Le général Bosquet, ayant reformé ses troupes, les porta de nouveau en avant, et balaya toutes les pentes autour de lui. Les Anglais suivirent, mais lentement. Le général Dannenberg, pour se donner le temps de faire filer son artillerie et les troupes harassées, fit donner pour la première fois les régimens de Susdal et de Wladimir. Ces régimens couvrirent avec vigueur les derniers momens de la retraite. Il était une heure après midi. Le temps s'était éclairci. Les colonnes russes redescendaient les unes

vers la ville, les autres vers le pont d'Inkerman. Le feu s'éteignait de part et d'autre. Toutes les dix minutes, on voyait sur la butte des Cosaques les artilleurs russes remettre quatre par quatre leurs pièces sur leurs affûts et disparaître. Deux batteries tinrent obstinément jusqu'au bout; les derniers pelotons du régiment de Wladimir s'étant écoulés dans les ravins, les artilleurs de ces deux batteries, après avoir fait une dernière décharge, enlevèrent lestement leurs pièces et redescendirent la butte au galop. Quand un souffle d'air eut dissipé la fumée de cette décharge, toute l'armée russe avait disparu. La bataille d'Inkerman était gagnée.

Les généraux anglais et français, qui considéraient ce spectacle, se félicitèrent de leur victoire. « Lord Raglan, dit le major Calthorpe, proposa à l'instant au général Canrobert de poursuivre les Russes. Ce dernier demanda à lord Raglan s'il pourrait l'appuyer avec l'infanterie anglaise, au moins avec les gardes; mais ceux-ci étaient réduits à une poignée d'hommes. Le reste de l'infanterie avait été engagé jusqu'à sa dernière réserve et avait cruellement souffert. Sur les instances de lord Raglan, le général Canrobert consentit à envoyer deux bataillons d'infanterie et une batterie d'artillerie occuper le terrain qu'abandonnait l'ennemi. Malheureusement on avait perdu du temps, et les Russes avaient si rapidement exécuté leur retraite, qu'ils avaient déjà franchi la Tchernaïa. La batterie française leur envoya quelques boulets auxquels répondirent les canons des bateaux à vapeur le *Wladimir* et la *Chersonèse*, embossés à l'embouchure de la Tchernaïa. Ce fut tout. »

Pendant que le général Dannenberg livrait cette sanglante bataille, que faisait donc le prince Gortchakof? Il est difficile de se l'expliquer. Descendu dans la vallée de Balaclava à cinq heures du matin, il ouvrit un feu d'artillerie assez vif, mais tellement hors de portée que ses projectiles n'arrivaient même pas jusqu'aux Français. Il s'en tint là tout le reste de la journée. On se demande naturellement si telles étaient les instructions données au prince, ou si elles furent mal interprétées par lui. Il n'avait, il est vrai, que seize bataillons à opposer aux vingt bataillons du corps d'observation du général Bosquet, mais il pouvait néanmoins s'engager plus franchement, puisqu'il lui restait en outre cinquante-huit escadrons et une immense artillerie pour couvrir, en cas d'échec, sa retraite dans la plaine de Balaclava. Ce point des opérations de l'armée russe est demeuré fort obscur. Le capitaine Anitschkof passe très légèrement sur toute cette partie et n'en parle qu'avec un redoublement de circonspection. Du reste, quels qu'aient été les motifs du prince Gortchakof, sa conduite reste jugée par celle du général Bosquet. Le général Bosquet ne s'y méprit pas un instant et ne tint nul compte de cette insignifiante canonnade.

La sortie confiée au général Timofeief fut menée tout autrement. Ce général, qui trouva quelques mois après une mort glorieuse en défendant le Mamelon-Vert, sortit du bastion n° 6 avec quatre bataillons appuyés de quatre pièces d'artillerie légère, et pénétra vivement dans les tranchées françaises sur les neuf heures du matin. Il les bouleversa, encloua une quinzaine de pièces dans les batteries n°s 1, 2 et 3, et se retira sans accident dans la place, entraînant à sa poursuite le général de Lourmel. Ce bouillant officier s'avança trop, sa brigade se trouva compromise et souffrit cruellement du feu de la place; lui-même fut tué. Pour dégager la brigade, le général Forey fut obligé d'envoyer à son secours le général d'Aurelle. Le corps d'armée, pendant tout ce temps, fut tenu sous les armes dans les tranchées. Le but de Timofeief se trouva ainsi atteint.

Pour le général Moller, il n'osa rien tenter avec la garnison sur les lignes anglaises, mais son inaction s'explique : il devait donner la main aux troupes de Soïmonof, chargé d'attaquer le centre et la gauche des Anglais, et qui alla tout à l'inverse donner sur leur extrême droite.

Telles furent, d'après les derniers documens anglais et russes, les opérations des deux armées pendant la journée du 5 novembre.

IV.

Cette journée coûta aux Russes 9,000 hommes tués ou blessés. Leurs évaluations, à cet égard, se trouvant parfaitement d'accord avec celles du général Canrobert, nous croyons devoir les adopter (1). Du côté des alliés, les pertes ne furent que de 4,000 hommes. Toutefois l'exactitude de ce chiffre est contestée par le major Calthorpe, et de fait il est difficile de s'expliquer une telle disproportion. Les conditions dans lesquelles les deux armées en vinrent aux prises furent à peu près égales. La défaite des Russes, il faut le reconnaître, ne fut pas une déroute; ils se retirèrent en bon ordre, ne laissèrent aux mains des vainqueurs ni canons ni prisonniers. Or, pour nous servir des expressions de Napoléon, « la grande différence entre les pertes des vainqueurs et celles des vaincus n'existe surtout que par les prisonniers... Les pertes occasionnées par le feu sont égales de part et d'autre (2). »

(1) Les pertes des Anglais furent de 462 tués, 1,952 blessés, 198 égarés. Il résulte de la proportion entre les tués et les blessés que l'accusation relative au massacre des blessés anglais ne porte que sur des faits isolés, comme il s'en voit malheureusement dans toutes les guerres. Nous ferons remarquer à ce sujet que le procès intenté au major russe n'aboutit à rien; fort embarrassés de la tournure que prenait cette affaire, les Anglais ne songèrent plus qu'à l'assoupir et firent embarquer à petit bruit cet officier pour Malte, où il mourut de ses blessures.

(2) *Précis des Guerres de César*, p. 152.

Du reste, cette question, qui eut son intérêt dans le moment, n'en a plus aujourd'hui. La suite l'a prouvé : la victoire remportée par les alliés à Inkerman n'eut qu'une influence négative sur les événemens. Si les Russes avaient échoué dans leur projet de jeter les alliés à la mer, ils étaient parvenus à sauver leur armée. Vaincus, mais non désorganisés, ils restaient maîtres, comme par le passé, des hauteurs de la ferme Mackensie. Pour compléter l'investissement et faire tomber ainsi d'un seul choc les défenses de la ville, il eût fallu leur enlever ces hauteurs, qui sont la clé de la position : or cette entreprise était condamnée par son analogie même avec celle que les Russes venaient de tenter si malencontreusement. De part et d'autre, l'impression générale était qu'on ne pouvait plus songer à jouer d'un seul coup la partie sur un champ de bataille. Il fallait donc se résigner aux lenteurs d'un siége entrepris dans des conditions telles que l'épuisement des forces de l'une ou l'autre armée devait seul en amener la fin.

Si nous considérons maintenant les opérations des deux armées exclusivement au point de vue de la tactique, nous ne saurions méconnaître que le fait dominant, du côté des Russes, fut cet enchaînement de fautes qui annula complétement une moitié de leurs forces. Ces fautes, de nature diverse, se rattachent néanmoins à une même cause, et nous les retrouvons toutes en germe dans la combinaison que le prince Menchikof adopta pour attaquer les alliés. Comme on l'a déjà vu, plusieurs corps d'armée, répartis sur une vaste circonférence, ayant ainsi chacun sa base d'opération séparée, devaient, en se soutenant réciproquement, converger tous vers un point donné. Le prince Menchikof n'avait pas le choix entre les combinaisons, mais les inconvéniens d'une semblable opération sont évidens. Le général en chef est obligé d'abandonner à ses lieutenans le commandement de chacun de ses corps d'armée; il ne peut suivre leurs mouvemens ni réparer, par son coup d'œil sur le champ de bataille, les fautes qui viendraient à en compromettre l'ensemble. A défaut d'une direction unique, toute erreur, tout accident, tout retard, expose chacun de ces corps à se faire écraser isolément. On attribue au prince Menchikof un mot qui s'accorde parfaitement avec notre appréciation : « Il n'avait pas, dit-il, des ailes pour être partout à la fois. »

Qu'arriva-t-il en effet? Si nous commençons par la droite des Russes, nous voyons que le général Timofeief exécuta, sans doute avec intelligence et vigueur, la diversion qui lui était confiée, mais le général Moller et ses vingt-sept bataillons, isolés du reste de l'armée par le faux mouvement de Soïmonof, demeurèrent immobiles dans leurs lignes. La supériorité numérique du général Dannenberg se trouva du même coup annulée. Quarante-neuf bataillons et cent

trente-quatre bouches à feu vinrent s'accumuler sur un espace d'un quart de lieue; les colonnes ne purent se déployer ni par conséquent se servir de leur feu; l'artillerie, faute d'espace, dut prendre position sur deux lignes; l'encombrement fut tel que plusieurs batteries, se trouvant hors de portée, ne tirèrent pas un coup de canon. Les réserves demeurèrent toute la journée l'arme au bras au fond du défilé. Dans ces conditions, le général Dannenberg ne put engager d'abord que vingt bataillons, puis douze. Néanmoins, après une lutte acharnée, il avait enlevé aux Anglais les ravins qui faisaient la force de leur position. Maître de leur camp et des hauteurs, il n'avait plus d'obstacles à vaincre, et trouvait enfin l'espace nécessaire pour déployer les seize bataillons qui lui restaient en réserve. Il semble qu'à ce moment la situation des Anglais fût la même que celle des Français dans la plaine de Marengo, avant l'arrivée de Desaix; mais le général Dannenberg ne pouvait s'y méprendre. Si assurée que parût la victoire, elle était toujours subordonnée au succès de la diversion de Gortchakof. Ce dernier élément de la combinaison russe avait aussi échoué. Le prince Gortchakof, avec ses vingt bataillons, ses cinquante-huit escadrons, ses cent bouches à feu, ne sut rien faire. Le général Bosquet ne s'émut pas de ce vaste déploiement de forces; du coup d'œil qui fait l'homme de guerre, jugeant qu'il n'avait rien à craindre, il arriva sur le champ de bataille. Ce jour-là, il tint glorieusement parole au général Lamoricière, qui, en l'élevant au grade de général, récompensait, disait-il à l'assemblée nationale, ses services passés et ses services à venir.

Les généraux anglais se conduisirent en braves soldats, se firent tuer à la tête de leurs troupes, mais ce fut tout. L'histoire leur demandera un compte sévère de leur imprévoyance. Sir de Lacy Evans seul échappe à ce reproche. Il sut discerner le point vulnérable de la position. Nous avons vu qu'il insista auprès de lord Raglan pour que des ouvrages fussent élevés sur le débouché d'Inkerman, mais ces ouvrages ne furent même pas armés. Enfin l'incurie fut telle que l'armée anglaise surprise se vit à deux doigts de sa perte. Cela dit, rendons justice à la valeur des soldats. Mourant de faim, exténués de fatigue et de misère, surpris, attaqués avec fureur, écrasés par le feu terrible de l'artillerie des Russes, ils soutinrent pendant quatre heures la lutte acharnée que nous venons de décrire, et donnèrent ainsi le temps aux Français d'arriver sur le champ de bataille. Tout le sort de la journée était là. Aussi purent-ils, avec un légitime sentiment d'orgueil, appeler la bataille d'Inkerman la *bataille des soldats*.

SAINT-PRIEST, duc D'ALMAZAN.

EL NIÑO
DE LA ROLLONA

RÉCIT DES BORDS DU GUADALQUIVIR.

Le Guadalquivir rappelle à son embouchure les grands fleuves d'Amérique qui semblent tomber à regret dans la mer après avoir parcouru de mystérieuses contrées. Dans sa lente promenade à travers l'Andalousie, combien il a reçu de rivières aux noms sonores et charmans, sans compter le Xenil, qui lui arrive des sommets neigeux de la Sierra-Nevada en s'échappant des fontaines de Grenade! Il a coulé paisiblement le long des grèves dorées et autour des îles verdoyantes où l'oiseau se réfugie durant les brûlantes chaleurs de l'été; il a baigné les murs de Cordoue, la ville des califes, et traversé Séville, la plus insouciante et la plus folle des cités d'Europe. Enfin, au moment de perdre son nom et de s'absorber dans l'Océan, quand il porte déjà de grands navires, ses eaux reflètent encore les ruines du château moresque de San-Lùcar-de-Barrameda. Est-il donc étonnant que le vieil *Oued-el-Kebir* s'attriste de laisser derrière lui ces villes, ces plaines et ces montagnes illustrées par vingt siècles d'histoire? Ainsi s'afflige le cœur de l'homme qui vieillit, n'emportant de son active carrière et de ses longs voyages que de stériles souvenirs; mais quelle mélancolie ne se dissiperait aux rayons du soleil de l'Andalousie? A peine si l'hiver effleure de son souffle cette province privilégiée. Remontez le Guadalquivir à quelques lieues de son embouchure, et vous verrez les vastes prairies qui le bordent couvertes de pâquerettes à la fin de janvier. Allez un

peu plus haut : sur la rive droite, les agaves dressent comme des candélabres leurs tiges fleuries, et sur la rive gauche, des orangers, plus gros, plus élégans surtout que les pommiers normands, s'étendent comme une forêt, tout chargés de fruits mûrs.

Devant un de ces vergers se trouvait amarré, — au mois de février 184..., — un petit navire anglais qui portait écrit sur l'arrière ces deux mots : ***Mary-Scilly***. Les ***Scilly*** sont, comme chacun sait, les innombrables îlots semés à la pointe nord-ouest du pays de Cornwall, que nous appelons les Sorlingues. La goëlette ***Mary***, après avoir laissé à Cadix sa cargaison de houille, était venue sur les bords du Guadalquivir charger des oranges. Pendant huit jours, les matelots furent occupés à transporter à bord dans des paniers ces fruits embaumés, qu'ils versaient dans la cale avec la même indifférence et le même flegme que s'il se fût agi d'y entasser du charbon. La beauté du climat et la douceur de la température semblaient ne faire aucune impression sur ces marins endurcis aux fatigues d'un rude métier. Parmi eux cependant il y avait un enfant de douze ans, un mousse, que son âge rendait plus accessible aux influences de ce printemps hâtif. Aux heures de repas, il courait à terre avec bonheur, tout surpris de pouvoir errer à l'aventure sans rencontrer à chaque pas les haies, les barrières, les clôtures de toute sorte qui, en pays anglais, défendent les propriétés contre les atteintes du passant. D'une main avide il cueillait sur les cactus ces fruits épineux chers aux muletiers et aux bohémiens que l'on nomme en Espagne ***higos chumbos***, et croquait à belles dents les olives noires oubliées sous les arbres par le laboureur : il lui semblait que tout devait être délicieux dans un pays où les oranges mûrissent en plein champ.

Le moment vint cependant où la ***Mary*** allait partir. Deux heures avant le coucher du soleil, tout étant prêt à bord, le petit bâtiment hissa son pavillon, et l'on envoya le mousse larguer les amarres qui le retenaient au rivage. L'enfant accomplit sa tâche; mais, au lieu de retourner sur le navire, il courut se cacher derrière un buisson. Obéissant à l'impulsion du reflux, qui commençait à se faire sentir, la ***Mary*** prit doucement son essor; puis, une faible brise du soir venant à donner dans les voiles à peine gonflées, elle se mit à glisser sur les eaux calmées avec la rapidité du patineur qui, lancé à toute vitesse, joint ses deux pieds et semble voler sur la glace. Le mousse restait à la même place, immobile, couché dans l'herbe, qu'il étreignait de ses mains comme s'il eût voulu s'accrocher à la terre. Les rayons obliques du soleil, se glissant à travers le feuillage, traçaient sur la pelouse les dessins fantastiques d'un tapis moresque. L'air était tiède et tout imprégné de cette humidité féconde qui active la végétation au printemps. Tandis que les grives

gourmandes, chassées de nos froids climats par la gelée et par la neige, couraient gaiement sous les arbres sans s'effrayer de sa présence, l'enfant tenait ses regards fixés sur un vautour venu de la sierra de Ronda, qui se balançait sur ses courtes ailes et décrivait de grands cercles au milieu des airs. Dans le ciel, sur la terre, et aussi sur les eaux du fleuve majestueux régnait un calme profond, une sérénité que l'on ne trouve point dans les pays troublés par le travail incessant de l'homme. C'était sans doute cet instinct du repos, ou, si l'on veut, de la douce paresse, qui se révélait à l'enfant, soumis dès le premier âge à de rudes labeurs. Il rêvait les yeux ouverts, ne pensant à rien, comme si un de ces enchanteurs dont parlent les contes arabes l'eût plongé dans un sommeil extatique.

Cependant la fraîcheur du soir vint le tirer de cette longue somnolence. Rappelé subitement à la réalité, l'enfant monta sur un arbre pour chercher du regard son navire, et, ne l'apercevant plus, il se mit à pleurer. Nous tenons toujours par quelque lien secret aux choses dont nous croyons pouvoir nous détacher avec le plus d'indifférence. L'enfant versa donc des larmes abondantes; il eut peur de se voir tout seul dans ce lieu désert, lorsque les ténèbres lui eurent caché la cause des bruits qui çà et là résonnaient à son oreille. Puis, comme la nature sait proportionner l'intensité des émotions à la force de celui qui les ressent, il céda à la fatigue qui endormait son chagrin, et ne tarda guère à s'assoupir entre deux grosses branches de l'arbre sur lequel il avait grimpé.

On est aussi matinal que les oiseaux, quand on a passé la nuit comme eux à la belle étoile. Au premier chant de l'alouette, l'enfant, poussé par la faim, s'enfonça dans les terres. Des cavaliers au teint hâlé, vêtus à l'andalouse, passaient au galop de leurs chevaux, portant sous le bras la longue lance qui leur sert à piquer les taureaux à travers les plaines. Ils jetaient sur l'enfant étranger un regard si dédaigneux, que celui-ci n'osait leur adresser la parole; d'ailleurs ils n'eussent rien compris à ses questions. Après une longue marche, le petit déserteur arriva à une maison d'assez belle apparence, précédée d'une cour spacieuse, dont la porte, ouverte à deux battans, semblait convier le voyageur à entrer. Il franchit le seuil, allongea la tête en mettant ses mains derrière son dos, et attendit qu'une voix humaine lui criât : Qui es-tu?

Pendant quelque temps, il n'entendit que le chant des muletiers qui vannaient l'avoine dans l'écurie et le roucoulement des pigeons qui gémissaient sur les toits. Deux grands lévriers, couchés près du puits, le contemplaient du coin de l'œil avec une parfaite indifférence, et l'enfant eût attendu longtemps encore, si un barbet de mauvaise humeur, assis sur un fauteuil de cuir près d'une fenêtre,

n'eût annoncé sa présence par des aboiemens qui retentirent dans toute la maison. Alors parut sous le péristyle une duègne à l'œil sévère qui lui fit signe d'avancer. L'enfant, un peu effrayé, fit un pas en avant et ôta poliment sa casquette de laine. Les lévriers s'étaient levés, et à la porte de l'écurie se montraient les muletiers, le chapeau pointu fortement incliné sur le front, et rallumant la cigarette de papier déposée derrière leur oreille.

— Qui est là? demanda une voix qui sortait du salon; quelque mendiant sans doute, puisque *Cordero* a aboyé.

— Señora *marquesa*, répondit la duègne, c'est un enfant qui a tout l'air d'un petit vagabond.

— Que demande-t-il? L'aumône, un morceau de pain?

— Il n'a rien demandé encore, señora. Je ne sais pas ce qu'il veut, mais à coup sûr ce n'est pas là un *gitano*.

La *marquesa* se leva. Suivie de *Cordero*, qui aboyait et grognait alternativement, elle s'approcha du petit mousse et le regarda avec curiosité. Après quelques secondes de réflexion : — J'y suis, dit-elle à demi-voix, c'est un Anglais... Quel.dommage que j'aie oublié cette langue, moi qui lisais autrefois *Rasselas* si couramment! — *You,... you,... Ingles?...*

— *Yes, ma'am*, répliqua l'enfant avec un sourire involontaire. Et il fit signe qu'il éprouvait le besoin de faire un solide déjeuner.

— Je l'avais deviné, s'écria la *marquesa* en se tournant vers les serviteurs, qui admiraient son habileté à parler une langue aussi baroque que l'anglais. Ce pauvre enfant aura déserté son navire, parce qu'on le maltraitait : il a l'air de mourir de faim! Holà! Melitona, sers-lui quelque chose à manger..... *Bread*, *higos*, *wine*, *tocino*, tu entends, mon enfant, on va te donner tout cela... Comment t'appelle-t-on?... *What's your name?*

— Bill, repartit l'enfant.

— Bien, fit la *marquesa;* Bill pour William; nous disons nous autres Guillermo; chaque pays, chaque mode. Viens déjeuner, viens... *Pobrecito!* il a l'air tout à fait gentil.

La vieille Melitona se fût bien passée du surcroît de besogne que lui causait l'arrivée imprévue du petit Anglais. L'enfant avait grand besoin d'être lavé, et sur l'ordre que lui intima sa maîtresse, la Melitona, impatiente et irritée, se mit à le frotter, à le savonner tant et si bien qu'il sortit de ses mains luisant et poli comme une casserole de cuivre rouge. La *marquesa* eut presque envie de l'embrasser et de passer sa main dans les boucles de ses cheveux blonds; mais les vêtemens du mousse étaient imprégnés d'une odeur de goudron et de fumée à peine supportable au grand air, sur le pont d'un navire. Elle se contenta de l'admirer, tandis qu'il dévorait avec un

appétit prodigieux les tranches de *tocino* (1) frites dans l'huile et les figues sèches étalées devant lui.

Le repas fini, Bill resta dans la salle à manger, picotant d'une main distraite des grappes de raisin sec; puis il se mit à découper une orange, dont il tailla l'écorce en petits morceaux de toute forme. La Melitona, voyant qu'il ne partait point, essaya de l'y décider en balayant l'appartement, ce qu'elle ne faisait pas tous les jours. Bill demeurait impassible au milieu de la poussière, examinant avec curiosité les grands fauteuils de cuir à clous dorés et les portraits de famille accrochés à la muraille. Quand la marquise eut achevé sa toilette et qu'elle descendit de nouveau pour demander son chocolat, elle fut un peu surprise de le trouver là si comfortablement établi.

— Tu te trouves mieux, n'est-ce pas, *you... feel better?*

— *Quite well, perfectly well,* répondit l'enfant, dont les yeux brillaient de joie.

— Diable! se dit la marquise, il se trouve si bien qu'il ne s'en ira pas. Je ne puis cependant le mettre à la porte; où irait-il? Par malheur je suis à bout de mon anglais, et je ne sais comment me faire comprendre... Essayons de lui parler par gestes. — Eh! petit, tu veux donc rester ici?...

L'enfant regarda la marquise d'un air suppliant, rougit et baissa la tête.

— Que va dire Melitona? pensa la marquise, et que ferai-je de ce petit inconnu, qui pourrait bien être un mauvais sujet? Avec cela qu'il est sans doute hérétique, le petit monstre!... Il a pourtant l'œil doux et le regard affectueux! Voyons, c'est là une question qu'il faut décider tout de suite...

Vidant d'un trait sa tasse de chocolat, la *marquesa* fit signe à Bill de le suivre. Elle le conduisit dans une petite pièce transformée en chapelle, dont elle ouvrit la porte tout doucement, et fit entrer l'enfant le premier. Bill ôta sa casquette, plongea le doigt dans le bénitier, fit un signe de croix et s'agenouilla. La marquise, transportée de joie, l'attira vivement à elle sur le palier et l'embrassa de tout son cœur.

— Si j'ai oublié l'anglais, dit-elle en lui prenant la main, tu auras bientôt appris l'espagnol! Nous nous entendons sur un point capital, le reste viendra tout seul. Je te garderai, pauvre petit, reste avec nous, puisque la Providence t'a envoyé sous mon toit!

Trois jours après, Bill portait un charmant petit chapeau plat orné d'une touffe, la veste brodée sur toutes les coutures, le pantalon

(1) Viande de porc salé. En argot de bohémien, *tocinos* signifie des coups de fouet.

attaché par une ceinture de soie et ouvert au-dessous du genou, ainsi que les guêtres andalouses. On le connaissait dans les habitations voisines sous le nom de *Guillermo el Ingles;* tout le monde lui faisait bonne mine dans la maison, excepté le barbet *Cordero,* jaloux de ne plus occuper exclusivement les loisirs de la *marquesa*. Enfin Melitona, bien qu'elle murmurât quelquefois contre les instincts trop charitables de sa maîtresse, s'habituait à la présence de cet enfant, qui répandait autour de lui le mouvement et la vie. Dans ses momens de bonne humeur, elle se laissait aller à l'appeler familièrement *el Rubiecito,* le blondin.

II.

Doña Fernanda, *marquesa* del Carmejo, avait passé la première jeunesse. La mort de son mari tué dans les guerres civiles l'avait laissée à vingt-cinq ans maîtresse d'elle-même. Se voyant veuve et sans enfant, elle s'était retirée dans sa maison des champs. Cette habitation rustique ne se recommandait ni par son architecture, ni par ses jardins; on n'y remarquait ni tourelles, ni fossés, ni grand parc planté de vieux arbres et percé de longues allées : elle ressemblait plutôt à ces gros logis bourgeois de solide apparence dans lesquels se plaisaient nos pères, avant que la manie de construire des castels se fût emparée de tous les marchands enrichis. Au lieu de massifs groupés avec art et entourés d'allées couvertes de sable fin, la marquise n'avait sous les yeux que de grandes plantations d'orangers et de citronniers, çà et là quelques grenadiers, des lauriers et des chênes verts, le tout enclos de murs assez élevés. Par-delà cette réserve s'étendaient sur les coteaux de véritables forêts d'oliviers au feuillage pâle. Des prairies immenses, dans lesquelles paissaient en liberté des troupeaux de bœufs, complétaient ce domaine. C'était la vie champêtre sans aucun agrément de détail, mais dans toute son ampleur, l'espace, l'abondance, les horizons lointains couronnés par de hautes montagnes, et le mouvement des serviteurs mêlant les refrains de leurs vieilles chansons aux hennissemens des mules et aux mugissemens des taureaux. Après les premières années de son veuvage, la *marquesa* avait ressenti plusieurs fois les atteintes de la mélancolie au sein de cette nature sévère. Un soir qu'elle était plus triste que de coutume, des larmes coulèrent de ses yeux, et elle demeura longtemps en proie à une inexprimable angoisse. Revenue de cet abattement, elle essuya ses pleurs, et regardant son visage dans le miroir : — J'ai été jolie, se dit-elle, et il m'en reste bien encore quelque chose. En ajoutant à ces débris de beauté beaucoup de bienveillance et d'aménité, je me ferai aimer ici de toutes les bonnes

gens qui m'entourent. Cela ne vaut-il pas mieux que d'attendre dans un salon les flatteries qui ne viennent pas toujours? — A partir de ce moment, la *marquesa* avait pris son parti. Un air de bonté cordiale régnait sur sa physionomie calme et légèrement souriante, qui inspirait la confiance et la sympathie. Toute passion s'était apaisée dans son âme, qui ne demandait qu'à répandre au dehors son affectueuse bienveillance.

Ce fut donc avec un joyeux empressement que la *marquesa* accueillit l'enfant étranger. Il lui semblait que la Providence l'avait envoyé vers elle tout exprès pour combler le vide de son cœur. Elle n'aurait plus à redouter dans l'avenir les ennuis de la solitude et les langueurs d'une existence sans but. Quelle plus agréable occupation que d'élever, de façonner à sa guise cet enfant abandonné, trop jeune encore pour ne pas suivre avec docilité la direction qui lui serait donnée, assez grand déjà pour comprendre le prix d'un bienfait? — Il me devra tout, pensait la *marquesa,* et moi je lui devrai d'avoir goûté quelque chose des douceurs de la maternité, qui m'ont été refusées! Il m'aimera comme sa mère, puisque je le traite comme mon fils...

Elle commença par lui apprendre à parler l'espagnol. Cet enseignement était plein de charmes. Les mots sont comme l'enveloppe de la pensée, et ces leçons, faites à tout propos durant la promenade, plaçaient Guillermo dans la situation d'un enfant naïf qui reçoit de la bouche d'une mère tendre ses premières inspirations. L'élève faisait des progrès rapides; l'accent natal disparaissait peu à peu de sa prononciation, et la vieille Melitona n'éclatait plus de rire à chaque parole qui sortait du gosier de l'*Inglesito*.

Quand il fut en état de se bien faire comprendre, la *marquesa* lui dit : — Tu peux converser maintenant et t'exprimer en bon castillan. Pour premier exercice de conversation, raconte-moi ton histoire. Qui es-tu?

L'enfant semblait avoir oublié tout son passé. Cette question lui rappelait qu'il était arrivé à la porte de la marquise comme un mendiant, et il se mit à fondre en larmes.

— Mon cher enfant, dit avec émotion la *marquesa*, la question que je t'adresse, d'autres me l'ont faite, et je n'ai su quoi répondre!...

— Ah! señora, répliqua l'enfant, n'aurez-vous pas honte de moi, si je vous dis que je suis un orphelin?...

— *Pobrecito,* je ne t'en aimerai que davantage! Y a-t-il longtemps que tu as perdu tes parens?...

— Mon père habitait Dublin, et il faisait un grand commerce avec les pays lointains. Un jour il disparut; nous étions ruinés... On

vendit tout ce qu'il y avait dans la maison. J'avais huit ans alors; ma mère m'emmena à la campagne, où nous vécûmes bien pauvrement.

— Où était allé ton père? demanda la marquise.

— En Australie, señora, répondit l'enfant; il espérait y refaire sa fortune. Pendant cinq années, ma mère attendit de ses nouvelles; aucune lettre n'arriva. Dévorée d'inquiétude, elle partit pour Londres dans l'intention de s'embarquer avec moi : elle voulait aller rejoindre mon père; mais à Londres elle tomba malade. L'argent de notre passage fut bientôt dépensé; il ne nous restait plus qu'une guinée quand ma mère... expira. J'étais orphelin, et dans une complète misère. On me mit à bord d'un navire; un jour que nous chargions des oranges sur les bords du Guadalquivir, je fus pris d'un si grand chagrin, que je me sauvai à terre...

— Ainsi tu es Irlandais, et ton père était un *caballero*...

— Oh! oui, señora, un *gentleman*, comme on dit là-bas, un homme riche, bien élevé, et moi j'étais à bord du navire le serviteur d'une demi-douzaine de matelots grossiers... Si l'on vient me réclamer, vous me cacherez, n'est-ce pas, señora?

— Sois tranquille, mon cher enfant, dit la *marquesa;* tu m'appartiens, et personne n'a aucun droit sur toi. Tu veux bien être mon fils!...

— Oh! señora, s'écria l'enfant en lui prenant les deux mains, je suis si heureux près de vous!

Quelques semaines après cette conversation, la *marquesa*, qui ne se montrait que rarement dans les villes voisines, reparut un dimanche avec Guillermo sur la promenade du Puerto-Santa-Maria. Qui n'a pas vu cette gracieuse petite ville, mollement assise aux bords du Guadelete, en face de Cadix, n'a jamais senti l'enivrement que cause le bonheur de vivre sous un climat privilégié. Il y avait sur le *paseo* toute une société choisie : mères de famille à la démarche solennelle, causant avec dignité de choses futiles; jeunes filles au pas svelte, à l'œil vif, cachant des idées sérieuses sous leur rire épanoui, et qui ressemblaient, par le mouvement de leurs éventails, à de gais oiseaux battant de l'aile. Toutes ces belles promeneuses regardèrent la *marquesa* del Carmejo du coin de l'œil; quelques-unes la saluèrent d'un geste affectueux, d'autres semblèrent avoir oublié son visage. Quant aux *caballeros*, ils s'inclinèrent respectueusement sur son passage, témoignant par leur politesse empressée qu'ils étaient heureux de la revoir. Guillermo marchait à côté de la *marquesa;* cette apparition sur la place publique d'une ville élégante était son entrée dans le monde. Il composait son maintien, et prêtait une oreille attentive aux avis que lui donnait tout bas sa

mère adoptive. Chacun se retournait pour le regarder : les messieurs abordaient les dames pour demander s'il n'était pas vrai que la marquise n'eût jamais eu d'enfans; les jeunes filles se poussaient le coude, et imitaient la démarche sérieuse du jeune garçon aux cheveux blonds en disant à demi-voix : *Mira el rubiecito,* — regarde donc le blondin! — Puis elles riaient aux éclats derrière l'éventail.

Bientôt la curiosité fut vivement excitée sur toute la ligne des promeneurs. A peine la *marquesa* avait quitté le *paseo,* que déjà l'on se formait par groupes, et l'on s'entretenait de ce qui importait fort peu à chacun.

— Messieurs, dit enfin une dame âgée, vous ne comprenez pas ce qu'est venue faire ici doña Fernanda? C'est bien simple pourtant. Elle est venue dire : Je ne veux plus me remarier; tant pis pour vous! Il ne fallait pas me laisser dans mon exil... J'ai adopté un fils...

— Mais ce fils, quel est-il? demanda une petite femme au teint bilieux et à la voix rauque.

— Allez le lui demander, répliqua la dame âgée... Sans doute quelque parent. N'a-t-elle pas de la famille aux environs de Ségovie?

— C'est vrai, interrompit une troisième interlocutrice que l'on reconnaissait à la finesse de ses traits pour une Madrileña : elle a des cousins dans la Vieille-Castille; mais le plus jeune de ces parens éloignés est un capitaine de cavalerie qui m'a fait danser cet hiver à Madrid...

— Cet enfant n'est ni un Castillan, ni un Andalou, reprit un *caballero* à la fine moustache noire relevée en croc. Vous n'avez pas observé comme il marque le pas en marchant à la manière d'un Anglais?...

— Il y a là-dessous un mystère, s'écria la petite femme au teint jaune; il y a là une énigme dont j'aurai le mot avant dimanche prochain. Je connais Fernanda depuis l'enfance; j'étais à son mariage. Elle ne demeure pas si loin du Puerto que je ne puisse lui faire une visite avec ma galère. Après-demain je fais atteler, et je cours lui arracher son secret.

Le surlendemain, doña Bárbara, — tel était le nom de la petite femme qui se disait l'amie de la marquise, — partait dans sa galère attelée de deux mules. On eût dit qu'elle courait entreprendre une expédition de la plus haute importance, tant elle paraissait sérieuse et préoccupée. Il ne s'agissait pourtant que d'aller troubler dans son repos une âme douce et aimante.

L'arrivée du coche de doña Bárbara fut un événement dont s'émurent les muletiers, la vieille Melitona, les deux lévriers et le

barbet *Cordero*. L'enfant, qui était à étudier dans une chambre haute, quitta ses livres pour regarder à la fenêtre, et la *marquesa* ressentit un léger frisson lorsqu'elle vit son ancienne amie s'avancer vers la porte. Il lui sembla que l'indiscrétion en personne faisait irruption sous son toit.

— Ma bonne Fernanda, dit doña Bárbara en lui tendant la main, tu es un peu surprise de me voir; mais tu as beau te cacher, tes amies pensent toujours à toi!... Tu as vraiment là une habitation charmante!... Et puis tout alentour des propriétés considérables... Que l'on dise donc encore qu'il n'y a pas de châteaux en Espagne!

La *marquesa* répondait de son mieux à ces politesses exagérées, et qui ne ressemblaient guère au simple langage de l'amitié. Lorsqu'elle eut fait asseoir doña Bárbara dans le salon, celle-ci prit un air sérieux.

— Fernanda, dit-elle, sais-tu qu'on a beaucoup parlé de toi au Puerto? Vraiment, ma chère, ta présence a fait sensation... Chacun disait que tu n'étais pas changée!

La *marquesa* s'inclina avec un sourire d'incrédulité.

— Tu ne me crois pas, reprit doña Bárbara, je te reconnais bien là! Tu as toujours été fantasque, et tu ne veux pas voir le monde comme il est! Si tu avais entendu ce que disait de toi don Gerónimo, tu sais, ce colonel de si bonne mine qui nous fréquente assidûment,... eh bien! ce colonel ne serait pas éloigné de demander ta main...

— Remercie-le bien de ma part, dit la *marquesa*, je me trouve heureuse dans ma liberté, et je compte rester... veuve.

— Vieillir dans la solitude, dans l'abandon, sans famille, sans avoir personne à qui léguer ses biens!

— Les biens de mon mari retourneront à ses héritiers; les miens m'appartiennent, et je les léguerai à qui je voudrai.

— Tu peux les léguer à qui tu voudras, cela est clair; tu peux les donner à un inconnu, à un vagabond, au premier *gitano* qu'il te plaira d'enrichir... Il y a des caractères fantasques auxquels plaisent les coups de théâtre, les actions romanesques...

La *marquesa* rougit un peu; elle se sentait attaquée dans ses pensées les plus intimes, et mise en demeure de s'expliquer sur un sujet qu'elle était résolue à ne pas traiter avec une amie aussi curieuse.

— Ma chère Bárbara, dit-elle en reprenant tout son calme, tu parais me porter beaucoup d'intérêt et t'occuper de mes affaires comme s'il s'agissait des tiennes?

— Sans doute, répliqua doña Bárbara; puisque tu as eu la fantaisie de te montrer avec un jeune garçon que personne ne connaît, on a bien le droit de te demander, en amie, et pour couper court

à des interprétations désobligeantes, ce qu'il est, où tu l'as ramassé?...

— Le pauvre enfant! il ne se doute guère du bruit qui se fait autour de lui!

— Et autour de toi à propos de lui... Est-ce un enfant adoptif? D'où vient-il? Pourquoi l'avoir pris avec toi de préférence à quelqu'un de ta famille?

— Mes plus proches parens sont à La Havane; ils y vivent dans l'opulence, et n'ont nullement besoin que je les prenne sous ma protection...

— Le colonel affirme que cet enfant est étranger, qu'il est Anglais...

— Le colonel n'a pas deviné juste.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que le monde commence à jaser...

— C'est son métier...

— On est fort intrigué au Puerto de ce blondin, qui a l'air d'un défi jeté à la curiosité publique.

— Et cette curiosité publique, ma bonne amie, tu serais bien aise de la satisfaire...

— Moi!... oh! je n'y tiens guère... J'aime mes amies, et je voudrais pouvoir les disculper quand on les accuse. Tu veux lutter contre le monde, ma pauvre Fernanda, et tu te jettes dans l'inconnu pour tromper l'ennui qui t'accable...

— Mais je ne m'ennuie pas, répondit la *marquesa*.

— C'est-à-dire que l'ennui t'a vaincue, subjuguée; tu n'as plus la force de rentrer dans la sphère où tu devais vivre et d'où tu as eu la faiblesse de t'exiler...

Après le départ de doña Bárbara, la *marquesa*, un peu émue, se mit à se promener dans les allées de son jardin. — Voyons donc, se dit-elle intérieurement, est-ce que je m'ennuie? Le repos que je goûte ici ne vaut-il pas le trouble et l'agitation des grandes villes?... Ah! le monde en veut à ceux qui le délaissent;... il appelle faiblesse ce que je nomme, moi, force d'âme et énergie de la volonté! En vérité, pour un peu plus il y verrait de l'orgueil!... Je vis avec les petites gens dont je fais le bonheur; aucun d'eux ne me contredit, et je règne doucement sur mon petit domaine. Les matinées ont bien leur tristesse, le milieu du jour est quelquefois lent à couler, les soirées ne passent pas aussi vite que je le voudrais, cela est vrai, j'en conviens; mais j'y suis faite. D'ailleurs toute existence a ses langueurs!

En achevant ces paroles, elle poussa un soupir et leva les yeux sur les bosquets qui l'entouraient. Le barbet *Cordero* marchait devant elle de ce pas lent et incertain d'une bête apathique déshabituée de courir. Le profil de la Melitona, assise dans la cuisine, se

dessinait derrière la vitre, immobile comme une peinture. A côté du puits, la roue d'irrigation, mue par deux mules, versait l'eau avec la régularité monotone d'une cascade. Autour de la maison tourbillonnaient les hirondelles, qu'un grand chat maigre surveillait éternellement du haut du toit, l'œil au guet, la griffe allongée. Cet ensemble de détails composait une scène parfaitement calme, mais qui ressemblait un peu à un tableau mécanique. Il ne s'y produisait rien de saisissant, rien d'inattendu. Dans ce petit monde rustique, bêtes et gens, tous, jusqu'aux oiseaux, agissaient par accoutumance, et la marquise se surprit à compter, pour la millième fois, le nombre des orangers plantés dans l'allée principale. A ce moment, elle sentit vibrer dans son âme cette corde secrète que doña Bárbara avait touchée avant de partir; elle crut voir se dresser le fantôme de l'ennui, qu'elle se flattait d'avoir vaincu. Des larmes allaient jaillir de ses yeux, lorsque parut Guillermo, qui courait gaiement; près de lui gambadaient les deux lévriers devenus ses compagnons inséparables. Un rayon de soleil se jouait sur le visage épanoui de l'enfant; le vent faisait flotter ses cheveux blonds, et ses traits, ordinairement empreints d'une mélancolie rêveuse, s'illuminaient d'une joie naïve.

La *marquesa* lui tendit les bras, et l'enfant l'embrassa avec effusion. Ils avaient grand besoin de se retrouver ensemble. Guillermo, fatigué par quelques heures d'étude, s'était laissé aller au souvenir de sa verte Irlande, et l'émotion lui montait au cœur. Quant à doña Fernanda, elle venait de descendre plus avant que jamais dans le fond de sa pensée, et elle en avait rapporté ce que nous en retirons toujours, de la tristesse et un vague effroi.

III.

Pendant plusieurs années, tout alla bien dans la maison des champs où la *marquesa* del Carmejo avait confiné sa vie. Son fils adoptif croissait en grâce et aussi en savoir. Un moine, don Cajetano, chassé de son couvent par la révolution, lui enseignait le latin, l'histoire, la géographie. Dans ses longs entretiens, le religieux aimait à montrer à son élève l'Espagne envahie par les Maures et refoulée jusqu'au pied des Pyrénées, triomphant peu à peu de l'islamisme, puis s'établissant sur les côtes de l'Afrique et couvrant les deux Amériques de ses colonies; mais Guillermo avait trouvé un précepteur d'un genre tout différent dans le vieil Andrès, le doyen des serviteurs employés aux écuries de la marquise. Andrès avait fait les campagnes du Pérou et du Chili; il en était revenu éclopé, la figure balafrée de coups de sabre. La tête remplie du souvenir de

ces guerres lointaines, l'ancien soldat courait sans cesse à cheval à travers les domaines de la marquise, sous prétexte d'exercer partout sa surveillance : il se faisait tout simplement illusion à lui-même, et croyait continuer encore ses campagnes. Lorsque don Guillermo approcha de sa quinzième année, Andrès réclama l'honneur de lui apprendre à monter à cheval. L'élève devint bientôt un excellent cavalier, bien que le maître ignorât les véritables principes du grand art de l'équitation. Le vieux soldat avait rapporté de l'Amérique du Sud la mauvaise habitude de porter les étriers trop longs et de s'appuyer sur la fourchette, méthode vicieuse qu'eût blâmée l'illustre La Gueriniére, et qui eût excité l'indignation de Pluvinel, le classique auteur du *Manége royal.*

Tous les matins, — les dimanches exceptés, — Andrès équipait les deux chevaux, puis il allait éveiller Guillermo, qu'il appelait respectueusement *el marquesito.* L'enfant et le vieux soldat parcouraient au galop les collines voisines et redescendaient vers la plaine d'un pas moins rapide; quelquefois ils poussaient une reconnaissance jusqu'aux bords du Guadalquivir. Quel que fût cependant le but de leurs excursions, Andrès assaisonnait toujours ces promenades du récit de ses combats et de ses pérégrinations aventureuses. La vue d'un cavalier passant à l'horizon lui fournissait l'occasion de raconter une de ses rencontres avec l'avant-garde ennemie, et la plus petite voile glissant sur les eaux du fleuve lui rappelait une tempête du cap Horn. — Ah! *marquesito,* s'écriait alors le vieux soldat, j'ai eu dans ma jeunesse bien des misères sur terre et sur mer! J'ai reçu des coups de sabre sur la figure et un coup de lance au genou, sans parler d'une balle qui m'a traversé le bras. Eh bien! si je redevenais jeune, je recommencerais encore à servir... Qu'est-ce qu'un homme qui n'a rien vu? Allons, un temps de galop, *marquesito,* et *viva la pátria!* — Puis il poussait le cri de guerre de l'Indien des Andes, et les deux cavaliers, piquant de l'éperon leurs chevaux alertes, le corps penché en avant, dévoraient l'espace, comme s'ils eussent été enlevés par un coup de vent.

Ces promenades équestres, faites en compagnie du vétéran des guerres d'Amérique, éveillaient dans l'âme de Guillermo le désir de l'inconnu. Le moine Cajetano surprenait chez son élève les premiers symptômes d'une imagination vive, impressionnable, tournée vers la rêverie. Il s'inquiétait de ce regard vaguement dirigé vers les horizons lointains, et qui ne se posait jamais sur les objets environnans. — A quoi donc adapter cette fantasque nature? se demandait-il souvent. Que veut, que cherche cet adolescent, atteint déjà d'une secrète tristesse? — Il résolut de s'en ouvrir, sans plus tarder, à la marquise elle-même.

— Señora, lui dit-il un jour, l'enfant grandit;... il a seize ans, n'est-il pas vrai? Ses études avancent, et je ne crois pas avoir rien à lui apprendre désormais...

— Comment donc! reprit la marquise; on garde les enfans huit ans et plus dans un collége, et au bout de quatre années celui-ci aurait achevé ses études?

— Dans un collége, on émiette la leçon pour que chacun en ait sa part : c'est là une des raisons pour lesquelles l'éducation s'y prolonge. Il y en a d'autres encore... D'ailleurs je ne dis pas que Guillermo n'ait plus rien à apprendre, je dis qu'il serait temps de lui choisir une carrière...

— Pourquoi faire? reprit lentement la *marquesa.*

— Pour employer ses facultés et le mettre à même d'accomplir sa mission ici-bas!... Voyons, señora, la carrière des armes est une profession noble et qui convient...

— La guerre m'a tué mon mari! s'écria la marquise; vous l'avez donc oublié, don Cajetano?...

— Pardon, señora; la marine offrirait au jeune homme une utile application de ses facultés : il a du goût pour l'astronomie, pour la géographie, pour tout ce qui se rapporte à l'étude des sphères célestes et du globe de la terre...

— En ce cas, il faudra que je le quitte...

— Les voyages lointains sont, à n'en pas douter, ce qui le préoccupe, ce qui l'attire...

— Mais, encore une fois, interrompit la *marquesa,* il faudra donc que je le voie s'éloigner de moi!... S'il sortait d'ici par une porte, l'ennui entrerait par une autre...

— Enfin, señora, reprit don Cajetano, il ne peut commencer par où les autres finissent, par l'inaction et le repos. Voulez-vous cultiver le penchant qu'il montre pour le dessin? Il trouvera de beaux modèles dans les peintres espagnols.

— Je vous l'ai dit, répliqua la marquise avec une certaine impatience, don Guillermo est devenu mon fils par adoption, ma fortune particulière peut lui revenir : est-il besoin qu'il apprenne un état?...

— Madame, interrompit le moine, voulez-vous le bonheur de ce jeune homme? Le voulez-vous sincèrement? Permettez-lui d'arriver à quelque chose, aidez-le à prendre rang parmi les hommes utiles, sérieux... Ne souffrez pas qu'il végète, qu'il se traîne dans la vie avec le regret de n'être rien.

— N'être rien! dit la marquise; mais si je lui donne mon nom!... Après tout, il n'est pas mon fils... Si j'étais vraiment sa mère, peut-être mon amour-propre serait-il flatté de le voir arriver aux honneurs, à la réputation... Enfin il n'est que mon fils adoptif. Je l'ai

pris, accueilli, choyé, pour qu'il restât à mes côtés et me tînt éternellement compagnie! Croyez-vous, don Cajetano, que je mène ici une vie bien joyeuse, et que les distractions abondent dans ces campagnes?

— Pardon, señora, reprit tristement le religieux; j'avais cru que vous aimiez sincèrement cet enfant...

— Tout le monde semble se donner le mot pour me tourmenter à l'occasion de Guillermo! s'écria la *marquesa*. Ah! qu'on a de mal à faire le bien ici-bas!... Je ramasse dans la poussière un pauvre petit qui n'a plus ni famille ni patrie, je l'élève jusqu'à moi, je lui donne tout ce qu'on peut rêver ici-bas, et vous, un religieux, un homme de Dieu, vous me demandez si je l'aime!... Les gens du monde, les vaniteux sont venus me demander aussi pourquoi je l'aime!... A qui entendre, à qui répondre?...

— Señora, je retire toute question qui peut vous blesser, j'avais cru aller au-devant de vos vœux en vous montrant tout l'intérêt que m'inspire votre protégé.

En achevant ces paroles, don Cajetano salua la marquise et s'éloigna à pas lents. Il remonta dans la chambre haute, où travaillait son élève. Le jeune homme, appuyé sur la fenêtre, regardait l'horizon; des larmes brillaient dans ses yeux. Don Cajetano lui prit doucement la main. — Qu'avez-vous, mon enfant? lui demanda-t-il.

— Rien, répliqua Guillermo; je regarde les oiseaux qui volent sur le ciel. Oh! si j'avais des ailes!

— Si vous aviez des ailes, vous quitteriez ce nid tranquille où une tendre affection veille sur vous? — Guillermo ne répondit pas; le religieux continua : — Modérer les désirs du cœur et calmer les élans de l'imagination, telle est la première condition du bonheur ici-bas!

— Faut-il donc renoncer à être, à faire quelque chose, à savoir, à connaître? s'écria brusquement le jeune homme. Faut-il donc vivre éternellement dans l'obscurité?

— C'est le sort du plus grand nombre; n'est-il pas sage de savoir s'y résigner à tout hasard?

Le religieux ne s'exprimait point ainsi sans se faire violence à lui-même. Il lui en coûtait de comprimer les aspirations d'un jeune cœur qui commençait à s'épanouir; mais il voulait prévenir les luttes qui eussent infailliblement troublé l'existence des habitans de ce toit hospitalier, sous lequel il avait lui-même rencontré un asile. Il ne lui paraissait pas impossible qu'un jeune homme au caractère doux et mélancolique pût se plier au joug d'une vie simple, régulière jusqu'à la monotonie, et coulant avec le calme d'un ruisseau qui serpente sans bruit et à demi caché sous les roseaux. D'un autre côté,

il voyait la marquise veillant avec une affection jalouse sur son enfant adoptif, et prête à taxer d'ingratitude toute volonté contraire à la sienne qu'eût manifestée son jeune élève. Ne valait-il pas mieux, par des conseils donnés à propos, habituer Guillermo à envisager sans illusion la destinée qui lui était faite?

Le tout était d'y réussir; mais ce que n'auraient pu faire la raison ni la force, une affection égoïste sut l'accomplir. Alarmée par la conversation que don Cajetano venait d'avoir avec elle, la marquise combla son fils adoptif de prévenances et de cajoleries. Elle le choyait comme un enfant, lui parlait de sa petite voix la plus tendre et allait au-devant de tous ses désirs. Elle s'obstinait à cultiver comme une plante délicate ce jeune homme plein de séve et de santé chez qui elle voulait exciter à tout propos les élans d'une reconnaissance enfantine. Un jour cependant qu'elle le voyait se promener rêveur dans les allées du jardin, il lui prit comme un remords; elle se reprocha de le tenir en captivité à la campagne. Revenue au salon, elle appela don Cajetano, et, d'un ton confidentiel : — Vous m'avez fait entendre que l'enfant aimerait à voyager,... lui dit-elle. Moi, j'ai mes habitudes, et la solitude me plaît par-dessus toute chose. Eh bien! pour être agréable à Guillermo et aussi pour l'avancement de ses études, je me décide à l'emmener à Madrid... Nous irons dans ma galère, à petites journées, avec Melitona, Andrès et le petit chien... Qu'en pensez-vous, don Cajetano?

Le religieux ne put s'empêcher de sourire, et il répondit : — Et puis après?...

— Nous reviendrons ici reprendre notre douce vie et nos tranquilles occupations. Ne lui en dites rien au moins. S'il allait se rencontrer quelque obstacle...

Les obstacles ne tardèrent pas à surgir; il faut si peu de chose pour arrêter les natures paresseuses! La *marquesa* commençait à prendre de l'embonpoint, et le mouvement lui causait de la fatigue. Pendant plusieurs semaines, elle songea aux préparatifs sans avoir la force de s'y mettre, et peu à peu s'amortit en son cœur le désir manifesté dans un moment d'expansion et de courage. La Melitona, qui avait pris, elle aussi, son pli à la campagne, s'éleva avec chaleur contre l'inutilité d'un si long voyage; elle parla même de brigands qui s'étaient montrés sur la route. S'il allait arriver malheur au *marquesito!* De son côté, Andrès déclara que la galère avait besoin de beaucoup de réparations, et puis les mules se trouvaient malades. L'apparition des bandits n'était pas ce qui l'eût empêché de partir; mais il s'était fait une habitude de monter à cheval chaque matin et de jouer de la guitare chaque soir sur la margelle du puits. La mauvaise volonté de ces deux vieux serviteurs acheva de dégoûter

la marquise de son projet. Dévoués au service de leur maîtresse et pleins de vénération pour sa personne, Andrès et Melitona s'entendaient pour lui désobéir et ne pas quitter les lieux où ils avaient fait leur nid. Par la force de l'habitude, ils étaient devenus comme des immeubles tout à fait impossibles à déplacer.

La marquise n'alla donc point à Madrid. Elle avait rompu avec le monde et s'efforçait de se croire heureuse au sein de la solitude. Son fils adoptif, condamné à grandir dans l'ombre, passait ses journées à lire, à étudier, à dessiner surtout, et trompait par des occupations purement intellectuelles l'ardeur de son imagination et l'activité de son esprit. Malheureusement ce régime le rendait fantasque et timide, sauvage et inquiet, fort par la pensée et incapable d'agir hors des limites étroites de l'existence qui lui était imposée.

IV.

Dans un pays comme l'Andalousie, où la vie resplendit au dehors, où la jeunesse semble rayonner partout comme un éternel printemps, Guillermo devait sembler une anomalie. S'il n'eût pas appartenu par les liens de l'adoption à une mère riche et titrée, s'il eût été laid et mal bâti de sa personne, on ne se fût occupé de lui ni pour le plaindre, ni pour le blâmer; mais Guillermo était devenu le représentant d'une famille considérable, et la nature l'avait assez bien traité pour que le monde eût des droits sur lui. On s'étonna d'abord de cette vie solitaire : on plaignit ce jeune homme enchaîné par le caprice d'une mère adoptive, plus tyrannique et plus jalouse qu'une vieille tante; puis on se moqua de lui. Quelques plaisans du Puerto-Santa-Maria firent sur le pauvre Guillermo des chansons qu'ils confièrent à la discrétion proverbiale des aveugles mendians. Du temps de Cervantes, les aveugles avaient déjà le privilége de réciter aux passans les vers malins qu'il plaisait aux méchans poètes d'écrire contre le prochain. Dans ces chansons, composées à la louange du fils adoptif de la *marquesa* del Carmejo, on désignait Guillermo par le surnom injurieux de *El niño de la Rollona* (1). Du Puerto, ces couplets facétieux se répandirent à Cadix, puis à Séville, et bientôt ils furent connus dans toute l'Andalousie.

Celui que la jeunesse joyeuse des villes voisines tournait ainsi en ridicule et représentait sous les traits d'un enfant imbécile avait atteint sa vingtième année. Son esprit était cultivé; il savait exprimer sa pensée en plusieurs langues et maniait le crayon avec une rare habileté. Il avait à cheval autant d'aplomb et beaucoup plus

(1) *El niño de la Rollona*, ou bien encore *El de la Rollona*, celui qui, déjà avancé en âge, conserve les manières et les habitudes d'un enfant.

de grâce que le vieil Andrès, son maître d'équitation, et il pouvait aussi bien qu'aucun *caballero* de Séville s'accompagner sur la guitare. Tous ces agrémens, tous ces talens, que le monde eût appréciés s'il les lui eût supposés, étaient comprimés chez Guillermo par une timidité sauvage. Ne s'étant jamais comparé à personne, il s'imaginait ne rien savoir; il croyait que les jeunes hommes si brillans et si contens d'eux-mêmes dont il entendait citer les noms l'eussent écrasé de leur supériorité. Et comme la solitude a toujours son mauvais côté, il en était venu à haïr ce monde inconnu qu'il redoutait. Dans le fond de son cœur, il y avait comme un besoin de lutter contre des rivaux absens, et de les surpasser pour avoir le droit de les mépriser à son tour.

Andrès, qui lui avait appris à monter à cheval, devint aussi son maître d'escrime. Don Guillermo aimait à manier le sabre et l'épée; il s'enfermait souvent dans sa chambre pour s'exercer tout à son aise. Des idées chevaleresques bouillonnaient alors dans son cerveau; il écrivait des ballades, il dessinait des cavaliers croisant le fer. Puis, quand un chien venait à aboyer dans la cour, il tressaillait, la rougeur lui montait au visage; il cachait ses armes et son papier. Il ne trouvait sa force que dans la solitude, au sein du monde idéal qu'il évoquait durant ses longues rêveries. La marquise connaissait seule ce qu'il y avait de contradictions dans cette nature étrange et complexe; encore n'en comprenait-elle qu'une partie. Ce sont là des secrets qu'une mère, — ne le fût-elle que par adoption, — ne peut jamais pénétrer complétement.

— Ah! si je pouvais avoir mon jour de triomphe! pensait parfois Guillermo, un seul jour, mais éclatant et glorieux! Comme je me consolerais facilement de ces succès mesquins dont tant d'autres nourrissent leur vanité!...

Et pourtant ce jour ne venait point. Tandis que son esprit captif s'exaltait jusqu'à l'orgueil pour retomber dans la défaillance, son nom, tourné en ridicule, faisait sourire les jeunes gens et les jeunes filles du voisinage. De toutes les personnes qui s'égayaient aux dépens de don Guillermo, aucune n'avait plus envie de le voir de près que doña Bárbara, l'amie empressée de la *marquesa*, celle-là même qui, quelques années auparavant, était venue s'informer du nom et de la naissance du *marquesito*. Doña Bárbara revint donc, mais cette fois en grande toilette et accompagnée de sa fille, doña Leocadia. La *marquesa* les reçut toutes les deux dans son salon. Elles y étaient depuis une demi-heure environ, causant de choses indifférentes, et contrariées de ne pas voir le mystérieux *marquesito*, lorsque celui-ci parut, traversant le jardin à grands pas. Il ne se doutait pas qu'il y eût personne au salon. D'une main rapide, il ouvrit la porte

en chantant, puis recula, regardant la marquise d'un air si malheureux, que doña Bárbara et sa fille se pincèrent les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Entre donc, Guillermo, dit la *marquesa* d'un ton très doux, tout en roulant de gros yeux; assieds-toi là, près de ces dames.

Guillermo rougit, pâlit, avança à petits pas sur la pointe du pied, prit place sur le fauteuil et baissa la tête. Quand il la releva, il vit les deux grands yeux noirs de Leocadia qui le considéraient avec une sorte de pitié.

— On dirait que ma fille et moi nous vous avons fait peur, dit doña Bárbara en se tournant vers le jeune homme.

— Oh! non, madame, répliqua Guillermo, non certainement. Je croyais la marquise seule ici.

— Et vous avez été désappointé?

— Pourquoi les dames disent-elles toujours de ces phrases qui gênent? pensa Guillermo en regardant droit devant lui... Doña Bárbara se retourna dédaigneusement vers la marquise, laissant Guillermo réfléchir tout à son aise. Le pauvre jeune homme était à la fois soulagé et piqué au vif de ce que doña Bárbara ne lui adressait plus la parole. Peu à peu sa physionomie prit un air de fierté sérieuse, et il parut se résigner au rôle de personnage muet. La *marquesa* souffrait de voir son fils adoptif s'enfoncer dans une rêverie chagrine qui lui donnait l'apparence d'un oiseau pris au piége.

— Guillermo, lui dit-elle doucement pour le remettre en scène malgré lui, nous parlions tout à l'heure de ton goût pour le dessin. Si tu allais chercher ton album pour le montrer à ces dames?

Guillermo tressaillit à cette demande, qu'il était loin de prévoir. Aucune main étrangère n'avait encore feuilleté ces pages, qui renfermaient l'histoire de sa vie et l'expression de ses plus secrètes pensées.

— Va donc, reprit la *marquesa;* doña Leocadia se connaît parfaitement en dessin, et je suis sûre qu'elle approuvera ton ouvrage.

Habitué à obéir, Guillermo fit un effort sur lui-même pour dissimuler son embarras. Doña Bárbara ne put s'empêcher de faire un léger mouvement d'épaules quand elle vit ce grand jeune homme s'éloigner d'un air gauche et timide, et refermer sur lui la porte du salon d'une main discrète, comme un enfant bien élevé. Bientôt Guillermo reparut, tenant à la main son album, qu'il ne savait à qui présenter.

— Voyons, donnez-moi cela, dit doña Bárbara; j'aime beaucoup à regarder des images. Qu'est-ce que cela? Une maison couverte de chaume, entourée de lierre, avec de grandes prairies tout à l'entour, de beaux arbres?...

— C'est le lieu où j'ai été élevé, señora, le *cottage* de mon père, situé près de Dublin en Irlande.

— Très joli, ma foi!... Ah! voici un petit navire avec les voiles déployées... Tiens, vois-tu, Leocadia, c'est un de ces bâtimens anglais comme il y en a souvent à Cadix.

— J'ai été mousse à bord de cette goëlette, dit Guillermo; elle m'a amené ici.

Tout en feuilletant l'album, doña Bárbara interrogeait le jeune homme sur l'histoire de ses premières années. Guillermo, ayant à parler sur un sujet précis, reprenait peu à peu son aplomb. Il racontait simplement, mais avec un accent de mélancolie pénétrante, les détails de son enfance, éprouvée par de grandes douleurs. La longue série de dessins, représentant toute sorte de sujets, amenait naturellement des questions sur ses occupations de chaque jour. Entraîné par la pente de la conversation, Guillermo se laissait aller à parler de ses vagues aspirations à la vie active, de ses ennuis secrets, de son insurmontable timidité, de l'effroi que lui inspirait le monde. La causerie devenait intime. Guillermo s'y abandonnait à son insu; puis, cédant à un caprice de sa nature farouche, il se tut tout d'un coup, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit. Leocadia, qui s'était tenue d'abord fièrement assise, comme un portrait de Velasquez, les épaules effacées, le buste en avant, appuyant sur son menton l'extrémité de son éventail replié, Leocadia se penchait sur les feuillets de l'album, regardant les dessins et écoutant les paroles discrètes et animées de Guillermo.

— *Mil gracias, señor caballero,* dit doña Bárbara au jeune homme en lui remettant l'album; vous dessinez à ravir, et vous êtes plus romanesque que je ne le pensais, don Guillermo.

— Ma chère amie, répliqua la *marquesa*, je t'assure qu'il est très gentil et très affectueux...

— Laisse-le donc répondre, Fernanda, dit doña Bárbara à l'oreille de la marquise, il est assez grand pour parler! — Écoutez-moi, *caballerito,* vous êtes romanesque, entendez-vous? Après avoir tant rêvé, vous devez maintenant entrer dans le monde... Il faut que vous fassiez connaissance avec mon fils Mariano; vous lui donnerez un peu de votre raison, et il vous communiquera quelque chose de la désinvolture qui vous manque. J'espère que vous lui ferez une visite la première fois que vous viendrez au Puerto?

Guillermo s'inclina sans répondre, regrettant déjà de s'être attiré une invitation qui gênait ses instincts sauvages et solitaires. Don Mariano faisait beaucoup parler de lui dans la province. Il était beau danseur, mauvaise tête, en tous points l'opposé du timide Guillermo, auquel il avait le premier appliqué le surnom de *El de la Rollona.*

Doña Bárbara et sa fille n'échangèrent pas une parole pendant leur retour au Puerto-Santa-Maria. La jeune fille semblait fort occupée à regarder les horizons et à étudier le jeu de la lumière à travers les oliviers plantés sur les coteaux. Sa mère ne prenait nul souci de la nature et du paysage, mais elle cherchait à s'expliquer le caractère étrange du jeune homme qu'elle venait de faire poser devant elle. Habituée à vivre dans le monde et à ne rencontrer guère que des gens jetés dans le même moule, elle avait horreur de l'originalité. Guillermo était original, et de plus le ridicule s'attachait à sa personne. C'était à tort peut-être, mais enfin il en était ainsi... Quel dommage! avec la fortune que lui assurerait sans doute la *marquesa*, il eût été pour sa fille un si bon parti... Après tout, sa mère adoptive lui donnerait-elle son nom? Elle n'en avait rien dit à personne, et elle n'y avait peut-être pas encore pensé.

Ainsi raisonnait doña Bárbara, et la nuit se répandait peu à peu autour d'elle; les étoiles commençaient à briller sur le bleu foncé du ciel. Tout à coup, au moment où la ville du Puerto dessina sa silhouette brune à travers le firmament, la lune se leva du côté de la mer, reflétant au milieu des vagues légèrement agitées son disque d'argent.

— Ma mère, ma mère! s'écria Leocadia, voyez donc comme c'est poétique! quel joli dessin on ferait de cela!

— C'est charmant! répondit doña Bárbara, et elle fixa ses regards étonnés sur le visage gracieux de sa fille, qui semblait rêver en contemplant avec une attention inaccoutumée le ciel, la terre et les eaux, illuminés d'une suave et limpide clarté.

V.

Précisément à la même heure Guillermo errait seul dans les allées du jardin, encore ému des incidens de la journée. Assis sur la margelle du puits, Andrès fredonnait, en s'accompagnant sur la guitare, cet air charmant bien connu à Séville, et qui commence par ces mots : *Al Puerto, señores...* Le vieux cavalier était en verve; ses ritournelles interminables résonnaient après chaque couplet avec tant d'énergie que les cordes de l'instrument se rompirent. Alors, s'adressant à Guillermo, qui passait et repassait près de lui : — *Marquesito*, oh! *marquesito!* dit-il à demi-voix. Le *marquesito* s'arrêta.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie? continua Andrès; ah! *que arrogante moza!.....* Il n'y a pourtant qu'en Andalousie qu'on en voit comme ça! Au Pérou, il y a de petites femmes très avenantes et vives comme du salpêtre; au Chili, elles sont gracieuses, douces, un peu blondes. Mais enfin, *marquesito?...*

— Tu as donc cassé les cordes de ta guitare, répliqua Guillermo.

— Ah! bien oui, les cordes de ma guitare, reprit Andrès; je touche là une autre corde, *marquesito,* une corde sensible qui devrait retentir dans votre cœur.

— Tais-toi, vieux fou, dit Guillermo en s'éloignant; va plutôt voir si les chevaux n'ont pas besoin de boire.

— Les chevaux ont bu, *caballerito;* ma besogne est faite, et je pense, comme vous, à la Leocadia... *Que niña tan bonita!...*

— C'est vrai, répondit Guillermo; elle est jolie...

— Et quand on a passé quelques instans auprès d'elle, on regarde la lune, on soupire, on se promène de long en large... C'est tout naturel, *marquesito.* Voulez-vous me permettre de vous parler franchement? Je suis vieux, je vous aime bien, *caballerito.* Laissez-moi vous dire quelque chose... Tenez, ayez la bonté de vous asseoir là, sur le bord du puits.

Guillermo prit place près du vieux serviteur; celui-ci roula une cigarette, battit le briquet, lança une bouffée de fumée, et dit : — *Señorito,* la jeunesse est une belle chose. Il y en a qui la mènent bride abattue et l'usent en peu de temps; ils ont grand tort. Il y en a qui la laissent passer sans s'en apercevoir, et ils n'ont pas raison. Il faut être de son âge; cela n'empêche point d'avoir de la sagesse. Vous êtes jeune, *marquesito,* et vous l'oubliez; on dirait que vous avez l'âge de la *marquesa.* Cela me fait de la peine, parce qu'on pourra bien rire de vous; le monde est méchant, il faut qu'il s'amuse de quelque chose.

— Et que m'importe? interrompit don Guillermo. Je vis dans la solitude.

— *Marquesito,* la solitude finira par être pour vous une prison dont vous ne pourrez plus sortir sans rencontrer un visage moqueur. Eh bien! croyez-moi, sortez-en hardiment avant qu'il soit trop tard... Si vous tardez, vous serez pris comme dans une souricière; vous n'oserez plus paraître dehors..... Et alors à qui en sera la faute?

— S'il n'avait tenu qu'à moi, dit Guillermo avec un soupir, j'aurais.....

— Ce qui est fait est fait, reprit Andrès; quand on s'arrête aux récriminations, on n'avance à rien. Voyons, *caballerito,* voulez-vous enfin sortir de tutelle, quitter les jupons de la *mama?... Càspita!* si j'étais à votre place!...

— Que ferais-tu? demanda tristement le jeune homme.

— Je sauterais hardiment par-dessus les barrières qui m'entourent, et, comme un cheval qui a rompu ses entraves, je m'élancerais d'un bond au milieu des jeunes gens. Il y a quelquefois au

Puerto des courses d'*aficionados* : allez-y, et attaquez bravement le taureau...

— Je n'oserais jamais!...

— Vous avez peur, *marquesito;* alors souffrez qu'on vous nomme tout au haut *El niño de la Rollona!...*

— Ce n'est pas le taureau qui me ferait peur, répliqua Guillermo profondément mortifié, mais la foule, le monde, les mille regards tournés vers celui qui descend dans l'arène... Et puis il faut savoir manier l'épée...

— Vous l'aurez bientôt appris, si vous voulez; je me charge de faire de vous une *espada* accomplie. Quand j'étais jeune, j'ai paru dans la *plaza,* et on m'y a plus d'une fois applaudi...

Parmi les nombreux bestiaux que nourrissaient les pâturages de la *marquesa,* il y avait quelques jeunes taureaux sournois, très prompts à se mettre en colère. Ils servirent aux démonstrations théoriques d'Andrès, qui, sans blesser l'animal, expliquait à son élève la manière de tenir l'épée, et dans quelle position il convenait de porter le coup. Don Guillermo prenait goût à cet exercice; maintes fois il risqua d'être blessé. En ménageant le taureau, il s'exposait bravement, si bien qu'il acquit en peu de temps beaucoup d'adresse et d'assurance.

— Maintenant, dit Andrès, il vous faut une épée; vous en trouverez à Cadix ou au Puerto... Choisissez-la légère, solide, d'une bonne trempe.

— Sois tranquille, répondit le *marquesito;* dès demain, je me mets en campagne...

— Bravo, *caballerito!* s'écria Andrès. Allez donc, et que Santiago vous conduise!

Le lendemain, don Guillermo, tout exalté, alla attendre à la prochaine escale le bateau à vapeur *Trajano,* qui faisait le trajet entre Séville et Cadix. Les esprits inquiets ou dépaysés dans la vie ne sont nulle part plus à leur aise que sur le pont d'un navire; les grands espaces qui s'ouvrent autour d'eux calment leurs agitations, et ils ne sont point gênés par les réalités de l'existence. Guillermo se trouvait ce jour-là plus jeune, plus hardi, plus entreprenant : il avait ses vingt ans. Lorsque le *Trajano* entra dans la mer et que les vagues plus profondes incommodèrent visiblement les autres passagers, réunis en cercle sur la poupe, il ne put s'empêcher de sourire et de les prendre en pitié. Il se sentait supérieur sur un point à ceux qui l'entouraient, et sa vanité en fut doucement flattée jusqu'au moment où le bateau jeta l'ancre à quelque distance du quai, devant les Colonnes-d'Hercule. A peine débarqué, Guillermo se dirigea vers la rue qui porte le double nom de *calle de San Fran-*

cisco y del general Riego. C'était par là qu'il espérait trouver à acheter l'épée de combat dont il avait besoin pour accomplir de glorieux exploits. Il marchait donc à grands pas, cherchant du regard le talisman désiré, lorsqu'un aveugle, conduit par un chien et frappant de son bâton les dalles du trottoir, se mit à crier à tue-tête et avec les plus grotesques contorsions : — Ah! *señores, señoras, caballeros, damas, muchachos, muchachas*, écoutez la fameuse chanson nouvelle de *El de la Rollona*... Le petit enfant mignon,... le petit blondin,... ah! ah!... Sa nourrice le tient par les lisières,... et pourtant il est tout grandet déjà,... il mange tout seul, pauvre petit... Ah! ah!...

A ces mots, Guillermo fut saisi d'épouvante; il lui sembla que l'aveugle le voyait, qu'il le montrait du doigt et le poursuivait de ses éclats de rire, auxquels se mêlaient ceux des passans. Faisant un brusque détour par la rue des *Flamengos borrachos* (1), il se sauva du côté du port, pâle, hors de lui, comme si les huées de la foule l'eussent poursuivi dans sa fuite. Arrivé sur le quai, il avala un grand verre d'eau glacée qu'un *aguador* fit jaillir des flancs de sa cruche, et s'élança vers le petit bateau qui conduit les voyageurs de Cadix au Puerto-Santa-Maria. Le découragement s'était emparé de lui. Assis sur le bord, la tête baissée, il osait à peine promener son regard sur cette rade admirable, remplie de navires, au fond de laquelle on voit Medina-Sidonia se dresser sur le sommet d'une verte montagne, par-delà les murs du Trocadero et les remparts du Puerto-Real. Le petit bâtiment eut bientôt traversé la baie et franchi la barre du Guadelete, dont les eaux baignent la ville du Puerto-Santa-Maria. En arrivant à terre, Guillermo se demanda s'il s'en retournerait directement sans avoir fait emplette de l'épée. Que dirait Andrès s'il le voyait revenir les mains vides?

Guillermo réfléchissait au parti qu'il devait prendre, cherchant à apaiser le trouble de ses sens et l'agitation de son esprit; mais il y a des aveugles au Puerto comme à Cadix : on en trouve en Andalousie presque autant qu'en Égypte. En débouchant sur la promenade, le pauvre jeune homme en rencontra un très âgé, qui portait sur le front une grande visière verte et tâtait la muraille avec son coude. L'aveugle, d'une voix dolente et nazillarde, chantonnait ce refrain : — Il a vingt ans, messieurs, mesdames, — il est grand comme père et mère, — et pourtant, le blondin, il ne quitte point le tablier de sa nourrice; — voilà pourquoi on l'a nommé *El niño de la Rollona*... Quinzième et dernier couplet...

Cette fois ce ne fut pas l'épouvante qui s'empara de Guillermo,

(1) La rue des *Flamands ivres*, située dans le bas quartier de Cadix, près des remparts.

mais une amère tristesse. Il porta la main sur ses yeux pour arrêter les larmes qui allaient couler le long de ses joues. Bientôt la colère monta jusqu'à son cœur gonflé de chagrin. Il marchait précipitamment et gesticulait avec force, comme s'il eût défié la terre entière. Un chien maigre, qui dormait à l'ombre, au pied d'une borne, prit en mauvaise part ces gestes provocateurs, et se jeta avec des aboiemens furieux dans les jambes de Guillermo. Celui-ci fit un bond de côté, mais il heurta un âne portant des paniers d'oranges, et l'enfant conducteur de l'âne injuria le *caballero* en le traitant de butor, de maladroit. Le gamin était de la race des bohémiens, gens peu respectueux de leur nature. Guillermo exaspéré leva la main sur l'enfant; celui-ci, avec le manche de son fouet, fit voler le chapeau de son adversaire. Le vent, qui soufflait gaiement ce jour-là, se prit à rouler le chapeau qui s'éloignait toujours, échappant à la main de son possesseur légitime. L'ânier, saisi d'un accès d'hilarité et lâchant la bride à son humeur picaresque, faisait pleuvoir toute sorte d'injures sur Guillermo, et excitait les chiens contre lui. On regardait aux fenêtres, et on riait. Guillermo tenait enfin son chapeau fugitif, lorsqu'un balcon s'entr'ouvrit au-dessus de sa tête.

— Leocadia, ma sœur, viens donc voir, disait une voix sonore; tiens, regarde *El niño de la Rollona* qui est mis en fuite par un gamin des faubourgs.

— Chut, Mariano! chut! répondit la jeune fille, il pourrait t'entendre... Ces petits bohémiens sont si insolens!...

— Ah! le nigaud! reprit don Mariano.

Guillermo entendit très distinctement ce court dialogue. Il s'aperçut qu'il se trouvait devant la maison de doña Bárbara, l'amie de la *marquesa*, et quoique Leocadia eût dit peu de chose lors de sa visite à la campagne, il avait reconnu sa voix.

— Partout les injures pleuvent sur moi, pensait-il avec amertume; le ridicule m'enveloppe de toutes parts! Les aveugles, les enfans de la rue, les chiens même se moquent de moi; les gens bien élevés me décochent leurs sarcasmes du haut des balcons. Si une voix s'élève timidement pour me défendre, c'est par pitié... Fuyons, courons nous ensevelir dans la solitude, au milieu de la nature, bienveillante pour tous et tendre envers ceux qui souffrent... Que leur ai-je fait à tous ces gens? Je ne les connais même pas...

Renonçant à son projet de la veille, Guillermo prit un cheval et se jeta au galop à travers la campagne, impatient de se blottir sous le toit hospitalier de la *marquesa*. Le soir même, il raconta tout à Andrès, son fidèle écuyer.

— Eh bien! dit le vieux cavalier, vous vous désespérez pour si peu de chose? Vous allez pleurer comme un enfant!... Du courage,

marquesito, du courage; si don Mariano vous a insulté, nous trouverons moyen d'arranger cette affaire-là;... mais vous voyez bien que doña Leocadia a pris votre défense...

Guillermo secoua la tête. — La mauvaise humeur rend injuste, *marquesito*, continua Andrès; moi, je vous dis que cette journée a été moins fâcheuse que vous ne le pensez... Premièrement, vous avez connu par vous-même qu'il est temps de risquer un grand coup pour faire disparaître ce vilain sobriquet;... secondement, vous avez acquis la certitude qu'au milieu des méchancetés qui se déchaînent contre vous, *marquesito*, il y a une voix qui s'élève en votre faveur; et quelle voix!...

— Ah! qu'il est triste d'avoir besoin d'être défendu! s'écria Guillermo.

— J'irai à Séville vous chercher une épée de première trempe, ajouta Andrès, et avant une année je veux que toutes les dames du Puerto, doña Leocadia à leur tête, vous applaudissent et vous proclament un héros!

Vers le soir, la *marquesa*, qui était un peu souffrante ce jour-là, prit le bras de son fils adoptif et fit avec lui un tour de jardin. A la clarté des étoiles, ils se promenaient tous les deux à petits pas, échangeant quelques lentes paroles. On eût dit deux vieillards, et pourtant la *marquesa* avait quarante ans à peine; mais elle portait le poids d'une vie allanguie et monotone, plus lourd que celui de la vieillesse. Guillermo, par respect, par condescendance et aussi par gratitude, partageait avec elle le fardeau de cet indéfinissable ennui. Toutes ses impatiences venaient s'amortir contre l'apathie de la noble dame qui l'entourait de soins et le comblait d'affection. Il comprenait que pour toujours il resterait aux yeux de sa mère adoptive l'enfant orphelin dont la misère et la gentillesse avaient excité la sympathie. Changer de rôle, se redresser de toute la hauteur de ses vingt ans, c'eût été troubler le repos de la *marquesa* et lui faire sentir cruellement qu'au moment où elle allait vieillir, la jeunesse s'éveillait auprès d'elle.

Après les émotions diverses de cette longue journée, don Guillermo ne goûta point le repos accoutumé. En vain il essayait de dormir et appelait de ses vœux la clarté d'un jour nouveau qui effacerait les désolantes impressions de la veille. Un souvenir pénible le poursuivait impitoyablement, celui de la caricature terrible de Goya, au bas de laquelle le peintre, si amer dans sa gaieté, a écrit ces mots : *El de la Rollona*. Elle représente un enfant déjà grand, tenu par des lisières, et qui plonge dans sa bouche gourmande deux mains pleines de friandises. La face de cet enfant gâté porte le cachet de la sottise, de la lâcheté et d'une éducation sensuelle.

— Et c'est là mon portrait au moral comme au physique! s'écriai Guillermo avec colère; voilà ce que je suis aux yeux de tous!... Oh! non, non : ils me rendront fou par leurs sarcasmes, fou furieux peut-être; mais idiot,... jamais!

VI.

Andrès, qui connaissait à Séville toute sorte de gens attachés au cirque, revint bientôt avec une excellente épée. Guillermo la reçut avec joie et la suspendit au-dessus de son chevet, afin d'aguerrir son esprit, — non à l'idée du combat, il ne le redoutait pas, — mais à la pensée d'affronter la foule. Il se mit à étudier les livres qui traitent de la tauromachie, et assista fréquemment, en compagnie d'Andrès, aux courses qui se célébraient dans les villes les plus voisines; mais il y allait habillé en homme du peuple, et caché dans les derniers rangs du cirque.

— Eh bien! lui dit un jour Andrès, il y aura bientôt une *funcion de aficionados* (1) à Cadix; voulez-vous mettre votre nom sur le programme: *Espada... don Guillermo, marquès del Carmejo!* Comme cela irait bien!

— On rirait, répliqua Guillermo, et puis je n'ose prendre ce titre, qui ne m'appartient pas.

— Qui donc le portera, si ce n'est vous?

— Mon nom est William O'Bryant.

— Bah! vous avez le nom que vous a donné la señora *marquesa*. Voyons, dites-moi oui, et je fais inscrire vos noms en grosses lettres sur le papier jaune.

Il y avait là encore une question de délicatesse, et Guillermo ne pouvait la résoudre sans consulter la *marquesa*. D'un autre côté, c'eût été lui demander en face : « M'avez-vous légalement adopté? Suis-je votre fils devant la loi? Quand me sera-t-il permis de vivre par moi-même et pour moi? » Jamais Guillermo n'aurait eu le courage de sommer sa mère adoptive de répondre à d'aussi indiscrètes paroles. Derrière cet obstacle réel, il abritait sa propre timidité. La représentation donnée à Cadix par des amateurs se passa sans que Guillermo y eût pris d'autre part que celle d'un spectateur attentif. Andrès se désolait de voir son jeune maître retarder toujours ce début sur lequel il fondait de si grandes espérances.

— *Marquesito,* lui disait-il avec émotion, je suis bien vieux; me laisserez-vous mourir sans que j'aie eu le bonheur d'entendre votre nom répété par dix mille voix au milieu des applaudissemens?

(1) Représentation donnée par des amateurs.

— Mon nom est répété partout avec des sarcasmes; il est connu déjà, répondait Guillermo, trop connu dans la province!

— Eh bien! moi, on m'a surnommé *el Cojuelo* (1), parce que je traîne la jambe, reprit Andrès; est-ce que je m'en afflige?... Il y en a qui m'appellent aussi le Balafré à cause de cette grande couture qui me creuse un sillon dans la joue.

— Le ridicule fait au cœur des blessures que l'on cache, et qui ne se cicatrisent pas! Laisse-moi subir mon sort, mon pauvre Andrès; la *marquesa* avait le droit de me faire beaucoup de mal en récompense des bienfaits dont elle m'a comblé.

— La *marquesa* est une femme, et vous, vous êtes un homme... A vous de relever le nom qu'elle porte, et qui doit être le vôtre!

Ces conversations ne laissaient pas de faire impression sur Guillermo. Il lui semblait que le moment approchait où il lui faudrait à tout prix sortir de cette somnolence et de cette apathie dans laquelle il ne trouvait désormais ni trève ni repos; mais comment faire? par où aborder l'entreprise? Un soir qu'il feuilletait les anciennes chroniques de la Catalogne, il rencontra la devise du fameux aventurier Roger de Flor, chef des Almogavares: *Hierro, despierta te* (fer, éveille-toi). Et ces paroles, si simples dans leur énergie, le firent tressaillir. C'est le propre des caractères timides et irrésolus d'entrevoir l'héroïsme et d'aspirer aux grands exploits; ils sont en cela pareils à l'eau du ruisseau paisible, qui s'arrête devant un petit obstacle et reflète pourtant les plus hautes montagnes. Il se reporta par la pensée aux temps chevaleresques où les âmes ardentes trouvaient à dépenser leur énergie. Et tandis qu'il rêvait ainsi, le temps présent, le temps prosaïque peut-être dans lequel il lui était donné de vivre, passait vite, emportant jour par jour cette première jeunesse, qui marque de son empreinte toute notre existence. — Quand j'aurai tué un taureau, se disait-il quelquefois, quand j'aurai lavé dans le sang d'une pauvre bête l'injure faite à mon nom, en serai-je moins condamné à végéter ici?... — Alors la voix plaintive de la Melitona fredonnant quelque vieille chanson montait à ses oreilles comme le chant d'une nourrice. Il entendait la *marquesa* adresser quelques paroles monotones à chacun de ses serviteurs, traverser la cour à pas égaux en jetant du grain à ses pigeons, puis rentrer et fermer la porte du vestibule, qui gémissait tristement sur ses gonds. La bonne dame ne parlait jamais de l'avenir et n'aimait guère à évoquer le passé; quant au présent, il ne fournissait pas grand sujet de conversation. Quelquefois Guillermo s'enhardissait jusqu'à formuler une plainte vague sur les ennuis de l'existence. —

(1) Le boiteux.

Eh! mon enfant, répondait la marquise, la vie est heureuse pour toi, tu n'en connais que les douceurs!... J'ai tout sacrifié pour éloigner de toi les amertumes et les épreuves dont tant d'autres ont à souffrir!

A ces paroles, prononcées avec une secrète satisfaction de soi-même, Guillermo ne répondait que par un soupir accompagné de quelques expressions de reconnaissance. Toute explication se trouvait ajournée, et les mois se succédaient sans apporter le moindre changement à sa situation. Pendant l'hiver, la marquise, assise dans son salon, les pieds sur le *brasero*, se repliait sur elle-même dans l'attitude d'un chat somnolent. Dans les jours brûlans de l'été, — et cette saison dure longtemps en Andalousie, — elle s'abandonnait à une nonchalance langoureuse; une seule pensée l'absorbait, — se défendre contre les atteintes du soleil. Il se faisait alors un tel silence dans la maison rustique, dont les portes et les fenêtres demeuraient fermées jusqu'à la nuit, que l'on entendait frémir les ailes du plus petit moucheron bourdonnant dans l'air.

Par une de ces chaudes journées, Andrès, qui avait jadis bravé les feux du tropique, revenait du Puerto-Santa-Maria. Il était allé chercher des remèdes pour une mule malade. A son retour, il monta tout droit à la chambre de don Guillermo, qu'il trouva occupé à lire.

— *Marquesito*, lui dit-il, voici un papier que l'on m'a remis.

Don Guillermo prit le papier; il était de couleur jaune et portait ces mots imprimés en gros caractères : *Programa de la funcion de aficionados*. Au-dessus du texte, on voyait l'image d'un taureau furieux qui s'élance dans l'arène tête baissée, en battant l'air de sa longue queue. Parmi les *épées* figurait le nom de don Mariano...

— C'est pour dimanche! remarqua Andrès. En ce cas, la course ne peut manquer d'être brillante; bien qu'il n'y ait à courir que des *novillos*, je réponds qu'avec un soleil aussi vif, les jeunes bêtes auront de l'entrain.

— Mariano!... Mariano! répétait le jeune homme.

— Oui, il tiendra l'épée; c'est le frère de doña Leocadia, un hardi cavalier... Irons-nous, *marquesito?*

Don Guillermo répondit : — Nous verrons!...

Lorsque Andrès fut parti, il prit l'épée suspendue à son chevet et traça sur un des côtés de la garde la devise des aventuriers catalans : *Hierro, despierta te!* Sur l'autre il écrivit : *El de la Rollona.*

Le jour de la course, Andrès rôdait dans la cour, tenant sous son bras sa veste du dimanche, qui portait un grand pot à fleurs brodé dans le dos; le soleil faisait reluire les boutons plats et ciselés des bottes andalouses qui s'entr'ouvraient au-dessus de ses mollets. Don Guillermo, vêtu de la même manière, parut sur le seuil. A sa

vue, le visage bronzé et balafré du vieil écuyer s'illumina d'un éclair de joie. Sous le manteau léger jeté autour de ses épaules, don Guillermo cachait l'épée de combat.

Andrès et son jeune maître partirent pour la ville du Puerto-Santa-Maria. Ils galopaient rapidement à travers les flots de poussière soulevés par la foule qui remplissait les chemins. La *funcion* devait commencer à l'heure où la brise du soir, subitement éveillée, répandant un peu de fraîcheur autour de la baie de Cadix, bruit dans les rares palmiers penchés sur les vieux murs, fait frissonner les orangers et agite gaiement les rideaux qui flottent aux fenêtres.

Dès deux heures de l'après-midi, les portes du cirque furent ouvertes; à quatre, les gradins se couvraient de spectateurs; à cinq, un taureau avait déjà succombé. La foule, plus bariolée, plus agitée aussi qu'un champ de coquelicots secoués par le vent, se livrait aux accès d'une joie tumultueuse. Derrière les barrières, qui forment un couloir autour de l'arène, se tenaient quelques spectateurs plus sérieux, véritables dilettantes plus occupés à suivre les chances du combat qu'à regarder les jeunes filles accoudées sur le devant des loges. C'était là que Guillermo avait pris place, le chapeau sur le front, le manteau relevé jusqu'au nez; Andrès était à ses côtés.

Les *aficionados* avaient adroitement et bravement rempli leurs rôles. Il est vrai que les taureaux portaient au bout des cornes de grosses boules destinées à amortir la violence de leurs attaques; cependant chacun convenait que les jeunes cavaliers avaient déployé beaucoup d'intrépidité dans ce jeu dangereux, qui exige autant de sang-froid que d'adresse.

— Vous voyez bien, *marquesito,* ce n'est pas plus difficile que cela, disait Andrès. De l'aplomb, la main sûre, du coup d'œil, et puis une, deux!...

Comme il parlait ainsi, le *toril,* — prison étroite et obscure où l'on enferme la bête avant de la lancer, — s'ouvrit tout à coup. Il en sortit un petit taureau gris-noir, d'une couleur équivoque, aux jambes fines, aux cornes courtes, et qui n'avait que la moitié de sa queue. On eût dit que l'absence de cet appendice avait rompu l'équilibre entre les diverses parties de son corps; il bondissait par saccades et gambadait d'une façon désordonnée. La foule accueillit par de bruyans éclats de rire l'animal écourté, et de toutes parts retentirent les cris de *el rabon! el rabon* (1)! La bête aborda de côté le *picador*, le renversa sous son cheval, et reçut les *banderillas* sur ses flancs sans ralentir sa course précipitée. Elle avait l'air d'un acteur qui a hâte d'expédier les premières scènes d'un drame pour arriver au dénoûment. Le public applaudissait toujours, et chacun semblait

(1) Épithète qui s'applique à tout animal, cheval, mule ou taureau, privé de sa queue.

prendre plaisir à voir les ébats singuliers de ce taureau, qui affectait les allures d'un *clown*, ou pour mieux dire d'un *gracioso* de la comédie espagnole.

— Mauvaise bête, murmura Andrès, et qui donnera de la tablature à l'*épée!*

L'*épée* parut; c'était don Mariano. Il entra dans l'arène la bouche en cœur, fier du gracieux costume qu'il portait, tenant d'une main le petit drapeau rouge, de l'autre l'épée. Son regard se tourna vers une loge haute où siégeaient, en compagnie d'autres dames fort élégantes, doña Bárbara, sa mère, et sa jeune sœur doña Leocadia. Guillermo suivait des yeux tous les mouvemens du brillant cavalier, qui se posait avec assurance et prenait des allures de triomphateur. Cependant les bonds désordonnés du taureau *rabon* parurent causer quelque appréhension à don Mariano. Il pâlit imperceptiblement; son bras fut agité par un tremblement nerveux. Il avait reconnu dans la bête furieuse dont la foule se moquait un adversaire redoutable.

— Il a pâli, il est perdu, dit don Guillermo à l'oreille d'Andrès...

— La bête est mauvaise, répliqua Andrès; je ne voudrais pas vous voir aux prises avec elle, *marquesito!*

Don Mariano commençait à se troubler; les gens expérimentés faisaient silence : il se préparait un grand coup. Ce coup fut porté par le taureau, qui, fonçant sur le drapeau rouge agité devant ses yeux pour le forcer à baisser la tête, renversa le jeune cavalier en brisant son épée, et se mit à gambader de nouveau avec de longs mugissemens.

— *Marquesito, marquesito*, s'écria Andrès, que faites-vous?

Les murmures de la foule couvrirent sa voix. Don Guillermo, jetant bas son manteau, avait franchi la barrière l'épée à la main. Andrès voulut le suivre, mais sa jambe blessée lui refusa service, et il resta derrière la haute cloison de planches, haletant, effaré, regardant, la bouche béante, son jeune maître, qui relevait le drapeau écarlate et se mettait en garde. Après avoir parcouru l'arène au galop, le taureau exaspéré revenait sur sa victime pour la fouler aux pieds. Rencontrant don Guillermo, qui l'attendait de pied ferme, il recula d'un pas, fit voler la poussière, baissa la tête, et parut se rassembler pour bondir en avant. Par un mouvement rapide, don Guillermo s'effaça; la corne de l'animal l'avait effleuré en passant, mais d'une main hardie il perçait jusqu'au cœur le taureau furieux, qui roulait dans des flots de sang. Alors, levant les yeux, il aperçut doña Bárbara évanouie sur l'épaule de sa fille, qui lui faisait respirer des sels et lui frottait les tempes en s'écriant : — Chère mère, revenez à vous, Mariano a repris ses sens!... Ah! s'il savait à qui il doit la vie!...

Don Mariano venait de rouvrir les yeux. Se soulevant avec peine sur le coude, il regardait avec surprise les cavaliers du cirque accourus autour de lui, et qui se disposaient à l'emporter. Quoiqu'il ne fût point blessé grièvement, la secousse avait été rude, et il croyait sortir d'un rêve. La course était finie; les spectateurs descendaient tumultueusement par les couloirs. Doña Bárbara, encore tremblante d'émotion, se hâtait de rejoindre son fils; doña Leocadia soutenait ses pas mal assurés. Mariano essayait de sourire à sa mère pour lui montrer qu'il ne souffrait pas trop. Tout en essuyant la poussière qui souillait ses vêtemens de soie, il ramassa le nœud de rubans enlevé au taureau par le vainqueur et l'épée teinte de sang abandonnée près de lui.

— A qui ferai-je hommage de cette *divisa?...* dit-il avec tristesse. Ce n'est pas moi qui ai tué la bête.

— Elle sera pour moi, répondit Leocadia; je la prends!

— Et cette vieille épée à la garde d'argent?... D'un côté j'y vois le cri de guerre des Almogavares : ***Hierro, despierta te!***

— De l'autre, répliqua la jeune fille, est tracé un nom...

Et don Mariano rougit en lisant ces mots, qui étaient un remords pour lui : ***El de la Rollona.***

Celui qui l'avait porté s'éloignait alors du Puerto-Santa-Maria. Au bruit de la foule qui applaudissait à son triomphe, don Guillermo s'était esquivé avec Andrès.

— Mais restez donc, *marquesito,* disait le vieux cavalier, que l'on vous voie, que l'on vous reconnaisse...

— Grâce à Dieu! murmurait don Guillermo, j'ai donc eu, moi aussi, mon jour, mon heure..... Tu ne rougiras plus de ton jeune maître, mon vieux Andrès... Et il acheva tout bas : La jeunesse est égoïste à sa manière, au moins autant que l'âge mûr... Aurais-je risqué ma vie pour sauver celle de ce jeune fat, si sa sœur n'avait d'aussi beaux yeux?

L'événement avait fait du bruit au Puerto-Santa-Maria. La marquise l'apprit de la bouche même de doña Bárbara, qui vint, conduite par son fils Mariano, serrer la main de Guillermo. Les deux jeunes gens se lièrent d'une étroite amitié, et doña Fernanda, forcée d'ouvrir les yeux, comprit que son enfant d'adoption avait atteint sa grande majorité. Elle en ressentit d'abord un profond chagrin; mais la placide marquise ne tarda pas à se consoler, lorsque le mariage arrêté entre Guillermo et Leocadia lui eut fait espérer qu'elle n'attendrait pas longtemps l'occasion de reprendre vis-à-vis d'une nouvelle famille ce rôle de mère adoptive qui entretenait doucement sa sensibilité, sans l'exposer à de trop vives émotions.

TH. PAVIE.

DES

EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Rapport adressé à l'Empereur par S. A. I. le prince Napoléon sur l'Exposition universelle de 1855.

Les expositions universelles de Londres et de Paris laisseront dans le souvenir de la présente génération et dans l'histoire du XIX[e] siècle une trace profonde. La nouveauté et la grandeur de l'idée qui a réuni dans une même enceinte les produits du génie humain, l'immense concours de population qui, attiré des différens points du monde, s'est pressé dans les galeries d'Hyde-Park et des Champs-Élysées, la solennité dont les gouvernemens ont entouré ces fêtes de l'industrie et de l'art, tout, en un mot, a contribué à rehausser l'éclat du magnifique spectacle dont nous avons été témoins. Comment ne pas rappeler le saisissant contraste que présentaient les deux expositions avec l'état général de l'Europe à l'époque où elles se sont ouvertes? En 1851, l'Europe était à peine remise d'une commotion révolutionnaire qui avait suspendu l'activité du travail industriel; en 1855, elle se trouvait en pleine guerre. A la vue des merveilles exposées à Londres et à Paris, se serait-on douté que la révolution et la guerre étaient aux portes? Au milieu de ce panorama des œuvres de la paix, pouvait-on songer encore aux désordres de la rue et aux terribles scènes des champs de bataille? Les expositions de Londres et de Paris ont eu les honneurs de la période si pleine d'événemens, si émouvante, que nous venons de traverser. Par elles, les peuples ont protesté contre la révolution et contre la guerre; par elles, la pensée contemporaine a exprimé élo-

quemment ses vœux pacifiques et tracé le programme qu'elle assigne à la politique de l'avenir. La France revendique l'idée de ces concours universels, la Grande-Bretagne se glorifie d'avoir pris l'initiative de l'exécution; mais à quoi bon faire ainsi la part des deux peuples, dont l'émulation dégénère trop souvent en rivalité? Ce n'est ni l'Angleterre ni la France, c'est le génie du XIXe siècle qui a inspiré et exécuté l'entreprise. Les expositions universelles procèdent des besoins, des sentimens, des passions de notre temps.

Il y a donc là une question nouvelle. Les expositions de 1851 et de 1855, si brillantes qu'elles aient été, peuvent n'être considérées que comme des essais, comme une première application d'une pensée juste et grande. Il s'agit maintenant d'y puiser pour l'avenir d'utiles enseignemens, et d'en dégager les principes qui devront présider à l'organisation des expositions futures. Telle est la tâche qu'a entreprise, dans un rapport adressé à l'empereur et récemment publié, le prince Napoléon. Parmi les nombreux travaux qui ont été consacrés au compte-rendu de l'exposition, ce rapport mérite particulièrement de fixer l'attention. Après avoir exposé les faits et comparé les résultats obtenus à Paris et à Londres, le président de la commission impériale a exprimé, sur le rôle des expositions, sur les réformes à introduire dans ces grands concours de l'industrie et des beaux-arts, une opinion personnelle dont on ne saurait récuser la compétence, et qui ouvre le champ à un libre débat.

Malgré la guerre, en dépit des nombreuses difficultés d'exécution que rencontrait une telle entreprise, tentée pour la première fois en France, l'exposition de 1855 a réussi : elle a attiré plus de cinq millions de visiteurs; la collection des chefs-d'œuvre de l'art et de l'industrie a été aussi complète qu'on pouvait l'espérer; les meilleures dispositions avaient été prises pour l'installation des produits et pour le bien-être du public. En voyant, d'après le rapport du prince Napoléon, les obstacles qui se présentaient presque à chaque pas, les moyens qu'il a fallu souvent improviser, les expédiens auxquels on a dû avoir recours pour convoquer de tous les points de la France et du monde les produits destinés à l'exposition, pour les classer avec méthode en conciliant autant que possible les lois de la science avec les exigences de la pratique, et surtout pour les loger dans le Palais de l'Industrie, reconnu insuffisant dès l'origine, ainsi que dans les bâtimens annexes, on apprécie l'importance et la multiplicité des travaux auxquels s'est livrée la commission impériale et la part d'initiative et d'intelligente direction qui revient à son président. Le rapport que nous avons sous les yeux trace l'historique des différentes phases par lesquelles a passé l'exposition universelle. Constitution et organisation, — installation, — appré-

ciations et récompenses, — liquidation, — tels sont les titres des chapitres où sont exposés successivement les mille détails de cette grande œuvre internationale. Nous ne nous arrêterons point à cette partie du rapport, bien qu'elle contienne d'ingénieuses observations qui enlèvent au compte-rendu le caractère de froide monotonie qui se rencontre d'ordinaire dans les documens officiels. Arrivons immédiatement à l'examen des considérations générales, où se trouvent développées diverses propositions qui intéressent les expositions futures.

Dans la pensée du prince Napoléon, les expositions doivent être à l'avenir *universelles*, c'est-à-dire faire appel à tous les peuples. Elles pourront néanmoins être *partielles*, en d'autres termes embrasser seulement un groupe de produits, car il serait impossible de renouveler fréquemment, avec l'extension qui leur a été donnée en 1851 et 1855, les concours universels, par suite des difficultés presque insurmontables d'emplacement qui s'opposeraient à la collection et à l'étalage de cette masse immense de productions. En outre les études des industriels et l'attention du public, concentrées successivement sur une seule catégorie de produits, seraient plus sérieuses et plus fécondes. Suivant ce système, les expositions générales n'auraient lieu que tous les demi-siècles; les expositions partielles reviendraient périodiquement à des intervalles plus rapprochés. Enfin les expositions ne pourraient être utilement organisées qu'à Londres et à Paris, ces deux métropoles étant les seules qui, par leur importance, par l'influence de rayonnement qu'elles exercent sur le monde entier, par leur supériorité industrielle, commerciale et intellectuelle, semblent en mesure d'attirer les visiteurs de tous les pays.

A première vue, ces idées paraissent très rationnelles. Habilement développées dans le rapport, elles produisent sur l'esprit une vive impression. Il est bien vrai qu'après avoir assisté aux concours de 1851 et de 1855, notre génération trouvera fort incomplètes de simples expositions nationales, telles que celles qui avaient lieu en France tous les cinq ans. Cependant faut-il penser d'une manière absolue que les expositions ne sont plus désormais possibles que sous la forme d'expositions universelles, et le système proposé ne soulève-t-il pas à son tour de graves objections? Soit qu'elles embrassent, comme en 1851 et en 1855, la généralité des produits, soit qu'elles comprennent seulement l'une des grandes divisions de l'industrie (agriculture, instrumens de production, articles fabriqués), les expositions universelles rencontrent des obstacles et exigent des dépenses qui ne permettent guère de nombreuses représentations, même abrégées, de ces magnifiques spectacles. Réussira-t-on à or-

ganiser fréquemment à Paris et à Londres une exposition universelle, dût-on n'y faire figurer que l'une des branches du travail industriel? Cela est douteux. Il n'en faudra pas moins, lors même qu'il ne s'agirait que des articles fabriqués ou des instrumens de production, procéder dans chaque pays aux dispositions compliquées que réclame une pareille œuvre, convoyer des points les plus éloignés du monde les échantillons et les modèles, imposer à tous les gouvernemens, et en particulier au gouvernement qui ouvrira l'exposition, des frais considérables d'organisation, de surveillance, de commissions spéciales. On a vu ce qu'il a coûté de temps et d'argent pour préparer les dernières expositions. De plus, le système des expositions partielles offre l'inconvénient de laisser nécessairement un trop long intervalle entre les concours établis pour les mêmes produits. A moins d'une exposition en permanence, qui lasserait bientôt le public et les industriels, le tour des différentes classes de produits, si l'on institue pour chacune d'elles une exhibition quinquennale, ne reviendrait guère que tous les vingt ou vingt-cinq ans. Ce délai serait évidemment trop éloigné. Enfin, quant au siége des expositions, s'il est exact que Paris et Londres sont les deux capitales qui offrent à tous égards les conditions les plus favorables, il semble bien difficile de faire accepter par l'Europe cette désignation exclusive. Croit-on que l'Autriche, l'Allemagne, la Russie, la Belgique même, consentiraient à abdiquer complétement leurs prétentions à ouvrir dans leurs capitales des expositions universelles? Il ne s'agit pas seulement ici d'une question fort délicate d'amour-propre national: de graves intérêts sont également en jeu. Il est clair que le pays qui fait les honneurs de l'exposition en profite matériellement dans la proportion la plus forte, puisque ses habitans peuvent le plus aisément tirer parti des enseignemens qui résultent d'un pareil concours, établi à leur portée et sous leurs yeux. Un souverain sera toujours jaloux de procurer à ses sujets un spectacle qui doit flatter leur orgueil, exciter leur émulation, attirer un grand nombre d'étrangers et fournir un aliment à la curiosité populaire. C'est beaucoup pour un gouvernement que de savoir distraire le peuple, et il ne saurait y avoir, à coup sûr, au temps où nous sommes, de distraction plus utile, plus active que le tableau d'une exposition générale. On en a eu la preuve à Paris et à Londres. Comment donc les autres gouvernemens renonceraient-ils à la pensée de tenter ce que l'Angleterre et la France ont accompli avec succès? Pourquoi ne voudraient-ils pas à leur tour se donner le luxe d'une exposition? Il faut reconnaître d'ailleurs qu'en présence des progrès de l'industrie en Allemagne, en Autriche, dans le nord de l'Italie et même en Russie, une exposition universelle pourrait, dans quelques années, choisir

avantageusement pour siége l'une des métropoles de l'Europe centrale, par exemple Vienne, Berlin ou Varsovie. Avec les paquebots à vapeur et les chemins de fer, le transport des produits n'est plus qu'une question de dépenses, et si les états du Zollverein, l'Autriche et la Russie veulent suivre notre exemple et payer les frais du concours, les élémens d'une exhibition brillante ne leur feront pas défaut. Dans le cas où l'industrie des puissances occidentales ne répondrait pas à leur appel sous le prétexte que la France et l'Angleterre se seraient concertées pour organiser des expositions périodiques, les gouvernemens du centre et de l'est de l'Europe refuseraient, par représailles, d'envoyer à Paris et à Londres les produits de leurs fabricans, et la mésintelligence, les susceptibilités nationales viendraient compromettre une œuvre qui ne peut subsister qu'à la condition de la bonne harmonie, d'une complète entente entre tous les pays.

Par ces divers motifs, il nous paraît que le plan proposé dans le rapport du prince Napoléon serait d'une réalisation très douteuse, et qu'il faut chercher dans d'autres combinaisons le moyen de concilier les avantages incontestables des expositions universelles avec l'habitude acquise et la nécessité démontrée d'expositions fréquentes et périodiques. En conservant pour la France les expositions quinquennales, et en établissant pour règle que, tous les vingt-cinq ans, l'exposition sera universelle, on se tiendrait dans une juste mesure. Nos industriels continueraient à profiter des bénéfices de publicité et des encouragemens que leur procure, depuis le commencement de ce siècle, le système d'expositions quinquennales. Les grandes industries, celles qui, par la nouveauté, par la perfection ou par le bon marché de leurs produits, sont dignes de fixer l'attention du monde entier, figureraient dans les expositions universelles, où les admissions pourraient sans inconvénient être rendues plus difficiles qu'elles ne l'ont été en 1851 et en 1855. En un mot, il ne s'agirait que de perfectionner, en le complétant, le mode d'exposition consacré par l'expérience française. Un concours universel, à l'expiration de chaque période de vingt-cinq ans, mettrait en présence des progrès de notre industrie les progrès accomplis par les industries étrangères. Cette simple modification suffirait pour ce qui nous concerne. De leur côté, d'autres nations ouvriraient de semblables concours, où seraient envoyées nos principales productions, de telle sorte que, par le fait, l'Europe verrait, à des intervalles assez rapprochés, soit à Paris, soit ailleurs, l'une de ces grandes solennités industrielles qui sont destinées à exercer sur l'avenir des gouvernemens et des peuples une si heureuse influence; car, suivant l'exacte et ingénieuse appréciation du président de la

commission impériale, « les expositions universelles font partie de ce vaste programme économique auquel appartiennent les voies ferrées, les télégraphes électriques, la navigation à vapeur, les percemens d'isthmes, tous les grands travaux publics, et qui doit amener un accroissement de bien-être moral, c'est-à-dire de liberté, en même temps qu'une augmentation de bien-être matériel, c'est-à-dire plus d'aisance au profit du plus grand nombre. »

Quelle est l'organisation financière qui convient le mieux aux expositions? — Question importante, car, malgré l'intérêt qui s'attache à ces solennités, il est bien certain que, si elles devaient être trop coûteuses, il deviendrait difficile de les faire entrer dans les habitudes des gouvernemens. Les dépenses de l'exposition de 1855 se sont élevées à 11 millions de francs, tandis que les recettes provenant des prix d'entrée qui ont été perçus au profit de la compagnie du Palais de l'Industrie ont à peine atteint 3 millions. La dépense nette a donc été de 8 millions environ. Il est vrai que les fâcheuses dispositions du local, l'insuffisance de l'emplacement, la nécessité de construire à la hâte des bâtimens annexes, etc., ont singulièrement accru le chiffre des frais; on doit aussi tenir compte de l'extrême libéralité qui a présidé à l'organisation de cette fête, non moins politique qu'industrielle, à laquelle la France conviait tous les peuples: il fallait évidemment qu'une entreprise ayant à sa tête un prince et dirigée avec le concours des représentans des premiers corps de l'état fût, par l'éclat de l'ensemble et par le luxe des détails, tout à fait digne de ces hauts patronages; c'était enfin une première représentation, et l'on comprend qu'elle ait été entourée d'une magnificence exceptionnelle. Ne soyons donc pas trop effrayés du bilan de l'exposition de 1855 : on pourra dans l'avenir, avec moins de faste et à moins de frais, offrir aux regards du public une exhibition qui ne sera pas moins complète ni moins utile pour les sérieuses études; mais, indépendamment du chiffre même des dépenses, il reste à examiner comment les expositions devront être administrées. Le prince Napoléon se prononce pour le principe d'un prix d'entrée à exiger des visiteurs, et, tout en déclarant que, dans son opinion, l'organisation la plus rationnelle serait de laisser la direction des expositions à l'initiative des particuliers, il reconnaît qu'en fait l'application de ce système en France sera longtemps encore impossible.

En Angleterre, on le sait, l'initiative des particuliers suffit amplement à l'organisation de ces sortes d'entreprises : c'est une société qui a exploité en 1851 le Palais de Cristal, c'est une société qui a préparé l'exposition de peinture ouverte à Manchester en 1856; la prochaine exposition universelle de l'industrie sera régie par le même

principe. Tel est le génie anglais : en toutes choses, la nation entend faire elle-même ses propres affaires, non point seulement parce qu'elle obéit à un vif instinct d'activité personnelle, mais encore parce qu'elle se défie de l'autorité, et repousse, autant que cela est possible, l'action directe de l'état. Le paiement d'un prix d'entrée aux guichets de l'exposition est une conséquence nécessaire de ce système. Il convient que le public rembourse à la compagnie les frais du spectacle; autrement, la représentation ne pourrait avoir lieu. Le péage s'accorde d'ailleurs parfaitement avec les habitudes anglaises : il ne provoque ni mécontentement ni réclamation; les classes les plus pauvres s'y soumettent comme à une obligation très légitime et l'acquittent comme une dette. Le public est tellement accoutumé à payer partout sa place, que même dans les édifices qui appartiennent à la nation, et où il pourrait se croire en quelque sorte chez lui, au moins pour sa part de contribuable, le visiteur anglais débourse sans murmure le *shilling* ou l'*half-crown* qui lui est demandé à la porte, et qui indigne parfois le touriste du continent. En un mot, chez nos voisins, on paie partout et pour tout. Nos mœurs et nos habitudes sont en France diamétralement opposées. Nous laissons à l'état le soin de tout faire avec les ressources du budget, nous lui abandonnons la direction de toutes les entreprises qui présentent au moindre degré le caractère d'utilité publique, nous le constituons notre mandataire général; mais, une fois que nous avons versé dans la caisse du percepteur notre part d'impôt, nous supportons difficilement les taxes accessoires, les souscriptions, les péages, ces mille contributions de détail qui se dressent à chaque pas devant le citoyen anglais; nous voulons n'avoir plus à ouvrir la bourse et obtenir partout, dans les fêtes publiques, dans les musées, dans les expositions, notre entrée *gratis*. Cette disposition d'esprit est, à vrai dire, assez logique. Quoi qu'il en soit, il faut, quand on veut organiser une œuvre nationale, prendre les nations comme elles sont, et régler ses plans d'après les mœurs, les habitudes, les sentimens et même les préjugés de la société au sein de laquelle on compte les appliquer. C'est pour ce motif qu'on ne saurait de longtemps encore se reposer sur l'initiative des particuliers pour entreprendre en France une exposition universelle. Le prince Napoléon l'a bien compris, et, quoique son opinion personnelle soit plus favorable au système anglais, il s'est incliné devant l'irrésistible argument de la nécessité, et il se résigne à voir l'exposition prochaine dirigée, comme celle de 1855, par une commission gouvernementale et aux frais de l'état. Il demande cependant, et dans sa pensée cette restriction paraît être essentielle, que la commission soit prise en dehors des administrations publiques, auxquelles il refuse complétement

l'esprit d'initiative, et qu'il accuse de ne puiser trop souvent ses inspirations que dans la routine.

J'avoue que je n'ai pas lu sans un sentiment de regret cet ostracisme prononcé contre l'administration française, et surtout les sévères considérans de l'arrêt qui la condamne. Ce n'est pas, il est vrai, la première fois que l'administration est traitée de routinière. Comme elle est à peu près chargée de tout, on la rend nécessairement responsable de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas; comme il faut que, d'après notre système général, tous les citoyens, petits ou grands, aient recours à elle pour le règlement de leurs intérêts, c'est à elle, à elle seule qu'ils imputent les refus ou les retards qu'ils éprouvent. On ne lui pardonne rien; de toutes parts, on crie haro sur elle. Les solliciteurs éconduits, les rêveurs qui voient leurs plans enfouis sous la poussière des cartons, d'honnêtes contribuables qui ne se doutent souvent ni de l'illégalité ni de l'originalité exagérée de leurs demandes, beaucoup de gens, on le voit, sont très disposés à accabler l'administration sous les malédictions de leur génie méconnu ou de leur mauvaise humeur. Cela se conçoit; mais que cette accusation de routine se rencontre dans le rapport du président de la commission impériale, qu'elle émane d'un esprit généreux et éclairé, qu'elle sorte de la plume d'un prince, c'est ce qui est grave. Si l'on envisage sérieusement les choses, on doit reconnaître que, loin de manquer d'initiative, l'administration s'est toujours trouvée à la hauteur du rôle qui, à tort ou à raison, lui a été attribué. Ce rôle, à la fois périlleux et délicat, a consisté tantôt à réprimer les extravagances, tantôt à stimuler la tiédeur de l'opinion. A la suite des secousses politiques qui trop souvent ont remué notre pays, on a vu l'administration tenir ferme contre les rêves de l'utopie, contre les projets insensés, et préserver de l'influence contagieuse des révolutions les intérêts matériels et sociaux dont la garde lui est confiée. Alors elle a été intrépide dans sa résistance, et, si l'on veut, dans sa routine. Mais en même temps que l'on cite un progrès réel, une réforme salutaire à laquelle, par ses excellens procédés d'exécution et par les efforts intelligens de son nombreux personnel, elle n'ait pas coopéré! Dans plusieurs passages de son rapport, le prince Napoléon a signalé les modifications qu'il serait désirable d'introduire dans notre régime commercial, et il espère avec raison que les expositions universelles auront pour effet d'abaisser les barrières des douanes, qui entravent l'échange des produits entre les divers peuples. Eh bien! dans cette question si importante, qui touche à tant d'intérêts, l'histoire contemporaine n'atteste-t-elle pas que l'administration française s'est toujours montrée plus libérale que l'opinion? Aujourd'hui même, ses propositions en matière de tarifs

ne rencontrent-elles pas dans les conseils-généraux, au corps législatif, au sénat, une opposition décidée, presque violente? En réalité, ce n'est pas elle qui prêche la routine; c'est la majorité du pays qui se refuse à la suivre dans les voies plus larges où elle voudrait l'engager. On pourrait citer d'autres exemples : bornons-nous aux expositions. Avant l'exposition universelle, il y a eu en France plusieurs expositions de l'industrie. Comment ont-elles été organisées, si ce n'est par les soins de l'administration? Et voit-on que celle-ci s'en soit mal tirée? En 1856, nous avons eu à Paris une exposition universelle de bestiaux; ce n'était point une œuvre facile à exécuter, et cependant une simple division ministérielle, la division de l'agriculture, a suffi à cette tâche. Il est possible que, pour obtenir plus sûrement l'ordre et la précision de mouvemens qui doivent marquer tous ses actes, l'administration s'impose à elle-même et impose au public un luxe trop grand de formalités et d'écritures : il y a même encore une certaine école bureaucratique qui mesurerait volontiers son importance au poids de ses dossiers; mais, tout bien considéré, il est permis de penser que les services publics renferment des élémens d'intelligence et d'initiative plus que suffisans pour concourir utilement à l'organisation de la prochaine exposition universelle, et qu'il serait superflu de chercher ailleurs des auxiliaires plus actifs et plus dévoués.

Je reviens, après cette digression, à la question financière. Il s'agit de savoir si l'on doit exiger des visiteurs le paiement d'un prix d'entrée aux expositions. D'après le prince Napoléon, cette mesure serait équitable, puisqu'au lieu de faire supporter obligatoirement à tous une dépense ouverte au profit d'une partie de la nation, on la ferait ainsi acquitter volontairement par ceux-là mêmes qui en retirent avantage. Pour que le raisonnement fût tout à fait exact, il faudrait que le produit du prix d'entrée couvrît entièrement les dépenses de l'exposition; autrement, comme les frais sont, en France du moins, prélevés sur le budget général, tous les contribuables demeureraient grevés d'une dépense dont tous ne seraient pas autorisés à profiter. On pourrait ajouter que le succès matériel et en quelque sorte moral d'une exposition industrielle réside dans la publicité la plus large, que l'exposant, qui souvent s'est imposé de lourdes dépenses pour figurer avec honneur à ce concours solennel, désire légitimement ne pas voir restreindre le nombre des spectateurs admis à apprécier ses produits, enfin qu'il y a presque un intérêt national à ne pas éloigner la foule d'un spectacle où son goût s'élève et s'épure, d'un musée populaire où lui apparaît partout l'image du travail. Malgré ces objections, qui pourraient être présentées en faveur du principe de la gratuité, la proposition du

prince Napoléon sera probablement adoptée pour les expositions futures, car d'un autre côté il n'est pas inutile d'habituer peu à peu la population à ce système de péages, qui est usité en Angleterre, et qui favorise l'action et l'indépendance des efforts individuels; on hâtera ainsi le moment où des compagnies particulières courront moins de risque à entreprendre les expositions, parce qu'elles trouveront le public mieux disposé à les rémunérer directement. En fixant le tarif à un taux peu élevé, on n'écartera point les visiteurs sérieux, et le péage, si minime qu'il soit, débarrassera les galeries de ces promeneurs oisifs et incommodes qui considèrent une exposition comme un lieu d'asile ou comme un boulevard, et qui n'ont même pas le mérite d'admirer le travail d'autrui. Quant à la foule honnête et laborieuse, l'entrée gratuite accordée pendant un ou deux jours par mois donnera satisfaction à sa curiosité très légitime. Ces divers procédés ont été employés en 1855; il ne paraît pas que l'imposition d'un droit d'entrée ait provoqué la moindre plainte. Le nouveau mode est introduit dans nos traditions, et l'on n'éprouvera aucune difficulté pour l'appliquer à l'avenir.

Mais l'expérience de 1855 a démontré la nécessité d'abaisser presque aux dernières limites les chiffres du prix d'entrée. Le nombre des visiteurs payans a été de 2,182,433 pour le jour où le prix d'entrée était à 20 centimes (le dimanche), et de 2,097,607 pour les jours où le prix était à 1 franc (cinq jours de la semaine). Du 16 mai au 31 juillet, le prix d'entrée fixé pour les vendredis à 5 francs donna 33,926 visiteurs seulement; on le réduisit à 2 francs à partir du 1er août jusqu'au 9 novembre, et le chiffre des visiteurs s'éleva pendant cette période à 95,688. Les billets de saison, d'une valeur de 50 francs ou 25 francs, ne furent pris que par 4,663 personnes pour l'exposition de l'industrie, et par 180 pour l'exposition des beaux-arts. Curieuse statistique, qui attesterait chez le peuple français ou une bien rare parcimonie ou un goût bien peu vif pour les chefs-d'œuvre de l'art ou de l'industrie! Il faut dire, pour notre décharge, que de nombreuses cartes d'entrée gratuite furent délivrées par les soins de la commission impériale à diverses catégories de visiteurs, et que cette sorte de libéralité, limitée d'ordinaire aux soldats et aux invalides, mais étendue cette fois aux journalistes et aux savans, restreignit dans une certaine mesure l'achat des billets de saison, dont on se souvient qu'à Londres le débit avait été si considérable. « C'est un préjugé fort répandu en France que l'homme qui ne paie pas est distingué entre tous, par cela même qu'il jouit d'un privilége d'autant plus recherché que l'égalité a étendu son niveau sur tous les citoyens. » Cette remarque est du prince Napoléon, et nous pouvons chaque jour, même dans les plus vulgaires incidens de la

vie, en reconnaître la justesse. Avoir ses entrées à un théâtre, remplir de sa famille ou de ses amis une loge d'Opéra qui n'a rien coûté, voilà des jouissances auxquelles ne résiste pas chez nous la vanité d'un homme riche. Peu lui importe le cadeau fait à sa bourse : avec son billet donné, il s'estime supérieur à ses voisins, gens sans influence et sans considération! Il est distingué, il jouit d'un privilége, c'est là ce qui le touche. Ainsi se comporte notre démocratie. Écoutons encore une de ces observations fines et justes qui se rencontrent fréquemment dans le rapport du prince. « En Angleterre, tout homme veut paraître plus riche qu'il ne l'est; chez nous au contraire, l'aisance se dissimule et profite sans honte des avantages qui ont été créés en faveur des classes moins fortunées. Avec nos tarifs différentiels, il arriva que le dimanche, jour où le prix d'entrée était de 20 centimes, l'exposition était fréquentée non-seulement par des ouvriers, mais encore et surtout par les personnes appartenant aux classes les plus aisées de la société. » Que conclure de ce fait, fidèle expression de nos mœurs? C'est que, pour attirer le public aux prochaines expositions, il faudra, à défaut de l'entrée gratuite, réduire le péage à un taux très modique.

La question de l'emplacement est pour une exposition, surtout pour une exposition universelle, d'une importance extrême. « Les dispositions purement matérielles, dit le prince Napoléon, s'élèvent ici à la hauteur d'une question de méthode; il s'agit de faire que l'aménagement soit un auxiliaire des études. » Si l'on veut se rendre compte des difficultés qu'entraîne le choix d'un local convenable, on n'a qu'à lire dans le rapport les tribulations de toute nature qu'a éprouvées la commission impériale pour adapter à sa destination le Palais de l'Industrie. D'abord ce malheureux palais, qui devait offrir aux produits de la France une hospitalité splendide, se trouva, avec ses 45,000 mètres de superficie, tout à fait insuffisant, et l'on reconnut qu'un espace de près de 120,000 mètres serait nécessaire pour l'exposition de l'industrie seulement, l'exposition des beaux-arts exigeant de son côté près de 20,000 mètres. Il fallut dès lors s'ingénier, construire l'immense galerie qui couvrit une grande partie du quai de Billy, affecter à l'exposition la rotonde du Panorama, édifier un bâtiment spécial pour les beaux-arts, projeter autour du monument principal des logemens accessoires qui ne présentaient, à vrai dire, rien de gracieux à l'œil, et qui enlevaient à l'exposition française le caractère de grandeur et d'heureuse harmonie que l'on avait admiré à Londres en 1851. La difficulté fut telle que, de l'aveu du prince, elle faillit un moment compromettre le succès de l'exposition. Ce n'est pas tout. Le Palais de l'Industrie appartenait alors à une société dont les administrateurs désiraient naturellement tirer de

l'exposition le plus large profit, exploiter comme une entreprise cette grande œuvre internationale et recueillir pour les actionnaires les élémens d'un gros dividende. De là conflit permanent entre la commission impériale, qui se préoccupait en première ligne de l'intérêt public, et l'administration de la société, qui avait surtout en vue un intérêt privé. La société, qui sentait bien que l'exposition était pour elle une épreuve solennelle et comme une bataille décisive, destinée à ruiner ou à relever son crédit, était portée à multiplier les sources de recettes. Le restaurant, la buvette, les dépôts de cannes, etc., tout lui paraissait bon pour battre monnaie, et elle comptait exercer strictement tous les droits attachés à son titre de propriété. Elle était dans son rôle, car ce n'était point par patriotisme, ni pour la plus grande gloire de l'industrie, que des actionnaires trop confians avaient consacré leurs capitaux à l'érection du vaste édifice, décoré dans l'acte social du nom de palais, qui couvre la superficie de l'ancien carré Marigny! Mais on s'imagine combien devait être gênante cette lutte continuelle entre deux intérêts contradictoires et souvent inconciliables! Aussi le prince Napoléon se prononce-t-il, dans les termes les plus formels, contre la continuation d'un pareil système. Il demande comme une condition indispensable qu'à l'avenir le bâtiment destiné à une exposition universelle soit construit en vue de l'entreprise elle-même. Il énumère ensuite les dispositions qui lui semblent le mieux convenir pour l'aménagement intérieur d'un tel édifice, de manière à faciliter le classement méthodique des produits, à guider les études et à ménager le temps des visiteurs, à réaliser à la fois l'élégance, la commodité et la solidité. C'est un plan complet dans lequel aucun détail n'est omis. Il faut savoir gré au prince de n'avoir point dédaigné ce travail, en apparence secondaire et matériel, mais en réalité si important pour le succès d'une exposition. Le programme qu'il a tracé avec une parfaite entente et avec goût épargnera aux organisateurs de la prochaine solennité industrielle bien des mécomptes, et simplifiera la tâche de l'architecte qui sera chargé de construire l'édifice.

Nous ne devons pas oublier que, dans son rapport, le prince Napoléon traite toutes les questions au point de vue des expositions *universelles*, et non plus dans la prévision de simples expositions *nationales*, ces dernières lui paraissant être désormais sans objet. J'ai exposé les motifs qui m'engagent à penser que le système des expositions nationales pourrait encore être pratiqué en France. Dans cette hypothèse, les argumens développés par le président de la commission pour l'érection d'un édifice spécial consacré à l'exposition conserveraient toute leur force, et, alors même que les 45,000 mètres du Palais de l'Industrie suffiraient pour recevoir les produits de

l'une de nos expositions quinquennales, l'édifice demeurerait, par ses aménagemens et par ses dispositions intérieures, tout à fait impropre à cette destination. Depuis que le Palais de l'Industrie est devenu, heureusement pour les actionnaires, propriété de l'état, on s'est fréquemment demandé ce que l'on en ferait. Les uns ont proposé d'y établir la Bourse; les autres l'ont transformé en caserne; d'autres encore y ont installé définitivement l'Opéra. Bien que l'on y ait vu successivement une exposition agricole, une exposition des beaux-arts et une exposition d'horticulture, les esprits ne se sont pas jusqu'à ce jour habitués à y voir l'emplacement d'une exposition industrielle, et ce grand monument reste là, prenant beaucoup de place, très embarrassant pour l'acquéreur, et fort embarrassé lui-même de sa lourde inutilité. Nous ne savons ce que les destins lui réservent, mais il peut dès à présent changer son enseigne: comme palais de l'industrie, il est condamné; il ne survivra pas à l'arrêt qu'a prononcé contre lui le prince Napoléon. Il faudra donc, pour les expositions nationales comme pour les expositions universelles, que l'état fasse les frais d'un bâtiment temporaire.

Nous arrivons aux questions que soulève la préparation du règlement applicable aux expositions. Parmi ces questions, qui sont très nombreuses, mais qui, pour la plupart, semblent avoir été suffisamment résolues par l'expérience en 1851 et en 1855, le prince Napoléon a signalé trois points principaux qui réclament un examen approfondi : 1° les législations douanières peuvent-elles subsister telles qu'elles existent? 2° quelle décision doit être prise à l'égard des prix de vente? 3° les jurys de récompenses atteignent-ils au but qui les a fait instituer?

On sait que notre législation douanière frappe encore de prohibition ou de droits très élevés un grand nombre d'articles manufacturés à l'étranger. Lorsque l'exposition universelle fut décrétée, on se demanda comment il conviendrait de traiter les produits apportés au Palais de l'Industrie. Il fut décidé d'abord que, dans l'enceinte du palais, ils demeureraient placés sous le régime de l'entrepôt; mais, l'exposition terminée, obligerait-on les fabricans à acquitter le droit intégral sur les produits tarifés, droit qui s'élève parfois à plus de 100 pour 100 de la valeur, et à réexporter ceux de ces produits qui sont prohibés? Exiger le paiement de la totalité des droits, c'eût été d'une rigueur extrême; appliquer strictement la prohibition, c'eût été tomber dans l'absurde. Le plus simple était assurément d'autoriser l'admission exceptionnelle des produits étrangers en franchise de toutes taxes et en exemption de toutes formalités de douane; mais qu'auraient pensé les partisans de la protection et de la prohibition, c'est-à-dire, il faut bien l'avouer, la grande majorité

de nos industriels? La belle occasion pour eux de dénoncer, comme attentatoire à leurs intérêts, cette faveur passagère accordée à l'étranger, et de convaincre le gouvernement de tendances vers le libre-échange! On n'osa pas heurter de front ces vieux préjugés, et l'on s'arrêta à un moyen terme. Il fut décidé que tous les produits étrangers, même les produits prohibés, pourraient, après la clôture de l'exposition, être introduits en France moyennant un droit maximum de 20 pour 100. Pour assurer l'exécution de cette mesure, on dut installer dans le Palais de l'Industrie une centaine d'agens des douanes, ouvrir un bureau de vérification et d'écritures, etc. Et quel fut le résultat? Une importation représentant une valeur de 2,200,000 francs, sur laquelle a été perçue, à titre de droits de douane, une somme de 333,000 francs! Le prince Napoléon propose avec raison de supprimer à l'avenir ces formalités vexatoires et ridicules. Ce n'est pas l'entrée de quelques échantillons de fils, de tissus ou de porcelaine, qui compromettra le sort de l'industrie nationale et viendra faire concurrence à nos manufactures. Un poste de douane au milieu d'une exposition universelle est une vivante contradiction. On convoque solennellement les œuvres les plus perfectionnées des fabriques étrangères, on les expose aux yeux de tous, on vante, on récompense leur mérite; puis, à un moment donné, on les taxe ou on les achemine vers la frontière avec escorte et sous plombs! C'est là une triste fin. Non-seulement l'introduction très limitée de ces articles ne causerait aucun dommage à nos fabriques, mais encore la mesure d'expulsion dont on les frappe éloigne des modèles dont le public pourrait apprécier l'emploi, et que l'industrie française trouverait souvent profit à s'approprier par une imitation intelligente. Il est donc désirable, à tous les points de vue, que la douane n'ait plus rien à voir dans les futures expositions.

J'ai indiqué plus haut l'opinion exprimée par le prince Napoléon quant à l'influence que doit exercer l'exposition universelle de 1855 sur le régime commercial et économique des peuples, et en particulier de la France. Il est évident que cette influence sera favorable à la liberté du commerce, et qu'elle entraînera la suppression successive des prohibitions et des taxes trop élevées. Je passe à la question des prix de vente. Doit-on interdire l'indication des prix sur les produits exposés, la rendre facultative ou la prescrire comme obligatoire? Le premier mode a été appliqué à Londres en 1851. On l'a généralement blâmé. — Pourquoi, disait-on, empêcher un fabricant de faire connaître le prix des produits qu'il expose et priver ainsi le public d'un élément très essentiel d'appréciation? « Une pareille interdiction était contraire à la moralité commerciale; c'était en quelque sorte faire au public l'aveu brutal qu'on ne voulait ni

l'éclairer ni lui dire la vérité. » Ce jugement est un peu sévère, et la commission anglaise ne l'accepterait pas. Il semble plus équitable et plus vrai de supposer que la commission, apercevant l'impossibilité d'obtenir de tous les industriels la publication des prix, a préféré établir pour l'ensemble des exposans une règle uniforme. Sans doute aussi elle avait compris que l'indication facultative, dont l'exactitude eût été très difficile à contrôler, donnerait lieu à des fraudes qui auraient mis en relief les fabricans peu scrupuleux, au détriment des fabricans honnêtes, et qui auraient en même temps égaré l'opinion du public. L'expérience de 1855 justifie jusqu'à un certain point la mesure adoptée à Londres. Dès le début, le président de la commission impériale avait proposé l'indication obligatoire. « Un petit nombre d'industriels ayant donné ce renseignement, la commission adressa les invitations les plus pressantes de faire connaître les prix au public ou au moins au jury. Ces appels eurent un médiocre succès. Les exposans continuèrent pour la plupart à dissimuler leurs prix de vente, et parmi ceux qui se décidèrent à les faire connaître, il y eut peu de moyens de contrôle, de sorte qu'on ne put savoir si les déclarations étaient conformes à la vérité. » Dans une autre partie du rapport, on lit : « A diverses reprises, la commission stimula le zèle des exposans pour obtenir d'eux l'indication des prix; mais ou bien elle échoua devant un mauvais vouloir très prononcé, ou bien elle n'obtint que des résultats illusoires. » En conséquence, le prince estime que l'indication facultative des prix, essayée en 1855, devrait être bannie d'une exposition.

Les deux premiers systèmes étant ainsi écartés, reste le système des prix obligatoires, pour lequel le prince se prononce formellement et avec une insistance toute particulière. Ce n'est pas qu'il se dissimule les difficultés que l'on rencontrera pour obtenir des prix exacts, ni les résistances qu'il faudra briser; mais ces obstacles ne le découragent pas. Il espère que l'exemple, donné d'abord par un certain nombre d'industriels, gagnera de proche en proche, deviendra contagieux, et domptera les plus récalcitrans. « Pourquoi, dit-il, serait-ce précisément dans le commerce et dans les transactions qu'on s'abstiendrait de porter la lumière, c'est-à-dire là où les lois de la justice la réclament le plus? Tout ce qui est honnête doit pouvoir se dire tout haut. Le commerce doit se soumettre aux exigences de la publicité; je l'estime trop pour lui faire l'injure de croire qu'il a besoin de ténèbres pour prospérer. Le commerce est une des forces de la civilisation; il faut donc qu'il se montre à la hauteur du rôle qui lui est dévolu. » On remarquera que, même dans cet ordre d'idées, le système de l'indication obligatoire des prix de vente ne triompherait pas immédiatement, et

que l'on serait forcé d'admettre, pendant quelque temps encore, jusqu'à ce que l'exemple de quelques-uns eût entraîné la masse des industriels, le système de l'indication facultative; mais je n'insiste pas sur cette légère contradiction qui subsiste entre l'opinion absolue développée dans le rapport et le mode indiqué pour atteindre le but. J'aime mieux applaudir aux nobles sentimens dont on vient de lire l'éloquente expression. Il n'y a pas un industriel, pas un commerçant, même parmi ces exposans qui en 1855 ont fourni des indications illusoires ou volontairement inexactes, il n'y en a pas un seul qui ne proclame bien haut les principes exposés par le prince Napoléon sur le rôle et les obligations du négoce. Tous déclareront qu'en effet ils ont horreur des ténèbres et qu'ils veulent la lumière; tous protesteront de leur amour pour la vérité. Malheureusement ce qui est bien certain aussi, c'est que quand il s'agira de livrer leurs prix à la publicité d'une exposition, un certain nombre d'industriels puiseront dans leur intérêt, bien ou mal entendu, des argumens décisifs pour s'abstenir. Lors des fréquentes expositions qui ont eu lieu soit en France, soit à l'étranger, la proportion des exposans qui ont indiqué leur prix de vente ou de revient a toujours été des plus faibles. On a vu ce qui s'est passé en 1855. En effet, le prix d'un produit, non pas seulement le prix de revient, mais encore le prix vénal, est le secret, et le secret très légitime, du manufacturier et du commerçant. A l'exception de quelques grandes usines qui, pour certaines catégories de produits, travaillent au grand jour et possèdent des tarifs presque invariables (celles-là sont connues dans le monde entier, et la fixité même de leurs prix est un élément de leur prospérité et de leur réputation), la plupart des manufactures, tant en France qu'à l'étranger, ont des tarifs différens, suivant la nature et l'importance de leurs acheteurs, suivant les saisons, suivant les alternatives de la vie commerciale. On ne leur demanderait pas les prix de revient, qui, de l'aveu de toutes les personnes compétentes, est le plus souvent impossible à établir exactement pour une appréciation comparative : le prince Napoléon ne demande que le prix de vente au consommateur. Or il y a des fabricans honnêtes et sincères qui se trouveraient eux-mêmes fort embarrassés pour fournir exactement le prix qu'il conviendrait d'indiquer dans une exposition, et, je le répète, beaucoup d'industriels continueraient à penser que leur intérêt est sérieusement attaché au secret de leurs transactions. Faut-il parler de ceux qui chercheraient à tromper sur le prix de la marchandise exposée? Comment les dévoiler et les convaincre? Le contrôle ne jaillira pas aussi facilement qu'on le pense de la comparaison des prix; le jury aurait, dans tous les cas, une tâche bien délicate à remplir, et s'il avait à contrôler sérieusement l'exactitude des in-

dications fournies, c'est-à-dire s'il devait prononcer un verdict sur la sincérité ou sur le mensonge d'une déclaration, il assumerait une responsabilité souvent périlleuse. Je me borne à soumettre ces considérations en regard de l'opiniôn émanée du président de la commission impériale, opinion que je voudrais pouvoir partager, car rien ne serait plus désirable que la connaissance du prix réel des produits; aucun renseignement ne serait plus précieux, tant pour les gouvernemens chargés de préparer les lois économiques et commerciales que pour la masse des consommateurs. Toutefois cette question est entourée de telles difficultés, qu'il est permis de la juger insoluble par le système de l'indication obligatoire. L'indication facultative, qui, à vrai dire, ne trompe pas le public autant qu'on le suppose, parce que chacun sait ce qu'elle vaut dépourvue de tout contrôle, paraît devoir être maintenue.

Quant aux jurys des récompenses, le président de la commission propose de les supprimer en les remplaçant par des jurys d'études. Dans sa pensée, le progrès industriel n'a pas besoin d'être encouragé, provoqué par l'autorité officielle : le meilleur juge des perfectionnemens accomplis, c'est le consommateur; le véritable aréopage des récompenses, c'est tout le monde. Ces principes établis, le prince Napoléon signale avec force les nombreux inconvéniens que présente, à ses yeux, l'institution des jurys tels qu'ils ont fonctionné jusqu'à ce jour. Le temps, les moyens d'examen, les termes de comparaison, tout leur ferait défaut. Les meilleures intentions, les études les plus consciencieuses ne les préservent pas d'erreurs, d'injustices très regrettables. Si pour les industriels de premier ordre, dont les produits commandent l'admiration générale, les récompenses peuvent être décernées sans hésitation et ne risquent point d'être contestées par le sentiment public, il n'en est pas de même des récompenses accordées à une foule d'industriels dont la supériorité relative laisse quelque place au doute. Alors s'agitent autour des jurys les intrigues, les influences, les mille manœuvres du savoir-faire, qui dans bien des cas enlèvent les médailles méritées par des concurrens absens, plus modestes ou moins adroits. Il n'y a d'ailleurs pas de *criterium*, pas d'étalon commun pour les appréciations des jurys. Les produits étant partagés entre divers groupes, il arrive souvent qu'un produit, récompensé dans la classe à laquelle il appartient, se trouve très inférieur, quant au travail et au génie de l'inventeur, à des produits non récompensés dans d'autres classes. Il conviendrait donc de transformer les jurys actuels en simples jurys d'étude, qui auraient pour mission de décrire les produits et de mettre en relief les inventions et les perfectionnemens. Ces jurys, au lieu de rendre des verdicts, émettraient des vœux et des observations

utiles. Ils exposeraient les mérites de chaque industriel, ils plaideraient devant le public dans l'intérêt de toute œuvre digne d'être signalée; mais ils s'abstiendraient de prendre des conclusions. Tel est en résumé le mode que recommande le président de la commission impériale, et sur ce point encore j'aurais à exprimer quelques doutes. Que le jury ne soit pas et ne puisse pas être parfait, cela est incontestable. Que, dans la distribution des récompenses, le savoir soit exposé à être sacrifié au savoir-faire et le mérite modeste à l'intrigue, cela est encore évident; cela se voit et se verra toujours, aux expositions et ailleurs. On peut même concéder que, dans les concours industriels, la nécessité de grouper les produits par classes est une cause particulière et considérable d'injustices relatives. En un mot, il y a une grande part de vérité dans les critiques que le président de la commission impériale dirige contre l'institution des jurys de récompenses; mais ces critiques ne s'adressent-elles pas également aux jurys d'études? S'il n'y a plus de médailles, il y aura le compte-rendu. La récompense changera de forme, et l'ambition des exposans sera d'obtenir du jury d'études un rapport détaillé et favorable. Dans ce système comme dans l'autre, les industriels modestes peuvent être oubliés, les absens auront tort; la conscience des jurés courra le risque d'être égarée par les intrigues, par les faux renseignemens, par les obsessions importunes. Quant aux injustices relatives, elles ne disparaîtront pas entièrement : deux produits égaux en mérite pourront souvent n'être pas également appréciés, parce qu'ils ne seront pas étudiés par la même classe du jury ou parce que le rapport, en ce qui les concerne, ne sera pas rédigé par le même juré. Mais pourquoi nous arrêter à cette comparaison des deux systèmes? La question est ailleurs. Ce n'est pas un besoin de justice absolue qui a motivé l'institution des récompenses dans les concours de l'industrie. Bien que, jusqu'à ce jour, les décisions des jurys aient été considérées comme représentant une moyenne suffisante d'équité, on sait parfaitement que les jurés ne sont pas infaillibles, et que l'on pourrait quelquefois interjeter appel de leurs arrêts. Ce qui a fait établir les récompenses, c'est le désir de stimuler et d'honorer l'industrie, et il faut reconnaître que ce moyen est en définitive très efficace. Indépendamment de l'idée de lucre, la pensée d'obtenir une médaille encourage l'industriel et provoque des sacrifices dont les résultats profitent à tous. Il est notoire que, pendant l'année qui précède une exposition, il y a dans les usines un redoublement d'efforts pour perfectionner la fabrication des produits et pour hâter l'apparition des inventions nouvelles. Dira-t-on que l'espoir d'une distinction honorifique est étranger à ce mouvement? Les récompenses entretiennent une émulation féconde, à

laquelle il serait fâcheux de porter atteinte dans l'un de ses élémens les plus solides, les plus humains. Il ne faudrait pas non plus supprimer la cause de ces manifestations touchantes, de ces fêtes de famille qui d'ordinaire se produisent dans les usines, lorsque le patron, honoré par le suffrage des représentans les plus élevés de l'industrie, rentre au milieu de ses ouvriers, qui se sentent récompensés en lui et avec lui. Tout ce qui établit un lien, une communauté de sentimens et d'intérêts entre les patrons et les classes ouvrières, tout ce qui rappelle l'étroite solidarité qui unit les chefs et les soldats de la grande armée du travail, tout cela est salutaire et doit être précieusement conservé. Au reste, l'opinion du prince Napoléon en matière de récompenses n'est point absolue. S'il proscrit les médailles pour les expositions de l'industrie, il les maintient pour les expositions des beaux-arts, parce que, dans ce domaine délicat, le goût du public doit être évidemment dirigé par l'opinion d'une minorité d'élite. Cette pensée est développée dans l'un des passages les plus remarquables du rapport, qui se termine par des considérations pleines d'intérêt sur l'avenir des expositions d'économie domestique. On sait que ce nouveau genre d'exhibition, proposé par un Anglais, M. Twining, et inauguré en 1855 sous le patronage du prince Napoléon, peut concourir utilement au bien-être des classes populaires, en imprimant un vif essor aux industries qui s'adressent à la masse des consommateurs.

Tels sont les principaux points traités dans le rapport du président de la commission impériale. Le prince Napoléon a examiné toutes les questions qui se rattachent aux expositions, il a abordé de front toutes les difficultés, et il n'a jamais hésité à exprimer son opinion personnelle, au risque de heurter parfois la tradition ou les préjugés. En même temps il y a dans le rapport tant de franchise, il y circule un courant si vif d'idées libérales, que le débat se trouve presque naturellement provoqué, et que l'objection sincère peut se produire avec la certitude d'être la bienvenue. En assignant aux expositions universelles une large place dans les préoccupations des gouvernemens et des peuples, en étudiant avec tant de soin les règles qui doivent en dominer l'organisation, le prince Napoléon n'a point exagéré l'importance de ces vastes concours. Les expositions universelles seront dans l'avenir l'un des plus énergiques instrumens de civilisation et de progrès; elles fourniront aux nations l'occasion de se rapprocher et les moyens de se mieux connaître: elles apporteront en quelque sorte au fonds commun de l'humanité toutes les découvertes, tous les perfectionnemens du génie industriel, sans cesse en travail sous les diverses latitudes. Par la mise en contact des produits et des hommes, elles ouvriront les voies à

des échanges plus faciles, à un commerce plus actif, à une harmonie plus complète entre les besoins et les sentimens internationaux. Unité des monnaies, uniformité des poids et mesures, solidarité plus intime du crédit et des banques, similitude de législation pour certains intérêts économiques et pour la garantie réciproque de la propriété artistique, industrielle et littéraire, tous ces progrès, qui, il y a quelques années à peine, étaient relégués dans le royaume des chimères, semblent aujourd'hui possibles, quelques-uns même prochains. Nous n'avons encore vu que deux expositions universelles, et déjà des efforts sérieux ont été tentés pour établir dans les principaux pays de l'Europe l'uniformité des poids et mesures. On a remarqué l'association formée à Paris en 1855 sous l'inspiration de cette louable pensée. La statistique elle-même, l'impassible statistique s'est émue; elle a tenu des congrès, comme si le chiffre voulait, lui aussi, s'animer d'un souffle nouveau et prendre part au mouvement général d'union et d'harmonie qui entraîne les idées. Enfin les expositions universelles s'élèvent, comme d'hospitaliers caravansérails ou comme des phares lumineux, sur la route si abrupte, hélas! et si obscure qui conduit les peuples vers la liberté politique, car elles sont pour chaque nation un gage de paix au dehors, de travail et d'ordre au dedans.

C'est donc une heureuse fortune pour le prince Napoléon d'avoir été appelé à diriger l'exposition de 1855, et d'avoir associé à l'une des œuvres les plus mémorables de notre temps, à une œuvre pacifique et libérale, son nom, que l'histoire inscrira également, par un glorieux contraste, dans les bulletins de l'Alma. On voit, par son rapport, que la présidence de la commission impériale n'était point une sinécure, ni l'exercice banal d'une prérogative princière. On y trouve en outre, pour l'organisation des expositions futures, le résultat de longues études, les conseils de l'expérience et du goût, les désirs et jusqu'aux impatiences aventureuses d'un esprit prompt, qui cherche ardemment le progrès, et qui parfois le dépasse. Il est toujours délicat de louer les princes; mais l'embarras cesse devant un acte accompli publiquement, en présence d'une œuvre que chacun peut lire. Le travail, c'est la loi de tous : sur les marches d'un trône comme dans l'exil, c'est l'honneur des princes!

C. Lavollée.

REVUE MUSICALE

LES ARTISTES ET LES CONCERTS DE 1858.

Les concerts sont finis, la saison musicale est définitivement close. La bataille a été longue, bruyante, entremêlée de nombreux épisodes et de combats singuliers pleins d'éclat. De grands artistes accourus de tous les coins de l'Europe sont venus se mesurer sous les yeux du public parisien, en s'écriant comme les paladins caracolant devant la dame de leurs pensées: *In te vivimus, per te moriamur*. MM. Rubinstein, Litolff, Wienawski, Sivori, Bazzini, Tamberlick, des pianistes, des violonistes et des chanteurs de tous les pays et de toutes les langues se sont disputé l'honneur de vivre au moins une semaine dans les fastes de la vie parisienne. C'est que la vie, la vie de l'esprit est ici, dans ce foyer permanent d'événemens, d'incidens de toute sorte qui se succèdent avec une rapidité effrayante, et, si l'histoire est étudiée en Allemagne, c'est à Paris ou à Londres qu'elle se fait. Le reste du monde observe, médite et subit les conséquences du mouvement qui s'accomplit ailleurs.

Un fait consolant que nous pouvons constater tout d'abord, c'est que Paris se transforme. Il se transforme non-seulement dans ses monumens, dans ses rues, qui s'allongent et s'élargissent indéfiniment, mais aussi dans ses goûts et dans ses tendances esthétiques. Un public nombreux et zélé encourage les différentes sociétés qui se sont instituées depuis plusieurs années pour l'exécution de la musique instrumentale. On écoute avec intérêt et soumission, quand on a le malheur de ne pas les comprendre, les chefs-d'œuvre des maîtres de la symphonie, du quatuor, du concerto et même de la sonate, ce qui étonnerait bien Fontenelle! La romance séculaire, le couplet grivois, l'ariette, l'air varié de ces messieurs les professeurs de toute sorte d'instrumens, enfin ce qui constitue dans le commerce musical l'*article Paris*, et qui se débitait sous les titres les plus attrayans, comme *le Soupir, la Prairie, les Larmes, le Murmure du Ruisseau, le Chant de la Cigale, la Danse des Lutins*, — toute cette poésie avariée de mauvaises notes est délaissée par la bonne compagnie. Haydn, Mozart, Beethoven, Mendelssohn, Schubert,

Chopin, quelquefois Sébastien Bach, Haendel et même le vieux Couperin, voilà les maîtres qu'on étudie, qu'on écoute et qu'on s'efforce au moins de comprendre. Si ce mouvement de restauration continue pendant quelques années encore, il est à craindre que la Société des Concerts, qui lui a donné le branle il y a trente et un ans, ne soit plus en état de le diriger ni même de le suivre. Cette société vénérable a le défaut de toutes les corporations qui vieillissent : elle manque d'initiative. Elle s'attarde indéfiniment sur les choses suffisamment connues, et semble redouter toute œuvre nouvelle. Ses programmes mal rédigés sont comme stéréotypés et présentent invariablement tous les ans la même série de morceaux. On exécute toujours le même psaume de Marcello, qui en a fait pourtant cinquante; les mêmes fragmens du *Samson* de Haendel, qui a composé vingt-trois oratorios, les uns plus beaux que les autres; les mêmes fragmens de l'*Idoménée* de Mozart, comme s'il n'existait pas d'autres ouvrages inconnus à Paris de ce génie divin, tels que les opéras *l'Enlèvement au Sérail* et *Cosi fan tutte*. L'œuvre colossale de Sébastien Bach, qui se publie à Leipzig avec un si grand luxe typographique, lui reste complétement inconnue, et c'est à peine si l'on chante une fois par an un double chœur, dont le programme n'indique jamais la provenance. Le piano est complétement abandonné par la Société des Concerts. Les belles compositions de Mozart, de Beethoven, de Mendelssohn et de Weber pour cet instrument n'y sont plus exécutées. Il y a à Paris un artiste éminent qui est sorti des classes du Conservatoire, M. Alkan aîné, dont le monde éclairé apprécie l'intelligence et le haut enseignement; pourquoi la Société des Concerts ne lui demande-t-elle pas d'exécuter, à l'une de ses séances, soit une fugue ou une sonate de Bach, dont il comprend si bien le génie, soit de la musique de Haendel, qui ne lui est pas moins familière, et que le public connaît si peu? La Société des Concerts n'aurait-elle pas dû inviter M. Rubinstein, un des plus grands virtuoses sur le piano qu'on ait entendus depuis que M. Liszt s'est fait franciscain, à venir exécuter devant un public d'élite une de ces grandes inspirations du génie dont il est un interprète si merveilleux? La Société des Concerts ne devrait pas oublier qu'elle représente un peu l'art de la France, et que noblesse oblige. Dirigée par des esprits étroits et inhospitaliers, la Société des Concerts est loin de remplir le rôle élevé qui lui est assigné par l'opinion publique.

Au premier concert, qui a eu lieu le 10 janvier, après la *Symphonie Héroïque* de Beethoven, qui a ouvert la séance, on a chanté cette admirable scène de l'*Idoménée* de Mozart, où l'on retrouve les accens et la couleur antique du style de Gluck, particulièrement des opéras d'*Orphée* et d'*Alceste*. Après un solo de flûte admirablement exécuté par M. Dorus sur un canevas musical préparé par une main ingénieuse, Mme Borghi-Mamo est venue chanter une vieille *canzone* italienne du commencement du XVIIIe siècle, qu'on attribue au fameux Stradella. Le programme, comme toujours, n'indique ni l'autorité sur laquelle on s'appuie pour qualifier cette mélodie, qui a bien la couleur du temps, ni les modifications importantes qu'y a ajoutées M. Halévy, c'est-à-dire un accompagnement d'orchestre avec un chœur final qui reproduit et prolonge la phrase principale. De pareilles tromperies ou négligences sont-elles dignes d'une société d'artistes sérieux dont le premier

devoir est d'éclairer et de respecter la bonne foi du public? *Les Saisons* de Haydn ont défrayé en entier la seconde séance, qui a paru un peu longue et pas assez variée. Au troisième concert, qui s'est donné le 7 février, on a chanté pour la seconde fois l'*hymne des mages*, d'un opéra inédit de Lesueur, *Alexandre à Babylone*, qui ne fait pas regretter le reste de la partition. Il y a des noms qui ne peuvent survivre au temps où ils ont vécu, et je crois bien que Lesueur est de ce nombre. Pourquoi la Société des Concerts est-elle si avare de la musique de Cherubini, un vrai maître, dont la génération actuelle ne connaît guère que le nom? Il y a dans *Lodoïska*, dans *Élisa ou le mont Saint-Bernard*, dans *Médée* et dans *Faniska*, des beautés de premier ordre qu'il serait du devoir de la société de faire apprécier. Cela vaudrait mieux que de nous faire entendre des puérilités comme la pavane du XVIe siècle, qui remplissait le cinquième numéro du troisième concert. Un morceau charmant et qui a été fort applaudi, c'est le thème et la fugue de Haendel, variés pour orchestre avec un goût et une finesse de détails où l'on ne reconnaît pas la main vigoureuse qui a donné à l'Angleterre la seule musique nationale qu'elle possède (1). Pourquoi n'avoir pas appris au public que ce délicieux badinage est de M. Auber? Cela n'aurait rien enlevé à la gloire de Haendel, et aurait fait honneur au bon vouloir de ceux qui rédigent les programmes, très défectueux, de la Société des Concerts. A la quatrième séance, on a exécuté la neuvième et grande symphonie avec chœurs de Beethoven, monument plus grandiose que véritablement beau, parce qu'une des qualités suprêmes de la beauté en toutes choses est la proportion et l'harmonie des parties.

Quoi qu'en puissent dire des enthousiastes de la force de M. de Lenz et de M. Seroff, un Russe non moins curieux par les théories qu'il a émises, et qui lui ont valu l'admiration de M. Liszt et de M. Brendel, son historiographe, je reste persuadé que la mesure de ce qui est incontestablement beau n'est pas seulement dans la force spontanée du génie créateur, mais qu'il faut aussi le contrôle du sentiment de tous. Nous répéterons avec M. Oulibichef, qui vient de mourir à sa terre de Nijni-Novgorod, et dont nous sommes loin d'approuver toutes les idées, que les beautés de l'art ne peuvent se passer, comme les hautes vérités de la science, de l'assentiment des hommes éclairés pour qui elles sont faites. Ainsi donc je persiste à penser que le premier morceau de la symphonie avec chœurs est obscur, d'un enfantement

(1) Haendel est depuis quelque temps l'objet de recherches et de travaux fort intéressans. Il a paru à Londres, chez Trübner et Ce, une biographie de ce grand musicien, par M. Victor Schoelcher, qui renferme de nouveaux et curieux renseignemens. L'Allemagne ne reste pas indifférente à la gloire de ce génie biblique, qu'elle a porté dans ses entrailles fécondes. On s'occupe à Leipzig d'une publication des œuvres complètes de Haendel, accompagnée d'une histoire de sa vie, par M. Frédéric Chrysander, dont le premier volume a paru chez Breitkopf et Haertel. Le livre de M. Chrysander, dont nous avons lu le premier volume avec le plus vif intérêt, sera pour la vie de Haendel ce que l'ouvrage considérable de M. Otto Jahn est pour la vie de Mozart. Nous attendons que M. Otto Jahn ait terminé son ouvrage pour en parler plus longuement aux lecteurs de la *Revue*. Il n'y a que la pauvre Italie qui ne fasse rien pour ses grands hommes, et qui laisse des noms comme ceux de Carissimi, Scarlatti, Leo et Jomelli, enfouis sous la poussière des bibliothèques.

pénible qui n'échappe pas à l'auditeur, tandis que le *scherzo*, accessible à tous, est d'une facture étonnante, que relève encore la nombreuse variété des rhythmes qui le traversent et en avivent la pensée. Quant à l'*andante*, c'est la plus belle des quatre parties; il constitue à lui seul un chef-d'œuvre d'invention et de sentiment. Là tout est clair, bien que la phrase soit d'une longueur merveilleuse; tout se comprend facilement malgré la profondeur de la pensée. La quatrième partie de cette vaste conception symphonique est une sorte de *pandémonium*, la réunion des différens styles, la concentration des idées qu'on a déjà entendues. C'est démesurément long, et d'un effet plus puissant que véritablement beau. Lorsqu'on a entendu la symphonie avec chœurs, dont l'exécution dure une heure et un quart, on est épuisé d'émotion et de fatigue, et incapable de rien entendre de plus. Cependant on a applaudi à cette même séance le duo des *Nozze di Figaro, crudel perchè fin ora*, qui a été chanté avec beaucoup de sentiment et de goût par M. Stockhausen et Mlle Boulart. Au cinquième concert, qui a eu lieu le 7 mars, on a commencé par la symphonie en *mi bémol* de Mozart, où se trouve un si délicieux menuet. Après le chœur des génies d'*Oberon*, dont il est inutile de qualifier les beautés mystérieuses, on a exécuté des fragmens de la musique d'*Egmont*, de Beethoven, dont l'épisode de la lampe est toujours le plus applaudi. On a terminé par le finale du troisième acte de *Moïse*, de Rossini. La sixième séance a été surtout remarquable par l'exécution du *Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn, composition ravissante, dont l'*allegro appassionato*, le *scherzo* et la *marche* sont les parties vives et dignes du génie qui a inspiré le musicien. Au septième concert, on a exécuté la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, sur le mérite de laquelle tout le monde est d'accord, parce que cela est beau et clair comme le jour. Un psaume de Mendelssohn en double chœur n'a produit qu'un effet confus, et la séance s'est terminée par le septuor de Beethoven, que je demande la permission de ne pas dédaigner, comme le faisait l'auteur, qui a dit de ce morceau remarquable : « Il n'est pas de moi, il est de Mozart. » Le huitième concert n'a guère été remarquable que par l'exécution de la symphonie en *si bémol* de Beethoven, qui a ouvert la séance; puis on a entendu pour la seconde fois la même scène d'*Idoménée* de Mozart, le même air de l'*Anacréon* de Grétry, et l'unique psaume de Marcello que connaisse la Société des Concerts. A la neuvième et dernière séance, qui a eu lieu le 18 avril, on a entendu la *Symphonie Pastorale*, qui est pour moi le plus parfait des neuf poèmes symphoniques qu'on doit au génie colossal de Beethoven, un air d'*Armide* de Gluck, médiocrement chanté par Mlle Ribault, et *gli Uomini di Prometeo*, fragmens d'un ballet qui fut représenté à Vienne en 1799, et puis au théâtre de la Scala à Milan, en 1813. Ces fragmens de la musique de Beethoven ont été redemandés par le public, et la fête s'est terminée par l'introduction de l'oratorio de *Samson*, de Haendel, d'un style grandiose et biblique, qui rappelle certaines pages du *Paradis perdu* de Milton. Il est grand temps que la Société des Concerts s'occupe sérieusement de varier ses programmes, qui ne suffisent plus à satisfaire la curiosité du public. Depuis trente et un ans qu'elle existe, elle a presque exclusivement vécu de l'œuvre de Beethoven, dont l'interprétation a fait sa grande et légitime réputation en Europe; mais il y a plus d'une place *dans la maison de*

mon père, et l'art musical est un plus vaste domaine que ne le laissent supposer les maigres programmes de la Société des Concerts. Il ne faut pas surtout tromper la bonne foi du public, et lui donner des œuvres remaniées par des compositeurs modernes sous des noms empruntés à l'histoire. Cela n'est pas digne d'une société d'artistes qui tient ses séances dans le local de la première institution musicale du pays.

La Société des jeunes artistes, sous la direction de l'intrépide M. Pasdeloup, a commencé de très bonne heure les concerts qu'elle donne, depuis six ans, dans la salle de M. Herz, où elle convie un public chaleureux et sympathique. A la première séance, qui a eu lieu le 20 décembre, on a exécuté une jolie symphonie de M. Gounod, qui, sans être une composition bien originale, révèle la main exercée d'un véritable musicien. Après un solo de violon exécuté par le jeune Sarsate, premier prix du Conservatoire et particulièrement élève de M. Alard, avec une justesse, une *bravura* et une contenance tout à fait remarquables pour un enfant de quinze ans, j'ai entendu pour la première fois l'ouverture de *Struensée* de Meyerbeer. Cette page remarquable de l'illustre compositeur perd quelque chose de sa couleur à être ainsi détachée du drame pour lequel elle a été conçue. Néanmoins on y sent vibrer dans plusieurs passages remarquables la pensée supérieure de l'auteur du *Prophète*. Les seconde et troisième séances ont été aussi fort intéressantes, et toujours suivies par un public qui se plaît à encourager une œuvre si méritante. Au quatrième concert, le 31 janvier, les jeunes artistes ont exécuté avec beaucoup de zèle une nouvelle symphonie de M. Gouvy, qui est un homme de talent, un chœur à huit parties de Meyerbeer, intitulé *Adieux aux Fiancés*, plein de vigueur, et des fragmens du *Siége de Corinthe* de Rossini; l'ouverture, que je trouve un peu longue, l'hymne, qui rappelle l'introduction de *Sémiramis*, et la *Bénédiction des drapeaux*, d'un puissant effet. Le cinquième concert donné par la Société des jeunes artistes, le 14 février, a offert un intérêt tout particulier. M. Litolff s'y est fait entendre pour la première fois avec un succès qui, pour avoir été contesté par une fraction assez considérable des artistes et amateurs de Paris, n'en est pas moins éclatant et significatif. A la sixième et dernière séance donnée par la Société des jeunes artistes, on a applaudi une charmante petite symphonie de M. Rosenhain, l'un des musiciens les plus distingués qu'il y ait à Paris. Après un très bel air de *Mitrane*, opéra de Francesco Rossi, qui remonte à l'année 1686, et qui a été fort bien chanté par Mme Falconi, l'ouverture des *Nozze di Figaro*, de Mozart, a terminé la fête. Certes M. Pasdeloup mérite la reconnaissance de tous les vrais amis de l'art pour le dévouement qu'il met à diriger de ses conseils cette jeune phalange de musiciens plus intrépides qu'avisés. Chaque année, il lui faut recommencer le même travail d'initiation pour les nouveaux élèves qui viennent remplacer ceux qui ont fini leurs études et qui se dispersent dans le monde : c'est ce qui nous permet d'excuser certains défauts dans l'exécution de la Société des jeunes artistes, dont l'existence doit être vivement encouragée.

MM. Alard et Franchomme continuent, de leur côté, à donner dans la salle de M. Pleyel leurs séances de musique de chambre, qui sont suivies par une portion assez nombreuse du public qui fréquente les concerts du Conservatoire. A la première séance qu'ils ont donnée, le 17 janvier, nous avons en-

tendu un quatuor de Weber pour piano, violon, alto et violoncelle, morceau distingué, plein de brio et d'élégance, mais d'une inspiration un peu maigre. La partie du piano a été rendue avec beaucoup de précision et de netteté par M. Francis Planté, dont le talent est bien connu et fort apprécié. Puis on a exécuté le quatuor en *sol*, pour instrumens à cordes, de Beethoven, qui est d'une autre portée que celui de Weber, et l'on a fini par le quintette en *mi bémol*, pour instrumens à cordes, de Mozart, c'est-à-dire une perfection. Au troisième concert, j'ai entendu le quatuor en *mi mineur*, faisant partie de l'opéra 57 de Beethoven, dont l'*allegretto* est une merveille de grâce et de badinage. Il est impossible d'entendre une exécution plus parfaite que celle de MM. Alard et Franchomme, qui méritent largement le succès croissant qu'ils obtiennent depuis onze ans.

La société fondée, il y a huit ans, par MM. Maurin et Chevillard, pour la vulgarisation des derniers quatuors de Beethoven, est toujours pleine de foi et d'activité. Dans la première séance qu'elle a donnée dans les salons de M. Pleyel, le 14 janvier, on a exécuté le quatuor en *ut dièse mineur* (opéra 131), dont le début est d'un débrouillement si pénible. L'ensemble même de cette composition laborieuse ne mérite pas toute la peine qu'on se donne pour la comprendre. On a fini par le dixième quatuor de Beethoven, celui en *mi bémol*, qui est bien supérieur au précédent, et dont personne ne conteste les beautés supérieures et les effets de *pizzicato* si réellement nouveaux. A la seconde séance, on a exécuté d'abord le quatuor en *si bémol* de Beethoven, dont l'*andante* renferme une de ces idées pathétiques qui n'appartiennent qu'à ce grand génie. Le finale de ce quatuor, composé dans le mois de novembre 1826, est la dernière inspiration de Beethoven, car il est mort six mois après, le 26 mars 1827. Ce morceau a été rendu par les artistes avec un sentiment parfait. Après la sonate pour piano (opéra 111 de Beethoven), une merveille de facture que M. Ritter a exécutée avec une énergie contenue vraiment admirable, on a fini par le quatuor en *ut* de Beethoven, qui renferme un si bel *andante* et la fugue finale. Les quatre autres séances n'ont pas été moins intéressantes que les deux premières, et font un grand honneur à la persévérance et au talent de MM. Maurin et Chevillard, à qui les admirateurs de Beethoven doivent une vive reconnaissance.

Mendelssohn, qui n'est pas un aussi grand dieu que Beethoven, Haydn et Mozart, quoi qu'en disent MM. les critiques de Leipzig et de Berlin, a trouvé à Paris quelques adorateurs zélés qui ont fondé une petite chapelle en son honneur. Elle est desservie par MM. Armingaud et Léon Jacquart, deux artistes de mérite, par M. Lubeck, un pianiste vigoureux, dont l'ardeur a quelquefois besoin d'être contenue. Ils ont donné six séances dans la salle de M. Pleyel, qui ont été encore plus suivies que celles des années précédentes. A la seconde soirée, j'ai particulièrement remarqué l'exécution du trente-cinquième quatuor de Haydn, dont l'*adagio*, morceau d'un sentiment exquis, a été très bien rendu par M. Armingaud, jouant la partie de premier violon. Le public a désiré que ce petit chef-d'œuvre fût redit, et il a été obéi. La troisième séance a eu cela de particulier qu'elle a été ouverte par un quintette de Robert Schumann, pour piano, deux violons, alto et violoncelle. Ce compositeur de la dernière heure, qui est mort il y a un an dans une maison d'aliénés, était un esprit vif et distingué, qu'une fraction du public

de Leipzig a voulu élever au-dessus de Mendelssohn. Ce n'est pas par la clarté ni la soudaineté des idées que brillent les compositions de Schumann. La *marche* et le *scherzo* sont les fractions saillantes du quintette de Schumann, dont la partie de piano a été rendue avec un grand éclat par M. Lubeck. On a terminé par un charmant quatuor posthume de Schubert, où M. Armingaud s'est fort distingué par la chaleur et le sentiment qu'il a mis dans l'exécution. En général les séances données par MM. Armingaud et Léon Jacquart, violoncelliste de la bonne école, remarquable surtout par la qualité du son qu'il tire de l'instrument, sont dignes de l'attention de la critique, et méritent le succès qu'elles obtiennent, depuis trois ans, auprès d'un public très choisi. C'est le faubourg Saint-Germain qui domine dans ce cénacle, où le talent gracieux et placide de Mme Massart est fort bien accueilli.

N'oublions pas de mentionner encore les trois soirées musicales données par M. Lebouc, et dans lesquelles M. Hermann tient avec talent la partie de premier violon, et Mme Mattmann celle de piano, ni la société de *quintettes* fondée par M. le baron de Pounat, où j'ai entendu un quintette pour instrumens à cordes de M. Adolphe Blanc, compositeur distingué, qui a du goût, des idées claires, et qui ne se paie pas de vaines formules. Arrêtons-nous un instant sur le nom bien connu de Mme Szarvady (Wilhelmine Clauss), qui, après un silence regrettable de plusieurs années, a donné trois séances brillantes dans les salons de M. Pleyel. C'est une pianiste d'un talent élevé, qui, depuis son mariage, semble vouloir répudier la grâce et une rêverie poétique qui caractérisaient son exécution pour viser à la force, dont nous n'avons que faire, car ce n'est pas là le partage de la femme. Nous l'avons entendue avec un vif plaisir exécuter à la première soirée la fantaisie chromatique avec la fugue de Sébastien Bach, composition curieuse, qui, précédée d'une sorte de récitatif, se déroule ensuite en spirales rhythmiques, formées de notes qui s'attirent et se repoussent par la simple attraction tonale. Bach fabrique des formes musicales sans trop s'inquiéter de ce qu'elles contiennent. Il ressemble en cela aux madrigalistes italiens du XVIe siècle, qui n'avaient d'autre but, en composant leurs charmans badinages à cinq et à six voix, que de fournir une harmonie ingénieuse et piquante, dont l'intérêt consistait dans la suspension du sens tonal jusqu'à la cadence finale. Mme Szarvady a exécuté ce morceau difficile avec une netteté et un aplomb remarquables. Elle a été moins heureuse dans la sonate en *sol* majeur de Beethoven, qu'elle a trop *détaillée*, ce nous semble; mais elle a repris ses avantages dans la marche de M. V. Alkan, parce qu'elle a pu y déployer plus de force nerveuse que de sentiment. Que Mme Szarvady toutefois y prenne bien garde : la pente qui l'entraîne pourrait la conduire plus loin qu'elle ne voudrait aller et gâter une nature de femme des plus distinguées.

M. Henri Herz, qui ne vieillit pas et qui est plus vivace que jamais, a donné le 3 mars un concert qui a été très brillant. Il y a exécuté un nouveau *concerto* de sa composition pour piano, orchestre et chœurs, où se trouvent les qualités connues de son talent, de la grâce et de la facilité sans emphase. C'est un causeur aimable et spirituel que M. Herz, quand il est à son clavier. Il a été admirablement secondé par M. Servais, le violoncelliste belge, qui serait le premier artiste du monde s'il était plus contenu, et si la musique qu'il exécute était de meilleur aloi. Nous en dirons autant de

M. Bottesini, contre-bassiste non moins remarquable, mais compositeur médiocre et sans idées. Ce qu'il y a eu de mieux au concert qu'il a donné le 5 mars, c'est le *concerto* pour piano et orchestre de Mendelssohn, œuvre d'un ordre très élevé, que M. Lubeck a rendue avec un talent digne de la pensée du maître. M. Sivori, selon nous le premier violoniste connu qui existe aujourd'hui en Europe, n'a qu'un tort, celui de jouer de sa musique, qui n'est pas digne de son talent de virtuose; mais on peut lui pardonner cette faiblesse, cette *smania* de composition, puisqu'il exécute si bien la musique des maîtres. Dans les deux soirées qu'il a données cet hiver à Paris, M. Sivori a soutenu sa brillante réputation. M. Bazzini, un autre violoniste italien de beaucoup de talent, quand il se tient sur la réserve et qu'il se contente de bien chanter sur le médium de son instrument, a donné aussi dans la salle de M. Herz un concert qui a été remarqué.

M. Henri Wienawski est un jeune Polonais de vingt-quatre ans à peu près, d'une figure originale, qui n'est pas sans analogie avec le masque allongé et diabolique de Paganini, dont il imite volontiers la désinvolture. Après avoir fait ses études musicales au Conservatoire de Paris, où il a remporté le premier prix de violon sous la direction de M. Massart, M. Wienawski s'est mis à parcourir le monde son instrument à la main. Il a été en Allemagne, en Pologne, en Russie, et nous est revenu cet hiver à Paris, où il a donné dans la salle de M. Herz deux concerts qui ont excité la curiosité des amateurs. L'exécution de M. Wienawski est hardie, aucune difficulté de mécanisme ne l'arrête, et il promène triomphalement son archet sur les cordes frémissantes, qui ne rendent pas toujours un son très pur, ni d'une justesse irréprochable. M. Wienawski joue un peu à l'aventure, risque beaucoup pour atteindre le but qu'il se propose, qui est, ce nous semble, d'exciter l'étonnement. Il y réussit très souvent, mais aux dépens du goût, qui ne s'accommode pas de tous les caprices. Le style de M. Wienawski, si tant est qu'il en possède un, manque de sévérité, et la fantaisie y surabonde. Dans le *concerto* pour violon de Beethoven, morceau que nous demandons la permission de ne pas trop admirer, M. Wienawski a composé et exécuté un point d'orgue étonnant de complications et de difficultés qui ont émerveillé le public d'élite qui l'écoutait. Dans la sonate dédiée à Kreutzer, que M. Wienawski a exécutée avec M. Rubinstein, on a pu s'assurer que le jeune et merveilleux pianiste possédait une maturité que M. Wienawski acquerra sans doute également. Si M. Wienawski n'a rien de mieux à faire qu'à courir le monde, il ferait bien de rester quelque temps à Paris et de soumettre la *furia* qui emporte son archet à une discipline plus sévère. Il serait dommage qu'un si beau talent se perdît en folles aventures qui ne peuvent avoir qu'un temps, celui de la jeunesse, qui passe si vite. Mlle Joséphine Martin, une jeune pianiste française d'un talent vif, brillant, spirituel et plein de brio, a donné aussi un concert, où elle a fait entendre plusieurs charmantes fantaisies de sa composition. Enfin n'oublions ni Mme Louise Abel, qui interprète si bien sur le piano la musique des maîtres, ni Mme Sievers, qui chante et qui compose avec tant de goût de si jolies *canzonette* qui courent le monde, ni M. George Pfeiffer, qui joue du piano avec une netteté remarquable. M. Bessems, un professeur connu et distingué, et M. Roberti, compositeur italien plein de facilité, ont donné chacun une soirée qui mérite d'être consignée

dans ce tableau fidèle de nos plaisirs et de nos peines. C'est au milieu de ce fracas de concerts de toute nature que nous est apparu M. Litolff, seul d'abord, poursuivi bientôt par M. Rubinstein, qui, du fond de la Bohême, est venu disputer le terrain à son rival. Muse, inspire-moi, *ajuta mi*, et donne-moi la force de peindre, comme il convient, ce combat mémorable!

Nous connaissions déjà M. Rubinstein; nous avons été un des premiers à rendre justice à ce talent vigoureux et puissant qui n'a pas attendu le nombre des années pour devenir le premier pianiste de l'Europe. M. Rubinstein possède une aptitude singulière à prendre le style qui convient à la musique de chaque maître; il a la force unie à la grâce, il joue aussi bien les œuvres délicates de Chopin que celles de Beethoven ou de Weber, lorsqu'il ne se laisse pas entraîner par la vaine gloriole de vouloir trop prouver en dépassant le but, comme cela lui est arrivé dans le *Concert-Stück* de l'auteur du *Freyschütz*. On ne peut rien entendre de comparable à la marche des *Ruines d'Athènes* de Beethoven, arrangée et exécutée par M. Rubinstein. On dirait que tout un orchestre *bruit* dans ses doigts d'acier, qui font jaillir les sonorités étranges de cette musique sauvage, conçue par un génie très civilisé. J'aime beaucoup la contenance de M. Rubinstein, qui ne se donne pas des airs de héros de roman, qui est calme devant son clavier, comme il convient à un grand artiste qui respecte le public dont il recherche les suffrages. M. Rubinstein n'est pas seulement un virtuose de premier ordre qui se contente d'interpréter la pensée des autres; il vise plus haut, il vise à la gloire de compositeur, et son ambition est même d'assez haute lignée. Au premier concert qu'il a donné dans la salle Herz, avec le concours de M. Hammer, qui conduisait l'orchestre, le 18 mars, M. Rubinstein nous a fait entendre un nouveau concerto en *fa* pour piano et orchestre de sa composition, qui n'est point une œuvre ordinaire. Nous avons surtout remarqué l'*andante* et le finale, et nous préférons cette composition, d'une valeur sans doute inégale, au *concerto* en *sol* que M. Rubinstein a produit l'année dernière; il y règne plus de clarté et une meilleure économie dans la distribution des effets. Le *prélude et fugue* pour piano, l'*andante* et le *scherzo* d'une sonate pour piano et alto, de la composition de M. Rubinstein, témoignent de la souplesse et de l'heureuse variété des aptitudes du jeune compositeur. Il y a évidemment de la force dans les productions de M. Rubinstein, une force un peu latente, qui cherche sa forme et qui la trouvera, si le pianiste réussit à se préserver des lieux communs d'une harmonie obscure et de ces effets de style déclamatoire, de cet abus du *récitatif symphonique* que la nouvelle école allemande doit à l'imitation un peu servile de Beethoven. Quoi qu'il en soit, M. Rubinstein est un musicien d'un mérite incontestable, et nous lui dirions volontiers : Jeune homme, voulez-vous atteindre le but élevé où semble aspirer votre noble ambition? Gardez-vous de Schumann, de Wagner, de Liszt, de Berlioz, et du galimatias philosophico-symphonique!

Qu'est-ce que M. Litolff? d'où vient-il, et pourquoi tout ce bruit qui se fait autour de son nom? Quel pays lui a donné le jour? Est-il Allemand, Français, Anglais ou Belge? Il est un peu de tout cela, puisqu'il est né à Londres, il y a une quarantaine d'années, d'un père français et d'une mère qui était Anglaise. M. Litolff a beaucoup voyagé, beaucoup souffert, comme la plupart

des hommes distingués, et beaucoup appris à cette école du malheur où se forment les caractères. Venu en France de très bonne heure, il s'y est marié à l'âge de dix-sept ans avec une jeune fille aussi pauvre et plus jeune que lui. Après avoir perdu sa femme et les enfans qu'elle lui avait donnés, après avoir vécu misérablement en donnant des leçons de piano dans une petite ville de province, il est venu à Paris en 1839, et s'y est fait entendre dans plusieurs concerts publics, non sans quelque succès. Il disparut ensuite, parcourut l'Allemagne, la Pologne, la Belgique et la Hollande, se fit chef d'orchestre jusqu'à ce que la fortune lui trouvât un asile à la cour d'un prince éclairé, le duc de Saxe-Gotha, dont M. Litolff est le maître de chapelle. M. Litolff a déjà beaucoup composé, des opéras allemands, des symphonies historiques, des ouvertures, des *concertos*, de la musique de toute nature. Connu en Allemagne, en Hollande et en Belgique, où M. Fétis lui a donné de sages conseils, M. Litolff aspirait tout naturellement vers Paris, ce point lumineux qui attire les regards de tout homme qui se sent quelque chose dans la tête et dans le cœur. M. Litolff nous est apparu cet hiver, accompagné de trophées, de pupitres couronnés de roses, de portraits et de programmes illustrés, absolument comme si nous étions encore au temps où les bêtes parlaient. Accueilli avec courtoisie par M. Pasdeloup et la Société des jeunes artistes, M. Litolff y a exécuté un *concerto* symphonique de sa composition qui tout d'abord a divisé le public en deux camps. M. Litolff a donné depuis deux autres concerts, l'un dans la salle de M. Herz, et le second dans la salle du Conservatoire, qu'il n'a pas obtenue sans peine; son succès a été tout aussi brillant d'une part et non moins contesté de l'autre. Que faut-il penser enfin de M. Litolff? quel est son vrai mérite? Doué d'une physionomie intelligente, où domine fortement l'élément anglo-saxon, qui révèle la volonté, M. Litolff est un esprit tout français par la vivacité de ses reparties et par sa mimique pittoresque. Il y a de l'étudiant allemand dans M. Litolff, et sa chevelure d'un blond ardent, qu'agite un peu trop le vent de la fantaisie, son regard fascinateur, me rappellent M. Liszt, en tout bien et tout honneur. *Per Bacco!* tel est aussi le talent de M. Litolff. Soit comme pianiste, soit comme compositeur, il appartient évidemment à l'école pittoresque. Il cherche l'effet, il le trouve et n'en abuse pas trop, quoique cela lui arrive pourtant. Dans son quatrième *concerto* pour piano et grand orchestre, la première partie nous a paru un peu longue, et l'idée peu originale, mais solidement établie, et conduite avec plus de ténacité que d'abondance dans les épisodes accessoires. L'*andante religioso* est le morceau le plus saillant et le plus vraiment musical de cette composition. L'introduction, confiée à quatre cors, est d'un bel effet, que l'artiste a su très bien ménager et conduire à bonne fin, sans accidens ni excès de modulations. Quant au *scherzo*, qui a obtenu un si grand succès et qu'on a fait recommencer aux premier, second et troisième concerts, c'est un rhythme piquant et original, prestement mené, avivé par une instrumentation pittoresque, qui alterne heureusement avec le piano. Le seul reproche qu'on puisse adresser à M. Litolff, c'est de ramener trop souvent ce thème, qui a été suffisamment entendu, d'en rassasier l'auditeur, et d'avoir voulu établir entre le piano et l'orchestre une lutte de sonorité impossible. C'est dans l'exécution de ce morceau remarquable que M. Litolff a soulevé le plus de blâme de la part des pianistes

sévères, qui lui reprochent de manquer de son, de style, et de viser à l'effet dramatique par une pantomime exagérée. Il y a du vrai dans ces reproches, ce qui n'empêche pas que, toute part faite aux imperfections du virtuose et du compositeur, M. Litolff ne reste un artiste peu commun, qui a de l'imagination, de l'audace, et parfois des idées originales, dont il sait tirer un assez bon parti.

Les idées musicales, qu'on ne saurait contester sans injustice à M. Litolff, ne sont, à vrai dire, ni fort nombreuses ni d'un caractère très élevé : son instrumentation, pittoresque sans recherche et suffisamment variée, trahit l'imitation de Beethoven et de Weber, dont M. Litolff s'est approprié certains procédés. N'ayez pas peur que ces messieurs les nouveau-venus dans l'art de la symphonie et du *concerto* se risquent à marcher sur les traces de Haydn et de Mozart : cela est trop *clair*, trop délicat et bon seulement pour les *goujats* qui ont du génie! Dans son troisième *concerto* symphonique que M. Litolff a fait entendre dans la salle du Conservatoire, on trouve encore beaucoup de bonnes choses : il y a de l'imagination dans l'introduction, le *scherzo* a beaucoup d'analogie avec celui que nous avons signalé, et le finale reproduit aussi un grand nombre d'effets déjà entendus. Quant à l'ouverture héroïque intitulée *le Chant des Guelfes*, elle est plutôt la traduction d'une idée littéraire qu'une conception pure de l'art musical. Cependant il y a de la couleur dans l'instrumentation, et la péroraison est d'un bel effet. Nous n'en dirons pas autant des fragmens de *Faust*, que M. Litolff a fait entendre dans la salle de M. Herz. Excepté l'admirable mélodie si connue de Schubert, le chef-d'œuvre de Goethe n'a inspiré jusqu'ici que de la pauvre musique. Quel regret pour nous et pour la postérité que Beethoven et Rossini n'aient pas réalisé le projet qu'ils avaient conçu l'un et l'autre de traiter ce grand sujet du *Faust* de Goethe! Au dernier concert donné par M. Litolff dans la salle du Conservatoire, l'orchestre était conduit par M. Berlioz, qui n'a pas manqué l'occasion qui s'offrait à lui de faire entendre deux morceaux de sa composition : *la Captive*, romance avec accompagnement d'orchestre, et un fragment de sa symphonie dramatique de *Roméo et Juliette*. Nous ne dirons rien de ces compositions étranges, que nous connaissons depuis longtemps, et qui nous ont servi à porter sur M. Berlioz un jugement que nous croyons irréfutable, que nous ne sommes pas disposé à modifier. Nous aimons mieux louer la manière intelligente dont M. Berlioz dirige un orchestre : il possède cette intuition du regard qui est la première qualité d'un chef pour se faire comprendre d'un grand nombre de musiciens, toujours disposés à la distraction.

En résumé, M. Litolff n'a pas à se plaindre de l'accueil que lui a fait le public parisien. Si, comme pianiste exécutant, il ne possède pas les qualités sévères, le toucher vigoureux et délicat de M. Rubinstein, qui est un virtuose de premier ordre, M. Litolff se fait remarquer par des aptitudes plus élevées et plus rares. Il possède un certain don de création, une imagination vive et colorée, et l'intelligence des *effets*, dont il n'abuse pas trop. Il y a de la clarté dans le plan de ses morceaux, de la ténacité plus que de l'abondance dans le développement de ses idées, qui sont quelquefois très remarquables, comme l'*andante religioso* de son quatrième concerto symphonique. A tout prendre, et sans atténuer les reproches que lui adressent ses nom-

breux contradicteurs, M. Litolff est une physionomie d'artiste peu commune.

Les anciens élèves de l'école de Choron se sont réunis cette année, comme les années précédentes, pour fêter la mémoire de leur illustre maître. Une messe en musique de la composition de M. Dietsch a été chantée à l'église de la Madeleine, le 27 avril, par deux cents exécutans. Dans cette œuvre distinguée, on a remarqué un *Pater noster* en chœur de Meyerbeer, un *O salutaris* à quatre voix de Rossini, d'une harmonie très fouillée et très fine, mais surtout un *Benedictus* de la composition de M. Dietsch, morceau d'un sentiment exquis et vraiment religieux qui pourrait être signé de la main d'un maître. Jamais M. Dietsch ne s'est élevé aussi haut que dans ce *Benedictus*, qui a produit un effet plein de charme et d'onction. La mort a enlevé cette année deux des plus anciens élèves de Choron : M. Olive de La Gastine, un professeur distingué dont la modestie égalait le mérite, et M. Léon Bizot, qui s'est fait un nom au théâtre de l'Odéon, où il a chanté avec succès les rôles de baryton. C'est aussi un ancien élève de Choron que M. Delsarte, qui a donné tout récemment dans la salle de M. Herz un concert des plus curieux et des plus intéressans. Il a chanté, avec la profondeur de sentiment qu'on lui connaît, le songe d'*Iphigénie* de Gluck, des chansons piquantes du XVIe siècle qui font partie de ses *Archives du Chant*, publication curieuse à plus d'un titre, et puis il a récité des fables de La Fontaine avec une finesse et une bonhomie de diction fort remarquables. Il est à regretter que M. Delsarte, qui a fait une étude si approfondie de la déclamation lyrique, ne se soit pas exclusivement consacré à l'enseignement de cette partie de l'art. Il y aurait trouvé une renommée solide et des avantages que ne peuvent lui assurer les tentatives diverses dans lesquelles il gaspille, ce nous semble, de belles facultés. A ce concert de M. Delsarte, qui avait réuni une société élégante, nous avons eu le bonheur d'entendre Mme la princesse Czartoryska, une élève distinguée de Chopin, dont elle interprète la musique avec une grâce parfaite, et Mme la princesse de Chimay, qui joue aussi du piano comme une artiste qui a été nourrie de bonne musique. Ces deux dames ont exécuté un concerto de Mozart pour deux pianos et orchestre, et n'ont pas eu besoin d'indulgence pour être chaleureusement applaudies de l'auditoire.

La conclusion à tirer de ce nombre considérable de concerts qui ont été donnés cet hiver à Paris, c'est que le goût de la musique de chambre se répand de plus en plus, et devient un besoin de la classe éclairée du public français. Chacune des sociétés qui s'est instituée pour l'exécution des chefs-d'œuvre de la musique instrumentale attire une fraction particulière du monde parisien, dont elle fait l'éducation. Ce sont les bons concerts, ceux du Conservatoire, des Jeunes-Artistes, de MM. Alard et Franchomme, etc., qui ont formé cette masse d'auditeurs intelligens qui courent aujourd'hui au Théâtre-Lyrique entendre les *Nozze di Figaro* de Mozart. Trois femmes d'un talent diversement remarquable, Mmes Carvalho, Van-den-Heuvel et Ugalde, chantent et jouent à ravir les rôles du page, de la comtesse et de Suzanne. Qui dirait que cette partition admirable, qui vaut presque celle de *Don Juan*, remonte à l'année 1786? C'est que le beau ne veillit pas et s'impose à l'admiration des hommes. Le public émerveillé a fait répéter jusqu'à six morceaux des *Nozze di Figaro*, dont nous sommes heureux de consigner ici l'éclatant succès.

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1858.

Le monde n'est pas livré à la domination exclusive des intérêts, comme on le dit quelquefois. Même quand ces intérêts semblent victorieux, et lorsqu'ils paraissent tout envahir, ils ne donnent pas la raison de tous ces mouvemens confus, de ces crises mal dissimulées et de ces oscillations qui se manifestent de temps à autre dans la politique. Le secret de ces phénomènes est dans l'ordre moral. C'est une loi de cet ordre qui suit son cours à travers tout, et c'est parce que cette loi ne s'accomplit pas toujours, parce qu'il y a des droits méconnus, des principes froissés, des situations contraintes, des aspirations légitimes trompées, que l'Europe ressent parfois de ces malaises toujours plus faciles à observer qu'à définir. Les intérêts ont sans doute dans les sociétés actuelles une importance et une force qui éclatent à tous les yeux. Par eux-mêmes, ils sont ennemis des complications, ils rapprocheraient les peuples au lieu de les diviser; il est bien clair néanmoins que, malgré leur puissance et leur extension, ils ne peuvent ni empêcher, ni diriger, ni expliquer les événemens, et c'est encore l'honneur de la nature humaine d'obéir dans ses résolutions à des mobiles d'un autre caractère, fût-ce au prix de difficultés et d'épreuves incessamment renouvelées. Si le moindre incident qui surgit en Italie éveille toutes les attentions et devient facilement un sujet d'inquiétude, c'est évidemment parce qu'il y a là un grand problème moral indépendant de tous les intérêts, et bien fait pour entretenir une incertitude permanente. Pourquoi l'état de l'Orient est-il une difficulté si épineuse et si redoutable pour l'Europe? Cela ne peut être douteux, c'est parce que l'Occident n'a pas seulement à maintenir, comme une barrière ou comme une sauvegarde, l'intégrité des distributions territoriales actuelles; — il est aussi de son devoir de seconder les populations chrétiennes de ces contrées dans leur affranchissement graduel, dans leurs efforts pour s'élever vers une condition meilleure, et tant qu'il n'en sera point ainsi, les affaires de l'Orient

resteront un embarras pour toutes les politiques. Dans toutes les questions qui s'agitent, dans tous les incidens qui se succèdent, on retrouverait de même une cause morale dominant et expliquant ces difficultés et ces troubles, qui, depuis quelque temps, laissent planer comme une ombre vague sur l'Europe. Au fond, quand on considère de près la situation générale aujourd'hui, quels sont les élémens essentiels qui apparaissent? Il y a tout d'abord un premier fait sur le point de s'accomplir : c'est la réunion de la conférence au sein de laquelle vont se résoudre toutes les complications diplomatiques suscitées par l'exécution du traité de Paris, et autour de ce fait principal viennent se grouper quelques autres incidens, l'un relatif aux rapports de la Turquie avec le Montenegro et se rattachant encore aux affaires d'Orient, l'autre issu de la querelle survenue si étrangement entre le Piémont et Naples. Il est vrai qu'au-dessus de tout plane toujours une bien autre question, celle des rapports généraux entre les puissances européennes, dont les divergences et les rivalités sont un embarras de plus, et même le seul qui puisse donner une certaine gravité à la situation actuelle.

Le moment où la conférence va se réunir ne peut qu'être très prochain désormais. Tous les travaux préliminaires sont achevés. On n'attendait, à ce qu'il semble, que l'arrivée en France du représentant de la Turquie pour fixer le jour de la réunion, et ce représentant est maintenant à Paris. C'est à la diplomatie qu'appartient aujourd'hui la mission de trancher souverainement les questions demeurées pendantes à l'époque de la dernière paix, celles de l'organisation des principautés et de la navigation du Danube. On ne peut prévoir assurément les résolutions qui triompheront en ce qui touche l'organisation des principautés, il serait même difficile de préciser les dispositions des cabinets au moment de l'ouverture des conférences. Ces négociations nouvelles ont eu cependant pour prologue un assez curieux épisode, qui s'est produit dans le parlement anglais, et qui ne laisse point de jeter quelque jour sur les sentimens réels d'une partie de l'Angleterre. M. Gladstone a pris en effet l'initiative d'une motion entièrement favorable au principe de l'union des deux provinces du Danube, et, pour donner plus de force à sa motion, il n'a eu qu'à l'appuyer sur l'opinion exprimée, il y a deux ans, par lord Clarendon dans le congrès de Paris. Ce point de départ admis par M. Gladstone, l'Angleterre ne faisait évidemment que marcher dans une voie où elle s'était engagée. Malheureusement deux années sont un long espace, et les variations sont à l'usage de toutes les politiques. D'ailleurs lord Clarendon, ne faisant pas partie de la chambre des communes, n'a point eu l'embarras d'être mis en présence de son ancienne opinion. C'est lord Palmerston qui s'est chargé du rôle de contradicteur de M. Gladstone. Lord Palmerston, comme il le fait quelquefois, a répondu moins par des raisons sérieuses que par des assertions tranchantes, et, à vrai dire, fort contestables, se préoccupant très peu de savoir si son avis d'aujourd'hui s'accorde avec son avis d'autrefois. Quelle est cependant l'opinion du cabinet actuel? On ne peut trop le dire, même après ce débat. Toujours est-il que la motion de M. Gladstone, appuyée par lord John Russell, eût peut-être triomphé, malgré le secours que le ministère a trouvé dans la parole de lord Palmerston, si, au dernier moment, M. Disraeli n'était venu déclarer à la

chambre des communes que l'Angleterre et la France s'étaient mises complétement d'accord sur la question des principautés. M. Disraeli était-il bien sûr de ce qu'il disait en cette occurrence? Il lui a suffi sans doute d'obtenir le succès qu'il cherchait en écartant la motion de M. Gladstone. Une chose pourtant paraît bien certaine, c'est que la France n'a renoncé à aucune de ses idées, et que si cet accord invoqué si à propos par M. Disraeli existe réellement, il n'a pu s'établir que dans un sens favorable à l'union des principautés. Quelle raison aurait donc eue la France d'abdiquer ses premières opinions? Tout jusqu'ici justifie ses prévisions. On a voulu connaître les vœux des populations roumaines; ces vœux ne sont plus un mystère. Les principautés ont été interrogées, elles ont répondu. La valeur de la combinaison à laquelle se ralliait lord Clarendon reste la même. S'ensuit-il que l'union des principautés s'accomplira? Il est bien clair qu'on n'entre pas en négociation entre grandes puissances pour persister jusqu'au bout dans une opinion absolue, qui rencontrerait en face une opinion également absolue et également obstinée. Les principautés n'auront peut-être pas l'union qu'elles souhaitent, cette union qui est un signe de nationalité et d'indépendance; elles auront du moins, jusqu'à un certain point, l'union administrative, une sorte d'unité de législation et d'intérêts, en un mot tout ce qui prépare une fusion plus complète. Tels seront sans doute les élémens de la transaction qui achèvera l'œuvre pacificatrice commencée il y a deux ans.

Sans se rattacher absolument aux affaires sur lesquelles la diplomatie européenne a une décision à rendre, l'existence du Montenegro dans ses rapports avec l'empire ottoman n'est pas moins une sorte de dépendance de la question d'Orient, et la réunion si prochaine de la conférence donne un caractère d'autant plus étrange aux mesures militaires par lesquelles la Turquie semble aujourd'hui menacer ce petit pays. Il y a deux points essentiels, comme le dit *le Moniteur* dans un article récent. D'un côté, le Montenegro tient à l'empire ottoman par un lien très vague. Ce n'est point le rapport du vassal au suzerain, puisque le droit de suzeraineté n'est consacré par aucun titre, par aucune convention. Les Turcs invoquent le droit de conquête, et en effet ils ont envahi quelquefois le Montenegro, mais sans jamais s'y fixer, sans donner à leur occupation le caractère de la permanence. C'était, si l'on veut, une conquête intermittente, accomplie par la force, cessant avec les circonstances, et qui ne crée point évidemment un droit de souveraineté. Il serait en vérité trop étrange aujourd'hui, de la part du gouvernement ottoman, de faire revivre des prétentions qui n'ont jamais été reconnues, et de vouloir se montrer en maître sur un territoire qui lui est fermé depuis un siècle. C'est cette indépendance du Montenegro que l'Autriche défendait par la mission du comte de Leiningen à la veille de la dernière guerre. Le principe de l'intégrité de l'empire ottoman n'est donc nullement à invoquer ici. Cependant d'un autre côté, entre le Montenegro et les provinces voisines de la Turquie, il y a des difficultés traditionnelles de délimitation. Les Monténégrins envahissent les provinces turques, et les Turcs envahissent à leur tour le Montenegro. De là des luttes sanglantes qui se renouvellent sans cesse, et qui sont devenues plus graves au milieu des troubles qui ont agité récemment l'Herzegovine et la Bosnie. La Turquie a

saisi cette occasion pour faire revivre ses vieilles et douteuses prétentions, et pour menacer le Montenegro d'une invasion nouvelle; elle a mis en mouvement des forces militaires, en un mot elle semble se préparer à trancher souverainement une question qu'on pouvait croire tout au moins réservée, puisque, dans le congrès de Paris, le représentant de la Porte prenait l'engagement de respecter la situation actuelle. Il y a visiblement en présence ce qu'on nomme le principe de l'intégrité de l'empire ottoman et le droit du Montenegro, qui, si petit et si modeste qu'il soit, est toujours le droit. Or sur ce point les puissances européennes ne sauraient différer. Ici c'est le gouvernement français qui atteste qu'il y a une identité complète de vues entre l'Angleterre et la France, et il est probablement mieux informé que M. Disraeli lorsqu'il parlait des principautés. Quant à l'Autriche et à la Russie, leur opinion actuelle est garantie par tous leurs antécédens. Le moyen que propose le gouvernement français est bien simple : il consiste à nommer une commission européenne chargée de résoudre, de concert avec la Porte, toutes ces questions territoriales, qui ont été jusqu'ici un élément de discorde sur la frontière indécise du Montenegro. Le gouvernement français a mieux fait, puisque dès ce moment il publie son opinion, et cette manifestation significative suffira sans doute pour retenir la Turquie dans les limites d'une prudente modération.

Dans la situation de l'Europe, telle que les circonstances l'ont faite, on pourrait dire qu'il n'y a pas de petites questions, et de là vient cette sorte d'importance qu'a prise la querelle suscitée entre Naples et le Piémont par la capture du *Cagliari*. Déjà délicate par elle-même, l'affaire s'est compliquée en chemin de toutes les divergences qui se sont élevées entre l'Angleterre et la Sardaigne dans l'appréciation des droits respectifs et des procédés du roi de Naples. Le cabinet de Turin, trop confiant peut-être dans l'appui de l'Angleterre, était allé un peu loin dans ses discussions et dans ses interprétations du droit public, lorsque tout à coup il est resté seul dans sa position avancée, par suite de la retraite mal dissimulée du gouvernement britannique. Le cabinet actuel de Londres a trouvé cette difficulté en montant au pouvoir, et il en est visiblement embarrassé. Il cherche à se dégager sans donner trop d'éclat à sa marche rétrograde; il ne veut pas abandonner le Piémont, et il ne veut pas pousser à fond une querelle avec Naples. En fin de compte, il est arrivé à une opinion moyenne qui est peut-être la plus vraie, qui est probablement admise dans les chancelleries, mais qui devra imposer certains sacrifices aux principaux intéressés. Il fait la part des torts. Le roi de Naples exerçait un droit à l'origine en saisissant un navire qui venait d'être l'instrument volontaire ou involontaire d'une agression contre les côtes napolitaines, et il n'est plus dans son droit aujourd'hui en prononçant la confiscation. Le Piémont avait tort, au premier moment, de mettre en doute la légalité de la capture du *Cagliari*, et il est fondé à protester maintenant contre la confiscation. Comment sortir de là? Le congrès de Paris a indiqué un moyen heureusement invoqué par le gouvernement anglais en cette circonstance : c'est la nécessité de faire appel à la médiation d'une puissance amie avant de recourir à la cruelle extrémité de la force. Une médiation sera donc sans doute le dénoûment de ce démêlé.

C'est une question secondaire en apparence, et cependant elle est grave par les conséquences qu'elle pourrait avoir. C'est en Italie surtout qu'il n'y a pas de petites questions. Ainsi que le disait lord Malmesbury dans le parlement, si le Piémont est en guerre avec Naples, l'Autriche ne restera pas certainement inactive; si l'Autriche vient en aide au roi de Naples, la France descendra des Alpes, elle ne laissera point se résoudre sans être présente tous ces problèmes de la situation de l'Italie, et c'est ainsi que les petites affaires se transforment par la force des choses en difficultés redoutables que l'Europe entrevoit toujours, et qu'elle doit écarter sans cesse par un conseil prudent.

Sur tous ces points, l'Angleterre est engagée, elle a ses intérêts et sa part de responsabilité; mais avant tout il y a, pour le cabinet de Londres, une première question, celle de savoir s'il vivra, s'il surmontera la tempête qui vient de l'assaillir. Né de circonstances imprévues, soutenu au pouvoir moins par sa propre force que par l'indécision et les divisions de tous les partis, n'ayant pas même une majorité réelle, le ministère de lord Derby a mené jusqu'ici une existence assez problématique, se pliant aux nécessités d'une situation difficile, et évitant surtout les aventures. Au lieu d'appeler la lutte, il l'éludait soigneusement. Ce système d'atermoiement n'a servi peut-être qu'à créer pour lui un danger plus sérieux. L'orage est né des affaires de l'Inde. Le ministère a bien fait ce qu'il a pu pour se mettre à l'abri de l'attaque des partis; toutes ses habiletés ont échoué en présence d'un fait inattendu qui a ranimé toutes les luttes politiques. Quel est donc ce fait? Le gouverneur-général de l'Inde, lord Canning, a communiqué au cabinet de Londres une proclamation qu'il se proposait d'adresser aux habitans du royaume d'Oude. Cette proclamation annonçait que toutes les propriétés du royaume étaient confisquées au profit du gouvernement britannique; six rajahs ou zemendars étaient seuls exceptés de cette mesure générale. Confisquer tout un royaume, même après une insurrection comme celle qui a éclaté, c'est là sans doute un acte singulier; si l'on veut atténuer le caractère violent de cette confiscation universelle, il faudra se rappeler que, dans le royaume d'Oude, la propriété est concentrée entre les mains de quelques petits tyrans féodaux, maîtres de tout le territoire et surpris évidemment en flagrant délit de révolte. D'ailleurs lord Canning laisse entrevoir que la mesure pourra n'être point rigoureusement exécutée à l'égard de ceux qui feront une prompte soumission, et qui donneront de nouveaux gages de fidélité en concourant au rétablissement de la paix. Devant un tel fait, bientôt divulgué à Londres, le cabinet s'est engagé, sans trop de réflexion peut-être, dans une voie hasardeuse. Pressé par les interpellations qui n'ont pas tardé à l'assaillir dans le parlement, il a d'abord déclaré qu'il avait blâmé la proclamation de lord Canning dès qu'il l'avait connue; bientôt il est allé plus loin, en publiant la lettre par laquelle il désavoue l'acte du gouverneur-général de l'Inde. Or cette lettre ne blâme pas seulement lord Canning, elle reconnaît jusqu'à un certain point la légitimité de l'insurrection, elle condamne le système suivi depuis longtemps par l'Angleterre, et il ne faudrait pas un grand effort de logique pour conclure du texte que l'annexion de l'Oude a été parfaitement illégale.

Qu'on observe de près la situation qui résulte de ces faits. Cette lettre paraît avant même qu'on sache si la proclamation de lord Canning a été publiée; de plus, le bruit des débats actuels va retentir dans l'Inde, et il ne restera plus qu'une autorité énervée et nominale entre les mains du gouverneur-général, désavoué dans un moment où la pacification est loin d'être complète. Le ministère a fait évidemment une chose légère, et les partis se sont hâtés de saisir cette arme qui tombait si heureusement entre leurs mains. M. Cardwell a proposé à la chambre des communes une résolution tendant à exprimer un blâme énergique sur la conduite du cabinet. Dans la chambre des pairs, lord Shaftesbury a déposé une motion semblable. C'est là ce qui menace aujourd'hui le ministère. Il est vrai qu'au dernier moment, voyant l'orage grossir, le président du bureau de contrôle, lord Ellenborough, a pris le parti d'assumer personnellement la responsabilité de la lettre écrite à lord Canning, et il a donné sa démission. Il s'est sacrifié à l'existence du ministère; mais cela suffira-t-il? Jusqu'ici, le cabinet trouvait à quelques égards un gage de sécurité dans les divisions qui existaient entre lord Palmerston et lord John Russell. Aujourd'hui la question qui vient de s'élever efface momentanément ces divisions. Tout le parti libéral et les *peelites* paraissent marcher du même pas contre le ministère, dont l'existence tient à l'issue de la lutte engagée dans les deux chambres.

De quoi se compose la marche du monde, si ce n'est du mouvement permanent des relations internationales et du travail des institutions intérieures? Les conditions sont différentes et offrent un champ inégal aux luttes des partis; l'essence de la vie publique est la même, puisque partout il s'agit d'arriver à cet équilibre tant désiré, si souvent troublé, entre les prérogatives du pouvoir et la libre discussion, le libre contrôle exercé par chaque peuple sur ses affaires. Le corps législatif de France vient de mettre fin à ses travaux de la session et de rentrer, jusqu'à un appel nouveau, dans le sein du pays. Élu il y a un an, le corps législatif se réunissait peu après, mais simplement pour se constituer; la vraie session ne commençait qu'au mois de janvier, et, si l'on s'en souvient, elle s'ouvrait alors dans des circonstances sérieuses, au lendemain d'un événement qui a retenti en Europe, qui a eu son action sur la politique intérieure de la France. Cette session, peu occupée d'abord, plus active à la fin, n'a point offert sans doute les spectacles émouvans des grandes luttes parlementaires. Le corps législatif se meut dans une sphère soigneusement circonscrite. Les affaires étrangères échappent à son contrôle; la direction de la politique intérieure est indépendante de son examen; ses discussions arrivent au public tempérées par une rédaction uniforme. La session qui vient de finir est loin cependant d'avoir été infructueuse ; elle présente un certain faisceau de travaux utiles accomplis sans bruit et embrassant des questions bien diverses. Nouvelle loi pénale militaire, mesures économiques pour l'exécution ou l'extension des travaux de drainage, développement des œuvres de viabilité commencées dans Paris, affaires financières, budget, rétablissement des pénalités contre l'usurpation des titres ou des signes de distinction honorifique, le corps législatif a étudié, modifié ou voté tous ces projets, et les discussions ont été le plus souvent sérieuses et développées. Le cours des choses a naturel-

lement rejeté vers la fin de la session les principales de ces lois, celle qui a trait aux titres de noblesse et les lois financières : les unes et les autres donnent la mesure de l'intervention du corps législatif dans les affaires, et elles mettent peut-être en relief plus d'une nuance caractéristique de la société actuelle.

Dans un temps où on parle si peu de toutes choses, et particulièrement des plus graves, on a beaucoup parlé de la loi sur les titres de noblesse; les brochures se sont succédé. Quelle était en réalité la question bien simple qui se débattait? Le gouvernement avait proposé le rétablissement d'un article du code pénal qui réprime l'usurpation des titres, article inscrit dans la législation par l'empire, maintenu par la restauration, et aboli au lendemain de la révolution de 1830. Le corps législatif, s'inspirant d'une pensée plus générale, s'est rallié à une disposition qui punit les usurpateurs de titres et même tous ceux qui, pour s'attribuer une distinction honorifique, modifient ou altèrent leur nom. Est-ce donc là un fantôme de restauration féodale? La loi nouvelle, fût-elle impuissante ou difficile à exécuter, ne répond-elle pas à un mal assez visible? Il y a toujours en France deux sentimens également vifs, et entre lesquels on flotte sans cesse. Nous avons la passion de l'égalité, cela n'est pas douteux. Nous voulons être égaux, surtout quand nous nous sentons en présence d'une supériorité quelconque. Pour l'égalité, nous renonçons à tout, même à la liberté; mais en même temps il y a une fureur immodérée et puérile de distinctions et d'honneurs. Un titre est d'un si merveilleux effet! Et au besoin même, faute d'un titre, on fera subir à son nom toute sorte de métamorphoses, d'où il sortira rajeuni et illustré des signes de la noblesse. Ce n'est pas une mode d'aujourd'hui : avant 1789, le généalogiste Chérin disait avec douleur déjà, en voyant se multiplier les parvenus: « Hélas! toute la bourgeoisie y passera! » Que dirait-on de nos jours? Il semble même qu'après chaque révolution il y ait une nouvelle génération d'anoblis inconnus la veille, et c'est ainsi que notre société s'encombre véritablement de titres et de noms de fantaisie. Le ridicule ne suffit-il pas, dira-t-on, pour faire justice de cette efflorescence aristocratique? Non, il ne suffit plus. Et où voit-on que depuis longtemps il ait tué aucune vanité? On prend un titre, on change son nom, le monde rit un jour, puis il cesse de rire, et il y a un noble de plus. S'il en est ainsi, pourquoi n'invoquerait-on pas la loi comme un frein? Mais alors, ajoute-t-on, c'est une atteinte aux principes de 1789, une reconnaissance de la noblesse? On oublie que la vraie et légitime révolution a voulu abolir des priviléges onéreux; elle n'a point entendu supprimer dans l'histoire et dans la vie sociale des titres qui sont un symbole du passé, ou qui rappellent des services contemporains. Le corps législatif a donc pu voter la loi; la reconstitution de la féodalité et des majorats ne sera point la conséquence nécessaire du nouvel article du code pénal. Il est bien plus à craindre que le culte des souvenirs historiques ne diminue chaque jour, et qu'il n'y ait bientôt plus de noblesse faute de nobles. Les nobles jouent à la Bourse; sous prétexte d'être utiles et de se mêler à toutes les œuvres contemporaines, ils prêtent complaisamment leur nom à la spéculation; facilement oublieux, il en est qui vendraient jusqu'à la maison de leur père pour ajouter à leur capital disponible. La loi peut protéger encore

leurs titres, et elle le fait justement; mais c'est à la vraie noblesse de marquer sa place et son rôle dans la vie sociale.

Il est un autre genre d'affaires où le corps législatif a porté un zèle tout spécial d'étude et d'investigation scrupuleuses. Les finances, les projets de travaux publics, impliquant des dépenses nouvelles et une participation de l'état, ont été l'objet d'un examen où se révèle un esprit de prudence et d'économie qui n'aurait peut-être qu'à persister pour avoir quelque efficacité. Le corps législatif n'a point sans doute fait accepter tout ce qu'il proposait. Il a obtenu néanmoins certaines réductions dès ce moment, et il a insisté assez vivement sur la nécessité d'arriver par degrés à la diminution du nombre des emplois, surtout dans les administrations centrales. Il a aussi fait réduire de 10 millions le chiffre de la subvention accordée par l'état à la ville de Paris pour les grands travaux qui vont s'accomplir, ou plutôt qui vont continuer, et même dans la discussion on n'a pas dissimulé les inconvéniens possibles de ces vastes systèmes de transformation matérielle qui déplacent subitement tant d'intérêts, amassent à Paris des agglomérations flottantes et dangereuses, et créent pour toutes les classes de la population sédentaire d'incessantes difficultés de vivre. Au surplus, ce qui est à remarquer dans cette fin de session, c'est moins le succès de certaines propositions que le désir visible du corps législatif d'intervenir utilement et sérieusement dans le contrôle de toutes les affaires. Sans franchir les limites qui lui sont tracées, en usant simplement de ses droits, il peut exercer une action profitable et décisive. Il sera certainement soutenu par l'opinion, et dans l'intervention indépendante du corps législatif le gouvernement lui-même ne peut voir que le jeu naturel des institutions actuelles.

La politique de l'Espagne est depuis quelques mois livrée aux incidens et vit au jour le jour, non que la situation, telle qu'elle existe à Madrid, soit extérieurement troublée; mais chaque incident, fût-il le plus imprévu, réveille naturellement toutes les questions qui préoccupent les esprits : tout devient matière à crises ministérielles. En certains momens, les luttes d'opinion n'ont besoin que d'un aliment pour se ranimer aussitôt. Qu'un crime soit commis dans les rues de Madrid contre un colonel député, l'esprit de parti cherche à s'emparer d'une affaire qui a probablement un caractère tout privé. Qu'une interpellation se produise dans le congrès au sujet de la publicité exceptionnelle donnée à un discours prononcé, il y a trois mois, par M. Bravo Murillo, ce simple fait, facile à expliquer en quelques paroles, devient le point de départ d'une discussion de plusieurs jours sur toute la politique de l'Espagne. L'érection d'une statue à M. Mendizabal prend subitement une importance politique; elle occupe longuement le sénat, elle provoque une sorte d'ébranlement du ministère, et le cabinet n'échappe à ce premier danger que pour tomber dans une crise nouvelle, à l'occasion d'une question de règlement parlementaire. La politique marche ainsi au-delà des Pyrénées, sans agitation apparente il est vrai, mais aussi sans trop de fixité. De tous ces incidens qui composent aujourd'hui la politique espagnole, l'un des plus curieux certainement est celui qu'a fait naître le projet d'élever une statue à M. Mendizabal sur une place de Madrid. Ce projet ne date pas d'aujourd'hui, il remonte à la dernière révolution, et il avait même été pri-

mitiviment sanctionné par un décret de la reine. Or le parti modéré, revenu au pouvoir, s'est ému de cette sorte d'apothéose décernée à l'ancien ministre progressiste. En présence de l'érection prochaine de la statue, des sénateurs ont protesté, et le cabinet, vivement pressé, s'est vu conduit à présenter aussitôt un projet établissant qu'aucun honneur public ne peut être rendu, qu'aucun monument ne peut être élevé, si ce n'est en vertu d'une loi. Ce qui compliquait la question, c'est que, peu de jours auparavant, le président du conseil, M. Isturitz, dans une communication, avait paru sanctionner la pensée du monument projeté en faveur de M. Mendizabal. Là était le point délicat, c'est-à-dire la possibilité d'une divergence, soit entre les membres du ministère, soit entre le cabinet et le sénat. Ce premier nuage n'a pas tardé à se dissiper, puisque le ministère tout entier est venu soutenir la loi sur les honneurs et les monumens publics. M. Isturitz n'a point hésité à sacrifier à la raison politique l'opinion qu'il avait exprimée d'abord. M. Mendizabal n'a point obtenu sa statue dans le sénat; mais le ministère demeurait intact.

Le cabinet paraissait du moins raffermi, lorsqu'un incident imprévu venait tout remettre en doute. C'est une simple question de règlement intérieur qui s'est agitée dans le congrès. Le gouvernement se prononçait pour une certaine interprétation du règlement; la majorité, par le fait, sanctionnait cette interprétation. Il y avait cependant une minorité assez nombreuse, et parmi les dissidens se trouvaient quelques hauts fonctionnaires de l'état, M. Martinez de la Rosa, M. Posada Herrera, M. Gonzalez Bravo. De là venait une crise nouvelle. Le soir même du vote, une réunion avait lieu chez un membre de la majorité; le ministre de l'intérieur était présent, et dans cette conférence il était décidé qu'on presserait le gouvernement de donner à sa politique un caractère plus net, plus énergique, qu'on demanderait notamment au cabinet la destitution des députés qui avaient voté contre lui. Le ministre de l'intérieur, M. Ventura Diaz, se faisait l'organe de ces résolutions dans le conseil, et ses propositions n'ayant point été acceptées, il a donné immédiatement sa démission. Sera-t-il suivi par quelques-uns de ses collègues? C'est ce qu'on ne peut savoir encore. Toujours est-il que cette crise est devenue assez sérieuse, et que, pour ne point la laisser se compliquer d'autres élémens, le cabinet a pris le parti de suspendre momentanément les séances des chambres. Que peut-il sortir d'ailleurs de cette situation? Le roi favoriserait peut-être de son influence le retour au pouvoir du général Narvaez; mais la reine a, dit-on, quelque répugnance à rappeler son ancien président du conseil. M. Bravo Murillo est aussi un candidat naturel; il reste à savoir si le moment est venu pour lui de reprendre la direction des affaires. Il y a toujours sans doute une fraction absolutiste influente et active au palais de Madrid; cependant la reine sent au fond tout le péril de telles aventures. Dans ces conditions, M. Isturitz a quelque chance de rester au pouvoir, justement en raison de son esprit conciliant; mais M. Isturitz lui-même, que peut-il faire aujourd'hui? Son premier embarras est dans les chambres, dont la majorité irait beaucoup plus loin que lui dans la voie de la réaction, de telle sorte que si M. Isturitz reste au pouvoir, il est difficile que la suspension momentanée des chambres ne devienne pas définitive, au moins pour cette session.

Étudier notre temps dans tous les faits qui se succèdent, dans les discussions qui s'agitent, dans le travail confus des idées et des intérêts, c'est embrasser d'un regard l'histoire de tous les jours, une histoire que rien n'interrompt, qui recommence à chaque instant et va d'un autre côté se relier au passé. Quand on observe le présent, les événemens nous apparaissent avec ce qu'ils ont d'incomplet et de nécessairement inachevé; ils ne sont souvent que le vague dessin des choses futures; dans le passé, tout est irrévocablement accompli. Rien ne peut plus altérer le caractère essentiel de ces époques historiques qui sont derrière nous; mais dans ce passé même, dans ce passé si souvent et si curieusement interrogé, il s'en faut que tout soit connu. Plus nous avançons, plus les documens se pressent, et en se multipliant ils dévoilent des aspects nouveaux, ils initient au secret des combinaisons de la politique, ils replacent les hommes dans la vérité de leur rôle et de leur caractère. C'est là l'intérêt de cette grande enquête qui se poursuit sous nos yeux sur le premier empire, enquête où le livre des *Mémoires et Correspondance du prince Eugène* figure comme l'un des plus précieux et des plus récens témoignages. Ces *Mémoires*, dont le second volume vient de paraître, ne dévoilent nécessairement qu'un côté de la politique impériale. Ils ont cela d'utile et de nouveau cependant, qu'ils montrent mieux cette politique dans ses rapports avec l'Italie. C'est le prince Eugène, on le sait, qui, pendant tout l'empire, a exercé le souverain pouvoir dans le royaume dont Milan était le siége. C'était là, nous le disions récemment, une des créations impériales qui auraient pu vivre; par elle-même, elle n'avait rien que de pratique et de possible. Ce n'est point par un vice propre, par une impossibilité essentielle de durée, que le royaume d'Italie a disparu; c'est parce qu'il est resté jusqu'au bout dépendant de ce vaste système qui froissait trop d'intérêts et violentait trop d'instincts pour ne pas provoquer une immense réaction de haines. Si Napoléon n'eût pas hésité, comme il hésitait toujours quand il fallait se dessaisir d'une conquête, s'il eût sanctionné l'indépendance du nouvel état lorsqu'il mariait Eugène avec la princesse de Bavière, ou même dans les années suivantes, qui sait? peut-être le royaume d'Italie eût-il survécu à l'heure des grands désastres, et par là se trouvait résolue une question qui est encore la plaie saignante de la politique contemporaine.

Les *Mémoires du prince Eugène* montrent combien l'Italie était une vive préoccupation pour Napoléon, et même combien l'empereur était attentif à tout ce qui pouvait relever ce malheureux pays. Napoléon, il est vrai, comprenait ce rajeunissement de l'Italie à sa manière, et il prétendait l'accomplir par des procédés que seul il était capable d'imaginer ou d'imposer. Il faut bien en prendre son parti avec ce terrible génie. Pour lui, les hommes ne sont pas des hommes; ce sont des chiffres qu'il groupe et qu'il fait mouvoir. En Italie comme partout, il ne reconnaît que la puissance de sa volonté, dans les plus grandes choses comme dans les plus petites, et au milieu de la guerre, en distribuant des couronnes, il s'occupe encore de façonner les nobles italiens à l'exercice de la chasse pour développer leur activité et les distraire des femmes. C'était un terrible père des peuples, dont le système n'est pas absolument recommandé par l'expérience; mais, en fai-

sant toujours la part de ce qui manquait trop souvent à la dignité des hommes dans cette puissante et despotique organisation de l'empire, il faut bien admirer aussi la prodigieuse activité qui dévorait cette nature infatigable de l'empereur. On en vient à se demander comment un seul homme a pu tant écrire, tant dicter et accomplir tout à la fois tant d'actes qui changeaient la face de l'Europe. En administrateur scrupuleux, il n'hésitait pas quelquefois à faire de rudes justices, et dans ce dernier volume des *Mémoires du prince Eugène*, il amenait à restitution quelques-uns de ses généraux les plus illustres, qui avaient littéralement accablé l'Italie de leurs déprédations. Napoléon n'oubliait qu'une chose, c'est que ces déprédations étaient une conséquence des guerres permanentes de conquête qu'il entretenait, de la domination exclusive de l'esprit militaire qui était son plus puissant instrument. Aussi, après avoir puni sévèrement, était-il obligé de finir par fermer les yeux. C'est là une des tristes pages des *Mémoires du prince Eugène*, d'où se dégageront sans doute de nouvelles lumières à mesure que des faits nouveaux se succéderont.

La littérature vit de l'histoire comme elle vit de l'analyse de tous les faits moraux et intellectuels, ou de l'observation de toutes les nuances de la vie humaine. Faire pénétrer partout des leçons utiles, aider les hommes à se comprendre et à chercher le bien dans la condition où ils vivent, éclairer ou charmer par des récits vrais et fidèles, par de fines études morales, c'est là certainement l'un des objets de la littérature, d'une littérature qui n'a rien de spéculatif, qui s'inspire d'une pensée pratique. M. l'abbé Bautain fait mieux encore : il veut donner un attrait de circonstance à une œuvre récente sur laquelle il fonde, on n'en peut douter, de grandes espérances de prosélytisme chrétien. *La Belle Saison à la campagne*, n'est-ce pas là un titre tout du moment, habilement trouvé pour déguiser un recueil de *conseils spirituels?* Et le livre répond au titre. C'est, si l'on peut ainsi parler, un code en action de l'art de bien vivre loin du bruit des villes, au milieu de la paix des champs. Seulement, quand on y regarde de plus près, on se trouve tout d'abord en présence d'un sérieux embarras, car, pour mettre en pratique les conseils de M. l'abbé Bautain, la médiocrité de la fortune ne suffit pas, la richesse est une première condition essentielle. Il faut un château, de grands parcs, une vie somptueuse, une riche bibliothèque, de l'or à répandre en fondations de charité, et au milieu de tout cela que deviennent ceux qui n'ont qu'une modeste et simple maison où ils vont chercher l'air et le repos après un hiver laborieux? Ceux-là n'ont évidemment qu'à bien cultiver leur jardin. Les conseils de M. l'abbé Bautain ont-ils l'efficacité qu'il leur attribue? C'est une question à débattre entre le maître et le disciple auquel s'adresse son livre. Il est pourtant une chose qui nous arrête encore : c'est l'article des lectures qui doivent occuper les loisirs de la campagne, c'est la partie littéraire. La littérature moderne n'a point évidemment la faveur de M. l'abbé Bautain. Que peuvent être des écrivains aujourd'hui, si ce n'est des mercenaires qui se mettent à faire des pages et des livres le plus qu'ils peuvent? Rien n'est plus misérable, selon M. l'abbé Bautain, que d'écrire pour se faire une réputation quelconque ou un revenu. Il est vrai que l'auteur daigne faire quelques exceptions, parmi

lesquelles il se place sans contredit. De tels jugemens, empreints de cette légèreté dédaigneuse et d'un goût plus que douteux, ne sont pas moins un fait curieux à observer. M. l'abbé Bautain, il faut le présumer, a pensé que les lettres étaient trop en honneur de nos jours, et il a voulu les rappeler chrétiennement à l'humilité. Seulement, en diffamant la profession et en faisant du bout des lèvres une sorte de réserve en faveur de quelques exceptions, il n'a pas vu qu'il disait le contraire de ce qu'il voulait dire sans doute, ou du moins de ce qui est vrai. Qu'il y ait dans les lettres des plumes mercenaires, c'est un fait malheureusement trop réel, et M. l'abbé Bautain pouvait trouver, s'il le voulait, à exercer ses justices; mais où donc ce sévère moraliste a-t-il vu que, parce qu'on écrivait périodiquement, on faisait nécessairement de la littérature un trafic? Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, lorsqu'il s'agit du professeur, également obligé de parler à jour fixe et de se hâter dans son travail, l'auteur voit dans cette nécessité une excitation salutaire, un aiguillon généreux. D'où vient donc la différence qu'il met dans ses jugemens? C'est qu'il ne se souvient peut-être que de sa qualité de professeur, sans remarquer l'intime solidarité qui existe entre toutes les manifestations de la pensée. A tout propos, ce noble et difficile métier d'écrire devient l'objet des tristes querelles de M. l'abbé Bautain, et, à voir les étranges idées que l'auteur de *la Belle Saison à la Campagne* professe sur les écrivains, on doit croire qu'il tient à leur ressembler aussi peu que possible. S'il a donné à son livre un titre attrayant, s'il le met au jour à l'heure précise où la société parisienne va se disperser, ce n'est point évidemment pour saisir la circonstance et pour fixer l'attention; c'est uniquement pour faire plus de bien, en attirant un plus grand nombre de lecteurs! S'il publie une œuvre littéraire, il est bien clair qu'il n'entend en retirer aucun fruit, et que les pauvres seuls profiteront du succès. C'est du moins ce qu'on pourrait conclure des sévérités de M. l'abbé Bautain, et voilà comment des intelligences d'ailleurs distinguées mettent parfois un triste zèle à diminuer les lettres, lorsque tous les efforts sincères et sérieux devraient tendre à les relever, en réveillant le sentiment de la puissance et de la dignité de l'esprit.

Nous n'avons pas fini cependant avec les morts et les deuils dans les lettres. Depuis quelque temps, des poètes, des historiens, des critiques, des artistes, s'en vont l'un après l'autre, comme un pâle et funèbre essaim. Ils étaient d'une même génération, ils ont vécu à l'air d'une même époque, et la plupart de ces ouvriers de l'intelligence et de l'imagination disparaissent prématurément sans arriver à la fin de leur active journée. Le dernier de tous ces morts est un poète d'une sobre et pénétrante inspiration, c'est Auguste Brizeux, l'auteur de *Marie* et des *Bretons*, qui vient de rendre son âme loin de Paris et loin des siens, dans le midi, où il était allé chercher la santé. Il y a vingt-huit ans déjà que dans le bruit du lendemain d'une révolution paraissait ce petit poème de *Marie*, œuvre d'un art délicat et émouvant, où une sorte de grâce virgilienne s'allie si bien à la vieille inspiration celtique : c'était assez pour révéler un poète. Tel se montrait Brizeux dès le premier jour, tel il est resté depuis, esprit ingénu et scrupuleux, cœur timide et fier, imagination gracieuse et mesurée, poète et rien que poète. C'est ainsi que,

sans se livrer à toutes les diversions contemporaines, il a écrit peu à peu *Marie* et les *Bretons*, *Primel et Nola*, les *Histoires poétiques*. C'est peu si on compte les vers; cela suffit pour qui recherche la pureté du sentiment, la finesse exquise de la forme, l'originalité de la couleur. Brizeux n'était point en effet un de ces esprits amis de l'éclat et du bruit, faits pour la popularité; il avait un idéal mystérieux, et il le suivait. Il s'était fait le poète de la Bretagne, la terre de granit recouverte de chênes, et, de bonne heure enfermé dans sa contrée natale, il s'est mis à chanter la vieille Armorique, sa foi, ses paysages, ses coutumes, le presbytère et la vie du pêcheur, les solitudes des grèves, la mer et les îles sauvages. Même quand le poète est en Italie, l'esprit du pays vient le visiter. Marie elle-même, qu'est-ce autre chose que l'image de la Bretagne, image modeste et rustique, voilée par la tristesse et toujours gravée dans l'âme du Breton? Ce mélange de beauté et de tristesse, d'idéal et de passion, qui fait le fond du génie celtique, Brizeux le reproduit merveilleusement. Et ne croyez pas que ce soit là un poète exclusivement local, car, sans sortir de la Bretagne, ce qu'il chante après tout, c'est Dieu, la patrie, le foyer domestique, la nature, tout ce qui élève et fortifie l'âme humaine. C'est ainsi que dans un cadre modeste, dans cette épopée familière de la Bretagne, on retrouve l'expression des plus pures, des plus idéales émotions. On dit souvent que l'Académie est embarrassée à la poursuite des candidats, et qu'elle rechercherait même au besoin des poètes; l'Académie n'est pas toujours heureuse, elle a découvert l'auteur des *Doigts de Fée*, mais elle n'a pu découvrir l'auteur des *Bretons*, qui n'eût aspiré qu'à ce dernier prix d'une fidélité constante à la poésie. Le pauvre Brizeux s'en est allé sans avoir franchi le seuil de l'Institut, et peut-être même est-il des académiciens qui n'ont pas lu ses ouvrages. Il était parti récemment pour Montpellier, espérant retrouver sous un climat bienfaisant ses forces défaillantes et la vie qui lui échappait; il n'a trouvé que la mort, une mort obscure et presque solitaire. Heureusement il s'est rencontré là un autre écrivain, un ami, pour lui fermer les yeux et lui faire de touchantes funérailles. C'est M. Saint-René Taillandier qui s'est chargé du soin pieux de représenter la famille du poète et les lettres, et en rappelant quelques-uns des plus beaux vers de l'auteur de *Marie*, il a pu lui rendre cet éloquent hommage, que, s'il y a eu dans notre siècle des imaginations plus variées, plus éclatantes, aucune n'a été plus chaste et plus pure. Le dernier vœu de l'aimable poète était d'aller reposer en Bretagne, et c'est là qu'il va être transporté.

Des tombeaux et des deuils, est-ce donc là l'unique tristesse de la vie littéraire? Non, par malheur; il est des choses dont on voudrait n'avoir rien à dire et qu'on ne sait comment omettre, témoin la souscription ouverte en faveur de M. de Lamartine. Des compatriotes, des amis de l'illustre poète, se sont réunis pour demander au gouvernement la faculté d'ouvrir cette souscription, dans la pensée d'alléger ainsi le fardeau d'une situation de fortune compromise. C'était déjà beaucoup, on en conviendra, de divulguer d'une façon si notoire les délabremens domestiques d'un homme qui a joué un si grand rôle; du moins ceux qui prenaient une telle initiative étaient autorisés par l'exemple de M. de Lamartine lui-même. Depuis quelques années, l'auteur des *Méditations* a multiplié les plus tristes confidences sur sa

position matérielle; il a voulu dévoiler à tous les yeux les détresses de son foyer, se représentant comme un manœuvre condamné à un travail ingrat, accusant un peu tout le monde de lui marchander l'air et la vie. La souscription n'a fait que répondre à ces aveux, devenus chaque jour plus pressans, et certes devant une telle situation on ne voudrait point retenir une main prête à déposer son offrande. Que la souscription suive simplement son cours, qu'elle produise le plus possible, rien de mieux, il faut le désirer; il faudrait cependant éviter des glorifications inutiles. — Le malheur, le vrai malheur de M. de Lamartine, c'est d'avoir des amis dangereux qui changeraient volontiers pour lui l'ordre moral. Ce n'est point le moment de discuter ce qu'on appelle les services de l'auteur des *Girondins;* c'est une histoire trop récente, trop contemporaine encore pour qu'on puisse la juger et surtout l'illustrer par des monumens. Ces services d'ailleurs, fussent-ils aussi éclatans qu'on l'affirme, il est des confusions qu'on ne peut admettre sans se faire une trop singulière idée du rôle des hommes publics et de toutes les grandeurs morales. Il est heureusement des choses qui ont échappé jusqu'ici à tous les tarifs, et c'est une étrange manière de servir M. de Lamartine que de le transformer en héros civil venant présenter la facture de son héroïsme et de son éloquence. Ne voit-on pas qu'il y aurait quelque chose d'aussi choquant que l'ingratitude publique? Ce serait l'insistance à parler sans cesse de ce qu'on nomme des bienfaits, en assignant un prix matériel à toutes les actions humaines. Les peuples sont quelquefois oublieux et ingrats, cela est possible; ils ne le sont pas toujours cependant autant qu'on le pense. Si les sentimens qu'a longtemps inspirés M. de Lamartine, si ces sentimens se sont refroidis, qui donc a mis un zèle cruel à dissiper toutes les illusions? Puis, en fin de compte, l'auteur des *Girondins* n'a-t-il pas mis la main à ces révolutions qu'il devait décorer de son éloquence et de son héroïsme? Le monde est tiède pour M. de Lamartine, dit-on; par malheur, le monde est tiède pour bien d'autres choses qui sont supérieures à tous les hommes, que l'illustre poète n'a pas sauvées, qu'il a peut-être compromises au contraire en se compromettant lui-même avec elles.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LES ROMANS NOUVEAUX.

Il semble que la pure création intellectuelle prenne de plus en plus le roman pour unique refuge. Tout le monde essaie d'y accommoder son imagination. Autrefois on se réservait pour un début poétique, aujourd'hui c'est le cadre du récit que recherchent les vocations naissantes; mais si les jeunes écrivains trouvent dans le roman aussi bien que dans la poésie ample matière à de nombreuses réminiscences, leur inexpérience, plus visible ici, ne peut plus être rachetée par un sentiment lyrique, qui, naturel à de certaines organisations, avait pour se produire moins besoin d'être cultivé, et quel-

quefois n'attendait pas le nombre des années. Si les idéales conceptions dont la poésie fait une loi n'ont pu, en aucun temps, désespérer de détestables rimeurs, que faut-il attendre de productions d'un ordre plus accessible en apparence, où le goût peut être plus impunément bravé, où l'imitation, plus libre, perpétue plus aisément de fâcheuses traditions, grâce à ce misérable attrait qu'offrent au vulgaire ce qu'on est convenu d'appeler des péripéties émouvantes? Ce que la poésie ne pouvait exposer, le roman l'étale; le goût public aidant, la corruption se gagne de proche en proche. J'ignore en vérité si cet état, qu'il faut déplorer, tient à l'impuissance, à l'aveuglement, ou encore à la coupable insouciance des producteurs; il est en effet difficile de le rapporter à une cause unique. Agissent-ils par naïveté, agissent-ils par calcul, ceux qui se laissent gagner par la corruption au lieu de chercher à la combattre? Il faut admettre, je crois, ce double motif. Tout en faisant des réserves justes et nécessaires pour certaines individualités, on est amené à diviser les autres en deux groupes : les gens naïfs et ceux qui ne le sont pas. Si le nombre est grand des écrivains qui se font illusion sur leur propre valeur, le nombre de ceux qui ont conscience de leur peu de mérite n'est pas moins considérable. Des vues en apparence élevées, une volonté extérieurement bien dirigée, des intentions annoncées comme bonnes, quel qu'en soit le motif, sincérité ou hypocrisie, ne sont que des voiles qui servent à cacher la plus déplorable faiblesse d'exécution; aussi la critique littéraire ne peut, ce qu'on ne devrait pas oublier, faire, comme la juridiction criminelle, la part de l'intention. Elle n'a pas de mesure relative, elle ne connaît absolument que du résultat qui lui est soumis.

A cette faiblesse trop générale se rattachent encore des causes plus immédiates qui pèsent sur l'art aussi bien que sur la littérature, causes infimes et presque ridicules dont en des temps plus heureux on eût dédaigné de parler, en les attribuant à de bizarres influences ou à des singularités isolées, mais dont il faut bien tenir compte aujourd'hui. Je ne crois pas que la centralisation littéraire ait des résultats bien solides, lorsqu'elle n'a d'autre origine que l'admiration plus ou moins désintéressée de satellites obscurs qui ne sauraient accomplir librement leur évolution sans avoir un astre quelconque pour foyer de leur orbite. Nous avons eu des exemples de ces absorptions opérées autour d'eux par certains esprits, absorptions toujours fâcheuses, parce qu'il n'est donné à personne de contenir toutes les spécialités, et que, semblables à certaines plantes qui attirent à elles la séve de leurs voisines, ces génies nécessairement égoïstes n'élaborent qu'en vue de leur propre développement l'excès de vie qui leur est généreusement abandonné.

Il est une centralisation bien autrement nécessaire aux œuvres de la pensée; celle-ci repose sur des vérités générales dont l'observation doit servir de règle à tous ceux qui essaient de mettre en pratique leurs facultés intellectuelles. La présence de ce type éternel, de cet idéal permanent, est la condition première de tout ordre et de toute beauté; vient-il à s'obscurcir, l'anarchie se montre aussitôt. Et ce n'est pas seulement dans la conscience de l'écrivain que la présence de cet idéal est nécessaire, il faut aussi qu'il soit la mesure à laquelle la conviction des esprits critiques sache rapporter

tout ce qui est soumis à leur examen. L'ignorance de l'artiste est peut-être pour l'art un moindre danger que la négligence de la foule, avide de subir une impression quelconque et craignant de plus en plus la fatigue qu'entraîne avec soi toute comparaison. Aussi, en vue d'un prompt succès, n'ose-t-on point réagir contre la dépravation inévitable d'un public dont le goût se modifie continuellement au contact des plus frivoles circonstances. Absence de critique, partant nullité de production. Il arrive même qu'on ne s'inquiète plus d'une opinion générale qu'on sait ne pas exister. On écrivait autrefois pour cette portion du public qui juge, qui raisonne son jugement, et dont la décision fait autorité; aujourd'hui, quand on n'écrit pas pour la foule, on n'écrit plus guère que pour une coterie, — moins encore, — pour deux ou trois amis intimes. On remplit son volume d'allusions microscopiques, visibles seulement pour quelques yeux prévenus, on y ensevelit de pauvres paradoxes morts-nés, on l'émaille de plaisanteries équivoques destinées à n'amener le sourire que sur un petit nombre de lèvres, et néanmoins on s'imagine avoir créé un monument plus durable que l'airain. Malheureusement la peau du lion ne recouvre pas exactement ce mannequin gonflé de vent, et ce que tout le monde aperçoit d'abord, c'est ce petit bout d'oreille qui dépassait exprès pour quelques amis.

On a trouvé plus d'un nom pour l'espèce de littérature que je désigne ici : je l'appellerais volontiers la littérature *éphémère*. Ceux qui s'y livrent l'acceptent résolûment comme telle. Au jour le jour il leur faut composer, au jour le jour ils composent. Esclaves de l'à-propos, il leur est expressément interdit de chercher d'avance et de mûrir une idée. La postérité est loin d'exister pour eux, ils n'ont même pas de lendemain. Ne les plaignez pas, vous plaindriez des gens résignés, je dirai plus, des gens satisfaits. Vous les voyez contens d'eux-mêmes, contens des autres, pourvu que leur marchandise soit vite enlevée. Leur prend-il fantaisie de sortir de leurs habitudes et de se livrer d'aventure à quelque composition de longue haleine, ils se garderont bien de changer de procédé. Vous croyez, à en juger quelquefois par la bonne volonté de leurs préfaces, qu'ils vont brûler leurs vieilles idoles : erreur! c'est un temple plus large qu'ils leur élèvent. Langage, exécution, artifices, rien ne change; sagement inspirés, ils obéissent au précepte de La Fontaine : « Ne forcez point votre talent! » Ils arrivent enfin au bout de leur tâche, et tentent aussitôt la publicité; ils envoient leur petit livre affronter sur cette mer fertile en naufrages les écueils de la critique et les rochers de l'indifférence. Qu'ont-ils à redouter? Il serait aussi difficile de rendre compte de certaines œuvres, — *les Inutiles*, de M. Angelo de Sorr, par exemple, — que de croire que l'auteur s'est soumis pour les composer, je ne dirai pas à une idée, mais à un plan quelconque.

D'autres, moins naïfs, sentent parfaitement le vide qui les entoure et leur propre impuissance. Soit qu'ils désespèrent de se faire une place au soleil, soit qu'ils aient en vain essayé de donner une forme précise et durable à leurs vagues aspirations, ils cherchent par une théorie arbitraire à justifier leur triste situation et l'incomplet qu'ils trouvent en eux-mêmes. Tandis que les premiers se livrent de tout cœur à des productions dont ils n'aperçoivent ni l'anachronisme ni les plagiats, ceux-ci, qui sont peut-être en mesure de distinguer le bon du mauvais, s'étudient de parti-pris à des œuvres d'une

couleur tranchée en complète opposition avec celles qui les dépassent, et qu'ils jalousent. Ils commettent sciemment des maladresses critiques dont le ton est calculé de telle sorte que si le public vient à en reconnaître la fausseté, il ne puisse les accuser que de convictions malheureuses. Cette excuse toute prête, ils laissent courir, à travers ce qu'ils donnent comme uniquement soumis aux pures exigences de l'art, le souffle de la plus âpre critique. Quel que soit le sujet qui les inspire, on trouve sur chacune de leurs pages les traces mal dissimulées d'un mécontentement qui constitue en grande partie la personnalité de l'auteur. Néanmoins ils ont su d'avance s'abriter contre l'appréciation sévère que doit leur attirer un clairvoyant examen, et, grâce à leur habileté, il leur reste toujours la ressource de se poser en victimes auprès des lecteurs superficiels.

Le public même n'est-il pas trop souvent le complice involontaire de ces calculs? N'est-ce pas sous son influence que s'établissent certaines distinctions dont on ne se fût pas avisé même à la fin du dernier siècle? Il y a trente ans encore par exemple, toute femme introduite dans le roman ou sur la scène obtenait par ce fait des lettres de haute naturalisation. Manon Lescaut valait Mlle de La Chaux, Pauline tendait la main à Phèdre; mais aujourd'hui Mlle de La Seiglière n'est pas sur le même plan que la baronne d'Ange. Elle est en-deçà ou au-delà, suivant la place choisie par le spectateur. Cette séparation, de date récente, ne tient pas tant à la différence morale des types étudiés qu'à une tendance exclusive adoptée ouvertement par le public, et pour cette raison caressée par les auteurs. Il est un certain monde dont les mœurs forment certainement un curieux sujet d'étude, et que l'observateur a sans doute le droit de mettre en lumière tant que dans cette reproduction il ne vient se mêler aucun élément étranger à l'art. Cette condition était indispensable; mais, le public aidant, on n'en a plus tenu compte, et la culture de ce genre interlope est devenue la grande affaire du moment.

Je veux bien cependant que le profit ne soit pas la raison suprême de ces productions douteuses; j'admets que, sauf quelques exceptions, on ne fasse pas avec de telles œuvres une fortune plus rapide qu'avec des œuvres plus sérieuses, et je crois de plus que si cette marchandise est beaucoup demandée, elle est encore plus offerte, ce qui, d'après les lois de l'économie, amène le rabais que vous savez. Je comprends moins alors la nécessité de s'attaquer à de pareils sujets d'étude, et pour m'en expliquer la vogue, je suis forcé de la rapporter à l'attrait particulier et *sui generis* qu'ils renferment. Si cette cause est réelle pour beaucoup d'écrivains, elle ne prouve pas en faveur, je ne dirai pas de leur moralité, — laissons de côté cette question, et renfermons-nous dans des limites purement littéraires, — mais de leur goût. Un motif plus fâcheux encore, toujours au seul point de vue de l'art, c'est la trop grande facilité à rencontrer dans ces sortes d'études des épisodes bizarres, des singularités d'habitudes, des contradictions morales dont l'examen peut être intéressant, mais dont la réelle existence offre à ceux qui les introduisent dans leurs récits une notable économie d'imagination. Avec ces quatre puissantes raisons, — goût public, profit pécuniaire, attrait personnel, paresse, — nous sommes édifiés maintenant sur la propension invincible qui pousse certains écrivains qu'on a spirituellement appelés des *modistes* à ne déshabiller que certaines créatures.

En intitulant un de ses derniers volumes *les Femmes honnêtes,* M. Achard a-t-il obéi à une pensée de réaction contre les goûts d'un certain public? Nous le pensons. Malheureusement les qualités inhérentes au sujet choisi ne suffisent pas toujours là où le travail individuel est nécessaire pour les mettre en relief. L'auteur des *Femmes honnêtes* l'a un peu oublié. M. Achard est un esprit posé, délicat, qui étudie de préférence les sujets de *high life,* et qui réussit quelquefois à douer sa forme d'une certaine élégance et d'une certaine pureté. Malheureusement il y a deux hommes en lui, celui qui voudrait bien faire et celui qui aime à faire vite. Il a sans doute assez d'expérience pour savoir que les deux choses sont incompatibles; mais comme il ne s'est pas encore décidé à adopter l'une ou l'autre, la lutte entre l'improvisateur et l'artiste est visible dans chacune de ses œuvres, qui ne donnent encore trop souvent, comme impression générale, qu'une correcte facilité. S'applique-t-il à être quelque peu substantiel et concis, on sent bien vite en lui l'impatience et la gêne d'un gentilhomme campagnard qui a revêtu l'habit noir pour quelque cérémonie officielle, et qui regrette l'ample jaquette de chasse avec laquelle il court les champs. Ainsi fait M. Achard. A peine a-t-il composé quelque récit où il lui a fallu dépenser un peu de travail et d'imagination, comme *la Robe de Nessus*, par exemple, ou *Mademoiselle Du Rosier,* que, pour se remettre et prendre l'air, il monte à cheval et court le feuilleton sur les brisées de M. A. Dumas.

Ce sont encore des femmes honnêtes que nous présente *la Maison de Penarran*, due à la plume de M. Jules Sandeau. Le nouvel élu de l'Académie française est un des rares écrivains qui ont constamment su se respecter et respecter le public. Il ne nous appartient pas de vanter ce roman, comme nous le voudrions. Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas attendu notre appréciation pour rendre justice à la finesse, à la pureté, au charme, qui sont les qualités habituelles de M. Sandeau; mais n'est-ce pas le louer indirectement que de s'occuper d'une œuvre sœur de la sienne? C'est avec un plaisir très vif que nous avons retrouvé dans l'ouvrage de Mme Émilie Carlen (1) une chose dont on nous a déshabitués, et qui pourtant constitue le roman même, l'analyse morale. Le sujet est simple et peut se raconter en quelques lignes. Un mariage vient de se conclure, mariage de convenance et de raison, où les contractans, personnes sérieuses et réfléchies, éprouvées déjà par de grandes souffrances, ont fait volontairement abstraction de leur cœur. Le soir même, subitement épouvantées de l'indifférence qu'elles ressentent réellement l'une pour l'autre et croyant ne pouvoir ajouter dans l'avenir aucun lien moral à leur union légale, elles conviennent de se séparer après une année d'une vie commune accordée au respect public. L'année se passe, et ces deux âmes faites pour se comprendre se sont comprises : il n'est plus question de divorce; mais ce n'est pas sans luttes, sans défiances, sans hésitations, que ce résultat est obtenu. Toutes les angoisses qui déchirent un cœur tremblant de tromper l'autre et craignant de se tromper lui-même sont décrites avec un charme et une délicatesse infinis. Un autre ménage fait antithèse à celui-ci :

(1) *Deux jeunes Femmes, ou un An de Mariage*, par Émilie Carlen, traduction de Mlle Marie Souvestre, 1 vol. gr. in-18, Michel Lévy.

commencé sous de gracieux auspices, il a pourtant une fin malheureuse. Ce second dénoûment, moins bien justifié que le premier, vient un peu pour les besoins de la cause. C'est l'unique reproche de composition que je doive adresser à Mme Émilie Carlen, dont la manière est essentiellement sobre et mesurée. On pourrait encore lui demander plus de vivacité, car, bien que la forme possède toute la légèreté que permet la gravité germanique, ce n'est certainement pas une œuvre qui ait *le diable au corps;* peut-être ne s'en porte-t-elle que mieux. L'auteur a visiblement suivi le procédé adopté par Goethe dans ses *Affinités électives*, où les personnages, désignés presque uniquement par leurs titres sociaux, passent à l'état de perpétuelles abstractions. Ce procédé, dont l'usage général aurait dans le roman de graves inconvéniens, constitue en réalité une assez sûre pierre de touche. Si les personnages se tirent sains et saufs d'une pareille épreuve, l'idée qu'ils représentent est à la fois bonne et bien conduite. Je ne puis juger du style de Mme Émilie Carlen, mais je dois louer la traduction due à Mlle Marie Souvestre, qui a fait preuve dans ce travail de beaucoup de finesse et d'habileté : une partie de ces qualités doit être rapportée évidemment à l'original.

Voilà cependant les fleurs les plus *saines* de notre récolte printanière; nous retombons ensuite dans un milieu impossible à décrire, milieu d'horreurs et d'extravagances, où les auteurs, désespérant de donner à leurs œuvres un intérêt moral dont ils ont laissé s'altérer la formule, cherchent à remédier à leur impuissance par la bizarrerie de l'action, le chatoiement et les singularités du style; encore les illustres seuls arrivent-ils à cette triste originalité! Aussi bien quittons-nous la série des *femmes honnêtes;* il s'agit maintenant des autres. Les perfidies et les roueries de ces nouvelles héroïnes sont pour nous d'un très médiocre intérêt : point n'est besoin pour les exposer d'un long volume. Ce sont des situations qu'un mot suffit à décrire, et tel crayon de Gavarni en dit plus long à ce sujet que trente volumes in-octavo. Cependant je ne leur refuse pas absolument droit de cité, s'il m'est permis, après lecture, de faire abstraction de leur position équivoque et de retrouver dans mon esprit l'empreinte d'un caractère bien étudié. Je ne vois donc de salut pour ces sortes d'œuvres que dans l'analyse morale, dans la logique de la conception. Si l'auteur se contente de faire passer devant mes yeux une série de simples faits, une suite de tableaux repoussans, si chacun de ses personnages ne m'explique pas sa conduite et ne justifie pas, pour ainsi dire, le dégoût qu'il m'inspire, je ne puis évidemment me contenter de son orgueilleux *je suis celui qui suis*, et je lui refuse précisément le droit d'être, s'il ne me donne pas la clé de son existence. Tel est l'effet produit sur moi par *la Pénélope normande* de M. Alphonse Karr et par la *Vieille Maîtresse* de M. Barbey d'Aurevilly. Ce n'est pas que l'ouvrage de M. Karr ne renferme quelques observations d'un véritable esprit et d'un véritable bon sens; mais de bonnes qualités mal employées ne forment jamais que des circonstances aggravantes. Quant au roman de M. Barbey, qui passa justement inaperçu à sa première apparition, il s'est fait autour de lui un certain bruit, grâce à je ne sais quel rôle critique pris par l'auteur. En réimprimant ce livre, le moraliste catholique n'a certainement pas prêché d'exemple. Le sujet choisi prêtait cependant à l'analyse : c'était le repentir

sensuel, c'était la lutte, la vieille lutte entre la chair et l'esprit, entre les sens et le cœur, entre le démon et l'ange, lutte toujours nouvelle, puisqu'elle est éternellement variée par les circonstances. Malheureusement les détails où s'est complu l'auteur en ont entièrement changé le sens.

Que dire des *Païens innocens* (1) de M. Hippolyte Babou? Ce livre est donné comme un retour dans les œuvres d'imagination à des formes purement romanesques, et comme une protestation contre la peinture de mœurs dans le roman. M. Babou me semble être tombé dans un excès opposé à celui qu'il prétend combattre. Ce ne sont point les matériaux qu'il faut prendre à partie, mais uniquement l'ouvrier. Si l'on borne son horizon à *la Princesse de Clèves*, la logique pousse à condamner aussi bien dans la poésie lyrique Alfred de Musset au nom de Louis Racine que dans le roman M[me] Sand au nom de M[me] de La Fayette, dans la musique Beethoven au nom de Lulli. C'est justement par l'assimilation des élémens nouveaux que lui fournit la succession des années et des circonstances que l'art se transforme et se recompose des formes nouvelles parfaitement justifiées et parfaitement régulières. *Les Païens innocens* ont été écrits avec une arrière-pensée de réaction et de critique qui a nui à l'exécution et qui a contraint l'auteur à se priver volontairement de certaines ressources. L'idée d'ailleurs que représente le titre ne comportait pas, dans les limites où elle a été conçue, l'étendue que lui a donnée M. Babou. Il est arrivé que la première inspiration s'est presque nécessairement trouvée heureuse. *La Gloriette*, qui est en tête du volume, ne manque ni de sensibilité ni de fraîcheur; mais en élargissant de parti-pris un cadre naturellement étroit, l'auteur est tombé dans la monotonie et dans l'obscurité. Ajoutez-y une misanthropie littéraire qui s'y trouve à l'état latent, et le reste du volume devient d'une lecture difficile. Le style pourtant ne manque ni de substance ni de fermeté.

Voici maintenant un roman où j'ai cru trouver de sérieuses qualités (2). C'est, m'assure-t-on, le début d'un jeune écrivain qui aborde la littérature avec de sincères convictions. Du reste, il prend soin de les exposer lui-même dans une de ces préfaces solennelles dont la mode semble un peu passée. Qu'est devenu le temps, presque regrettable pour l'influence de la pensée, où les préfaces étaient de véritables professions de foi, de brûlantes proclamations lancées avec la plus naïve sincérité? J'avoue que je n'aime guère ces longs discours, quand ils ne tendent pas exclusivement à expliquer l'ouvrage, quand ils ne sont pour l'auteur qu'une occasion d'étaler ses opinions générales. La préface de M. Walras me paraît sincère; mais, si je suis d'accord avec lui sur l'idée qui la domine, je ne puis m'empêcher de la considérer comme un hors-d'œuvre. Si je suis obligé de souhaiter que l'auteur justifie un peu mieux la faveur qu'il paraît accorder au suffrage universel, s'il me faut lui demander quelques explications plus claires sur ce qu'il entend par les transformations de l'art, je ne considère plus que l'homme, et l'idée que je me fais de ses opinions personnelles altère nécessairement, et presque malgré moi, le jugement que je dois porter sur la partie du livre où

(1) 1 vol. in-12, Poulet-Malassis et de Broise.
(2) *Francis Sauveur*, par Léon Walras, 1 vol. gr. in-18, Dentu.

il met en scène des personnages fictifs. La raison veut que l'artiste ne se montre que dans sa création et qu'il sache s'y montrer tout entier : c'est au public de traverser l'œuvre pour aller à l'ouvrier; on ne peut du reste le contraindre à tenir compte d'une personnalité qu'il doit supposer décrite avec assez de complaisance pour exciter ses défiances.

Dans son roman, M. Walras, laissant de côté les considérations qui remplissent inutilement sa préface, aborde une question à la fois morale et sociale, dont il plaide chaleureusement les deux faces avec une satisfaisante impartialité. Si le problème n'est pas neuf, il est du moins éternellement nouveau, et l'auteur a su le rajeunir en le maintenant dans des limites faciles à mesurer, en l'entourant de circonstances qui, sans être banales, sont accessibles à chacun de nous. La durée de la passion, l'opposition des devoirs sociaux avec les sentimens individuels, la fatalité morale, il y a là pour l'analyse une matière inépuisable. Un jeune homme aime une jeune fille. Après deux années pendant lesquelles ils ont librement joui de tout le bonheur que peut donner la passion, la mère vient un jour trouver son fils, et elle lui dit avec l'accent d'une triste conviction : Vous n'avez encore vécu que pour vous, mon fils; il vous faut vivre maintenant pour le monde, il vous faut subir des sacrifices qui vous seront payés plus tard. La nature n'a créé que la passion et l'amour, la société a constitué la famille en la fondant sur le mariage. L'amour n'est pas éternel, et puisque celle que vous aimez ne peut être votre femme, quittez donc la passion avant que la passion ne vous quitte. — Toute l'idée du roman est dans la lutte du droit individuel avec les exigences sociales, et si M. Walras ne l'a pas considérée sous toutes les faces, s'il s'est montré un peu trop sobre d'épisodes significatifs, il a traité avec assez de fermeté et de précision la part qu'il s'est réservée. Son roman eût sans doute gagné à être remanié, car je ne trouve point qu'il présente tous les développemens que le sujet comportait; mais, tel qu'il est, il faut regarder *Francis Sauveur* comme un essai d'analyse qui mérite d'être encouragé.

Je ne me suis occupé, on le voit, que du roman, et j'en ai donné la raison. Si l'examen auquel je me suis livré n'a pas été fertile en résultats satisfaisans, il ne faut pas en tirer des conclusions contre cette forme littéraire. Le roman a donné sa mesure depuis longtemps; mais il faut dire que par la multitude d'élémens dont il doit offrir la synthèse, il contient, plus que toute autre production intellectuelle, des germes nombreux de corruption et de dépravation. Les énoncer, ce serait condamner le lecteur à subir la plus fastidieuse des énumérations. Il convient mieux, je crois, de rappeler ce qui fait à la fois la base et la sauvegarde du roman : c'est l'étude de la personnalité humaine. Tant que les écrivains ne rechercheront la variété des circonstances que pour mieux faire ressortir la vérité des caractères, tant qu'ils n'étudieront la réalité que pour la soumettre à leur interprétation individuelle et la transformer par l'harmonie de la composition, le roman restera ce qu'il doit être : l'expression la plus complète de l'art. Rien ne paraît plus simple que ces conditions, rien n'est aussi plus difficile.

EUGÈNE LATAYE.

V. DE MARS.

e se
t au
con-
avec

em-
e et
ante
nent
ciles
sont
voirs
l'a-
près
que
i dit
pour
faut
que
ar le
peut
vous
c les
s les
raité
oman
sente
faut
e en-

a rai-
satis-
raire.
par la
toute
et de
s fas-
ce qui
erson-
s cir-
qu'ils
ndivi-
esters
t plus
TAVE.